

10^e Année-No 4

AVRIL 1917

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Secret de la Vieille-Tour

PAR TESSIER-BAILLEUL

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Le Kissing Day ou "Jour des Baisers".

Numéro Exceptionnel de 196 pages

Dans ce numéro: Une quantité d'articles d'actualité, de voyages, de science vulgarisée et de faits de guerre. On y trouve, en outre, deux romans complets et de nombreuses gravures.

Voir plus loin le sommaire détaillé.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

La Jambe
Artificielle
de CONRAD

MARTIN

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal





La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDÉE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

LIVRES DE CLASSE : français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

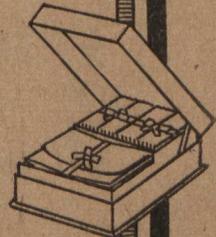
ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

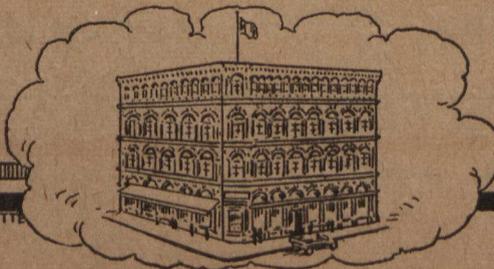
Librairie GRANGER FRERES, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.

MONTRÉAL.



ED. J. MARYSCOTT



LE BLANCHISSAGE PARFAIT DU LINGE



Il n'y a pas de frottage du linge, pas de froissement, pas de friction, rien qui use, mais un blanchissage à l'eau de savon dont la mousse est produite par les révolutions du cylindre, lorsque le linge est blanchi, à la

Toilet Laundry

“ La buanderie qui connaît son affaire ”



Chacun des grands cylindres renferme un cylindre intérieur dans lequel le linge est placé avec le savon et l'eau. Au fur et à mesure que tourne le cylindre le linge est porté sur des tablettes d'où il glisse pour retomber encore dans l'eau de savon.

Envoyez-nous votre prochain paquet.

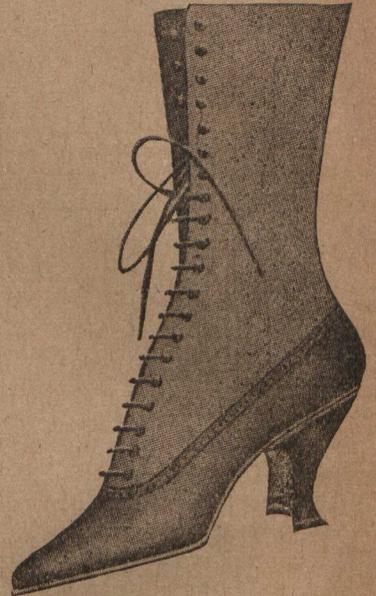
Tél. Up 7640.

425 RUE RICHMOND.

SOMMAIRE DU NUMERO D'AVRIL 1917

	Pages		Pages
Vers la chute	7	L'utilité des araignées	166
La guerre dans les nuages	8	Une pièce interrompue	166
Hausse du prix des bateaux	12	Le pain de coton	166
TRAVAUX D'AMATEURS :			
L'humidité des murs	13	L'utilisation de la tourbe	167
Une curieuse coutume	15	La revanche du python	167
La Semaine Sainte à Séville	17	Pêches miraculeuses	167
L'immunité diplomatique	19	Un bijou dans une pomme de terre ...	168
LE LANGAGE DES FLEURS. Mois d'Avril ...	21	Vêtements pour boeufs	168
Comment les anglais détruisent les zeppelins	25	Trop dormir nuit	168
Mitaines égyptiennes et gants de pieds ...	26	Ce que nous devons au Mexique	168
Réparation du papier carbone	26	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Les signaleurs à bord des vaisseaux	27	En Bochie	170
Une utilisation du Gulf-Stream	28	Le service médical	170
LA MAGIE EN FAMILLE. Le verre à l'encre.	29	Taxes boches	170
La pièce de monnaie fondante	30	Les cyclistes	170
Prédictions et pierres des mois	31	Un mot d'empereur	171
Pour économiser du combustible	32	Looping the loop	171
Intoxiqués	33	La croix de fer	171
Curieuses mines d'or	33	Natalité en temps de guerre	172
La traversée de l'Atlantique	34	Mangeurs de fleurs	172
ROMAN :			
LE SECRET DE LA VIEILLE TOUR			
par M. Tessier-Bailleul	35	Les plats sont vides en Bochie	173
Au Golgotha	118	Pour les sous-marins	173
PETIT ROMAN : LE SECRET DU BLESSE,			
par Pierre Sales ..	119	Les géants	173
Une poésie peu connue	162	Une bonne réponse	173
Cours populaires	163	L'invention des obus	174
MOSAIQUE : Le corset			
L'arbre dynamite	165	Ouvrières distinguées	174
Mangeons du poisson	165	Les sous-marins	174
		Les obus-fusées	175
		Un oiseau qui déteint sous la pluie	175
		La Harpe éolienne	176
		Le chien espion	178
		Chauffage de luxe	180
		La fille du régiment	182
		L'enlèvement	184
		Le père de "Crème de Menthe"	vrr
		Le pont	190
		Les pois chiches du jour des Rameaux ...	192
		Femme-champion de la natation	194

THOMAS DUSSAULT,



BOTTIER

FASHIONABLE



LES MEILLEURES
QUALITES,
A DES PRIX
RAISONNABLES

NOUS AVONS
TOUJOURS :
LES DERNIERS
MODELES

281, RUE SAINTE-CATHERINE EST

TEL EST 2434 - - MONTREAL

La Revue Populaire

Vol. 10, No 4

Montréal, Avril 1917

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

VERS LA CHUTE

ON lira, dans le présent numéro, un superbe sonnet de M. Roger-Lacassagne, sonnet inspiré au poète par l'inconcevable folie du dernier roi des Boches.

L'infâme Guillaume n'a rien trouvé de mieux que de transformer en butte de tir l'endroit même où, il y a dix-neuf siècles s'accomplissait le sublime sacrifice de la Croix.

Le Golgotha, de par la volonté d'un roi fou, sert actuellement d'école de tir à des mahométans destinés à renforcer l'armée boche déjà tristement célèbre par ses excès de toute nature.

Et voilà l'oeuvre de ce Guillaume qui prétend être sur terre l'écho de la volonté divine; de ce Guillaume voleur, pillard, parjure et assassin; de ce Guillaume qui pleure hypocritement sur les malheurs de l'Europe tout en donnant à ses lèche-bottes de tous grades l'ordre d'incendier et de massacrer partout où ils passent!

Il s'était attaqué déjà à toutes les églises que le feu de ses canons avait pu atteindre; c'est par milliers qu'il faut compter les croix abattues par ses bandits casqués, les autels démolis et des vases sacrés souillés...

...Il ne lui restait plus qu'à insulter plus directement encore à la Divinité mais comment? Que pouvait-il faire de plus?

Il a trouvé ce à quoi nul autre n'aurait pensé. A l'endroit même où s'est élevé la Croix de Rédemption, il fait tomber ses obus sacrilèges; le sol biblique de la vieille montagne du Sacrifice est foulé par la botte de ses soudards et il est content.

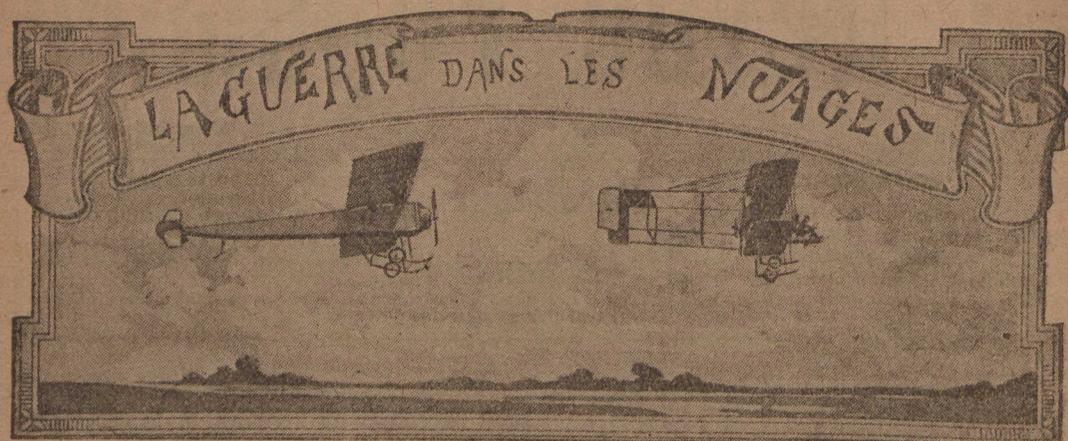
Il ricane comme autrefois ricanait le Maudit, révolté contre son Créateur mais comme lui, il creuse un abîme effroyable où il s'engloutira dans un concert de blasphèmes et d'imprécations.

C'est la chute vengeresse qui est proche maintenant. Affolé, le roi fou en a conscience mais il se refuse à l'admettre.

Voulût-il le comprendre, il est trop tard; l'énormité même de ses crimes s'opposerait, non pas au pardon mais au moindre adoucissement dans le châtement.

Et celui-ci ne saurait tarder. Le règlement de comptes qui sera effectué par les hommes sera terrible. Mais que sera celui qui lui sera demandé par Celui qui a sacrifié son Fils, Dieu comme lui pour racheter le monde entier du péché d'un seul homme?

ROGER FRANCOEUR.



LES VOLS EMOUVANTS DE LA GUERRE

LA CAPTURE DE GILBERT

Le fameux champion Eugène Gilbert, le tueur de Boches, est une figure connue. Le lecteur se souvient qu'avant la guerre l'émule et ami de Roland Garros avait accompli plusieurs randonnées prodigieuses, tels le tour de France de 2,000 milles en 36 heures (nuit comprise) et le voyage de Paris à la Baïtigue à plus de 130 milles à l'heure.

Pendant la campagne, Gilbert se spécialisa surtout dans la chasse aérienne, avant d'être fait prisonnier au retour d'une mission de bombardement sur Friedrichshafen. Écoutons-le raconter ce vol, qui mit fin à sa carrière de guerrier.

Le souvenir le plus impressionnant

“Mon souvenir de guerre le plus impressionnant ? A vrai dire, j'en ai plusieurs qui se valent et je suis bien embarrassé pour choisir !

“Est-ce le premier coup de canon reçu

en Lorraine, à 2,200 verges, et qui me fit me réfugier derrière un nuage ?

“Est-ce l'incendie, rougissant le crépuscule et contemlé du haut des nues, de Gerbeviller et de trois ou quatre autres villages dont les habitants couraient entre les flammes, les hordes d'Attila dansant comme des démons autour de cet enfer ?

“Est-ce la contemplation des sinistres croix noires qui, lorsque je me préparais à foncer sur mes adversaires, masqués sous une cagoule, me semblaient orner un vaste corbillard occupé par les bourreaux de l'Inquisition ?

“Est-ce l'atroce vision, maintes fois répétée, de la chute vertigineuse dans l'abîme de l'oiseau ennemi sanglant et vainqueur ?

“Est-ce, enfin, mon départ pour Friedrichshafen sur un avion surchargé d'essence et d'explosifs, en me demandant si j'allais décoller avant le bout du champ et si un capotage n'allait pas m'expédier en mille morceaux dans l'autre monde ?

“Eh bien ! non. Si ces souvenirs res-

tent plus ou moins fortement gravés dans ma mémoire, il en est un qui, pour être le dernier en date, les a tous dépassés en intensité dramatique. Il se rapporte à une action qui, pour n'avoir pas eu de témoins et s'être passée moralement, n'en a été que plus poignante. Je veux parler de l'heure qui a précédé mon atterrissage en Suisse.

"Comme vous le savez, j'étais allé, le 27 juin, bombarder les hangars à zeppelins de Friedrichshafen. Ma mission accomplie, et tout s'étant bien passé, j'avais joyeusement pris le chemin du retour, lorsque, au bout de quelques instants, je m'aperçus que l'essence n'arrivait plus au réservoir en charge.

"J'en eus vite découvert la raison : le robinet de la pompe chargée de faire monter l'essence du réservoir à pression à celui en charge était perdu. D'un coup d'oeil au niveau, je vis qu'il indiquait 30 litres, et j'avais encore plus de 100 miles à faire pour atteindre nos lignes !

"La consommation étant de 4 gallons et demi à l'heure et la vitesse de 65 miles, il m'était donc encore possible d'arriver en terre Française. Mais il était écrit que la fatalité serait contre moi jusqu'au bout, car bientôt je pus constater que ma vitesse moyenne avait considérablement baissé. J'étais maintenant vent debout !

"Que faire ?

"Je m'acharnai à suppléer au robinet avec mes doigts ou mon mouchoir. Peine inutile, la pression ne tenait pas.

Il faut ménager l'essence

"Je songeai alors à revenir en ligne droite et à traverser le territoire de Shafouse, ce qui me faisait gagner pas mal de kilomètres, mais m'obligeait à violer la neutralité de la Suisse. Pouvais-je, pour

sauver ma liberté, risquer de créer des difficultés diplomatiques ? Appartenant à une nation combattant pour l'indépendance des peuples, je ne m'en reconnois pas le droit.

"Il ne me restait plus que deux alternatives : ou voler très haut, pour économiser le combustible, mais en allant moins vite, ou voler bas, afin d'augmenter la vitesse, mais en consommant davantage. Ces principes étant immuables, il fallait choisir.

"Je m'arrêtai à la première solution, faisant des prodiges d'économie, ce qui, malheureusement, influençait en rapport direct ma vitesse horaire.

"J'étais à 3,600 verges, et complètement gelé ; mais j'avais bien autre chose à penser ! C'est là que vraiment je connus des minutes d'angoisse ! Je volais au-dessus ou dans les nuages et, de temps en temps, j'apercevais le Rhin et un coin de terre. Juste assez pour me réperer sur ma carte et compter les kilomètres qui me séparaient encore du nid, en constatant qu'ils devenaient de plus en plus longs à franchir.

"Cependant, j'espérais toujours trouver un courant favorable.

"Hélas ! au fur et à mesure que la distance diminuait, l'essence en faisait autant, malgré tous mes efforts pour l'économiser. Que n'aurais-je pas donné pour arrêter, momentanément, l'écoulement du précieux liquide, écoulement qui ne m'avait jamais paru aussi considérable. Ah ! j'en ai fait des calculs de minutes et de litres, pendant une heure et demie ! Mais le problème restait le même : aller vite, en usant beaucoup, ou consommer peu, et aller lentement. Le comble des cercles vicieux !

"Plus qu'un gallon !

“J’eus alors la certitude que je n’arriverais pas avant que le réservoir fût à sec. Et j’étais en vue: je voyais l’Alsace, Belfort, la “Patrie” ! Jamais la signification sublime de ce mot ne m’apparut avec autant de netteté.

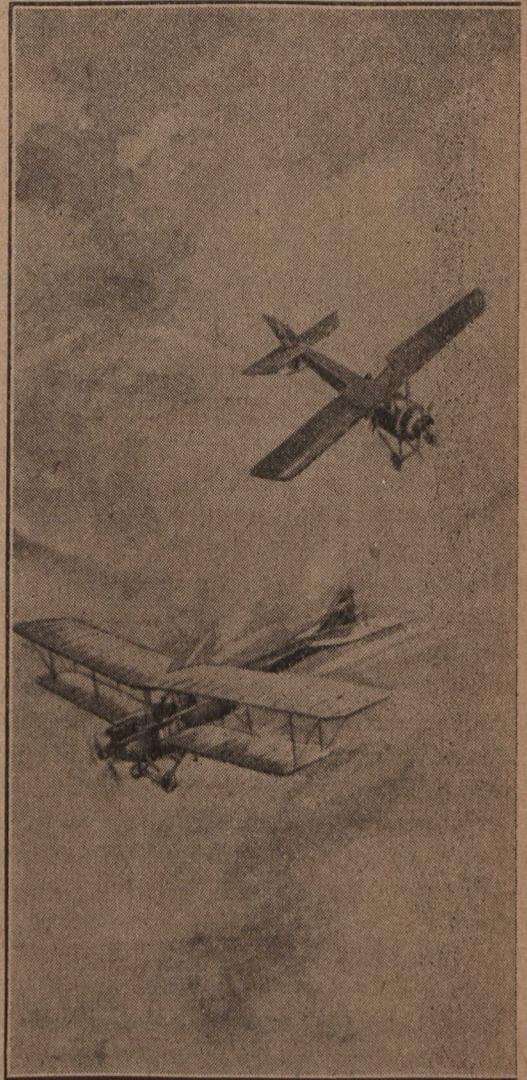
“Allais-je donc être pris, après onze mois de guerre ? Et ceux qui m’attendaient anxieusement là-bas ? Et Pégoud chargé de venir à ma rencontre ? Scruterait-il le ciel inutilement, espérant toujours me voir déboucher de derrière un nuage ? Devrais-je me croiser les bras pendant que mes camarades se battraient encore ? Non ! Non ! Impossible ! Sûrement le salut se présenterait sous une forme quelconque. Le vent allait tourner. L’essence arriver, le niveau n’était pas juste, que sais-je ? Mais il faut que je rentre !

Le moteur s’arrête...

“J’en étais là de mes réflexions lorsque la belle chanson du moteur cessa. Déjà ! Moi qui espérais qu’il allait peut-être continuer à tourner sans essence ! Quelle folie ! Dire que le réservoir à pression en contenait encore cinquante litres, et impossible de les utiliser ! C’est maintenant la descente, irrémédiablement l’arrêt !

“En face, j’ai la vision des Vosges, de nos tranchées, de nos petites tentes blanches se découpant sur l’herbe verte de notre terrain d’aviation si près, et pourtant si loin... maintenant ! Au-dessous, le Rhin. A droite, l’Allemagne : rien à faire de ce côté. A gauche la Suisse... Ah ! ma foi, tant pis, je descends à gauche, dans ce pré hospitalier... éloigné des habitations. J’en repartirai lorsque j’aurai transvasé les quelques litres de combustibles qui me manquent pour arriver au but que je vois là devant moi, si rapproché. comme le supplice de Tantale. Cinq minu-

tes me suffiront, et c’est bien le diable, si les soldats suisses arrivent avant qu’elles se soient écoulées !



Un combat aérien

“Hélas ! il y a loin de la coupe aux lèvres, ou plutôt de l’atterrissage au départ, et une méchante petite borne cachée dans l’herbe se chargea de me le rappeler en me faisant capoter honteusement, au

détriment de mon hélice, qui vola en éclats. Record de la guigne !

“Neuf minutes après, j'étais prisonnier. et c'est là mon souvenir de guerre le plus impressionnant.”

Oui, ce fut le vol le plus impressionnant de la carrière militaire de Gilbert. et l'angoisse qui s'en dégage a fait oublier au vaillant son raid le plus dangereux. C'était au cours d'une chasse. Il avait livré combat à un appareil muni de deux mitrailleuses.

L'Allemand se défendait avec acharnement et avait l'avantage de posséder des armes impeccables.

Gilbert, au contraire, était victime d'un enrayage et démontait sa mitrailleuse tranquillement, tandis qu'il continuait à servir de cible à son adversaire.

Les mains déchirées, ensanglantées, il essayait de prendre l'offensive d'une façon réelle, mais n'y pouvait réussir, son arme se refusant à l'aider. A bout de munitions, l'ennemi l'abandonnait, et Gilbert regagnait ses lignes. Il n'était pas un endroit de l'avion qui ne fût atteint.

Plus de trente balles avaient porté, un pneu était crevé, les disques des roues déchirés, l'hélice fêlée, un câble de profondeur cisailé, ne tenait plus que par trois brins au lieu de quarante-neuf, les ailes transformées en écumoire, la nacelle traversée miraculeusement : le héros de l'air avait échappé à la mort.

Ce ne fut pas son vol le plus émouvant. prétend-il.

— o —

UN MOYEN BOCHE D'AVOIR DES HUITRES

CECI pourrait être intitulé : “Comment le Boche trompe sa gourmandise”. On sait

que dans le “Professor Knatschke” Hansi nous présente les huîtres de la tante Lotte, qui n'ont de l'huître que la coquille, et indique le procédé très économique employé par l'ingénieuse Allemande pour les fabriquer, on se procure de vieilles coquilles, dans lesquelles on met des laitances de harengs, découpées en rondelles “grandes comme un thaler”, et on les asperge avec de l'eau salée. L'huître boche est créée.

Qui croirait qu'il s'est trouvé des cerveaux teutons pour prendre au sérieux l'amusante invention de Hansi ? Cela est, pourtant, et, récemment le journal *Die praktische Berlinerin*, a gravement inséré sous le titre alléchant de “Pikantes bouchées”, l'avis suivant :

“En ces temps où les jours sans viande alternent avec les jours sans graisse, on éprouve plus que jamais le besoin de varier les mets, et le désir de “pikantes bouchées” et de delikatesses. Mais leur prix est énorme et inaccessible à la bourse de la plupart des ménagères. Heureusement une ménagère adroite peut facilement, et à peu de frais, préparer de petites délikatesses, dont nous donnons la recette : *Fausse huîtres*. On mélange de la laitance de harengs avec un peu de lait (ou de l'imitation de lait quand le véritable lait est rare); on en remplit des coquilles d'huîtres et l'on saupoudre de fromage.

On brunit un peu avec une cuiller, et l'on obtient une délikatessse excellente”.

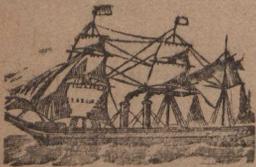
Voilà des huîtres dont on peut manger en toute saison, même dans les mois sans *r*. C'est tout simplement merveilleux et, plus encore que la bouchée, l'anecdote est vraiment “pikante”.

— o —

HAUSSE COLOSSALE DU PRIX DES BATEAUX

SI la guerre est cause de la hausse du prix des denrées alimentaires et de toutes sortes de marchandises en général, elle a causé aussi une élévation considérable dans le prix de vente des bateaux de commerce.

L'on peut dire qu'il n'est pas de marchandise dont le prix ait tant augmenté, et ceci pour quatre raisons principales.



La première de ces raisons c'est que, dès le premier jour de la guerre,

une partie de la flotte marchande n'a plus servi. Cette partie là comprend un très grand nombre de bateaux, allemands et autrichiens qui sont restés dans leurs ports. A ceux-ci, qui appartiennent à nos ennemis, il faut ajouter les bateaux russes de la mer Baltique et plus tard, quand la Turquie est entrée en guerre, les bateaux russes de la mer Noire, qui n'ont plus pu franchir le Bosphore et les Dardanelles.

La seconde raison c'est le grand nombre de bateaux qui ont été coulés depuis le commencement de la guerre sous-marine.

La troisième raison est la conséquence de la seconde. Tous les bateaux coulés transportaient des marchandises qu'il fallait remplacer ce qui a produit une augmentation considérable de trafic tout en diminuant de plus en plus le nombre des bateaux.

La quatrième raison c'est qu'une partie des bateaux marchands servent presque exclusivement au transport du maté-

riel de guerre et des munitions destinés aux alliés.

Comme on le voit, il y a d'un côté une grande diminution du nombre des bateaux, et, d'un autre côté, il y a une augmentation considérable de trafic maritime. Comme conséquence c'est à qui pourra se procurer des bateaux et pour les avoir on accepte de payer des prix très élevés, comme on peut en juger par les prix de vente des bateaux indiqués ci-dessous, qui viennent d'être achetés par les alliés.

Le *Scottish Glens*, bateau en fer jaugeant 1977 tonnes, qui avait été payé en 1910 seulement \$15,000, vient d'être acheté au prix de \$236,250.

Le *Alcides*, bateau en acier à 4 mats jaugeant 2492 tonnes, qui avait été payé en janvier 1912 \$30,000, vient d'être acheté au prix de \$333,750.

Le *Cossack*, steamer jaugeant 2326 tonnes, qui avait été payé en mars 1908, environ \$36,250, vient d'être acheté au prix de \$417,500.

Le *Skarpsno*, steamer à un seul pont, jaugeant 1776 tonnes, qui avait été payé en 1910 \$12,000 et qui avait été revendu en octobre 1915 pour le prix de \$165,250 vient d'être payé \$390,000.

Comme on le remarquera, pour ce dernier bateau, le prix d'achat actuel est plus de 32 fois supérieur au prix de vente de 1910. Pour atteindre de pareils prix il faut évidemment que les vendeurs spéculent sur les besoins des alliés, comme d'autres misérables spéculent sur les vivres. Ils profitent honteusement de la guerre.



POUR SUPPRIMER L'HUMIDITÉ DES MURS

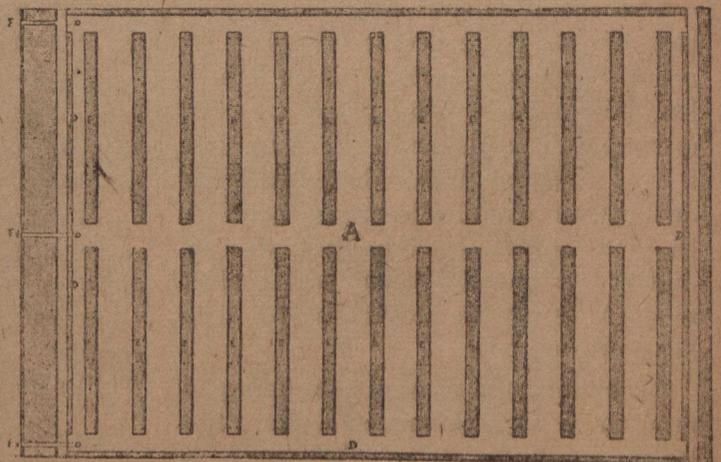
Il a été créé une quantité de recettes et de procédés pour empêcher les murs de suinter, soit au moyen d'enduits hydrofuges, soit en les recouvrant de tentures imperméables, cartons bitumés, papiers d'étain et de plomb, feuilles de zinc ou de plomb, etc.

Mais par tous ces moyens, on enferme le loup dans la bergerie, non seulement l'humidité reste dans la pierre, mais, comme elle ne peut plus sortir par les pores calfeutrés de la paroi, il faut qu'elle trouve une autre issue. En vertu de la loi de la capillarité, elle monte plus haut et il n'est pas rare de voir un premier étage qui n'était pas humide, avant qu'on ait enduit le mur du rez-de-chaussée d'une peinture hydrofuge, le devenir à son tour quelques mois après l'opération. Cela n'empêchera pas, du reste, des fissures de se produire en bas, dans l'enduit, quand il ne se décollera pas par plaques, la pierre s'effritant sous l'action constante de l'eau, et comme résultat, on aura augmenté l'humidité de l'habitation, loin de l'atténuer

et encore moins de la supprimer.

Procédons par comparaison : vous rentrez avec un parapluie trempé par les ondées. Si vous l'étalez, il sera très sec en très peu de temps; si vous le mettez, fermé, au porte-parapluie, il restera humide et se couvrira de taches de moisissure.

L'aération le sèche; le calfeutrage conserve l'humidité; il ne s'agit pas de cacher le mal dans le mur, mais de le faire disparaître et, pour cela, de faire passer un courant d'air continu entre le mur et le papier de tenture. Cela paraît impossible à première vue; nous allons voir que rien n'est plus facile, d'autant plus que



l'humidité envahit la plupart du temps, le rez-de-chaussée.

Voici un mur A, se terminant du côté extérieur, à l'un de ses bouts, par son montant en pierre B et du côté de l'intérieur, par la cloison C.

Les papiers sont arrachés et il y a une nouvelle tenture à poser. Laissons de côté les enduits hydrofuges. Faisons établir dans l'épaisseur de ce mur trois trous d'aération, le premier F 4 pouces du haut, le second F2 à moitié hauteur et le troisième F3 4 pouces du sol. C'est le seul gros travail qu'il y aura à faire.

Préparons des planches de 4 pouces de large E E E E, entre chacune desquelles nous laisserons, en les clouant au mur, un espace de 12 pouces. Elles seront en bois de 1 pouce d'épaisseur et leur pose ne diminuera pas la grandeur de la pièce. Mais avant de les employer, nous leur donnerons trois couches de carbonyle ou de cré-syl à deux jours de distance chaque fois. Avant de les enduire ainsi, nous les couperons en bouts de longueur telle qu'il y aura 8 pouces de vide dans le haut, au milieu et dans le bas du mur, comme, du reste, le montre la figure.

Tout autour du mur, nous clouons des baguettes de $1\frac{2}{3}$ pouce de large sur $1\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur, après avoir eu soin de leur faire subir la même préparation hydrofuge qu'aux planches. Pour les unes comme les autres, il faut faire les coupes de longueur avant badigeonnage pour que les bouts soient bien imprégnés de l'enduit et que l'humidité qui sera quelque temps à disparaître ne s'infilte pas dans l'épaisseur du bois.

Le tout étant en place, il ne restera plus qu'à tendre sur le châssis, en la fixant également sur les planches d'isolement, la

toile d'emballage sur laquelle sera collé le papier de tenture.

Mais comme, malgré l'aération qui va se produire par les trous d'air, les vapeurs humides pourraient tout d'abord dégrader cette toile, il faut lui faire subir une préparation qui la mettra à l'abri de la pourriture.

On prépare dans un baquet une solution de 1 livre dans 25 pintes d'eau et quand elle sera complète, on y fera tremper la toile pendant huit jours. Au bout de ce temps, on la fera sécher.

Puis on fera dans un autre baquet une eau de savon avec 2 livres de savon de Marseille râpé et fondu à tiède dans 10 pintes d'eau de pluie.

On y plongera la toile séchée. Il se produira une action chimique qui décomposera le sulfate de cuivre en savon cuivrique et rendra le chanvre imputrescible. Il faut laisser la toile une nuit dans le bain. Lorsqu'elle sera séchée à nouveau, on la tendra avec des petits clous appelés semences assez rapprochés et enfoncés dans les montants et les traverses; puis on collera sur toutes ces planches et ces baguettes des bandes de papier imperméable pour que les têtes des semences, venant parfois à s'oxyder, ne fassent pas de taches de rouille sur le papier de tenture.

On collera d'abord sur la toile d'emballage du papier gris et quand le tout sera bien sec, on posera le papier de tenture par-dessus.

L'air circulant entre le mur et la tenture détruira en très peu de temps l'humidité.

On peut, pour une parfaite installation, remplacer la toile d'emballage par des feuilles de zinc.

UNE CURIEUSE COUTUME

L'ANGLETERRE est par excellence le pays de la tradition. Si l'on y adopte, comme ailleurs, les dernières inventions du progrès, on ne se croit pas pour cela obligé d'abolir les anciennes coutumes chères aux aïeux et chaque pays, peut-on

tume qui, chaque année, le 16 avril, la met en fête pour quelques jours. C'est le *Kissing Day*, ou "jour des baisers".

La tradition dit que la petite ville se laissa jadis entraîner dans une révolte et que le roi vainqueur, Charles II, touché



Le *Kissing Day* ou "Jour des Baisers".

dire, y a conservé intacts certains traits de moeurs amusants ou touchants qui remontent à plusieurs siècles.

C'est ainsi que la petite ville de Hungerford, dans le comté de Berkshire, observe religieusement une très vieille cou-

des supplications d'une délégation de jeunes filles, demanda pour toute amende le droit d'effleurer de ses lèvres le front des jolies *misses* de Hungerford.

Quoi qu'il en soit, le *Kissing Day*, encore nommé *Hockney Tuesday*, à cause

des cannes fleuries qu'on porte ce mardi-là, est l'occasion de toutes sortes de réjouissances.

Elles commencent le lundi par un grand banquet où l'on sert le macaroni et le cresson traditionnels, accompagnés de punch. Et, le mardi matin, dès l'aube, le crieur de ville, vêtu d'écarlate, s'en va par les rues en soufflant dans un ancien cor donné à la commune par John O'Gaunt. A ce signal, un conseil se réunit où on élit spécialement un constable, un garde des coffres, deux dégustateurs de bière, un garde des foins, un sonneur, et deux collecteurs de taxes.

Ces notables font alors le tour du pays, les collecteurs de taxes tenant en main des espèces de thyrses enguirlandés de fleurs et surmontés d'une orange. Ils ont pour mission d'embrasser à la ronde toutes les demoiselles qu'ils rencontrent sans distinction d'âge ni de charmes.

On imagine les scènes amusantes auxquelles cette obligation donne lieu. Au seuil des cottages vêtus de glycines, aux barrières des jardinets, bébés et fillettes attendent le cortège qu'annoncent à la fois le cor et la cloche, et toutes les frimousses de se tendre, en vertu de la loi, vers le collecteur, lorsqu'apparaît sa belle canne où les lilas se mêlent aux iris, aux jacinthes, aux mugnets. Et ne soyez pas surpris de tant d'empressement; c'est que le garde des coffres distribue généreusement aux menottes avides, oranges, sous et bonbons.

Les servantes qui vont au marché, les vieilles demoiselles à lunettes et à cabas qui trottinent au soleil, dans le faubourg, les fermières aux bras nus qui reviennent de traire leurs vaches, toutes sont contentes de se plier à la coutume. Même à l'hospice, chez les petites orphe-

lines et les vieilles au menton branlant, les collecteurs sont tenus de faire leur visite, et il faut voir, sur notre photographie, que les doyennes du pays ont mis pour cette circonstance leur plus beau châle et leur bonnet fin. Ce sont ainsi près de 2 mille baisers que les embrasseurs — l'un d'eux, la dernière fois, était sexagénaire — doivent distribuer de huit heures du matin à huit heures du soir.

Et les hommes, demandez-vous, que deviennent-ils en toute cette affaire?

Chacun d'eux est tenu de verser aux collecteurs un "penny" qui entrera dans la caisse municipale. Mais la plupart ajoutent à cette modeste offrande des fruits (surtout des oranges) et des gâteaux que les gardes recueillent dans des sacs pour en faire bénéficier ensuite les enfants pauvres.

Le soir du Hockney Tuesday, un second banquet réunit les principaux membres du Conseil de-cité. Malgré leur accablement et leur fatigue les collecteurs sont tenus d'y assister. A ce repas, les dégustateurs de bière font leur office si bien au clair de lune, des silhouettes un peu titubantes heurtant aux portes des cottages ensommeillés.

— o —

UN TRUC

—

UN moyen de faire paraître plus profond le vestibule de sa maison, consiste à placer un grand miroir, recouvrant complètement le mur opposé à la porte d'entrée. En ouvrant la porte d'entrée on aura l'illusion d'un vestibule très vaste.

— o —

LA SEMAINE SAINTE A SEVILLE

L'ATTRAIT qu'exerce l'Espagne sur les artistes et les gens de goût, se trouve très sensiblement accru au moment de la Semaine Sainte qui ramène la célébration de fêtes, dont la pompe est une des manifestations les plus typiques du caractère espagnol, avide de luxe et de mise en scène.

Les processions de la Semaine Sainte offrent surtout à Séville, au grand soleil de l'Andalousie, un spectacle somptueux et plein de pittoresque.

Le printemps est d'ailleurs une des époques préférables pour un voyage en Espagne, car, en cette saison, les plaines des provinces du Nord sont couvertes d'un immense tapis de verdure. Dans le Sud, les villes les plus favorisées sous le rapport du climat, Cadix, Alicante, Malaga, sont bien connues des touristes.

Après Madrid commence vraiment l'Espagne romantique, terre chaudement teintée d'Orient où la civilisation catholique s'est superposée à la civilisation arabe, avec Cordoue et son admirable mosquée du treizième siècle devenue la cathédrale, où une forêt de colonnes des marbres les plus précieux

jaillit du sol et se couronne d'arcs arabes d'un merveilleux effet, puis enfin Séville, 145,000 habitants, reine de l'Andalousie.

Séville est encore une des premières cités de l'Espagne; ses rues tortueuses et étroites conservent toujours le plan arabe; il subsiste d'ailleurs de la domination mauresque deux monuments d'une renom-



La Procession de Pâques à Séville.

mée universelle, "l'Alcazar" qui est une imitation superbe de l'Alhambra de Grenade, et la Giralda.

La Giralda, que les Sévillans considèrent comme la huitième merveille du monde, est construite en briques d'un ton rose, charmant à voir aux heures du soir ; elle renferme un carillon renommé de 24 cloches et est surmontée d'une statue de la Foi ne pesant pas moins de 2,800 livres, montée sur un pivot tellement sensible qu'elle tourne au moindre vent, d'où son nom de Giralda (girouette).

Tout auprès de la Giralda se trouve la splendide cathédrale avec son immense nef gothique d'une hauteur prodigieuse et d'un caractère grandiose et imposant. On y admire le fameux saint Antoine de Padoue, un des chefs-d'oeuvre de Murillo. C'est dans cette cathédrale que brûle pendant la Semaine Sainte le cierge pascal de $8\frac{2}{3}$ verges de haut et pesant plus d'une tonne. C'est là derrière le choeur, que se dresse, à la même époque de l'année, le catafalque de $32\frac{1}{2}$ verges nommé El Monumento, où est exposé le Saint-Sacrement.

Les processions de la Semaine Sainte commencent le soir du dimanche des Rameaux, se continuent le mercredi et le jeudi dans la soirée et dans la matinée du Vendredi Saint.

Elles consistent en un pompeux défilé de pasos, plates-formes aux tranches richement ornées sur lesquelles se dressent des figures de bois splendidement vêtues et reproduisant diverses scènes de la Passion ; les porteurs de chaque paso sont cachés par une espèce de draperie tombant jusqu'à terre, en sorte qu'on pourrait croire que toute cette masse fort lourde se meut d'elle-même. Chaque paroisse, et il y en a trente à Séville, a ses pasos, dont

quelques-uns sont célèbres, comme le Christo Del Gran Poder du sculpteur Montanes. Sur tout le parcours, les estrades élevées regorgent de curieux comme aussi les fenêtres et les balcons, tandis que dans les rues une foule compacte et bariolée, se bouscule en grand tapage.

Le dimanche de Pâques, de magnifiques courses de taureaux clôturent les fêtes de la Semaine Sainte, puis, peu après, ont lieu pendant trois jours les fêtes de la foire qui ne le cèdent en rien comme pittoresque et animation aux fêtes religieuses des jours précédents.

Non loin de Cordoue et de Séville, se trouve la suprême expression de l'Espagne mauresque, c'est-à-dire Grenade et l'Alhambra, dans une plaine fertile et délicieuse, à la végétation tropicale, surplombé à 38,517 verges de hauteur par les neiges éternelles du pic de la Mulahacen qui fait partie de l'immense chaîne de la Sierra Nevada. Les touristes ont dans cette région de quoi satisfaire leur curiosité.

— o —

LEURS PROCEDES

SELON des personnes bien informées, le docteur Hammond, qui a servi dans la Croix-Rouge allemande, a déclaré que la rareté du chloroforme et de l'éther avait poussé les chirurgiens à achever des soldats gravement blessés. "Nous attirions l'attention de l'homme sur quelque chose, a raconté le docteur Hammond, et nous lui brûlions la cervelle".

— o —

Attachez les bas ensemble avec du fil grossier avant de les envoyer au lavage, ils reviendront par paire et sans se mélanger.



LA TOUR

NICH dont, depuis ces temps derniers, on a tant parlé, a été longtemps une ville âprement disputée.

Au XV^e siècle, les Turcs s'en emparèrent, et pendant trois cents ans en demeurèrent les maîtres, sauf à de courtes périodes où la cité fut autrichienne. En 1809, les Serbes, qui avaient repris aux Ottomans une partie de leur territoire, assiégèrent Nich sans pouvoir y rentrer.

Les Turcs, pour commémorer leur victoire, édifièrent une haute tour faite de quartiers de roc et de crânes de soldats serbes tués, au moins 1500! Dans la

suite, les touristes qui traversaient Nich, emportaient volontiers un crâne comme souvenir.

Mais ce scandale cessa, lorsque les Serbes, enfin maîtres chez eux le 10 janvier 1878, ensevelirent pieusement ces glorieux restes, sauf un crâne, qui, trop intimement cimenté dans la base de la tour presque rasée, reste là, et y est encore, en témoignage des horreurs commises par les Turcs.

— o —

PRIVILEGES DES AMBASSADEURS

L'ON entend souvent prononcer ces mots : "immunité diplomatique", mais on ne se figure pas quels privilèges immenses sont attachés à cette immunité.

Voici quelques exemples qui donnent une idée de ces privilèges.

Au commencement de l'année 1916, le premier secrétaire de l'ambassade italienne à Londres, mourut d'une façon tragique dans un hôtel de cette ville.

La justice informée voulut faire une enquête, comme cela se fait toujours, mais l'ambassadeur d'Italie, invoquant "l'immunité diplomatique", s'opposa à toute enquête, et la justice n'eut qu'à s'incliner.

La dernière fois que l'on avait invoqué "l'immunité diplomatique" dans un cas semblable, c'était il y a déjà longtemps, l'ambassadeur chinois, qui l'avait invoquée, pour empêcher que la justice américaine fasse une enquête sur les causes de la mort étrange et suspecte de plusieurs membres de l'ambassade chinoise à New-York.

Voilà certes un privilège considérable qui permet de couvrir beaucoup de choses ! Mais il en est des masses d'autres, aussi très importants.

Tout d'abord l'immeuble occupé par l'ambassade ou la légation d'un pays, est considéré comme étant territoire de ce

pays. Ainsi quand on rentre dans une ambassade ou dans un consulat français que ce soit à New-York, à Londres ou à Montréal, on rentre en territoire français. C'est comme si l'on était en France, et c'est réciproque dans tous les pays, par suite d'un accord universel entre les différentes nations.

Aux Etats-Unis, aucune loi américaine; au Canada, aucune loi du Canada ne peut s'appliquer à un ambassadeur étranger ou à son personnel directement nommé par le gouvernement que représente cet ambassadeur.

Ce fait a été démontré, il y a quelques années, lors de l'enlèvement et de la séquestration, dans la légation chinoise à Londres, d'un jeune homme dont le nom était très connu.

Dès que la police de Londres eut connaissance du fait, elle envoya un inspecteur qui s'empara du prisonnier et lui donna la liberté. C'était là une violation des lois diplomatiques et cela créa une grande émotion dans tout le monde diplomatique. Il fallut que le gouvernement fit apologie pour cette violation de territoire chinois.

Un ambassadeur ne peut pas être prisonnier. Il est garanti contre toute espèce de poursuites judiciaires, ensuite d'un accord intervenu entre la Russie et l'Angleterre. Cette garantie a été accordée pour apaiser la colère du Czar Pierre le Grand, qui ne pouvait pardonner à l'Angleterre d'avoir laissé arrêter l'ambassadeur russe à Londres, pour une somme de \$250. qu'il refusait de payer.

En 1904, à Washington, un membre de l'ambassade anglaise, poursuivi pour excès de vitesse en automobile, se réclama de "l'immunité diplomatique", et l'affaire fut de suite abandonnée.

En 1909, Bethmann Hollweg, alors ambassadeur allemand à Londres, soutint qu'il n'était pas tenu de payer de taxe pour sa résidence privée située à "Walt-on-on-Thames" et on fut obligé de lui donner raison.

Un ambassadeur ne peut être contraint à payer ses dettes; il peut refuser de servir de témoin en Cour; il ne paie aucuns droits de douane pour tout ce qu'il reçoit. Si un valet ou un de ses serviteurs est poursuivi pour ivresse, (ce cas s'est présenté il y a quelques mois à Londres), il peut le sauver de la condamnation, il n'a qu'un mot à dire pour cela.

Le plus curieux des privilèges d'un ambassadeur c'est que, lorsqu'il se retire, après avoir eu une audience du souverain auprès duquel il est accrédité, il peut se retirer en tournant le dos à la Cour, tandis que toutes autres personnes se retirent en marchant "à reculons."

Il a aussi le droit de demander à être reçu par le Souverain, le jour ou la nuit, à n'importe quelle heure.

La femme d'un ambassadeur est considérée comme un personnage presque aussi important que l'ambassadeur lui-même. Non seulement, pour s'adresser à elle, on doit lui dire: "Votre Excellence", mais toute insulte qu'on pourrait lui faire est considérée comme un affront aussi grand que si l'injure était faite à l'ambassadeur ou à son Pays; une insulte à une ambassadrice peut amener la guerre entre les deux nations.

Une ambassadrice a le droit de s'asseoir en présence du Souverain du pays auprès duquel son mari est accrédité comme ambassadeur, et, pas plus que son mari, elle ne peut être obligée à payer ses dettes.



AUBEPINE

ESPÉRANCE



UE tout s'anime d'espérance et de joie; l'hirondelle a paru dans les airs, le rossignol a gémi dans nos bocages, les fleurs de l'aubépine ont annoncé la durée des beaux jours.

Heureux laboureurs! le souffle du rude aquilon ne jaunira point vos plaines verdoyantes; vous les verrez, quand le temps sera venu, se dorer des rayons du soleil. Trop heureux si, en cultivant votre héritage, vous en avez marqué les bornes par une haie d'aubépine! de tristes murs ne viendront point vous attrister. La verdure, les fleurs et les fruits vont tour à tour réjouir vos yeux; de brillants concerts vont sans cesse réjouir vos oreilles: le pinson, la fauvette, le chardonneret, le rossignol et le tarin sont de retour de leurs longs voyages; accueillez avec joie ces hôtes charmants, ils viennent pour vous servir, et non pour vous dépouiller.

PRIMEVERE

PREMIÈRE JEUNESSE

Les houpes safranées de la primevère nous annoncent l'époque de l'année où l'hiver, en se retirant, voit les bords de son manteau de neige ornés d'une broderie de verdure et de fleurs. Ce n'est plus la saison des frimas, ce n'est pas encore celle des beaux jours.

Ainsi une jeune fille balance quelques instants entre l'enfance et la jeunesse. A peine la timide Aglaé a vu naître son quinzième printemps, et déjà elle ne peut plus partager les jeux folâtres de ses jeunes compagnes. Cependant elle les contemple, et son cœur brûle de les suivre; elle voudrait, à leur exemple, réunir les fleurs de la primevère pour en former ces boules parfumées qu'on se jette, qu'on reçoit et qu'on se jette encore. Mais un dégoût qu'elle ne peut vaincre éloigne du cœur de cette jeune beauté les innocentes joies.

Une pâleur touchante se répand sur son front, sa tête se penche, son cœur languit et soupire; il souhaite, il redoute un bien qu'il ignore; elle a ouï dire que, com-

me le printemps succède à l'hiver, les plaisirs de l'amour succèdent à ceux de l'enfance. Pauvre fille! tu les connaîtras, ces plaisirs toujours mêlés d'amertume et de pleurs, le retour de la primevère te les annonce aujourd'hui; mais cette fleur te dit aussi que l'heureux temps de l'enfance ne peut plus renaître pour toi. Hélas! dans quelques années elle reviendra te dire encore que l'amour et la jeunesse ont fui sans retour.

GLYCINE DE LA CHINE

VOTRE AMITIÉ M'EST DOUCE ET AGRÉABLE

La glycine est une liane élégante; les Chinois en ont fait le symbole d'une amitié tendre et délicate. Pour se développer, cette plante veut être soutenue et abritée au pied d'un mur qui regarde le midi. Ses belles fleurs, d'un bleu pâle, disposées en longues grappes pendantes, comme celles de l'acacia, se renouvellent plusieurs fois chaque année; mais c'est au mois d'avril surtout qu'elles se déroulent de tous côtés et qu'elles inondent les plus grands arbres de leurs guirlandes parfumées.

Alors elles voilent nos murs, elles encadrent nos fenêtres, elles forment des berceaux et retombent, comme une pluie de fleurs, des toits de nos maisons; enfin elles se prêtent à tous les caprices, à toutes les exigences de ceux qui les cultivent avec amour.

On le voit, cette plante est facile, elle est agréable, elle est douce comme l'amitié; et, pour la conserver, que lui faut-il? Ce que le cœur prodigue à un ami: de la tendresse et des soins.

MYRTE

AMOUR

Le chêne, de tout temps, fut consacré à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à

Minerve, et le myrte à Vénus. Une verdure perpétuelle, des branches souples, parfumées, chargées de fleurs, et qui semblent destinées à parer le front de l'Amour, ont valu au myrte l'honneur d'être l'arbre de Vénus.

A Rome, le premier temple de cette déesse fut environné d'un bosquet de myrtes; en Grèce, elle était adorée sous le nom de Myrtie. Quand Vénus parut au sein des ondes, les Heures allèrent au-devant d'elle et lui présentèrent une écharpe de mille couleurs et une guirlande de myrte par les Amours. Surprise un jour en sortant du bain par une troupe de Satyres, elle se réfugia derrière un buisson de myrte; ce fut aussi avec des branches de cet arbre qu'elle se vengea de l'audacieuse Psyché, qui avait osé comparer sa beauté passagère à une beauté immortelle: depuis lors la guirlande des Amours a quelquefois orné le front du guerrier. Après l'enlèvement des Sabines, les Romains se couronnèrent de myrte en l'honneur de Vénus guerrière, de Vénus victorieuse; cette couronne partagea ensuite les privilèges du laurier, et brilla sur le front des triomphateurs. L'aïeul du second Africain vainquit les Corses et ne parut plus aux jeux publics sans une couronne de myrte.

Aujourd'hui qu'on ne triomphe plus au Capitole, les dames romaines ont conservé un goût très vif pour ce joli arbuste, elles préfèrent son odeur à celle des plus précieuses essences, et elles versent dans leurs bains une eau distillée de ses feuilles, persuadées que l'arbre de Vénus est favorable à la beauté. Si les anciens ont eu cette idée, si l'arbre de Vénus était encore pour eux l'arbre des amours, c'est qu'ils avaient observé que le myrte, en s'emparant d'un terrain, en écarte toutes

les autres plantes. Ainsi l'amour maître d'un coeur n'y laisse de place pour aucun autre sentiment.

BUGLOSSE

MENSONGE

Les ruines d'une maison

*Se peuvent réparer; que n'est cet avan-
[tage*

Pour les ruines du visage!

Le plus spirituel de nos moralistes, la Bruyère, a dit: "Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables."

Cette vérité me paraît incontestable; et cependant, du nord au midi, de l'orient à l'occident, chez les peuples sauvages, chez les nations policées, le goût de se farder est universel: l'Arabe vagabonde, la Turque sédentaire, la belle Persane, la Chinoise au petit pied, la Russe au teint frais, la flegmatique Anglaise, l'indolente Créole, et la Française vive et légère; toutes les femmes du monde veulent plaire, et toutes aiment à se farder. Ce goût bizarre règne au désert comme au sérail. Duperron raconte qu'une jeune sauvage, voulant attirer les regards, prit furtivement un morceau de charbon, fut le piler dans un coin, s'en frotta les joues, et revint avec un air triomphant, comme si cet ornement l'avait rendue plus sûre de l'effet de ses charmes. M. Castellan, dans ses *Lettres sur la Grèce et sur l'Hellespont*, trace à peu près ainsi le portrait

d'une princesse grecque qu'il peignit à Constantinople: "Ce n'était point, dit-il, la beauté idéale que j'avais rêvée. Ses yeux noirs, bien fendus et à fleur de tête, avaient l'éclat du diamant; mais ses paupières noircies en gâtaient l'expression. Ses sourcils, joints par une teinture, donnaient une sorte de dureté à son regard. Sa bouche, très petite et fortement colorée, pouvait être embellie par le sourire, mais je n'eus jamais la satisfaction de l'y voir naître. Ses joues étaient couvertes d'un rouge très foncé, et des mouches taillées en croissant défiguraient son visage. Qu'on imagine enfin l'immobilité parfaite de son maintien, le sérieux glacial de sa physionomie, et on verra que j'ai voulu représenter une madone italienne." Ainsi le désir de plaire égare également la fille du désert et la belle odalisque. Le plus haut point de la civilisation est celui qui nous ramène à la nature et au bon goût, qui jamais ne s'en écarte. C'est lui qui inspira la Fontaine lorsqu'il traça le portrait de sa mère des Amours:

*Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les
[roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables
[choses,
Ni ce charme secret dont l'oeil est enchan-
[té,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.*

Vénus elle-même n'était point sans artifice. Qu'il soit donc permis à la beauté d'en user quelquefois, mais que la vérité perce encore au travers d'un léger mensonge, et qu'un peu de rouge soit à la beauté mélancolique ce que le sourire est aux lèvres d'une mère souffrante qui veut voiler sa peine à ses enfants, ou la dérober aux yeux de la stupide indifférence.

On a fait de la buglosse l'emblème du mensonge, parce que sa racine sert à la composition de plusieurs sortes de fards. Celui dont elle est la base est peut-être le plus ancien et le moins dangereux de tous. Il réunit même plusieurs avantages, il dure quelques jours sans s'effacer, l'eau le ranime comme les couleurs naturelles, et il ne fane point la peau qu'il embellit.

Mais cette pudeur douce, innocente, en-
[fantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine.

rien ne saurait l'imiter, et l'art la détruit sans retour. Voulons-nous plaire longtemps, voulons-nous plaire toujours, écartons le mensonge de nos coeurs, de nos lèvres et de notre visage, et répétons sans cesse avec le poète :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul et
[aimable.

CHEVREFEUILLE DES JARDINS

LIENS D'AMOUR

La faiblesse plaît à la force, et souvent elle lui prête ses grâces. J'ai quelquefois vu un jeune chèvrefeuille attacher amoureusement ses tiges souples et délicates au tronc noueux d'un vieux chêne; on eût dit que ce faible arbrisseau voulait, en s'élançant dans les airs, surpasser en hauteur le roi des forêts; mais bientôt, comme si ses efforts eussent été inutiles, on le voyait retomber avec grâce et environner le front de son ami de doux festons et de guirlandes parfumées. Ainsi l'amour se plaît quelquefois à unir une timide bergère à un superbe guerrier. Malheureuse Desdémona! c'est l'admiration que t'inspirent le courage et la force, c'est aussi le sentiment de ta faiblesse,

qui attachent ton coeur au terrible Othello; mais la jalousie vient te frapper sur le sein même de celui qui devrait te protéger. Voluptueuse Cléopâtre, tu subjuguas le fier Antoine, et le sort n'épargna ni tes charmes ni la grandeur de ton soutien. Renversés du même coup, on vous vit tomber et mourir ensemble. Et toi, humble et douce la Vallière, l'amour du plus grand roi put seul subjuguier ton faible coeur et l'arracher à la vertu. Pauvre liane, le vent de l'inconstance te priva bientôt de ce cher appui, mais tu ne rampas jamais sur la terre; ton noble coeur, élevant ses affections vers le ciel, alla porter son tendre hommage à celui seul qui est digne d'un immortel amour.

LUZERNE

VIE

La luzerne occupe longtemps le même terrain; mais, quand elle l'abandonne, c'est pour toujours. Voilà sans doute pourquoi on en a fait l'emblème de la vie.

Rien n'est plus charmant qu'un champ de luzerne en fleur; il se déroule aux yeux comme un long tapis vert glacé de violet. Chérie du cultivateur, cette plante lui prodigue d'abondantes récoltes, sans en exiger aucun soin. On la fauche, elle renaît. A son aspect, la génisse se réjouit; aimée de la brebis, elle fait les délices de la chèvre et la joie du cheval. Originaire de nos climats, ce doux présent nous vient immédiatement du ciel. Nous le possédons sans efforts, nous en jouissons sans attention, sans reconnaissance. Souvent nous lui préférons une fleur qui n'a d'autre mérite qu'un éclat passager. Ainsi nous quittons trop souvent un bonheur certain pour courir après de vains plaisirs qui fuient et s'envolent aussi.

COMMENT LES ANGLAIS DETRUISENT LES ZEPPELINS

LES Anglais paraissent avoir trouvé le moyen de se défendre efficacement des zeppelins. Les Allemands s'en rendent probablement compte puisque le grand raid de l'automne dernier, où ils perdirent deux des plus belles unités de leur flotte aérienne n'a pas été renouvelé.

Un Suisse qui vient de rentrer d'Angleterre, où il a passé plusieurs semaines, révèle à la *Tribune de Genève*, le procédé de destruction de ces géants de l'air.

C'est un minuscule avion moucheron insignifiant qui se mesure avec le mastodonte et le terrasse :

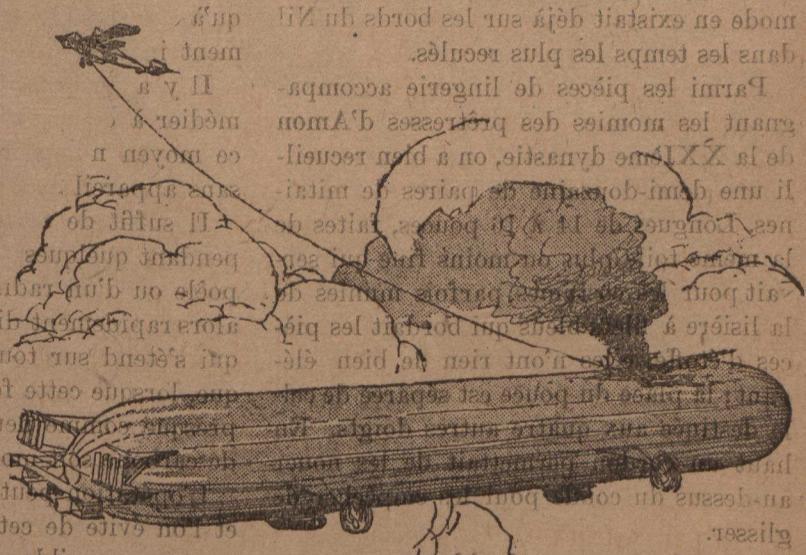
L'avion de combat contre zeppelin est armé d'un treuil sur lequel est enroulé un filin métallique de trois à quatre cents mètres. A l'extrémité du filin pend une petite ancre à plusieurs branches, surmontée de trois bombes puissantes fixées à environ deux mètres d'intervalle l'une de l'autre. C'est tout l'armement.

Voyons maintenant le dispositif au travail. Dès qu'un zeppelin est signalé par les sirènes d'alarme, l'avion s'élève très rapidement à une très grande hauteur. Il est indispensable que l'appareil avance le monstre dans le ciel, car il doit le dominer de quelques centaines de

mètres avant d'engager la lutte.

Le zeppelin est repéré par les projecteurs lumineux. Le voilà qui brille, coupé par les faisceaux rutilants qui lui donnent un aspect métallique. Le moment psychologique est arrivé. L'avion calcule sa hauteur, monte ou descend pour se mettre à niveau, c'est-à-dire à trois ou quatre cents mètres au-dessus de son ennemi, vire pour le prendre de flanc et déroule rapidement son filin. Les préparatifs terminés, il se dirige droit contre le dirigeable, qu'il survole perpendiculairement. Le filin s'avance et finit par toucher le ventre du ballon.

Puis l'avion continuant sa course, le filin glisse de bas en haut jusqu'au moment où l'ancre, s'amarrant dans l'armature du zeppelin, imprime aux bombes une secousse qui les fait exploser. En même temps le filin est coupé par l'explosion



et l'avion reprend sa liberté.

Les bombes ont ouvert les flancs du monstre, qui prend feu et va s'abîmer par terre.

Pour nous, Canadiens, qui connaissons bien les Anglais et leur esprit de froide résolution, nous ne mettons pas en doute qu'ils n'arrivent à annihiler bientôt les sous-marins boches, comme ils paraissent avoir maîtrisé les zeppelins.

MITAINES EGYPTIENNES ET GANTS DE PIEDS

UNE devinette qui ne date pas d'hier prétend que les Carthaginois inventèrent les gants parce qu'ils craignaient "l'air aux mains". Ce n'est qu'une devinette et l'on a essayé souvent de préciser à quelle époque remonte l'usage de se protéger l'extrémité des membres. On ne voit pas de gants représentés sur les monuments de l'antiquité.

Un égyptologue distingué a établi que la mode en existait déjà sur les bords du Nil dans les temps les plus reculés.

Parmi les pièces de lingerie accompagnant les momies des prêtresses d'Amon de la XXI^{ème} dynastie, on a bien recueilli une demi-douzaine de paires de mitaines. Longues de 14 à 16 pouces, faites de la même toile plus ou moins fine qui servait pour les costumes, parfois munies de la lisière à filets bleus qui bordait les pièces d'étoffe, elles n'ont rien de bien élégant; la place du pouce est séparée de celle destinée aux quatre autres doigts. En haut un cordon permettait de les nouer au-dessus du coude pour les empêcher de glisser.

Faute de preuves palpables, on ne pourrait affirmer que le gant de peau n'exis-

tait pas déjà, mais la même cachette des prêtres d'Amon qui a fourni les mitaines a donné également de véritables gants de pieds, en peau fine, teintée de rose.

Le pouce a son étui séparé de celui des quatre autres orteils, de manière à laisser passage à la bride qui assujettissait de coquettes chaussures en cuir blanc. Il est probable qu'on faisait pour les mains ce qu'on faisait pour les pieds.

Qui sait si un jour nos bonnetiers s'inspirant des chaussettes japonaises, qui ont, elles aussi, des doigts, nous ne verrons pas nos élégantes porter de souples gants de pieds... car la mode n'est qu'un éternel recommencement.

REPARATION DU PAPIER CARBONE

QUAND le papier-carbone a servi un certain nombre de fois, la feuille est presque hors d'usage, parce qu'à beaucoup de places la composition chimique qui le recouvrait est totalement enlevée, tandis qu'à d'autres places elle est encore absolument intacte.

Il y a un procédé très simple pour remédier à ce mauvais état des feuilles, et ce moyen n'importe qui peut l'employer sans appareil spécial.

Il suffit de tenir la feuille détériorée pendant quelques secondes au-dessus d'un poêle ou d'un radiateur. La chaleur fait alors rapidement dissoudre la préparation qui s'étend sur toute la feuille, de sorte que, lorsque cette feuille est sèche, elle est presque comme neuve, quoique la couche de carbone soit moins épaisse.

L'opération peut même être renouvelée et l'on évite de cette manière des dépenses assez sensibles car l'on fait plus que doubler la durée des feuilles.

LES SIGNALEURS A BORD DES VAISSEAUX DE GUERRE

LES matelots qui portent deux drapeaux en croix, sur la manche de leur habit, sont les hommes qui sont employés au service des correspondances par signaux entre nos vaisseaux de guerre, alors qu'ils sont séparés parfois par plusieurs milles de distance.

Ces signaleurs de la flotte, transmettent les ordres d'un vaisseau à l'autre au moyen de drapeaux, de sémaphores en bois et de jeux de lumières.

La manière habituelle de signaler un ordre quand deux vaisseaux ne sont pas à une grande distance l'un de l'autre et par un temps propice, consiste à hisser du pont des signaleurs au sommet du grand mât une série de drapeaux. Chacun de ces drapeaux représente une lettre ou un mot et en temps de guerre, le code de ces signaux est changé très souvent. Ce code est conservé avec le plus grand soin pour éviter toute indiscretion.

Ce précieux volume a sa couverture recouverte d'une couche de plomb, de façon qu'en cas d'accident, s'il venait à tomber à la mer, il aille immédiatement au fond de l'eau; sans cette précaution il pourrait flotter et être ainsi par hasard recueilli par l'ennemi.

Quand par hasard ou accident ce code tombe à la mer, ce qui arrive bien rarement, on fait immédiatement descendre un scaphandrier pour essayer de le retrouver et si on ne peut y arriver, l'amirauté

est de suite prévenue et le code est entièrement changé.

Pour correspondre à de longues distances les signaleurs se servent du sémaphore. L'appareil qui sert à cet usage se compose d'un solide poteau établi dans un endroit bien en vue sur le pont des signaleurs, et de deux bras mobiles fixés au sommet de ce poteau. Chaque position des bras du sémaphore indique une lettre aux

signaleurs des autres vaisseaux qui observent les signaux au moyen de puissantes lunettes. On peut par ce moyen transmettre vingt lettres à la minute.

La nuit, quand deux vaisseaux veulent communiquer entre eux, les signaleurs se servent de fortes lampes dont ils cachent ou laissent paraître la lumière d'après un code spécial des signaux pour ce genre de signalement.

Depuis ces dernières années, on a remplacé souvent ces signaux par la télégraphie sans fil. Chaque nation a établi des codes spéciaux pour que l'on puisse se transmettre les ordres sans que l'ennemi puisse déchiffrer ces ordres s'ils arrivent à recueillir les dépêches. Ce code est également très souvent modifié en temps de guerre. La chambre de la télégraphie sans fil sur un vaisseau de guerre est absolument privée. En aucune circonstance, une personne, autre que les opérateurs et quelques officiers privilégiés, peut y avoir accès.

On est arrivé à communiquer par la té-



légraphie sans fil, même avec les sous-marins. Il y a peu de temps le *sous-marin D 1* a pu recevoir ainsi un message du croiseur *Bonaventure*, quoiqu'il soit en ce moment à une faible profondeur sous l'eau.

La transmission des signaux est une des choses les plus importantes dans le service des vaisseaux de guerre, et les manoeuvres dépendent absolument de la bonne transmission et de la bonne réception des ordres ainsi transmis. Une erreur quelconque commise par les signaleurs peut être la cause d'un désastre irréparable. Voici un exemple de la responsabilité qui pèse sur les signaleurs à bord des vaisseaux de guerre.

Il y a quelques années, au cours des manoeuvres exécutées dans la Méditerranée, le vaisseau de guerre *Victoria*, a coulé le *Camperdown*. L'ordre transmis par signaux, au moyen des drapeaux, fut mal interprété, et au lieu de tourner dans la direction indiquée, le *Victoria* tourna dans la direction opposée, et coupa presque en deux le *Camperdown* qui coula en quelques minutes. Cette erreur dans la réception de l'ordre transmis coûta \$7,500,000 et fit périr plus de 700 hommes.

On voit par là, la responsabilité terrible qui pèse sur ces hommes chargés du service des signalements et le sang-froid qu'ils doivent toujours garder quand ils sont de service.

— o —

UNE UTILISATION DU GULF-STREAM

UN bill a été déposé jadis à la Chambre des représentants, aux Etats-Unis, réclamant l'aide du gouvernement, en vue de la construction d'une digue de 250 à 500

pieds de profondeur et de 200 à 400 milles de longueur, qui partirait des côtes de Terre-Neuve pour s'étendre au large de l'Atlantique.

Le promoteur de ce modeste projet a tout simplement pour but de détourner le courant tiède du Gulf-Stream et d'atténuer, par ce moyen, le climat des Etats-Unis, du Groënland et de maintes autres régions.

Ce projet n'est pas nouveau. Avant 1900, un ingénieur américain, M. Sloop, proposait de faire passer le Gulf-Stream à travers la Floride. Il paraît difficile de modifier le courant du golfe.

Dans le canal de Floride, où il est le plus resserré, sa largeur est de 40 milles et sa profondeur d'une centaine de brasses. Il déplace donc, par heure, quelque chose comme 90 billions de tonnes d'eau, ce qui équivaut au volume de toutes les rivières de la terre réunies. A supposer que cette énorme masse liquide s'évaporerait tout à coup, le dépôt de sel qui résulterait de ce courant, suspendu pendant une heure, dépasserait le tonnage de toutes les flottes de la terre réunies.

C'est pour éviter le courant du golfe et la mer des Sargasses que les Anglais adoptèrent la route du Nord qui les a conduits au Canada et aux Etats-Unis et que les Espagnols prirent la route de l'Amérique du Sud.

On ignore les causes des courants océaniques, malgré tous les travaux faits pour les découvrir.

Mais ces courants représentent une incalculable force motrice qu'on doit pouvoir utiliser. Il y a là un champ immense offert aux investigations de la science de demain.

— o —



LE VERRE A L'ENCRE

Vous présentez un grand verre rempli d'encre que vous placez sur une table. Pour prouver que ce verre contient réellement de l'encre, vous plongez une carte à jouer dans le liquide et la retirez noircie. Avec une cuillère ordinaire, vous prenez un peu d'encre que vous versez sur une assiette et vous empruntez une bague que vous voulez, dites-vous, plonger en partie dans le verre. Mais vous la laissez tomber dans l'encre. Vous annoncez que vous allez réparer votre maladresse, non pas avec votre main, ce qui aurait l'inconvénient de la noircir, mais en clarifiant l'encre instantanément.

Vous prenez une serviette blanche ou un foulard très large avec lequel vous recouvrez le verre; en retirant la serviette, vous trouvez ce verre rempli d'eau claire dans laquelle nagent des poissons vivants. Vous pouvez dès lors plonger la main sans crainte et retirer la bague.



Comment réussir le tour.

EXPLICATION DU TOUR

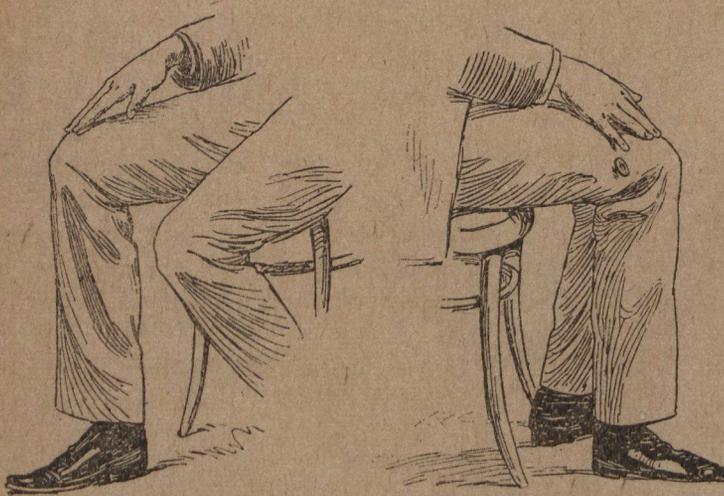
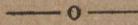
Vous prenez un grand verre rempli d'eau et de poissons, et vous placez contre ses parois intérieures un morceau de toile de caoutchouc noir auquel vous attachez un fil noir, que vous laissez pendre de quelques centimètres en dehors du verre, et à l'extrémité qui pend en dehors, vous attachez une petite boule de liège.

Il est bien entendu que cette petite boule pendra du côté opposé au spectateur.

Vous recouvrez le verre avec la serviette. En l'enlevant, vous pincez la boule de liège de façon à l'enlever ainsi que le caoutchouc noir qui restera à l'intérieur.

Quant à la carte, vous avez eu le soin d'en coller deux semblables dos à dos et d'en noircir une aux trois quarts. Vous plongerez cette carte (le côté clair du côté du spectateur) et lui ferez faire un demi-tour pour la sortir du verre.

Quant au liquide que vous prenez avec la cuillère, vous avez eu le soin d'abord de fixer à l'intérieur de cette cuillère quelques parcelles de poudre d'aniline soluble dans l'eau, en envoyant votre haleine sur cette cuillère et en jetant la poudre dessus, ce qui servira à la fixer. Alors l'eau que vous prenez avec la cuillère se transformera en encre et vous pourrez la verser sur une assiette.



Ce que devient la pièce de monnaie.

LA PIÈCE DE MONNAIE FONDANTE

Voici un tour des plus faciles et qui produit toujours beaucoup d'effet.

Pour l'exécuter, vous procédez de la façon suivante :

Vous vous asseyez sur une chaise, en ayant soin de ne présenter que le côté gauche aux spectateurs.

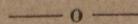
Vous montrez alors une pièce de vingt-cinq

cents. Vous la placez sur le genou droit et la couvrez avec la main droite.

Vous frottez légèrement la pièce, vous levez la main. Il n'y a plus rien, la pièce est fondue.

EXPLICATION DU TOUR

En vous asseyant, ayez soin de former du genou de la jambe droite, de façon à ce un pli à votre pantalon sur le côté droit que ce pli fasse une sorte de petite poche. Posez la pièce sur le genou. Tandis que vous la frottez, laissez-la glisser avec des doigts au-dessus de cette poche. Elle y tombe et y reste.





EN QUEL MOIS ÊTES-VOUS NÉ ?

Petites prédictions et pierres du mois

JANVIER.—Ceux qui naissent dans ce mois auront des chances de fortune dans la seconde moitié de leur existence. Ils se marieront le plus communément avec une personne venant des pays du nord et seront heureux par leurs enfants. Leur fortune sera augmentée par un héritage.

Pierre du mois: le Saphir (bleu). Sa vertu est de préserver des poisons végétaux ou animaux, des piqûres venimeuses et de la morsure des chiens enragés.

FÉVRIER.—Les personnes nées en ce mois auront, en général, un caractère timide, docile et respectueux; elles auront de la difficulté à réussir dans la vie, quoiqu'intelligentes, mais trouveront des protections efficaces et de chaudes sympathies parmi les puissants.

Pierre du mois: la Chrysolithe (vert jaunâtre). Cette pierre favorise les recherches scientifiques.

MARS.—Ceux qui naissent en mars auront de l'ambition et atteindront à de hautes situations sociales. Leur mariage sera heureux et fortuné. Cependant ils seront aussi exposés aux accidents surtout en voyage.

Pierre du mois: l'Améthyste (violette) qui préserve de la vanité et de l'orgueil.

AVRIL.—Mois des braves qui méprisent le danger; il favorise aussi la fortune mais plutôt par le travail que par les hé-

ritages. Il confère, avec la beauté physique, l'énergie du caractère et assure l'amitié d'amis dévoués.

Pierre du mois: l'Agate (diverses couleurs).—Cette gemme préserve de tous périls et augmente les chances de réussite.

MAI.—Les personnes nées en ce mois ont des aptitudes multiples et variées et réussissent à peu près sûrement dans la vie. Elles apprennent avec facilité les langues étrangères et les hommes rechercheront, de préférence, en mariage, une femme parlant elle-même plusieurs langues.

Pierre du mois: l'Algue marine, ou Béryil (vert bleuâtre) qui procure l'affection de quiconque ou en éprouve le contact.

JUIN.—Les hommes nés en juin ont de la franchise et sont doués d'un bon cœur; ils rendront volontiers service à leur prochain; les femmes sont de caractère calme et préfèrent leur foyer aux distractions mondaines. Ils auront, les uns et les autres, la bonne chance d'avoir d'excellents et sincères amis.

Pierre du mois: l'Émeraude (verte) dont la mystérieuse vertu est gardienne des sentiments purs.

JUILLET.—Ce mois procure la santé et généralement une longue vie. Les personnes nées en juillet ont l'intelligence très

active et ont l'ambition du pouvoir et des richesses, non pour gouverner despotiquement, mais avec sagesse et justice.

Pierre du mois: le Rubis (rouge) dont la vertu calme la colère et dissipe les tristesses de coeur.

AOÛT.—En général, ceux qui sont nés en août se marient tard; pour beaucoup d'entre eux, l'aisance, sinon la fortune, accordera ses faveurs. Ils auront également avec un peu d'ambition, des chances de réussite dans la vie.

Pierre du mois: le Jaspe (rouge, jaune ou vert) dont la vertu préserve des tristesses d'esprit et des maladies contagieuses.

SEPTEMBRE.—Les personnes nées en ce mois auront une certaine timidité; leur chance de réussite pour être tardive, existe cependant et elles peuvent envisager l'avenir avec assez de confiance. Elles se plairont beaucoup dans la société.

Pierre du mois: le Diamant (blanc) dont la vertu est d'augmenter l'intelligence.

OCTOBRE.—Ce mois donne l'audace et l'énergie; ceux qui naissent sous son influence ont un immense besoin d'activité et mépriseront les dangers. Ils se marieront généralement de bonne heure et se créeront de bonnes relations sociales.

Pierre du mois: la Sanguine (couleur de sang) dont la propriété est de préserver des blessures et d'augmenter la sympathie.

NOVEMBRE.—Mois excellent qui donne la confiance en soi et favorise la réussite. Ceux qui naissent en ce mois auront souvent l'amour des sciences et connaîtront la célébrité. En général ils seront amoureux et leurs chances de fortune seront superbes.

Pierre du mois: la Turquoise (bleu

clair) et également l'Escarboucle qui augmente la chance de réussite.

DÉCEMBRE.—Ceux qui naissent en décembre auront l'esprit subtil et seront aptes à discuter les questions sociales; ils aimeront leur indépendance et certains se marieront fort tard. Ils auront le caractère rieur, parfois un peu triste.

— o —

POUR ECONOMISER DU COMBUSTIBLE

EN ce moment où tout est si cher, il n'est pas de trop petite économie et nos lecteurs ne seront certainement pas fâchés de connaître une façon de faire cuire les aliments qui leur permettra d'user le moins possible de combustible.

Procurez-vous une caissette en bois fermant hermétiquement autant que possible et assez profonde pour contenir une marmite. Puis voici la façon d'opérer :

Supposons que vous ayez à faire un pot-au-feu ; mettez-le en train sur votre gaz et laissez-le cuire une ou deux heures, suivant la grosseur de votre morceau de viande. Puis votre bouillon étant en pleine ébullition, enlevez-le du feu et mettez-le dans votre caisse. Il faut agir vivement pour ne pas donner au bouillon le temps de se refroidir. Bourrez alors votre caisse de journaux, mettez-en en dessus, dessous et autour de la marmite, puis fermez le tout et ne vous en occupez plus.

Le soir vous trouverez tout cuit à point et votre bouillon bien chaud. Vous aurez économisé deux à trois heures de consommation de gaz.

Vous pouvez faire l'essai avec tel légume qu'il vous plaira : haricots verts, choufleurs, lentilles, etc., en ayant soin de les laisser cuire 5 ou dix minutes sur le feu avant de les mettre dans la caisse.

INTOXIQUES

UN Canadien-français qui est au front a conté une aventure dont il fut l'un des héros et qui dépasse par son étrangeté tout ce qu'on pourrait imaginer :

“Nous venions de prendre un groupe d'Allemands, lorsqu'un des prisonniers nous déclara spontanément que l'ennemi devait nous attaquer à quatre heures de l'après-midi.

“Nous résolûmes de les devancer et un peu avant l'heure indiquée nous sortîmes de nos tranchées. A notre grande surprise, pendant que nous avançons rapidement, aucun coup de fusil n'était tiré sur nous, et nous arrivâmes à la haie de fils barbelés sans que les mitrailleuses de l'ennemi soient entrées en danse ! Nous n'y comprenions absolument rien. Nous voici en haut des retranchements allemands, de plus en plus intrigués, et en rampant nous arrivons jusqu'à la crête de l'épaulement. Là nous fouillons du regard l'intérieur des ouvrages ennemis.

“Le fond des tranchées offrait le spectacle des plus fantastiques. Les Boches se tenant par la main y dansaient en rond, tels des ours dans une fosse. Ils riaient, s'interpellaient, et pas un ne tenait un fusil.

“En outre, une odeur insupportable d'éther montait jusqu'à nous. Nous comprîmes alors : on venait de les droguer par un mélange d'éther et de rhum afin de les exciter à la charge ; aussi les fimes-nous tous prisonniers, presque sans coup férir.”



CURIEUSES MINES D'OR

SI l'or est une des choses les plus rares et les plus chères du monde, il faut avouer que c'est aussi une des choses les plus répandues.

Quelques-uns d'entre nous en ont dans leur porte-monnaie ; quelques autres ont des montres en or, les dames ont des colliers, des bagues, des bracelets, des breloques. Enfin, d'autres ont souvent de l'or plein la bouche.

Les dentistes emploient beaucoup d'or, et il y a quelque temps, un docteur en l'art dentaire, résidant à Chettenham, voulut déménager. Un de ses amis remarqua qu'il y avait sur son tapis des paillettes qui reluisaient. On battit le tapis, on s'aperçut alors qu'entre les lamelles du plancher, il y avait d'autres paillettes. On défit le plancher, on en remit un nouveau.

Une fois tous les frais de ces différents

travaux payés, le dentiste se trouvait avoir fait un bénéfice de 400 dollars. Il avait découvert une mine d'or, une mine d'or qui valait un peu plus de 400 dollars.

Et ceci rappelle le cas qui se produisit à Melbourne en Australie. Un architecte démolissait une vieille maison non loin de la banque d'Australie. Il trouva un lingot d'or. D'où provenait-il? On fit une enquête et on émit l'hypothèse que le lingot avait été oublié par un ancien locataire du temps des grandes trouvailles aurifères.

L'architecte assista dès lors personnellement à tous les travaux et il lui prit la fantaisie de faire laver la poussière des démolitions. Il eut raison! Ce petit travail lui rapporta 1500 dollars. Voilà une poussière rémunératrice!

Si vous surveillez un chiffonnier qui procède à ses recherches dans les immondices quotidiennes des quartiers riches, vous constaterez qu'il met de côté, avec hâte, tous les débris en apparence sans valeur, provenant de porcelaines de Chine. La raison? Il y a des filets dorés où l'or véritable entre pour une faible mesure. N'oubliez pas que je ne vous parle pas des chercheurs d'or dont l'espoir est d'être millionnaires rapidement.

Le chiffonnier, lui, ne néglige aucune petite source de revenus.

On sait que, dans toutes les banques, on conserve soigneusement la poussière du département où on manipule l'or en lingots. Cette poussière vaut de l'argent et même de l'or.

Dans certaines manufactures, on va même jusqu'à conserver l'eau dans laquelle, avant de partir, les ouvrières se lavent les mains. Savez-vous où se trouve actuellement une des principales mines d'or du monde entier? A New-York. Un statisti-

icien déclare que le cimetière de la ville est une mine d'or—c'est une façon de parler—extrêmement importante.

Ce statisticien ne veut pas dire que les riches Américains se font enterrer avec des bijoux de valeur; non, ceci est la suite de ce que je vous disais au début de cet article.

Les Américains se font aurifier leurs dents creuses, et quand ils meurent, on met forcément dans la tombe, avec le mort, quelques parcelles du précieux métal. Or, depuis que les dentistes exercent, on a, à New-York, utilisé des quantités d'or pour combler la cavité des dents malades. Il paraît qu'il y a au cimetière de New-York une mine qui vaut une fortune colossale.

— o —

LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE

UN jeune et audacieux aviateur danois, le lieutenant aviateur Pollner, a décidé de tenter ce printemps la traversée de l'Atlantique en aéroplane. Un de ses compatriotes, grand constructeur de moteurs, et expert dans la construction des aéroplanes, affirme qu'il est capable de construire, d'après ses plans, la machine capable de faire réussir ce projet audacieux. Le moteur qui actionnera l'aéroplane aura une force de 350 chevaux.

Le lieutenant Pollner compte partir des îles Féroé, îles qui forment un archipel, situé au nord de l'Ecosse.

Ces îles appartiennent au Danemark et le lieutenant prétend pouvoir atterrir à Terre-Neuve, au bout d'environ 30 heures. Le voyage complet des îles Féroé à New-York, se ferait, d'après lui, en 48 heures.

— o —



Le Secret De La Vieille Tour

Par M. Tessier-Bailleur

I

UNE REVELATION

Il fut un temps où la propriété de Villiers était l'une des plus belles et des plus riches de la Basse-Normandie ; son parc était remarquable par son étendue et ses plantations, et ses fermes renommées pour leur fertilité et leur belle tenue.

Mais les jours de cette splendeur étaient passés.

Les jardins, de plus en plus négligés, avaient fini par être entièrement abandonnés aux mains de la nature. Les herbes sauvages et les plantes parasites avaient pris la place des fleurs et des arbres fruitiers. Les fermes, qu'on oubliait de réparer, s'en allaient en ruines et là où autrefois régnaient l'aisance et la prospérité, on sentait la gêne et presque la misère.

Le château datait du quatorzième siècle : flanqué à ses deux extrémités de tours massives, celle de gauche, construite à une époque relativement récente, avait été longtemps la demeure préférée des propriétaires du domaine. Mais cette tour, qu'on nommait la tour grise, n'était

plus occupée que par une ancienne domestique de la maison, qui témoignait pour cet asile une sorte de vénération étrange.

Le possesseur actuel du château, le baron de Villiers, était un homme d'environ cinquante-cinq ans, veuf et père de deux enfants. L'ainé, Raoul servait en qualité de lieutenant au 10^e régiment de chasseurs. L'autre, une jeune fille âgée d'environ vingt ans, avait pris bravement la direction et le gouvernement de la maison.

Marguerite de Villiers n'était pas absolument jolie ; ses traits manquaient peut-être de régularité. Mais il y avait une grâce charmante dans toute sa personne, et l'expression de son visage était un mélange tout à la fois de douceur et de résolution. Intelligente, elle possédait cette nature exquise qui est l'apanage des âmes pures et nobles. Elle était courageuse autant que bonne et avait le cœur haut placé.

C'était une après-midi de novembre. Le temps était sombre et pluvieux et le vent gémissait dans les grands arbres qui entouraient le château.

Mlle de Villiers en proie à une inquié-

tude qu'elle avait peine à dissimuler, allait et venait dans sa chambre, s'arrêtant fréquemment à la fenêtre, dont la pluie battait les vitres, et plongeait ses regards dans la longue avenue du parc.

— Annette, dit-elle, en s'adressant à une jeune fille d'à peu près son âge, qui remplissait auprès d'elle l'office de femme de chambre, il fait un temps affreux, et papa est parti depuis midi : sais-tu de quel côté il s'est dirigé ?

— J'ai vu M. le baron sortir, dit Annette, et il m'a semblé qu'il allait chez M. Béchard.

Le front de Mlle de Villiers se contracta.

— On a remarqué, continua la soubrette en hésitant, on a remarqué que, depuis quelque temps, M. le baron est souvent chez M. Béchard et on raconte à ce sujet des choses...

— Et que raconte-t-on ? demanda Mlle de Villiers. Est-ce qu'il n'est pas naturel que mon père aille s'entretenir avec l'homme qui est le régisseur de ses biens et de sa fortune ?

— Sans doute, mademoiselle, et ceux qui répandent de pareilles calomnies devraient bien être punis.

— Quelles calomnies ?

Annette garda le silence.

— Quelles calomnies ? demanda de nouveau Mlle Marguerite, voyons, parle, explique-toi.

— C'est que je ne sais pas trop comment dire cela, Mademoiselle. Il paraît que M. Béchard affirme à qui veut l'entendre, qu'avant trois mois, il sera propriétaire du château de Villiers et de ses dépendances. Mademoiselle pense bien que nous n'en croyons pas un mot.

Marguerite de Villiers ne répliqua pas. Elle se mit à marcher avec plus de précipitation encore et tomba dans des ré-

flexions si profondes qu'elle oublia jusqu'à la présence de sa femme de chambre.

Elle demeura longtemps ainsi.

Soudain elle releva la tête en entendant frapper à la porte.

Elle s'aperçut qu'Annette s'était retirée discrètement, et elle alla ouvrir.

En reconnaissant son père, elle lui sauta au cou, le conduisit devant la cheminée, où brillait un bon feu, et le fit asseoir dans un fauteuil.

Puis elle reprit un tabouret, se plaça près de lui et le regarda tristement.

— Qu'as-tu donc, mon enfant, dit le baron en prenant sa tête entre ses mains et en la baisant au front, tu sembles triste, soucieuse, te serait-il arrivé quelque chose ?

— Non, mon père, répondit-elle, je n'ai d'autre inquiétude que celle que m'a causée votre absence prolongée.

— C'est vrai, répliqua M. de Villiers, j'aurais dû te prévenir que j'avais à travailler avec M. Béchard, mais je comptais être de retour plus tôt.

— Quelle est donc la nature de ces travaux qui vous absorbent si complètement, cher père ? demanda Marguerite. J'ai remarqué que, chaque fois qu'il vous arrivait de vous trouver avec M. Béchard, vous étiez plus sombre, plus préoccupé.

Le baron regarda sa fille, comme s'il eût voulu lire sa pensée dans ses yeux.

— Pardonnez-moi, mon père, reprit celle-ci d'une voix émue, mais croyez-vous donc que mon affection n'a pas observé le changement qui s'est opéré en vous depuis quelques mois et que je ne m'en sois pas alarmée ? Il y a un chagrin qui trouble votre repos, mon père, et que vous me cachez.

— Quelles idées vas-tu te mettre là dans la tête, mon enfant ; à ton âge, une

jeune fille ne songe d'ordinaire qu'aux fêtes aux plaisirs, dit le baron en cherchant à reprendre un air enjoué.

Marguerite de Villiers sourit avec tristesse.

— Mon ambition, dit-elle, serait que mon père me jugeât digne de partager ses préoccupations. Je suis jeune, c'est vrai, mais déjà la vie m'est apparue sous ses côtés les plus sérieux. Est-ce que, tout à l'heure, je n'ai pas lu sur votre visage les tourments et les ennuis que vous avez rapportés de votre visite à M. Béchard ? Oh ! cet homme, ajouta-t-elle, je le déteste... Pourquoi ne pas le renvoyer ?

— Cela est impossible, mon enfant, dit le baron.

— Pourquoi ? N'est-on plus maître de congédier un serviteur qui a cessé de venir.

— Tu oublies, répliqua M. de Villiers, qu'il y a plus de quarante ans que Béchard est attaché à notre famille ? C'est mon père qui, le premier, le prit à son service, et, en mourant, il me recommanda de le garder, parce que, disait-il, il me serait d'un grand secours pour liquider une foule d'affaires qu'il laissait embarrassées.

— Et comment M. Béchard s'est-il acquitté de sa mission ? demanda la jeune fille. Les difficultés n'ont fait qu'augmenter depuis la mort de mon grand-père ; la gêne a remplacé la richesse dans notre maison, et j'ai le pressentiment que de nouveaux malheurs nous menacent et que M. Béchard en est l'auteur.

Le baron fit un mouvement comme pour protester.

— Si je me trompe, tant mieux, dit Mlle de Villiers ; mais alors, comment se fait-il que M. Béchard à qui était confiée l'administration de notre fortune nous ait insensiblement amenés à la situ-

ation où nous nous trouvons aujourd'hui ? Car, il serait inutile de le nier, nous sommes à peu de choses près ruinés...

— Je vois que, quoi qu'il m'en coûte, je suis obligé de te faire cet aveu pénible, mon enfant, dit le baron en étouffant un soupir. Mon père avait déjà compromis sa fortune par ses dépenses exagérées. Notre pays est couvert d'hôpitaux, de maisons d'écoles qu'il a fait construire à ses frais. Il a laissé la réputation d'un bienfaiteur, mais cette réputation nous a coûté cher. Pour réparer les brèches faites à notre patrimoine, j'ai voulu suivre le courant du jour et je me suis lancé dans les entreprises, dans les spéculations. Je n'ai pas été assez heureux et nos difficultés se sont accrues.

Marguerite de Villiers posa sa tête dans ses mains et réfléchit quelques instants.

Elle reprit ensuite la parole.

— Ces entreprises, ces spéculations dont vous parliez, dit-elle, M. Béchard les connaissait ; il y était mêlé, il y avait un intérêt ?

— Sans doute, et cela prouve qu'il agissait de bonne foi.

— Mais alors, fit observer la jeune fille, comment expliquer qu'à mesure que vous vous appauvriissiez, vous, mon père, il s'enrichissait, lui ?

Le baron tressaillit, et, se levant, il se mit à arpenter l'appartement.

Marguerite le suivit du regard, en lisant sur son visage les divers sentiments qui se succédaient dans son esprit.

Enfin, il parut prendre son parti et vint se placer en face de sa fille.

— Je vois, Marguerite, que je m'étais trompé sur ton compte ; tandis que je te regardais encore comme une enfant, tu observes, tu raisones. La réflexion que tu as fait tout à l'heure, elle m'est venue cent fois à la pensée. Mais j'ai été forcé

de me rendre à l'évidence : Béchard, que tu accusais indirectement d'un crime monstrueux...

— Eh bien ? demanda Marguerite en le voyant hésiter.

— Sans lui, il y a longtemps que je serais perdu, déshonoré...

La jeune fille regarda son père avec stupéfaction.

— Ecoute, dit celui-ci, un secret que j'aurais voulu ne pas te révéler ; mais tu en sais trop à présent pour que je puisse rien te cacher. Les dettes laissées par mon père étaient considérables, les pertes que j'avais subies dans mes spéculations l'étaient davantage encore ; mais il eût suffi de sacrifier une partie de notre fortune pour sortir de toutes les difficultés, et c'est ce que je me disposais à faire, lorsque survint un événement dont je n'ai point encore l'explication.

M. de Villiers prit une chaise et s'assit en face de sa fille.

Marguerite l'interrogea du regard comme pour lui demander de continuer.

— Il y a trois ans, dit le baron, ton frère venait de partir pour l'Afrique, où était son régiment, et, après t'avoir reconduite en pension à Rennes, j'étais allé à Paris, où m'appelaient des affaires urgentes. Là, je reçus du colonel Montoire une lettre par laquelle il m'annonçait que sa santé allait de pire en pire et qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Le colonel avait été mon ami d'enfance et nous n'avions cessé d'être liés par la plus vive et la plus sincère affection. Nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Il voulait me disait-il, mettre ordre à ses affaires, et, à cet effet, il avait prié son banquier, M. Rivière, de lui faire parvenir les valeurs qu'il lui avait confiées, il y avait de cela plusieurs années déjà. Mais ne recevant pas de réponse à sa let-

tre, il me demandait d'aller moi-même chez le banquier, de retirer ses titres et de les lui porter au château de Rochetaille, dans le Finistère, où il vivait avec ses neveux qui étaient aussi ses héritiers. Je ne pouvais, n'est-ce pas, lui refuser ce service ?

— Naturellement, répondit Marguerite.

— Done, reprit le baron, je me rendis chez le banquier et lui communiquai ma lettre. Mais on me répondit qu'on ne pourrait me remettre les valeurs que sur la production de documents bien authentiques. Tout cela demanda beaucoup de temps ; enfin, un jour, je reçus avis d'avoir à passer dans le cabinet de M. Rivière, où les titres, tous au porteur, furent comptés devant moi et placés dans une enveloppe à l'adresse du colonel Montoire et sur laquelle furent apposés cinq cachets.

— A combien montaient ces valeurs ? demanda la jeune fille.

— Il y avait soixante-quinze actions de la Banque de France, des actions industrielles, françaises et étrangères ; le tout estimé à quatre cent cinquante mille francs. J'avais de la répugnance à me charger d'une somme aussi considérable, et je résolus de ne pas la garder entre mes mains une heure de plus qu'il ne serait nécessaire. J'en donnai reçu à M. Rivière, et le jour même, je pris le chemin de fer de Brest. Lorsque j'arrivai à la station où je devais descendre, l'heure était déjà avancée ; nous étions en hiver, et j'avais encore trois heures à faire en voiture. Malgré la fatigue que je ressentais, je me procurai un cabriolet, et le conducteur à qui j'avais promis un bon pourboire fit prendre le trot à son cheval.

... La nuit était venue, les chemins pi-

toyables, et cependant nous avançons assez rapidement, lorsqu'à l'entrée d'un bourg, composé de cinq ou six maisons, l'essieu de la voiture craque et casse. Malgré ce que je puis dire et faire, je ne pus obtenir qu'on le réparât immédiatement, et je dus me résigner à coucher dans la seule auberge qu'il y eût dans le village. Après un souper détestable, je me mis au lit, et dormis d'un lourd sommeil. Vers le milieu de la nuit, il me sembla que quelqu'un s'introduisait dans ma chambre, s'approchait tout doucement et fourrait la main dans la poche de mon paletot, que par précaution, j'avais gardé tout près de moi. Je fis des efforts inouïs pour me lever, pour crier, mais inutilement : mes bras, ma langue étaient comme paralysés. Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour. Mon premier soin fut de porter la main à mon paletot et de m'assurer que l'enveloppe contenant les valeurs était toujours à sa place. Je l'y trouvai, en effet, telle que je l'y avait mise.

— Heureusement que ce n'était qu'un rêve, fit observer la jeune fille, mais j'ai eu affreusement peur.

— Je le crus aussi, répliqua M. de Villiers ; mais attends-toi à connaître la suite. La voiture était réparée et j'arrivai, sans autre incident, au château du colonel Montoire. Il paraissait être un peu mieux et il m'accueillit avec la plus franche cordialité. Je lui remis le paquet, en le priant d'en faire la vérification.

— A quoi bon, me répondit-il. Tu as vu placer les valeurs dans l'enveloppe, les cachets sont intacts, donc tout est bien. Viens, plutôt déjeuner, tu dois avoir une faim d'enfer, et il me semble que le plaisir de te revoir va me donner de l'appétit.

Il serra le paquet dans un coffre-fort,

dont il ôta ensuite la clef, et nous passâmes dans la salle à manger. Huit jours après je quittai le colonel et retournai à Paris. Deux mois s'écoulèrent lorsque je reçus un soir, avis que mon ami était mort, et que par un testament qu'il aurait laissé entre les mains de son notaire, j'étais désigné comme exécuteur testamentaire. Je partis immédiatement pour la Bretagne. A mon arrivée, je trouvai que les scellés avaient été apposés partout et spécialement sur le coffre-fort où avaient été serrées les valeurs, en présence de moi-même et de deux autres personnes du voisinage, qui étaient là lorsque je les avais remises au colonel.

La procédure suivit son cours, avec une lenteur qui impatientait singulièrement les neveux de M. Montoire, à qui il avait légué la plus grande partie de sa fortune. Enfin, l'ordonnance d'envoi en possession fut rendue et l'on procéda à la levée des scellés. Lorsqu'on ouvrit le coffre-fort, on trouva l'enveloppe avec ses cinq cachets rouges, telle qu'elle était au moment où le colonel l'y avait serrée, après d'avoir reçue de mes mains. Mais quand on brisa les cachets...

— Eh bien ! s'écria Mlle Marguerite, avec anxiété.

— Elle ne contenait que des papiers insignifiants...

— Mais les titres, les actions ?

— Il n'y en avait même pas l'apparence.

— Et vous êtes sûr que le banquier les avait mis dans l'enveloppe ?

— Parfaitement sûr, puisque cela avait eu lieu en ma présence.

— Et l'enveloppe qui était dans le coffre-fort, c'était bien le même ?

— Assurément. L'adresse était écrite de la même main, c'était le même format,

le même papier, les mêmes cachets avec la même devise.

— Il y avait là évidemment un mystère, un crime dont vous étiez victime, mon père.

— Sans doute, et mon premier soin fut de prévenir la justice qui procéda à une enquête des plus minutieuses. Les gens de l'auberge où j'avais couché furent arrêtés, interrogés, mais, de ce côté, on ne découvrit rien de suspect, et ils furent relâchés. Toutes les recherches furent inutiles. Le banquier avait le reçu que je lui avait délivré : je ne pouvais articuler de plainte contre personne, en particulier, de sorte, qu'on en arriva à se demander si je n'avais pas moi-même soustrait les valeurs et imaginé cette histoire pour égayer les soupçons de la justice.

— Mais c'est affreux ! s'écria Marguerite, mon pauvre père, que vous avez dû souffrir !

— Je souffrais, en effet, répliqua le baron ; mais ce qui m'était le plus douloureux, c'était de voir planer sur moi le soupçon de vol. Les neveux du colonel Montoire me mirent en demeure de restituer les valeurs dont je m'étais reconnu dépositaire... Je me sentais perdu, et les plus noires pensées trouvaient accès dans mon cerveau surexcité, quand un homme vint m'offrir les sommes nécessaires pour dégager mon honneur...

— Et cet homme ? demanda la jeune fille, en se dressant vivement.

— Cet homme, répondit le baron, d'une voix lente et mesurée, c'est Béchard, François Béchard, mon régisseur.

Marguerite se laissa tomber sur sa chaise et cacha sa figure dans ses mains.

Il y eut plusieurs minutes de silence, pendant lesquelles l'un et l'autre demeurèrent plongés dans de pénibles réflexions.

— Comprends-tu, à présent, reprit enfin M. de Villiers, pourquoi je ne puis renvoyer cet homme.

La jeune fille releva la tête.

— Mais, dit-elle, où M. Béchard pouvait-il puiser autant d'argent ? Ce n'est pas assurément à notre service qu'il a amassé tant d'économies ?

— Certainement que non. Mais il était en relations d'affaires avec une maison de banque dans laquelle son fils a aujourd'hui un intérêt, et il me proposa de me faire avancer, par cette maison, l'argent dont j'aurais besoin.

— Et quelles étaient les conditions de cet emprunt ?

— Un intérêt de six pour cent et une hypothèque sur tous nos immeubles.

— Et vous avez accepté ?

— Pouvais-je faire autrement ?

Une issue m'était ouverte et j'en profitai, comptant, pour l'avenir, sur la Providence. Je dois dire, d'ailleurs, que Béchard agit, dans cette circonstance avec une discrétion et une délicatesse dont il était impossible de ne pas lui savoir gré. Autorisé par les banquiers en question, il traita personnellement avec moi et me remit directement les fonds.

— De telle sorte que c'est lui qui est aujourd'hui notre créancier, fit observer la jeune fille.

Le baron répondit par un signe d'assentiment.

— Et sans doute, il réclame le paiement, le remboursement de ce qui lui est dû, continua Mlle de Villiers.

— Il prétend qu'il ne fait que céder, en cela, à la volonté de ceux qui ont fait les fonds, répondit le baron. Je n'ai pu opérer les versements aux époques convenues ; un jugement a été rendu.

— Mlle de Villiers pâlit.

— C'est-à-dire, murmura-t-elle d'une

voix émue, que nous pouvons être exprouvés, chassés de cette maison, quand il plaira à M. Béchard ! Mon Dieu ! ayez pitié de nous !

— Marguerite, mon enfant, dit le baron avec angoisse ; je t'en prie, aie du courage ! si tu savais comme j'ai souffert depuis si longtemps que je vis en proie à ces horribles angoisses ! La pensée que j'avais causé la ruine de mes enfants, que je les avais réduits à la misère me rend fou. Oh ! je suis bien malheureux !

Il cacha sa figure dans ses mains et un sanglot souleva sa poitrine.

A la vue d'une douleur aussi profonde, sa fille oublia son propre chagrin pour ne songer qu'à le consoler.

— Mon père, dit-elle en se jetant à son cou et en l'embrassant avec effusion, pourquoi vous désoler ainsi ? Les événements ont été plus forts que votre volonté, et vous avez fait ce que vous dictaient votre conscience et votre honneur. Si nous sommes ruinés, nous dirons comme Job : "Cette fortune, Dieu me l'avait donnée, il me l'a reprise, que son nom soit béni !" D'ailleurs, ajouta-t-elle, la petite propriété que m'a léguée ma tante maternelle, et qui est située en Bretagne, il me semble qu'on ne peut m'en déposséder ?

— Non, certainement.

— Alors, nous ne sommes pas si à plaindre, puisque nous aurons un asile où nous retirer. Ainsi, je vous en supplie, cher père, ne vous laissez pas accabler par cette tristesse que vous cherchiez à me cacher, et qui minait votre santé. Ayons du courage. Qui sait, après tout, si notre situation est aussi désespérée que vous le craignez !

Le baron secoua la tête.

— Dans tous les cas, reprit Mlle de Vil-

liers, soyons braves ; et si la mauvaise fortune s'acharne contre nous, au lieu de courber la tête, redressons-nous !

Le baron regarda sa fille avec admiration.

— Pourquoi ne t'ai-je pas confié plus tôt mes craintes, mes appréhensions, dit-il. Je n'avais pas deviné tout ce qu'il y a en toi de courage et de vertu, mon enfant.

— Je regrette aussi que vous ne m'avez pas, dès le premier jour, accordé votre confiance, répliqua Marguerite ; car il y a dans le récit que vous m'avez fait, plusieurs points qui ont particulièrement frappé mon attention et sur lesquels, j'ai besoin de réfléchir. Mais dites-moi, mon père, ajouta-t-elle, mon frère Raoul soupçonne-t-il la véritable situation de nos affaires ?

— Oui, lors de son dernier voyage, nous nous sommes entretenus longuement à ce sujet. Il avait même commencé certaines démarches qu'il interrompit soudainement pour rejoindre son régiment. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne nous ait pas écrit depuis son départ.

— Demain, cher père, si vous voulez, nous reprendrons cette conversation, dit Mlle de Villiers. Il est tard et vous n'avez pas mangé depuis midi, allons souper.

Le baron donna le bras à sa fille et ils descendirent à la salle à manger.

Le repas fut triste et ils n'échangèrent que de rares paroles.

L'un et l'autre étaient absorbés par leurs réflexions.

Au moment où ils se levaient de table un domestique vint remettre une lettre à M. de Villiers.

Celui-ci brisa l'enveloppe, parcourut la lettre avec étonnement, et la tendit ensuite à sa fille, en lui disant : "Tiens, lis."

Marguerite prit la lettre, qui était ainsi conçue :

“Monsieur le baron, depuis tantôt j’ai réfléchi, et je crois avoir trouvé un plan qui, en me donnant satisfaction, vous permettra de rester propriétaire de Villiers. Avec votre autorisation, j’aurai l’honneur de me présenter au château, demain dans la matinée, et je vous ferai part de mon idée qui, j’espère, aura votre approbation.

“Votre dévoué serviteur,
“François Béchard.”

Mlle de Villiers eut un frémissement et, involontairement, elle froissa la lettre.

— Malgré le service que cet homme vous a rendu, mon père, dit-elle, je n’ai nulle confiance en lui. Je suis sûre que l’intérêt est la base de chacune de ses actions. Donc, s’il cherche un moyen de vous conserver cette propriété, c’est qu’il y trouvera son profit. La question est de savoir ce qu’il peut préférer au château de Villiers.

Le baron détourna la tête et ne répondit pas.

— Au surplus, demain nous le saurons, dit Mlle de Villiers.

II

LE PLAN DE M. BECHARD ET COMMENT IL FUT ACCUEILLI

Le lendemain, le baron de Villiers et sa fille achevaient de déjeuner, quand le domestique annonça l’arrivée de M. Béchard.

— Faites-le entrer dans la bibliothèque, et dites-lui que je vais le rejoindre dans quelques instants, répondit le baron.

Lorsque le domestique fut sorti, Mlle de Villiers se leva et s’approcha de son père.

— Cher papa, dit-elle en baissant la voix, je n’ai guère dormi cette nuit, et j’ai longuement réfléchi au récit que vous m’avez fait hier. Il y a là-dessous un mystère effroyable, une conspiration dont vous êtes victime. Quel est le nom du banquier qui vous a fourni les fonds que M. Béchard vous a transmis.

— M. Rivière dont l’établissement est fixé à Paris, rut Taitbout, répondit le baron.

— Est-ce le même que celui qui était dépositaire des valeurs de M. Montoire ?

— Oui.

— Et vous êtes sûr que c’est un honnête homme ? Quelle est sa considération en général, et en particulier dans le monde des affaires ?

— Excellente. La maison Rivière jouit d’un crédit à peu près illimité, et est signalée comme une des plus honorables qui existent. De ce côté il n’y a pas place pour le soupçon.

— Mais comment M. Béchard, dont la situation est relativement modeste, est-il en relation si intimes avec cette maison, comment a-t-il eu assez d’influence pour faire avancer des sommes aussi considérables ?

— Ma chère enfant, ce qui t’étonne est, cependant, assez simple : voilà plus de trente ans que M. Béchard porte ses économies dans la caisse de M. Rivière, il a vu l’occasion de réaliser un bénéfice, et il a proposé l’affaire au banquier, qui l’a acceptée. Le sentiment n’a pas place dans ces sortes de transactions.

— Je comprends bien tout cela, cher père, répliqua Marguerite ; mais nous autres femmes, nous jugeons plutôt par intuition que par raisonnement.

— Eh bien ? dit le baron en la voyant hésiter.

— Eh bien, reprit la jeune fille, je suis persuadée que l'auteur de toutes nos calamités, c'est M. Béchard. J'entrevois un dédale de machinations et de crimes, peut-être... Si nous tenions seulement un fil nous pourrions le suivre.

— Le baron tressaillit.

— La pensée que tu viens d'exprimer, il y a des années qu'elle est au fond de mon âme et que rien n'a pu l'en faire sortir. Mais que faire au milieu de l'obscurité qui nous environne, lorsque la justice elle-même a été impuissante à rien découvrir ! J'ai feuilleté les livres de Béchard, j'ai examiné ses comptes...

— Et vous n'avez rien trouvé, cela ne m'étonne pas. Quand on marche dans un sentier aussi dangereux, on a soin de ne laisser derrière soi aucune trace qui soit de nature à tout compromettre. Il est temps, ajouta Mlle de Villiers, que vous le receviez.

Le baron se leva.

— Encore un mot, cher père, dit-elle, cet homme est méchant, rusé ; au lieu de se heurter contre les obstacles, il les tourne, et marche vers son but, comme le serpent. Il faut donc que nous soyons prudents avec lui. Promettez-moi de rester calme et, quoiqu'il dise, de l'écouter tranquillement.

M. de Villiers chercha à lire sa pensée sur son visage ; son regard la troubla, elle se jeta dans ses bras et cacha sa tête dans sa poitrine.

— Du courage, mon enfant, murmura le baron ; tu sais que je donnerais ma vie pour t'épargner ces chagrins...

— Pardonnez-moi ce moment de faiblesse, dit-elle, à présent c'est passé... Allons trouver M. Béchard.

— Comment, tu veux...

— Mais oui, cher père ; ne m'avez-vous pas associée à vos soucis, à vos tribulations ? Si mon frère était ici, je lui céderais la place ; mais, en son absence, mon désir est d'être près de vous. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je serai discrète, et ne gênerai personne.

Le baron la contempla longuement, avec un sentiment mêlé d'orgueil et de tristesse.

— Noble enfant, murmura-t-il, tu méritais un meilleur sort ; mais, puisque tu le veux, viens !

Elle passa son bras sous le sien ; tous deux traversèrent le corridor et entrèrent dans une pièce meublée avec goût, et qui servait à la fois de bibliothèque et de cabinet de travail.

M. Béchard était assis à une table, tournant les feuillets d'un album.

Il se leva en voyant le baron et sa fille, s'avança au-devant d'eux et les salua avec une apparence de profonde humilité.

François Béchard avait dépassé la soixantaine.

Il était grand, mince ; sa tête longue, conservait quelques rares cheveux blancs et une paire de favoris taillés avec soin, ornait ses joues ; sa bouche était large et un sourire perpétuel semblait stéréotypé sur ses lèvres.

A l'extérieur, on l'aurait pris pour un procureur, ou pour un ancien magistrat, ce dont il se montrait très fier. Aussi sa tenue était-elle toujours correcte et ses manières étaient empreintes de cette bonhomie et de cette simplicité qui l'avaient fait considérer par beaucoup comme un brave et un excellent homme.

Mais ces dehors cachaient une âme cupide, un esprit ambitieux et Mlle de Villiers l'avait bien jugé.

Deux passions avaient gouverné cet

homme : l'avarice et son amour pour son fils ; pour les satisfaire, pendant de longues années, il avait travaillé avec une patience qui ne s'était jamais démentie et avait fini par ne pas reculer devant le crime.

François Béchard éprouvait une réelle admiration pour Mlle de Villiers : car, telle est la puissance de la vertu, que même les plus pervers n'échappent point à son influence. Cette jeune fille, si simple dans ses habitudes, si affable avec tout le monde, qu'il rencontrait souvent allant consoler et secourir les pauvres et les malades lui apparaissait comme un être supérieur.

— Voilà de votre part, Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, d'une voix douce et respectueuse, une faveur que je n'aurais pas osé solliciter. Je me sens très honoré de votre présence ; mais voulez-vous me permettre de vous dire que je suis venu pour m'entretenir avec M. le baron d'une affaire grave, et les affaires, vous savez, ne forment pas un sujet de conversation bien agréable pour une jeune fille...

— Rassurez-vous, M. Béchard, répliqua Mlle de Villiers, ma présence ne doit aucunement vous gêner, et vous pourrez parler très librement devant moi du sujet qui vous amène. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je connais toute la gravité de notre situation.

Elle passa devant M. Béchard, sans paraître voir la chaise qu'il lui avançait, et alla s'asseoir dans l'ombre, près de la cheminée.

François Béchard se tourna vers M. de Villiers.

— C'est votre désir, M. le baron, dit-il, que Mademoiselle assiste à l'entretien très sérieux que je désire avoir avec vous ?

Le baron, pâle, anxieux, mais froid et digne, fit un signe d'assentiment.

— C'est que, reprit M. Béchard, ce que j'ai à dire est d'une nature telle, d'une nature si délicate, que je préférerais le communiquer, d'abord, à vous en particulier.

— J'espère que vous n'aurez rien à dire que des oreilles pures et chastes ne puissent entendre, fit observer M. de Villiers. Au surplus, comme elle vous l'a dit, ma fille sait à quelle extrémité nous sommes réduits.

M. Béchard parut déconcerté, mais son parti fut vite pris.

— Soit, dit-il après un moment de silence, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Je suis enchanté, M. le baron, que vous ayez dévoilé la situation à Mademoiselle. Il a dû vous en coûter, mais je pense comme vous qu'il est préférable d'aller droit au danger plutôt que de fermer les yeux sur l'abîme. C'est une rude épreuve, Mademoiselle, que celle à laquelle vous êtes soumise à votre entrée dans la vie, et j'aurais voulu vous l'éviter, si cela n'avait dépendu que de moi, ajouta-t-il en avançant la tête du côté de Mlle de Villiers. C'est un nouvel exemple de l'instabilité des choses humaines.

— Veuillez, je vous prie, M. Béchard, vous en tenir au sujet qui fait l'objet de votre visite, dit le baron, avec un accent d'aigreur.

François Béchard se mordit les lèvres, une expression sinistre traversa ses yeux ; mais ce fut avec calme qu'il répliqua.

— Je vous demande pardon, M. le baron, de m'être laissé entraîner par la sympathie que m'inspire mademoiselle. Je vous obéis et n'oublierai plus que c'est d'affaires que nous avons à parler. Mlle Marguerite ne m'en voudra pas si, dès lors, mon langage devient sec comme un chiffon.

Le baron fit un mouvement d'impatience.

ce ; quant à Mlle de Villiers, qui avait son coude appuyé sur son genou et la tête posée sur ses mains, elle ne bougea plus.

— Ainsi, reprit M. Béchard, vous disiez, M. le baron, que vous avez mis Mlle Marguerite au sujet de nos situations relatives ? Elle sait, n'est-ce pas, — pardonnez-moi cette expression, mais vous avez voulu vous-même que je sois explicite — elle sait que vous êtes ruiné, qu'un jugement a été rendu contre vous, que ce jugement est entre mes mains, que je puis à mon gré, en hâter ou en retarder l'exécution et que, par un de ces tours auxquels se plaît quelquefois la fortune, c'est à moi que reviendraient ce château, ces domaines que vous avaient légués vos ancêtres.

M. de Villiers avait peine à se contenir et il lui fallut faire un effort pour répondre avec calme :

— Vous oubliez que si ces propriétés sont vendues, un autre que vous peut en être déclaré adjudicataire.

— Vous avez raison, monsieur le baron, répliqua Béchard ; mais je suis décidé, s'il le faut, à mettre un prix tel que personne ne couvrira l'enchère.

— Si c'est pour discuter un pareil sujet que vous êtes venu, il était inutile de vous déranger, dit M. de Villiers, en se levant.

— Je tenais seulement à ce que l'affaire que nous avons à régler fût placée, pour Mademoiselle, sous son véritable jour, fit observer Béchard en invitant M. de Villiers à reprendre son siège. Les préliminaires étant ainsi réglés, continua-t-il, j'arrive à l'objet de ma visite. Vous avez reçu le billet que je vous ai envoyé hier ?

Le baron fit un signe de tête affirmatif.

— Alors, j'arrive droit au fait ; monsieur le baron, j'ai la plus vive et la plus profonde admiration pour votre fille, Mlle Marguerite.

M. de Villiers, frappé de stupéfaction, demeura un instant muet et comme paralysé. Mais bientôt, il promena un regard hautain sur le vieillard qui, le cou tendu, les yeux fixés sur son visage, analysait les émotions que lui causait sa déclaration.

Mlle de Villiers avait tressailli, mais aussitôt elle avait repris son immobilité.

Le baron se dressa et dit d'une voix tremblante de colère :

— Je vous ai compris, M. Béchard ; mais, quoiqu'il advienne, sachez ceci, c'est que j'aimerais mieux voir ma fille réduite à la misère, j'aimerais mieux suivre son cercueil au cimetière que de la condamner à être votre femme.

Béchard fronça les sourcils et dit, avec un accent d'ironie :

— La vivacité a toujours été le défaut des Villiers, et cela vous a nui dans bien des circonstances, monsieur le baron. Avec plus de patience, vous ne seriez pas tombé dans l'erreur que vous venez de commettre. Comment avez-vous eu l'idée qu'à mon âge je pourrais songer à prendre une femme dont les droits viendraient diminuer ceux de mon fils ! Non, rassurez-vous, je ne suis pas assez niais pour cela.

Le baron respira plus librement.

— Mais, reprit Béchard, je suis ambitieux pour mon fils ; je n'ai rien épargné pour lui donner une belle éducation ; il a été élevé dans les collèges avec des jeunes gens des plus riches familles ; il a des qualités sérieuses, n'est pas mal tourné de sa personne, et aura tout mon argent. Naturellement, il faudrait qu'il se marie.../

M. de Villiers demeura, à l'apparen-

ce, froid et calme, il ne fit aucune observation.

Ce silence embarrassa Béchard. Cependant, il continua en pesant ses mots et en n'avançant qu'avec prudence :

— Mon fils est à la hauteur de la position que je lui ai destinée. Il y a cinq ans que vous ne l'avez vu, monsieur le baron, et depuis il a fait bien des progrès ; il a beaucoup voyagé, il possède une aptitude merveilleuse pour les affaires.

— Eh bien ? demanda M. de Villiers, je ne doute pas que M. votre fils n'ait les qualités que vous dites et d'autres encore... Où voulez-vous en venir ?

Béchard ne s'attendait pas à une question aussi directe ; il avait pensé que M. de Villiers aurait compris à demi-mot ; son hésitation toutefois ne dura qu'un instant.

— Eh bien ! monsieur le baron, dit-il, en se levant et avec un air de profonde modestie, j'ai l'honneur de vous demander pour mon fils, Constantin Béchard, la main de Mlle Marguerite de Villiers, votre fille.

M. de Villiers s'était levé également.

— Monsieur répondit-il avec une dignité glaciale, j'ai le regret de ne pouvoir accueillir la demande que vous venez de faire. Si c'était là le plan dont vous aviez à m'entretenir, vous pouvez considérer cette entrevue comme terminée.

— J'espère que ce n'est pas là votre dernier mot, monsieur le baron, et que vous réfléchirez, dit Béchard. Mon fils est informé de mes projets, et il doit arriver aujourd'hui ou demain avec l'intention de travailler à leur réalisation. Et puis, ajouta-t-il, ne perdez pas de vue que vous êtes sous le coup d'une expropriation, c'est-à-dire de la ruine, de la misère, et

songez à ce qu'aurait à souffrir Mlle de Villiers, habituée à l'aisance et au luxe, et, en regard de cette situation, mettez celle que vous assurerait l'union que je vous propose.

— Il adviendra ce qui plaira à Dieu ! dit M. de Villiers ; mais je ne sacrifierai jamais ma fille. Il serait inutile d'insister, monsieur, et vous pouvez vous retirer.

En se voyant ainsi congédié, François Béchard éprouva au cœur une haine et une colère auxquelles il se disposait à donner libre cours, lorsque Mlle de Villiers, qui était restée jusqu'alors silencieuse, intervint :

— Pardon, cher père, dit-elle en s'avançant, voulez-vous me permettre d'adresser à M. Béchard une question :

Le baron regarda sa fille avec étonnement.

— Parle, dit-il.

— M. Béchard, continua Mlle de Villiers, a fait allusion aux avantages qui résulteraient pour nous du succès de son projet. Je veux être tout à fait explicite ; que gagnerions-nous, moi, mon père et mon frère à ce mariage ?

Il serait difficile de dire lequel fut le plus surpris, de M. de Villiers ou de M. Béchard.

Ce dernier eut une expression de triomphe.

— Ce que vous y gagneriez, mademoiselle ! s'écria-t-il, tout. Vous, d'abord, vous conserveriez la haute position pour laquelle vous êtes née. M. votre père resterait, du moins nominalement, maître et propriétaire de Villiers ; et quant à M. Raoul, eh bien ! il gardera une partie de la fortune de son père. Oh ! continua Béchard en s'exaltant, l'argent ne sera pas une question pour nous, car nous en possédons. Vous verrez les belles choses que

nous ferons. Ce domaine, qui s'en va en vétusté, nous lui rendrons toute sa gloire, toute sa prospérité passée. Je me charge de tout, car, en échange de mon or, vous apporterez en dot à mon fils l'un des noms les plus illustres et les plus honorés de France.

Ces derniers mots venaient mal à propos, car ils rappelèrent au baron de Villiers tout son orgueil, et son indignation allait faire explosion, lorsque sa fille l'arrêta en posant sa main sur son bras.

— Soyez calme et patient, je vous en supplie, cher père, dit-elle ; vous savez que la colère a toujours été mauvaise conseillère.

— Comme elle parle bien ! Quelle sagesse ! quel bon sens ! s'écria François Béchard.

— Mais, Marguerite, qu'est-ce que cela signifie ? demanda M. de Villiers. Est-ce que tu consentirais ?

— Les propositions de M. Béchard sont sérieuses, répliqua la jeune fille, et elles méritent qu'on y réfléchisse.

— C'est la raison qui parle par votre bouche, mademoiselle, s'écria Béchard. Ainsi, vous acceptez ?

— Je n'ai pas dit cela, Monsieur. Une détermination aussi grave ne saurait être prise en un jour. Je ne connais seulement pas M. votre fils. Qu'il vienne au château aussi fréquemment qu'il lui plaira ; et si, dans trois mois, il persiste dans ses intentions, nous reprendrons cette conversation. Mais qu'il soit entendu que, durant ce temps, le mot mariage ne sera même pas prononcé, et que vous vous arrangerez pour que nous ne soyons aucunement inquiétés. Cela vous convient-il ?

Debout, charmante et superbe, Marguerite avait l'air d'une reine dictant ses conditions.

Aux yeux de François Béchard, jamais

elle n'avait été plus belle, ni plus noble. La pensée qu'il lui serait bientôt permis de l'appeler "sa fille" lui causa comme une éblouissement.

— J'accepte, dit-ill, quoiqu'il me dépende pas absolument de moi d'arrêter le cours de la justice, mais vous pouvez compter que je ferai tous mes efforts pour que vous soyez satisfaite.

Il se leva pour partir.

Lorsqu'il fut près de la porte, il se retourna :

— Vous permettez n'est-ce pas, mademoiselle, que mon fils vienne, demain ou après-demain, vous présenter ses hommages ?

— Je serai fidèle à la lettre du contrat, répondit Mlle de Villiers.

François Béchard s'inclina et partit.

— Ta conduite me surprend, Marguerite, dit le baron à sa fille lorsqu'il furent seuls ; veux-tu bien m'en donner l'explication !

— Parfaitement, mon père, répondit la jeune fille, venez...

Et ils rentrèrent dans l'appartement.

III

UN COIN DU VOILE

En quittant le château, François Béchard se rendit à Saint-James, où il passa la journée.

Lorsqu'il revint à Villiers, la nuit était venue ; froide et humide. Pour abrégier le chemin, il prit par l'avenue du parc ; chaque bouffée de vent enlevait des feuilles des arbres et les faisait tourbillonner dans l'espace ; le ciel était chargé de gros nuages au travers desquels s'échappaient des lueurs qui éclairaient vaguement le paysage.

Béchard remarqua une lumière qui brillait à l'une des fenêtres de cette par-

tie du château que nous avons désignée sous le nom de tour grise, et qui était habitée par une ancienne domestique des Villiers.

— La vieille sorcière, murmura Béchard en fronçant les sourcils. Pourquoi n'est-elle pas couchée à cette heure ? Quand je serai maître ici, je l'enverrai à l'hôpital où elle devrait être depuis longtemps. L'entêtement qu'elle met à rester dans cette tour me déplaît.

Arrivé à l'extrémité de l'avenue, il s'arrêta devant une habitation de fort belle apparence, traversa le jardin et pénétra dans l'antichambre, où il ôta son chapeau et son pardessus.

Il remarqua que la porte du salon était entr'ouverte, et qu'à l'intérieur, il y avait du feu et de la lumière.

Il poussa vivement la porte et s'arrêta sur le seuil.

L'appartement était très convenablement meublé, et le plancher couvert d'un excellent tapis. Une lampe était posée sur une table, un bon feu pétillait dans la cheminée, en travers de laquelle était un petit canapé.

François Béchard examina un instant, avec stupéfaction, ce tableau auquel il ne comprenait rien ; mais il aperçut un jeune homme étendu sans façon sur le canapé, sa figure s'illumina, et il s'écria en courant le serrer dans ses bras :

— Constantin ! comment c'est toi ! Tu m'avais écrit que tu n'arriverais que demain !

— Une surprise que je t'ai ménagée, répliqua le jeune homme en se dégageant des bras de son père.

— Sais-tu qu'il y a bientôt trois ans que je ne t'avais vu ! fit observer ce dernier. Tu es bien changé... mais à ton avantage. Je n'ai pas lieu de regretter l'argent que j'ai dépensé pour toi.

— J'ai fait de mon mieux, répliqua Constantin avec fatuité.

Béchard examina longuement son fils, et chaque seconde ajouta à son admiration.

Et cependant, s'il n'avait été aveuglé par son orgueil paternel, il aurait reconnu que, malgré ses airs et sa mise recherchée, Constantin manquait de cette distinction que donnent seules la naissance ou l'éducation. Il était grand, fort, plein d'assurance, et avait marché hardiment dans le sentier que lui avait tracé son père ; mais son regard fuyant manquait de franchise, il évitait de vous examiner en face, et, si l'on devinait en lui la ruse, on était sûr qu'il n'avait ni noblesse, ni générosité dans le cœur.

— Voyons, père, dit Constantin, assieds-toi là et causons ; nous devons avoir bien des choses à nous dire.

— Il faut d'abord que tu dînes, fit observer Béchard, en se levant pour tirer le cordon de la sonnette.

— J'ai dîné, répliqua le jeune homme, en s'allongeant sur le canapé. Je suis arrivé vers deux heures, et, en voyant que tu n'étais pas là, j'ai agi sans façon.

... Comment va le baron de Villiers ?

— Son plus cruel ennemi en aurait pitié.

— Je suis fâché, malgré tout, qu'il soit si malheureux, fit observer Constantin ; il n'est pas méchant homme, autant que je me souviens, et il a été rudement éprouvé.

— Il ne tient qu'à lui que la fortune lui revienne, répliqua François Béchard.

— Comment cela ?

— Tu sais, reprit Béchard, sans répondre directement à son fils, tu sais quels grands projets j'ai formé pour toi, et depuis vingt-sept ans, je n'ai cessé de travailler à les réaliser. Nuit et jour, j'ai

combiné ; j'ai cherché des moyens d'accroître le trésor que j'avais déposé dans la caisse de M. Rivière et pour cela il n'y a pas de privations que je ne me sois imposées.

— C'est possible, fit observer Constantin ; mais s'il n'y avait eu que tes économies, ce trésor serait encore bien maigre à l'heure qu'il est.

— Que dis-tu là, malheureux ! s'écria Béchard avec effroi. Songe donc que si l'on t'entendait, nous serions perdus !

— Mais nous sommes seuls, et il n'y a pas dans la maison d'oreilles indiscretes. Ainsi, puisque nos intérêts sont les mêmes, et que je suis venu tout exprès pour les faire prospérer, qu'il y ait entre nous une confiance absolue. D'ailleurs, ajouta-t-il, quelque secret que j'apprenne, il ne vaudra jamais le tour qui a été joué il y a trois ans, à ce pauvre baron de Villiers.

— Oui, c'était un coup hardi et qui avait été admirablement combiné, murmura François Béchard. M. Rivière et moi, nous avons fait preuve de génie ce jour-là. Mais cela n'aurait pas suffi si je n'eusse, de longue main préparé le terrain. Sais-tu que voilà quarante ans bientôt que j'administre la fortune des de Villiers ! C'est au point que je me suis habitué à la considérer comme étant la mienne.

— N'est-ce pas à peu près la vérité ? s'écria Constantin ; ne t'es-tu pas arrangé pour la faire passer successivement de leurs mains dans les tiennes ? Ce qui m'étonne c'est qu'ils ne se soient jamais douté de rien.

— Comment l'auraient-ils pu ? répliqua Béchard. Tout cela s'est fait lentement et presque insensiblement. D'abord, le baron de Villiers, qui n'avait qu'une aptitude médiocre pour les chiffres, avait

en moi une confiance illimitée ; sans connaître la situation exacte de ses affaires, après la mort de son père, il continua ses libéralités, que je me gardais bien de décourager. Dans mes comptes, il y a une jolie somme sous la rubrique "charités."

— Je comprends, dit le jeune homme. Cependant, ses charités, si considérables qu'elles fussent, n'auraient pas suffi pour entamer sensiblement ses revenus.

— Sans doute ; mais pour le remettre à flot, le baron eut l'idée de tenter des entreprises, des spéculations, et je le poussai de toutes mes forces de ce côté, car j'y trouvai un vaste champ à exploiter. J'avais une grande liberté d'action et j'en usai d'autant plus largement qu'il fut obligé de s'absenter pendant plusieurs mois. Quand une affaire réussissait, j'en recueillais pour moi les bénéfices, et il n'y avait pas une maison importante qui vint à cesser ses paiements sans que nous n'eussions dans ces caisses des sommes plus ou moins importantes. C'est, du moins, ce que je prétendais, et, bien entendu, ces sommes tombaient dans mes coffres.

— Il faut avouer que tu avais affaire à un homme peu perspicace, fit observer Constantin. On n'a pas la simplicité de se laisser voler de cette façon.

— Voilà un mot que tu ne devrais jamais employer, mon fils, surtout à l'égard de ton père.

— Je conçois qu'il blesse tes oreilles, mais, entre nous, nous pouvons bien appeler les choses par leur nom, répliqua le jeune homme. Et Raoul, est-ce qu'il a été aussi aveugle que son père ?

— Lui, il était plus malin, répondit Béchard, dont le front s'assombrit. Je crus, un moment, qu'il allait me susciter de sérieuses difficultés ; mais, du jour au lendemain, il fut invité à rejoindre son ré-

giment, et partit. Il doit être, en ce moment, sur les bords du Sahara.

— Toutes les chances étaient pour toi, dit Constantin.

— Et je les ai mises à profit, répliqua Béchard. Le moment de la crise est arrivé : j'ai montré à M. de Villiers la profondeur de l'abîme dans lequel il allait tomber, entraînant avec lui ses enfants, et je lui ai ensuite proposé le seul moyen par lequel il pourrait se sauver.

— Et ce moyen ?

— Comment, tu ne n'as pas deviné ? As-tu oublié que dans chacune de mes lettres, je te répétais que j'avais une ambition, un rêve, c'était de te voir un jour le mari de Mlle de Villiers ? J'espère, Constantin, que je n'aurai pas d'opposition de ta part ? D'ailleurs, tu verras.

— Elle est donc jolie ? demanda le jeune homme.

— C'est une belle et charmante personne, remplie de bons et nobles sentiments, répliqua Béchard, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer chez les autres les vertus dont il était dépourvu lui-même. Elle a la délicatesse de sa mère et la générosité de son père. Ce n'est pas une jeune fille frivole, comme il y en a tant : elle est, au contraire, sérieuse, et a, si je ne me trompe, une tête solide. Mais elle a une foule d'idées que nous prendrons soin de modifier. Ainsi, elle a l'habitude de visiter les pauvres, et même d'aller soigner les malades ; elle dépense beaucoup trop d'argent. Ce sera à toi de corriger tout cela, Constantin.

— Ce portrait est très flatteur, fit observer le jeune homme, et s'il n'est pas exagéré, il faudrait avoir bien peu de goût pour se refuser à devenir le mari d'un pareil phénix. Mais cher père, une observation : pourquoi ne pas se contenter tout simplement de faire exécuter le

jugement, de prendre possession du domaine des Villiers, et de laisser le baron et sa fille s'en aller où ils voudront.

— Tu oublies que ce mariage a été le but de toute ma vie, répliqua Béchard, et que, sans cet espoir, j'aurais peut-être reculé devant des actes au sujet desquels je n'ai encore pu faire taire ma conscience. D'ailleurs ajouta-t-il, tu sais que la fortune a souvent des retours ; malgré les précautions prises, certains faits que je n'ai pas besoin de te rappeler, pourraient être découverts, tandis que ce mariage amènera nécessairement l'oubli du passé. A l'occasion, M. de Villiers serait lui-même intéressé à ce que l'on ne pousât pas trop loin les investigations.

— Mais, demanda Constantin es-tu sûr que Mlle de Villiers consente ? Il me semble que tu disposes bien librement de sa volonté.

— Ne t'ai-je pas dit que c'est chose convenue ? répondit Béchard. Elle demande seulement qu'on lui laisse trois mois afin de ne pas paraître trop précipiter les choses. Durant ce temps, tu seras admis au château tous les jours, et tu serais maladroit si tu ne réussissais pas à lui plaire. Tu commenceras dès demain ta première visite.

— Quand tu voudras.

— Bon, c'est entendu, dit Béchard. A présent, autre chose ; en revenant de tes voyages tu as passé par Paris. Comment va M. Rivière ?

— Parfaitement, toujours aimable et joyeux comme d'habitude.

— Et la banque ?

— Tout-à-fait prospère. On n'opère plus que sur des données certaines, et la considération est entière. Depuis l'affaire du colonel Montoire, il n'y a pas eu le moindre incident.

— Bon, bon, bon, se hâta de dire Fran-

gois Béchard. J'avais écrit à M. Rivière que j'avais besoin pour m'aider dans mes écritures d'une personne éprouvée et en qui je puisse avoir toute confiance. Sais-tu s'il s'en est occupé ?

— Parfaitement, il m'a dit qu'il compte t'expédier un des commis de sa maison, de la fidélité duquel il répond.

— C'est que, fit observer Béchard, il y a dans mes livres des choses dont le premier venu ne doit pas avoir connaissance.

— C'est ce que j'ai dit à M. Rivière qui m'a répondu qu'on pouvait se fier à lui.

— Bien, et quand doit venir ce personnage ?

— M. Rivière m'a promis de l'envoyer très prochainement ; il peut donc arriver d'un jour à l'autre.

IV

LA GARDIENNE DE LA TOUR GRISE

Pendant qu'avait lieu entre MM. Béchard père et fils la conversation que nous avons racontée dans le précédent chapitre, un incident inattendu se passait dans le salon du château de Villiers.

Le baron et sa fille, en proie à une morne tristesse, avaient échangé leurs impressions sur la visite que leur avait faite, le matin, M. François Béchard, et ces impressions n'étaient pas du tout consolantes.

— Enfin, dit M. de Villiers, après un silence de quelques minutes, pourrais-tu te résoudre à être la femme de M. Constantin Béchard ? Ce serait une terrible chute pour la descendante des Villiers ; si encore, il avait la noblesse du cœur ! Mais le peu que je sais de lui ne plaide guère en sa faveur.

— Dans tous les cas, nous avons trois

mois devant nous, répliqua la jeune fille ; qui sait si d'ici là il ne surgira pas quelque événement imprévu !

— Oui, la ressource de ceux qui désespèrent...

— Non, mon père, la ressource de ceux qui mettent leur confiance en Dieu. C'est dans les moments d'impérieux besoins que se manifeste la puissance du ciel : pour quoi Dieu, qui voit notre détresse, ne nous ferait-il pas découvrir ce que, dans notre famille, on appelle "le trésor caché des Villiers ?"

— D'autres l'ont inutilement cherché avant nous, répondit le baron en secouant la tête.

— Mais il existe, reprit la jeune fille ; vous-même, mon père, vous m'avez souvent parlé de cette légende.

— Sans doute, mon enfant ; mais comme tu dis, ce n'est qu'une légende et les renseignements que je possède sont trop vagues pour que je puisse opérer des recherches avec chance de succès.

A ce moment, on frappa à la porte, et une femme très âgée entra dans le salon.

C'était la vieille femme qui habitait la tour grise.

Elle avait quatre-vingt-quinze ans passés. Elle était maigre, courbée en deux, et marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton. Sa peau jaune et ridée ressemblait à du parchemin ; les rares cheveux qui s'échappaient de dessous sa coiffe étaient blancs comme de la neige. Mais ses yeux noirs avaient encore de la vivacité, et l'on voyait, à leur expression, qu'elle n'avait rien perdu de sa raison et de son intelligence.

Elle s'appelait Marthe, et était l'aïeule de la petite Annette, la femme de chambre de Mlle de Villiers, comme aussi de la plupart des domestiques du château, qui ne formaient qu'une famille.

Le baron et sa fille ne purent dissimuler la surprise que leur causait une si étrange visite, surtout à pareille heure.

Toutefois, Mlle de Villiers se hâta d'aller au-devant de la vieille femme, lui offrit son bras et la conduisit à un fauteuil près de la cheminée.

— Il fait bien froid, Marthe, et vous avez les mains glacées, dit Mlle de Villiers. Approchez-vous du feu. Avez-vous vu Annette, votre petite fille, ce soir ?

— Oui, mademoiselle Marguerite, je suis sa grand', grand', grand'mère, répondit Marthe. J'étais la mère de sa grand'mère ! C'est que je suis bien vieille ! Il y a quatre-vingts ans, j'étais comme Annette l'est avec vous, attachée à l'une de vos aïeules, qui portait votre nom.

— Quatre-vingt ans, dit Mlle de Villiers, c'est bien long ?

— Ce n'est pas long quand on regarde en arrière, répondit la vieille femme. Mais, ajouta-t-elle en étendant ses mains osseuses devant la flamme, ce n'est pas pour faire ces réflexions que j'ai pris la liberté de vous déranger. J'ai eu un rêve l'autre nuit : Mme de Villiers, celle qui fut ma première maîtresse, m'est apparue. Elle s'est approchée de mon lit ; comme autrefois, elle était grande et majestueuse, mais il y avait de la tristesse et de l'anxiété sur son visage. Voilà textuellement les paroles qu'elle a prononcées : "Marthe, la famille des Villiers est douloureusement éprouvée ; on aura besoin du trésor caché, et il faut qu'on le trouve."

— Alors je me suis éveillée glacée jusqu'aux os, et j'ai vu une chauve-souris qui était entrée par ma fenêtre restée ouverte.

Le baron et sa fille échangèrent un regard.

— Voilà une coïncidence étrange, murmura le baron !

— Ne serait-ce pas l'intervention providentielle dont nous parlions tout à l'heure, fit observer Mlle de Villiers.

Le baron parut plongé dans de profondes réflexions.

Quant à la vieille Marthe, dont les regards étaient obstinément fixés sur la jeune fille, ses pensées semblaient avoir pris un autre cours, elle murmura à demi-voix :

— Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on le dit et c'est la vérité. Il me semble revoir ma maîtresse, dont vous êtes l'image parfaite, mademoiselle. Comme elle vous vous nommez Marguerite ; vous avez le même son de voix, son sourire, et si je ne me trompe, le bracelet que vous avez au bras lui fut donné par son fiancé, quelques jours avant son mariage.

— Son portrait est dans ma chambre, dit Mlle de Villiers, et l'on trouve en effet qu'il existe entre elle et moi une grande ressemblance. Mais, dites-moi, mon aïeule eut-elle une existence heureuse ?

— Personne, répondit Marthe, n'échappe aux tribulations de ce monde, et elle en eut sa part ; mais elle fut grande dans l'adversité. C'était le temps où les Villiers étaient les plus riches du pays, faisant passer Dieu et la religion avant les intérêts de ce monde, et j'espère que, sous ce rapport, ils n'ont pas dégénéré. Ma maîtresse était aimée, adorée des pauvres dont elle était la providence. Mais un jour, on apprit que M. le baron, son mari, était mort à la guerre, et que son fils avait été fait prisonnier. Ce fut, pour notre pays, une époque bien malheureuse : la justice était sans autorité, et les faibles se trouvant sans protection étaient à la merci des bandits qui parcouraient la

campagne. Le château avait été plusieurs fois menacé de pillage, et c'est alors que Mme Marguerite de Villiers eut l'idée de mettre en sûreté l'or qu'elle possédait, et les bijoux, les diamants qu'elle tenait de sa mère.

— Ce qu'on raconte à ce sujet, dit Mlle de Villiers, en voyant Marthe s'interrompre, n'est donc pas une fable ?

— Non, répondit celle-ci, car le trésor existe réellement, et il suffirait à acquitter la rançon d'un roi. Ma maîtresse a réuni là toutes ses richesses qui composaient l'héritage de son fils.

— Mais ces richesses, demanda Mlle de Villiers, où, à quelle place furent-elles cachées ?

— Voilà ce que je ne saurais dire avec exactitude, répondit Marthe. J'étais dangereusement malade à ce moment, et ne pus accompagner ma maîtresse. Ce que je sais c'est que plusieurs nuits de suite, mon fils travailla sous la direction de Mme de Villiers, sans doute à préparer la cachette où devait être serré le trésor.

— Et votre fils, demanda Marguerite, ne vous a jamais révélé ce secret ?

— Huit jours après, répondit la vieille femme, avec un accent de tristesse, mon fils fut frappé d'un coup de pied de cheval en pleine poitrine, et mourut. Quant à Mme de Villiers, je connaissais trop mon devoir pour l'interroger, d'autant que j'étais loin de prévoir que Dieu dût nous l'enlever si rapidement. Mais la mort de son mari, l'anxiété où elle était sur le sort de son fils lui portèrent un coup fatal. Elle fut atteinte d'une fièvre cérébrale, et, sentant sa fin approcher, elle voulut me confier en quel lieu elle avait caché le trésor, afin que je puisse le remettre à son fils quand il serait de retour. Mais elle prononça seulement ces

mots : "L'héritage, mon fils... la tour grise", et la mort la saisit.

— D'après cela, il faudrait conclure que c'est dans la tour qu'on devrait chercher ? dit le baron.

— C'est mon opinion, répondit Marthe.

— Mais comment espérer que nous serons plus heureux que tant d'autres, car, si je ne me trompe, beaucoup ont essayé de découvrir ce trésor ?

— Beaucoup, oui, répliqua la vieille femme ; mais les uns, n'étant pas pressés par le besoin d'argent, et les autres n'ayant qu'une foi très faible dans la légende, il en est résulté que tous n'ont fouillé dans la tour que superficiellement. Il y a bien des endroits qu'on n'a pas remués, monsieur le baron, bien des meubles, bien des boiseries qu'on n'a pas sondés, et il est étrange que les propriétaires du domaine laissent ce soin à ceux qui n'y ont aucun droit.

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron, frappé de ces dernières paroles.

— Si j'ai tenu à ne pas quitter la tour, répondit Marthe, c'est que j'ai voulu autant qu'il m'était possible, exécuter les dernières volontés de Mme Marguerite de Villiers, ma maîtresse. La mort ne lui a pas permis de me confier entièrement son secret, et je n'ai pu jusqu'ici remettre le trésor à ses héritiers ; mais j'ai veillé à ce que des étrangers ne pussent s'en emparer. Il y a quelqu'un qui connaît le mystère de la tour grise.

— M. Béchard ? demanda vivement le baron.

— Oui, répondit Marthe, souvent je l'ai surpris au milieu de la nuit se glissant dans les sombres corridors et jusque dans les souterrains. Il a même essayé plusieurs fois de pénétrer dans ma chambre, et s'il croyait que ce qu'il ambitionne

s'y trouve, soyez sûrs qu'il ne reculerait pas devant le crime.

— Vous avez raison, Marthe, dit le baron en se levant. C'est peut-être une chance de salut qui s'offre à nous, et nous ne la laisserons pas échapper.

— Hâtez-vous, monsieur le baron, car à mon âge, la vie n'est qu'un souffle, et je ne voudrais pas mourir avant que ma mission ne soit accomplie.

— Nous nous mettrons à l'oeuvre cette nuit même, dit M. de Villiers, et que Dieu nous favorise ! J'espère que vous voudrez bien assister à nos recherches, Marthe, et nous aider de vos conseils et de vos observations ? vous connaissez les pièces mieux que nous ; vous nous serez donc très utile.

— Mon seul désir est de vous servir, répondit la vieille femme, de savoir mademoiselle libre de choisir son avenir, et M. Raoul en possession de la fortune qui lui appartient. Mais, ajouta-t-elle, il vous faudra des outils ; une pioche, une lanterne...

— Je vais me munir de tout cela, répondit le baron, qui alla immédiatement chercher les instruments nécessaires.

— Et vous, mademoiselle, continua Marthe, si votre intention est d'accompagner monsieur votre père, il faut vous couvrir d'un manteau bien chaud, car il fait froid dans la tour ; et, surtout, n'oubliez pas de mettre à vos pieds de bonnes chaussures.

Marguerite, comprenant combien ces conseils étaient excellents, se hâta d'aller les mettre à exécution.

Elle monta à sa chambre, et trouva Annette qui sommeillait dans un fauteuil, près de la cheminée. Celle-ci se leva brusquement, craignant d'être grondée. Mais Mlle de Villiers lui dit, avec la bonté qui lui était habituelle :

— Tu es fatiguée, Annette, va te coucher. Je vais redescendre auprès de mon père, et je ne remonterai qu'assez tard.

Apprête seulement ma robe de chambre, afin que je la trouve en revenant.

Annette posa la robe de chambre sur une chaise et prépara le lit de sa maîtresse.

— Puisque vous le permettez, mademoiselle, dit-elle ensuite, je vais me retirer ; j'ai une envie extrême de dormir.

— Va, ma chère Annette, et bonne nuit.

— Bonne nuit, mademoiselle ; si vous aviez besoin de quelque chose, vous sonnerez, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille, mais j'espère n'avoir pas à te déranger.

Aussitôt qu'Annette fut sortie, Mlle de Villiers s'empressa d'échanger sa robe contre une plus chaude et moins embarrassante, et jeta sur ses épaules un manteau avec un capuchon.

Puis elle alla retrouver Marthe au salon.

M. de Villiers, de son côté, ne tarda pas à revenir.

— J'ai ce qu'il nous faut, dit-il. Mais pour ne pas éveiller de soupçons, j'ai laissé les outils là-haut dans le corridor, où nous les prendrons en passant.

V

DANS LA TOUR GRISE

Par prudence et sur l'avis de Marthe, il fut convenu qu'on attendrait, pour commencer les recherches, que les domestiques fussent tous retirés dans leurs chambres.

La soirée était déjà avancée de sorte qu'on n'eut pas à attendre longtemps.

Successivement, les pas cessèrent de se faire entendre dans les corridors et les

escaliers, les feux et les lumières s'éteignirent, et un silence profond régna dans le château.

Enfin, minuit sonna à l'horloge de la tour.

— Marchons, dit M. de Villiers.

Il offrit son bras à la vieille Marthe, qui n'osait accepter un tel honneur, mais qui finit par céder, afin de ne pas perdre un temps précieux.

Derrière, marchait Mlle Marguerite.

En haut de l'escalier, ils suivirent un long corridor, au bout duquel M. de Villiers prit le marteau et la pioche qu'il y avait portés d'avance. Il alluma ensuite une lanterne qu'il remit à sa fille.

Alors, il introduisit une clef dans une serrure, la porte s'ouvrit, en grinçant sur ses gonds, et ils pénétrèrent dans un vaste appartement.

Ils avancèrent lentement, pareils à de grandes ombres, et, écoutant l'écho que produisait le bruit de leurs pas sur le plancher.

Il y avait longtemps que cette partie du château n'était plus habitée. Aussi, les meubles et les autres tentures étaient-ils couverts d'une couche épaisse de poussière. Une odeur vous saisissait à la gorge, et le vent qui soufflait à travers les vitres cassées, gémissait lugubrement. On aurait dit des esprits qui cherchaient à s'échapper de prison.

— Nous aurions pu suivre le chemin habituel, fit observer Marthe.

— Non, répliqua M. de Villiers, nous aurions été exposés à être aperçus.

Ils rencontrèrent une seconde porte, qu'ils ouvrirent comme la première, traversèrent de nouveaux corridors, et, enfin, furent arrêtés par une porte massive en chêne.

Après plusieurs efforts, M. de Villiers

réussit à l'ouvrir, et ils pénétrèrent dans la tour grise.

D'abord, ils virent devant eux une antichambre, au premier étage, très simplement meublée et de la façon la plus antique. Les murs étaient tendus d'une vieille tapisserie représentant des sujets tirés de l'Ecriture, et qui tombait en lambeaux. Un buffet, quelques chaises grossières étaient noircies par le temps. Une fenêtre étroite, destinée à éclairer la pièce était obstruée par le lierre qui croissait à l'intérieur.

— La chambre que j'occupe est là, dit Marthe en indiquant une porte en face de celle par laquelle ils étaient entrés.

Mlle Marguerite éleva sa lanterne pour mieux voir autour d'elle.

— Il est inutile, je crois, que nous cherchions là, dit M. de Villiers. Mon grand-père et mon père ont retourné jusqu'à la dernière pierre du plancher et de la cheminée. Nous ferions mieux de descendre dans les caves.

— Pourquoi dans les caves ? demanda Marguerite.

— Parce que c'est généralement là et dans les souterrains qu'on cache les trésors ; un premier avantage, c'est qu'ils y sont à l'abri du feu.

— Peut-être avez-vous raison, cher père, répliqua Mlle de Villiers, qu'en pensez-vous, Marthe ? ajouta-t-elle en se tournant vers la vieille femme.

Celle-ci, qui s'était assise sur une chaise de bois, tressaillit brusquement, comme si on l'eût tirée d'une profonde rêverie.

— Mon esprit était dans le passé, dit-elle, et je tachais de rappeler mes souvenirs. Mais je sais ce que vous disiez. La cave a été fouillée cent fois, les dalles ont été enlevées, et la terre a été enlevée à de grandes profondeurs. Le trésor n'est certainement pas là, et il ne faut pas

que vous perdiez du temps à un travail inutile.

— Alors, commençons par cette pièce, dit Mlle de Villiers, nous verrons ensuite dans la chambre de Marthe, et successivement dans chacune des parties de la tour. Procédons par ordre, et espérons que le ciel favorisera et guidera nos recherches.

— Votre raisonnement est très juste mademoiselle, répliqua Marthe. Il faut examiner la cheminée, les murs, le plancher, les meubles ; car le moindre indice peut nous mettre sur la voie. Je me suis souvent demandé si ma maîtresse n'avait pas laissé quelque part un papier contenant les indications nécessaires pour trouver ce trésor. Une nuit, j'ai rêvé que ce papier était dans l'une de ces lourdes tables ; mais, la vérité est que ma tête se fatigue parfois, et que, depuis tant d'années, j'ai rêvé bien des choses.

Marguerite accrocha la lanterne à un clou qui était enfoncé dans le mur, et ils se mirent à l'oeuvre.

Ils procédèrent lentement, mais avec un soin minutieux.

Les meubles furent examinés les uns après les autres ; les tiroirs furent enlevés des tables, et l'on s'assura qu'il n'y avait rien ni dans les chaises ni dans les fauteuils.

Une heure passa ainsi.

— A présent, voyons les murs, dit Mlle de Villiers. Il est probable que d'autres nous ont précédés dans cette oeuvre d'exploitation, mais il se peut, aussi, qu'on ait négligé un coin, un tout petit espace, et que ce soit là justement qu'est le mystère. D'ailleurs, ajouta-t-elle, comme nous sommes décidés à fouiller la tour de la base au sommet, nous ne quitterons une pièce qu'avec la certitude qu'il n'y a pas y revenir.

M. de Villiers prit son marteau et frappa partout sur les murs ; il s'assura qu'ils ne contenaient pas la moindre cavité.

— Quoique j'aie déjà levé les dalles du foyer, dit le baron, nous allons fouiller dans la cheminée, et, s'il le faut la démolir en partie.

Mais, de ce côté, encore, ils n'obtinrent aucun résultat.

Ils passèrent ensuite dans la pièce qui servait de chambre à coucher à la vieille Marthe.

Comme la précédente, elle était basse de plafond, était éclairée par une étroite fenêtre. Mais il y régnait un air de bien-être : la fenêtre était encadrée dans des rideaux de laine rouge : le plancher, en chêne, était frotté, et il y avait dans la cheminée un feu qui achevait de s'éteindre.

Dans le fond était un grand lit, avec des rideaux de serge, et près du feu un fauteuil dont Mlle de Villiers avait fait cadeau à la vieille Marthe, à l'un des anniversaires de sa naissance. Sur une petite table, à côté, il y avait une cuisse de poulet, du vin et du pain.

— C'est ma petite-fille Annette qui a apporté tout cela, dit Marthe, comme pour s'excuser. Cette chère enfant a bien soin de moi, et elle me gâte beaucoup trop. Elle a toujours peur que je manque de quelque chose, et le fait est qu'il m'arrive souvent d'avoir besoin de manger un peu la nuit, parce que je me sens faible.

— Annette est une bonne fille, et je vois avec plaisir qu'elle vous aime, fit observer Marguerite.

M. de Villiers promena des regards satisfaits autour de lui.

— Vous n'êtes véritablement pas mal logée ici, Marthe, dit-il ; cependant, vous êtes bien seule, et peut-être auriez-vous bien fait d'accepter la petite maisonnette

que nous avons mise à votre disposition.

— Monsieur le baron, répliqua la vieille femme, s'il me fallait quitter cette demeure, huit jours après je serais morte. A mon âge on ne change pas ses habitudes. Songez donc que c'est dans cette chambre qu'à vécu ma maîtresse, Mme Marguerite de Villiers ; que c'est là que ses enfants sont venus au monde ; là qu'elle est morte. Voilà quatre-vingt ans que j'y suis et je compte bien y mourir aussi. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ne faut-il pas que j'y reste tant que vous ne serez pas en possession du trésor des Villiers !

Le baron soupira.

— Tant que je serai maître et propriétaire de Villiers, dit-il, vous resterez ici, et vos désirs seront respectés.

On commença les recherches.

M. de Villiers frappa d'abord légèrement, puis plus fortement, avec son marteau, sur les murs qui étaient couverts du plancher au plafond, d'une belle boiserie de chêne.

Marguerite, de son côté, examinait les meubles, le bois de lit.

Quant à Marthe, se sentant fatiguée, elle s'était assise dans le fauteuil et surveillait les recherches.

— Ainsi, dit Mlle de Villiers, cet appartement est celui que préférait mon aïeule ?

— Oui, mademoiselle, répondit Marthe, et je me souviens qu'on racontait toutes sortes de scènes dont il avait été le théâtre durant les guerres qui désolèrent notre pays. Il y avait autrefois un escalier secret qui partait d'ici même et conduisait par un passage souterrain jusqu'à une distance éloignée dans le parc. On racontait qu'à une époque où la tour grise était assiégée, c'est par là que les Villiers et leurs serviteurs parvinrent à s'échapper

en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

— Ce que vous dites là, Marthe, n'est pas douteux, fit observer le baron. Je sais qu'il existe, en effet, des souterrains qui s'étendent au loin dans des directions différentes et qui ont plusieurs issues. Mais quant à l'escalier, dont le point de départ aurait été dans cette chambre, c'est un fait que j'ignorais complètement.

— Je puis d'autant mieux le garantir que je l'ai vu, et que je me souviens encore du jour où on le ferma, répondit Marthe.

Après avoir minutieusement examiné tout l'appartement, M. de Villiers s'approcha du foyer. Il enleva le feu, les cendres, puis les pierres, qui formaient le fond de la cheminée. Mais ce fut en vain.

Les heures s'étaient écoulées, et Mlle de Villiers commençait à éprouver une fatigue réelle.

— Il est tard, cher père, ou plutôt le jour ne tardera pas à venir, dit-elle en regardant le vieux coucou qui était dans un coin de l'appartement et dont les aiguilles marquaient près de quatre heures. Ne trouvez-vous pas que c'est assez pour cette fois, et qu'il est temps d'aller nous reposer, afin de recommencer nos recherches la nuit prochaine ?

Le baron fit un signe d'assentiment et alla serrer ses outils derrière la porte, dans un angle.

— La tour a trois étages, dit-il, et avec de la patience, nous viendrons à bout de les explorer tous. Alors même que nous n'arriverions à aucun résultat, nous aurons du moins la satisfaction d'en avoir fini avec nos doutes et nos incertitudes.

Marguerite s'approcha de Marthe qui s'était endormie.

— Bonsoir, ma bonne Marthe, dit-elle ; nous n'avons rien trouvé, mais nous se-

rons plus heureux une autre fois. Nous nous en allons, bonsoir.

— Bonsoir, mademoiselle, répliqua la vieille femme. Je vais demander à Dieu dans ma prière qu'il vous protège et vous bénisse.

Marguerite prit la lanterne et suivit son père.

Marthe poussa la porte derrière eux et mit le verrou, comme elle en avait l'habitude tous les soirs.

— En passant, M. de Villiers indiqua à Marguerite l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs de la tour.

Puis ils gagnèrent le corridor qui unissait la tour grise au principal corps des bâtiments.

— Ces appartements, autrefois, étaient grandioses, dit M. de Villiers : tu vois quelle élévation, quelles belles sculptures. Remarque ces niches, le long des murs : jadis, chacune était occupée par une statue de marbre.

Soudain, Marguerite tressaillit et saisit le bras de son père.

— Qu'as-tu ? demanda celui-ci. Est-ce que tu aurais peur ?

— Non... je ne sais, répondit la jeune fille avec un tremblement dans la voix ; mais il m'avait semblé entendre quelque chose.

Ils distinguèrent le bruit de battements d'ailes contre les vitres d'une fenêtre.

— Voilà ce qui t'a effrayée, dit M. de Villiers ; c'est tout simplement une chauve-souris que la lumière de notre lanterne a éveillée et qui s'est embarrassée dans les lierres. Je conçois, d'ailleurs, ma chère enfant, ajouta-t-il, que tout cela ait excité tes nerfs... Hâtons-nous de rentrer.

Mais la jeune fille l'arrêta doucement, et, lui recommandant le silence, elle avança vers l'escalier de la tour, et pencha la tête au-dessus de la rampe.

Ils entendirent clairement le bruit de pas qui se dirigeaient de leur côté.

Au bout de quelques secondes, pendant qu'ils se tenaient serrés contre le mur, un homme apparut, tenant à la main une lanterne dont la lumière se projeta dans le corridor.

Cet homme était François Béchard.

— Il m'avait semblé entendre du bruit, comme si quelqu'un marchait au-dessus de ma tête, murmura Béchard à voix basse. Il faut, pourtant, que je me sois trompé ; car, qui est-ce qui se donnerait la peine de venir se promener dans cette vieille tour, à pareille heure ? Ce n'est pas le baron de Villiers assurément.

Il passa si près de la niche où étaient le baron et sa fille que ce fut par une

— Je commence à croire que ma tête ne soit plus aussi solide qu'autrefois, continua François Béchard, car, depuis quelque temps, mon imagination voit et entend de singulières choses.

Il découvrit, alors, la chauve-souris qui était revenue se jeter contre la fenêtre.

— Ah ! s'écria Béchard avec satisfaction, voilà ce qui avait frappé mes oreilles, et je suis content d'avoir acquis la certitude que je ne m'étais pas trompé. Il y aura bien des réparations à faire pour chasser d'ici ces vilaines bêtes ; aussitôt que je serai rentré en possession de Villiers, je commencerai par faire abattre cette tour : ce sera le meilleur moyen de mettre la main sur ce trésor, que, pendant tant de nuits j'ai inutilement cherché. Mais ce n'est pas une fable que cette légende ; il existe. J'ai écouté, examiné, pris des renseignements aux sources les plus sûres, et il ne me reste aucun doute à ce sujet. Il faudra bien que je le découvre, et alors, alors...

Il n'acheva pas sa pensée, et, quelques minutes après il disparut.

Lorsque le bruit de ses pas eut cessé, M. de Villiers et sa fille sortirent de leur cahette et regagnèrent leurs appartements.

Mais la rencontre qu'ils venaient de faire ne fut pas perdue pour eux.

VI

LE COMMIS DE M. FRANÇOIS BÉCHARD

François Béchard était doué d'une force physique et d'une puissance de travail remarquable. Après deux ou trois heures passées en conversation avec son fils, au lieu de songer à aller se reposer, il s'était rendu à la tour grise, pour y continuer les recherches qu'il avait entreprises. En sa qualité de régisseur du château, il pouvait pénétrer à peu près partout, et c'était à peine s'il daignait dissimuler ses démarches.

Le lendemain, il se trouva à table, à l'heure du déjeuner, aussi dispos que s'il eût passé la nuit dans son lit ; son fils Constantin ne tarda pas à venir le rejoindre.

Le temps était gris et sombre ; un épais brouillard s'élevait au-dessus des champs.

— Une vilaine journée, fit observer Constantin Béchard, en regardant par la fenêtre. Quelle différence avec le ciel du Midi !

— Quand tu seras marié, répliqua le père, tu seras bien libre d'aller passer l'hiver à Nice, en Italie, où tu voudras. Ton café est servi, ne le laisse pas refroidir et viens déjeuner.

Le jeune homme prit une chaise et s'assit en face de son père.

— As-tu bien dormi ? demanda Béchard. J'espère que tu as fait des rêves dorés !

— C'est-à-dire que j'ai à peine fermé

les yeux. Notre conversation d'hier soir ne m'est pas sortie de l'esprit.

— Nous allons aller au château faire visite à M. de Villiers et à Mlle Marguerite, dit Béchard. Ce sera une marque d'empressement à laquelle ils seront sensibles.

— Nous songerons à cela dans le courant de l'après-midi, répliqua Constantin. Il ne serait pas convenable de se présenter plus tôt chez une dame.

— C'est ce qui te trompe, mon garçon, car nous ne sommes pas à la ville ici. Mlle de Villiers se lève avec le jour ; elle est vive et active comme une abeille. C'est merveille de la voir commander, donner ses instructions, distribuer à chacun sa besogne ; et quand elle a mis tout le monde en train, elle part avec son panier sous le bras et va visiter ses pensionnaires, qui se composent de tous les pauvres des environs.

— Tout cela est peut-être très beau, fit observer le jeune homme, mais, pour ma part, j'y trouverais beaucoup à redire.

— Quand elle sera ta femme, il ne tiendra qu'à toi de changer ses habitudes, répliqua François Béchard.

Après le déjeuner, Constantin monta à sa chambre pour donner un dernier coup d'oeil à sa toilette, et son père profita de cet instant pour aller écrire une lettre pressée.

Comme ils venaient de quitter la salle à manger, un homme se présentait à la maison et demandait M. Béchard.

La domestique, après l'avoir examiné des pieds à la tête, et sans répondre, lui fit signe de la suivre. Elle le conduisit en haut de l'escalier et lui indiqua de la main une porte entrebâillée.

L'étranger poussa la porte, s'arrêta sur le seuil, et plongea son regard dans l'appartement.

François Béchard était à son bureau en train d'écrire.

Au bout de quelques minutes, l'étranger frappa trois coups contre la porte, pour avertir de sa présence.

Béchard dressa la tête, et, en l'apercevant, se leva vivement.

— Qui êtes-vous, que demandez-vous ? dit-il en s'avancant vers l'étranger.

Celui-ci lui tendit une lettre.

Béchard la prit, l'ouvrit et la parcourut rapidement.

— Oui, je vois, dit-il ensuite, c'est M. Rivière qui vous envoie. Il me fait un éloge de votre capacité et surtout de votre discrétion.

L'étranger se contenta d'incliner la tête. M. Béchard l'examina alors attentivement, il ne parut pas entièrement satisfait du résultat, de ses observations.

Le personnage qu'il avait devant lui semblait n'être déjà plus de la première jeunesse, et sa mise était peu recherchée : elle laissait même à désirer sous le rapport de la propreté ; ses cheveux longs et mal peignés, tombaient sur un col grasseyeux, son front était creusé de rides profondes, et il avait sur le nez des lunettes qui ne parvenaient pas toujours à voiler l'éclat de ses regards.

M. Béchard embrassa tous ces détails en un clin d'oeil.

— Vous connaissez M. Rivière ? dit-il.

— Il y a longtemps déjà que je suis à son service, répliqua l'étranger.

— Vous a-t-il dit quelle nature de besogne vous auriez à faire ici ?

— Il m'a dit qu'on avait besoin d'un homme de confiance, dont la fidélité et la discrétion fussent à toute épreuve. Il a ajouté que les appointements seraient bons, et comme j'ai besoin de travailler, j'ai accepté.

— M. Rivière dit dans sa lettre qu'il

vous a plusieurs fois chargé d'opérations délicates, et que vous vous en êtes acquitté de la façon la plus satisfaisante.

— J'ai fait de mon mieux pour contenter M. Rivière, et j'espère être également heureux avec vous, si nous parvenons à nous entendre.

Constantin survint à ce moment, son chapeau sur la tête, magnifiquement ganté, et tenant une badine à la main.

Il s'arrêta avec surprise, à la vue de l'étranger.

Son père se hâta de répondre à l'interrogation qu'il lui adressait du regard.

— Monsieur, dit-il, nous est envoyé par M. Rivière ; c'est la personne que nous attendions, et dont tu m'avais annoncé l'arrivée.

— Ah ! très bien, fit le jeune homme avec indifférence.

— Cette circonstance va m'empêcher de t'accompagner, Constantin, parce que je vais avoir des arrangements à prendre avec monsieur. Mais cela ne t'empêchera pas de faire ta visite ; tu sais que tu es annoncé, et sois sûr que tu seras bien accueilli. Je crois que le temps va se lever et qu'il fera un soleil superbe. Ce sera pour toi une très agréable promenade.

— Ne te gêne pas, cher père, et fais tes affaires, répliqua le jeune homme en se disposant à sortir. Je saurai bien trouver le chemin.

— Surtout, sois gentil, et ne manque pas de présenter mes respects à M. le baron et à Mlle Manguerite.

— Soyez tranquille, cria Constantin, qui descendit l'escalier en sifflant un air d'opéra.

M. Béchard se tourna ensuite vers l'étranger.

— Comment vous nommez-vous, demanda-t-il.

— Lavandier, répondit le commis.

— Eh bien, monsieur Lavandier, je dois vous dire avant tout ce que j'aurai à attendre de vous, le travail ne vous manquera pas ; vous aurez à vous occuper des fermages, des impôts, et de tout ce qui concerne l'administration d'une grande propriété. Mais, ajouta Béchard, en hésitant, et en fixant un regard pénétrant sur le commis, qui supporta bravement l'épreuve, il y aura dans vos fonctions une partie plus délicate...

Il s'interrompit.

Le commis leva les yeux sur lui.

— Vous pouvez parler sans crainte, dit-il, et, pour vous en convaincre, il vous suffira de vous dire que les services que j'ai rendus à M. Rivière sont tels qu'il les a récompensés en me donnant un intérêt dans sa maison.

— Ah ! exclama Béchard en examinant de nouveau le commis, qui prit à ses yeux une importance considérable.

— Vous désirez donc que la partie la plus délicate de mes fonctions...

— Oui, reprit M. Béchard, il y aura nécessairement entre vous et moi des rapports de confiance ; vous aurez mes livres entre les mains, et, ajouta-t-il en mesurant les syllabes, personne n'aime à ce que les affaires soient connues de tout le monde.

— Tout ce que je pourrais dire, monsieur, répliqua le commis, ne vaudrait pas une action, vous m'accorderez votre confiance quand je vous aurai prouvé que je la mérite. Mon intelligence, mon dévouement vous seront acquis ; en retour, combien me paierez-vous ?

— J'avais écrit à M. Rivière que je donnerais trois mille francs, plus le logement et la nourriture ; il a dû vous faire connaître ces conditions ?

— Oui, mais il a ajouté que la situa-

tion était susceptible d'une importante amélioration dans un temps prochain.

— Sans doute, lorsque mon fils que vous avez vu tout à l'heure, aura épousé Mlle de Villiers, il est probable que je m'en remettrai davantage sur un autre du soin de régir la propriété ; et alors, je pourrai augmenter votre salaire à raison de l'accroissement du travail qui vous sera imposé, et selon que j'aurai à me louer de vos services.

— Et ce mariage, demanda le commis, est-il chose convenue, doit-il avoir lieu bientôt ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il se fera avant six mois ou pas du tout. Mes propositions vous conviennent-elles ?

— Je les accepte, avec l'espoir que vous me tiendrez compte du zèle que je mettrai à vous servir, répondit le commis.

— Très bien, dit M. Béchard. Quand voulez-vous commencer ?

— Aujourd'hui, tout de suite, si vous le désirez. Je vous demanderai seulement la permission de retourner, ce soir, au village pour y prendre ma malle que j'y ai laissée.

— Vous serez parfaitement libre. Avez-vous déjeuné ?

— Oui, monsieur, je me suis fait servir un bifteck à l'auberge où j'ai couché la nuit dernière.

— En ce cas, venez, je vais vous montrer la chambre que vous occuperez dans la maison et puis je vous donnerai en attendant autre chose, quelques lettres à copier.

Lavandier suivit M. Béchard, et revint, ensuite, s'asseoir dans la pièce où il avait été reçu, devant une table qui devait lui servir de bureau.

— C'est là que vous travaillerez habituellement, dit M. Béchard. J'ai à sortir,

mais, en attendant mon retour, vous expédiez ces lettres et vous additionnez ces comptes.

— Très bien, monsieur.

Le commis s'installa à la table, et se mit au travail avec le plus grand zèle. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut terminé les lettres et réglé les comptes, ce qui, grâce à sa grande facilité, ne lui demanda pas beaucoup de temps.

Mais, lorsque sa tâche fut achevée, il se redressa vivement, promena ses regards autour de lui, et un sourire amer passa sur ses lèvres.

Il prêta l'oreille pour s'assurer qu'il n'y avait personne à proximité de l'appartement.

Puis, il s'approcha d'un pupitre placé sur une table, l'ouvrit et jeta un coup d'oeil sur les papiers qu'il contenait. Il en lut quelques-uns, mais aucun ne paraissait être pour lui d'un intérêt particulier.

Dans un casier, il y avait des registres, tous numérotés et rangés par ordre. Il en prit un et le feuilleta... C'étaient les comptes de gestions de la propriété de Villiers, et ils paraissaient être tenus avec une régularité parfaite.

— S'il y a un mystère, ce n'est pas là évidemment que j'en trouverai la solution, murmura-t-il : d'ailleurs, j'aurai tout le loisir d'examiner ces livres.

Dans un coin de l'appartement était un coffre-fort. Ses regards se portèrent de ce côté et il parut en proie à une violente émotion.

Il était évident qu'un combat se livrait dans son esprit.

Enfin, bannissant de son esprit toute hésitation, il tira de sa poche un morceau de cire, la fit chauffer devant le feu, puis l'appliqua sur la serrure du coffre-fort dont il prit l'empreinte.

Il serra, ensuite, la cire dans une petite boîte.

Au même moment, il entendit marcher dans le corridor. Il n'eût que le temps de regagner sa place devant la table ; la porte s'ouvrit brusquement, et la femme qui l'avait introduit dans la maison allongea le cou et jeta un regard soupçonneux dans l'appartement.

Puis, voyant que le commis était à sa besogne, elle referma la porte et s'éloigna.

— Très bien, dit le commis, dont les yeux brillèrent derrière ses lunettes ; on me surveille, et on ne prend pas plus que cela la peine de se dissimuler ! Nous verrons ! nous verrons !

VII

COMMENT M. CONSTANTIN BE-

CHARD TROUVA SON MAITRE

Le matin de ce même jour, Mlle de Villiers était descendue de sa chambre à son heure habituelle, et s'était acquittée de ses fonctions de maîtresse de maison, simplement et sans bruit.

A la voir si calme, on n'aurait jamais soupçonné la fatigue et les émotions qu'elle avait endurées la nuit précédente.

Après avoir préparé le déjeuner, elle fit allumer un bon feu dans la salle à manger, et plaça sur la table, dans un vase de Chine, un bouquet qu'elle avait été cueillir elle-même dans le jardin. Elle savait que son père aimait les fleurs, et elle ne négligeait pas ce moyen de lui être agréable.

Puis, quand tout fut prêt, elle s'approcha de la fenêtre et son regard alla se perdre au milieu de la brume qui enveloppait la nature. Nous avons déjà dit

qu'il faisait un de ces temps sombres qui attristent les âmes les mieux trempées. Mlle de Villiers n'échappa pas à cette impression ; mais elle lutta contre elle-même ; elle ne voulait présenter à son père qu'un visage joyeux, et quand celui-ci parut, elle l'accueillit avec un sourire.

— Comme tu sembles gaie, mon enfant, dit le baron, en l'embrassant ; que t'est-il donc arrivé de si heureux ?

— Rien de particulier, cher père, répondit-elle en se dirigeant vers la table ; mais je ne sais pourquoi, jé me sens le coeur plein d'espérance, et j'ai la conviction que nous sortirons à notre avantage des épreuves que nous traversons.

— Que Dieu t'entende, mon enfant, répliqua le baron ; car les difficultés se pressent autour de nous, et, de quelque côté que je me tourne, je ne vois pas d'issue.

— Dieu, en qui nous avons mis notre confiance, se chargera de dissiper les nuages qui obscurcissent notre ciel, reprit la jeune fille, en versant du café à son père ; mais, si nous voulons qu'il nous aide, il faut que, de notre côté, nous fassions des efforts surhumains, si cela est nécessaire, pour briser les trames de nos ennemis.

— Que veux-tu que nous fassions ? Malheureusement, notre volonté est bien impuissante.

— D'abord, cher père, je désire savoir si vous avez examiné les livres de M. Béchard ; car, enfin ces livres doivent présenter le tableau des affaires que vous avez entreprises, depuis qu'il est à votre service, ainsi que le détail des recettes et des dépenses de son administration depuis trente et quarante ans.

— Il me les a montrés et les a mis à ma disposition ; je n'ai rien découvert qui ne parût correct

— Oui, sans doute, vous avez parcouru ces comptes avec lui, et, naturellement il vous a donné les explications qu'il a voulu. Mais ce n'est pas cela que je voudrais. Je tiendrais à ce qu'il envoie ses registres ici, et qu'il nous les laisse, afin que nous puissions les examiner ou les faire examiner à loisir.

— Il m'a offert de les mettre à ma disposition, et, si je les lui demande, il ne pourra certainement pas refuser.

— Eh bien, cher père, promettez-moi que vous n'oublierez pas ce point, que je considère comme très important.

— Tu peux y compter.

— Ensuite, cher père, continua la jeune fille, n'êtes-vous pas d'avis que dans un moment aussi critique, dans un moment où notre fortune ou notre destinée sont en question, il serait bon que mon frère fût là, près de nous, pour nous donner l'appui de ses conseils ou prendre sa part de nos tribulations ?

— Il y a longtemps que j'y avais pensé, répliqua M. de Villiers. Je lui ai même écrit à ce sujet, il y a plus d'un an, et ne lui ai pas dissimulé les inquiétudes dont j'étais assiégré.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il prenait la part la plus vive à nos malheurs, et que, s'il redoutait la perte de notre fortune, ce n'était pas tant pour lui qu'à cause de sa chère et bonne petite soeur Marguerite.

— Ce cher et excellent frère, murmura la jeune fille. Et depuis lors, mon père ?

— Depuis lors, je n'ai pas eu de ses nouvelles. J'ai su seulement que son régiment a été en expédition jusque dans le Sahara, ce qui explique jusqu'à un certain point que nous ne recevions pas de lettres. Pourtant, à mon dernier voyage à Paris, un de ses camarades, que j'ai rencontré, m'a assuré qu'il était en bon-

ne santé, et que nous n'avions aucune inquiétude à avoir sur son compte.

— Cela n'empêche, cher père, que si vous me croyez, nous écrirons à Raoul pour lui exposer notre situation telle qu'elle est. Il me semble que nous devons faire cela, pour lui et pour nous-mêmes.

— Tu as raison, mon enfant, et j'écrirai dès aujourd'hui.

Ils se levèrent de table, lorsqu'une des domestiques de la maison entra, et s'approcha discrètement de Mlle de Villiers.

— Qu'est-ce qu'il y a, Esther ? demanda celle-ci en la voyant hésiter.

— C'est, mademoiselle, répondit la domestique, le fils de Marie Raulin qui est venu pour vous dire que sa mère va beaucoup plus mal. La pauvre femme a manqué de mourir, cette nuit ; elle sent qu'elle n'en a plus pour longtemps et elle a exprimé le désir de vous voir encore une fois avant de partir pour l'autre monde.

Mlle de Villiers regarda son père comme pour le consulter.

Le baron tourna les yeux vers la fenêtre et répliqua :

— Le temps est bien mauvais, mon enfant, il y a de la boue dans les chemins, et s'il venait à pleuvoir...

— Vous savez, cher père, que je suis habituée aux intempéries ; que, depuis des années, je sors tous les jours, par beau ou mauvais temps. C'est, sans doute, à cet exercice que je suis redevable de ma forte constitution. Si donc, vous le permettez, cher père...

— Je te laisse absolument libre, mon enfant, je ne voudrais pas contrarier tes nobles sentiments.

— Esther, dit Mlle de Villiers, en s'adressant à la domestique, mettez dans un panier une ou deux bouteilles de vin, un pot de confiture, du sucre, et donnez cela au fils de Marie Raulin ; dites-lui que,

dans un instant, je vais aller voir sa mère, mais qu'il ne m'attende pas.

Mlle Marguerite monta à sa chambre, donna diverses instructions à Annette, s'enveloppa dans des vêtements bien chauds, mit des chaussures à doubles semelles, — alla embrasser son père et partit.

La demeure de la veuve Raulin était située de l'autre côté du village de Villiers. Le chemin le plus commode passait devant l'habitation de M. Béchard, mais il y en avait un autre, moins bien entretenu et plus difficile, qui abrégait considérablement la distance.

C'est ce dernier que choisit Marguerite.

Elle resta près d'une heure auprès de la malade, qu'elle encouragea par ses bonnes paroles et qu'elle consolait en faisant luire à ses yeux la perspective d'une récompense céleste et d'un bonheur éternel.

Au retour la jeune fille se dirigea vers la petite église du village, où elle entra. La vue des souffrances dont elle venait d'être témoin, l'avait impressionnée, et, en songeant aux embarras de sa propre situation, elle s'était sentie prise d'un extrême découragement.

Elle s'agenouilla sur la dalle et pria longuement.

La prière est la ressource, la consolation des affligés ; ils y puisent la force et la résignation. Mlle de Villiers ne fut pas trompée dans son espoir. Elle se releva animée d'un courage, d'une joie dont elle ne se rendit pas compte. Les difficultés qui lui avaient paru insurmontables, ne l'effrayaient plus : elle était résolue à lutter. Elle ne voyait pas encore de quel côté le secours pouvait lui venir ; mais elle avait la conviction qu'il ne leur manquerait pas.

Le vent soufflait maintenant avec plus de violence et parvenait peu à peu à dissiper les gros nuages.

Mlle de Villiers serra son manteau autour d'elle, et reprit le chemin du château.

A la limite d'un petit bois qu'elle venait de traverser, et du parc dans lequel elle allait entrer, était un ruisseau qu'on franchissait sur une passerelle en bois. De là, on avait une vue superbe sur le paysage environnant, et, Mlle de Villiers qui était un peu artiste, s'arrêta un instant sur le pont pour contempler le tableau qui se déroulait devant elle.

Elle était là depuis quelques minutes, et son regard rêveur suivait le mouvement des feuilles que le vent détachait des branches et qui tourbillonnaient dans l'espace, lorsqu'elle entendit, tout à coup, marcher près d'elle.

Elle tourna vivement la tête, et apercevant un homme qui lui était inconnu, elle voulut s'éloigner promptement.

Cet homme n'était autre que Constantin Béchard, qui venait de quitter son père pour aller faire sa première visite au château de Villiers.

En rencontrant cette jeune fille, mise avec une extrême simplicité, enveloppée dans un épais manteau qui la couvrait de la tête aux pieds, et ayant un panier au bras, il avait cru qu'elle était ou une femme de chambre du château ou la fille de l'un des fermiers des environs.

L'idée ne lui vint même pas que ce pouvait être Mlle de Villiers.

Le premier mouvement de celle-ci, en le voyant, fut, avons-nous dit, de continuer sa route.

Mais Constantin Béchard l'en empêcha en lui barrant le chemin.

— Comment vous nommez-vous, ma

belle enfant, et où allez-vous comme cela ? dit-il d'un ton dégagé.

Mlle de Villiers, sans répondre, se sera contre le parapet, comme pour l'inviter à passer.

— Allons, allons, ne prenez pas ces airs craintifs, et ne vous effarouchez pas, ma belle colombe, reprit Constantin. Vous savez bien qu'on ne vous veut pas de mal et, d'ailleurs, nous connaissons ce que veulent dire ces façons.

— Monsieur, dit Mlle de Villiers avec indignation, veuillez vous ranger et ne soyez pas assez lâche pour insulter une femme.

— Sur ma foi, voilà qui est admirablement joué, s'écria le jeune homme, et l'aventure devient tout à fait piquante. Sa voix n'est pas commune du tout, le pied paraît bien fait. Je consens à vous rendre votre liberté, mon bel oiseau, mais à une condition : c'est que vous lèverez cet affreux voile qui cache un visage que je devine être charmant.

Nous n'essaierons pas de dépeindre les sentiments auxquels était en proie Mlle de Villiers.

Elle fit une nouvelle tentative pour passer, mais elle fut encore empêchée.

— Puisque vous ne voulez pas m'accorder ce que je vous demande comme une faveur, reprit Constantin Béchard, eh bien ? je le prendrai, de gré ou de force.

Il étendit la main pour saisir le voile, Marguerite poussa un cri ; mais avant que Constantin Béchard eut touché la jeune fille, il fut lui-même saisi par deux bras robustes, soulevé de terre et jeté par-dessus le parapet.

— Quand on insulte une femme, voilà comment on mérite d'être traité, dit une voix mâle et bien timbrée.

Mlle de Villiers vit devant elle un jeune homme aux traits distingués, aux ma-

nières aisées, et dont le visage n'exprimait que des sentiments nobles et généreux.

En une seconde, elle se sentit rassurée.

— Mon intervention a été bien subite, reprit le jeune homme, mais je crois qu'elle a été très opportune.

— Monsieur, répliqua Mlle de Villiers, vous m'avez rendu service, et je vous remercie.

Constantin Béchard s'était relevé mouillé, couvert de boue. Il s'assura qu'il n'était pas sérieusement blessé, puis il remonta sur le talus et dit avec un accent de menace :

— Nous réglerons cela, monsieur !

— Quand vous voudrez, répliqua l'inconnu ; mais pas en ce moment, car je crois que vous ne seriez véritablement pas en condition. Permettez-moi de vous donner un conseil, rentrez vite chez vous, et changez de vêtements si vous ne tenez pas à attraper une fluxion de poitrine. Quand vous serez rassuré sur les suites de votre accident, vous me trouverez, si vous le désirez, à votre disposition ; vous n'aurez qu'à écrire un mot à M. Philippe Daubray, et à remettre votre lettre à M. le baron de Villiers, qui se chargera de me la faire parvenir.

Constantin Béchard s'éloigna en proférant des menaces à voix basse.

L'étranger se tourna ensuite vers Mlle de Villiers, qui avait suivi cette scène avec étonnement.

— Mademoiselle, je vous demande bien pardon, dit-il ; mais j'espère que le drôle profitera de la leçon. Si vous avez encore quelque crainte, je vous offrirais de vous accompagner.

— Non, merci, monsieur, répondit Mlle de Villiers. J'ai été un peu émue, mais c'est passé.

— Alors, mademoiselle, reprit le jeune

homme, je vous prierai de me dire si je suis loin du château de Villiers.

Mlle Marguerite leva sur lui un regard curieux.

— Je vais, moi aussi, dit-elle, au château, que nous apercevrons lorsque nous serons sur la colline là-haut...

— Alors, mademoiselle, répliqua l'inconnu avec une convenance parfaite, vous permettrez donc que nous fassions route ensemble.

Mlle de Villiers fit un signe d'assentiment.

Ils marchèrent d'abord en silence, puis Philippe Daubray parla de la beauté des sites qu'ils avaient sous les yeux, et du plaisir qu'il aurait à peindre ce paysage si pittoresque.

— Vous êtes artiste, monsieur ? se hasarda à dire Mlle de Villiers.

— Un peu, répondit le jeune homme en souriant. J'ai fait quelques tableaux.

Et il parla des œuvres des grands maîtres avec une connaissance si parfaite, et en même temps avec un enthousiasme si réel, que Mlle de Villiers, charmée par sa conversation, fut tout étonnée lorsqu'elle arriva dans la cour du château.

Elle fit un signe à un domestique qui approcha, et, sur un ordre, conduisit Philippe Daubray dans le salon.

— Je vais prévenir M. le baron de votre arrivée, et il viendra dans un instant, dit-elle en saluant le jeune homme.

Elle monta directement à l'appartement de son père, qu'elle trouva occupé à parcourir des papiers.

— Mon père, dit-elle en entrant, j'ai été ée insultée.

Le baron bondit sur ses pieds.

— Insultée, toi, ma fille ! qui aurait osé ?...

— Un homme que j'ai rencontré sur le petit pont qui sépare le parc du bois.

m'arracher mon voile...

— Le lâche ! le misérable ! s'écria le baron. Et cet homme, sais-tu qui il est, le connais-tu.

— Non, mon père, il doit être étranger au pays, car je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu.

— N'importe, ce ne sera pas impunément qu'il aura grossièrement manqué à ma fille. J'irai à la ville, je saurai qui il est, et, sois tranquille, il paiera son insolence.

— Il l'a déjà expiée, mon père, dit Marguerite avec un regard d'orgueil.

— Comment cela ? demanda le baron en la regardant avec étonnement.

— Au moment où il portait la main sur moi, un jeune homme est survenu qui l'a saisi par le corps, et jeté sur le bord du ruisseau.

— Et ce jeune homme ?

— M'est également inconnu. Je sais seulement, d'après ce qu'il a dit à mon agresseur, qu'il se nomme Philippe Daubray, et que si celui-ci avait quelque communication à lui faire, il n'avait qu'à vous l'adresser, ajoutant que vous vous chargeriez de la lui faire parvenir.

— C'est étrange, dit M. de Villiers ; Philippe Daubray... ce nom m'est totalement inconnu.

— Il ne refusera pas, sans doute, de vous donner de plus amples renseignements, ajouta la jeune fille ; car il est ici.

— Ici ? au château ?

— Oui, il paraît que lorsqu'il m'a rencontrée, il venait pour vous voir, cher père. Je n'ai pas cru devoir refuser de lui servir de guide, et je l'ai fait entrer au salon.

— Tu as bien fait, mon enfant. Quand on se conduit aussi bravement que cet

étranger vient de le faire, on ne peut être qu'un honnête homme. Je descends immédiatement pour le remercier. Tu viendras nous rejoindre dans un instant, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, mon père.

VIII

L'ENFANT ABANDONNE

M. de Villiers se dirigea droit vers le salon, et s'avança vers Philippe Daubray qui s'était levé en le voyant entrer.

— Monsieur, dit le baron, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je sais quel service vous avez rendu à ma fille, en la protégeant contre les insultes d'un misérable, et je vous remercie.

Il tendit la main au jeune homme.

Celui-ci la prit en répliquant :

— En vérité, monsieur le baron, vous exagérez le mérite d'un acte très simple. Tout autre eût agi de même à ma place. J'ignorais que celle dont je me suis fait le défenseur fût Mlle de Villiers ; je suis doublement heureux d'être arrivé à propos.

— Comment ? ma fille ne vous avait pas dit...

— Non, monsieur le baron.

Il y eut un moment de silence.

— Lorsque j'ai rencontré Mlle de Villiers, reprit le jeune homme, je venais ici, avec l'espoir que vous voudriez bien me recevoir, et m'aider, si cela vous est possible, à trouver la solution d'un mystère qui me préoccupe depuis des années.

M. de Villiers, étonné, le regarda comme pour lui demander de s'expliquer.

— Permettez-moi d'abord, monsieur le baron de vous remettre cette lettre qui vous est adressée par M. le comte de Montrou, et qui me servira d'introduction auprès de vous.

Le baron prit la lettre, brisa le cachet et lut :

“Mon cher baron,

“Je vous prie d'accueillir avec une bienveillance particulière M. Philippe Daubray, qui vous portera lui-même cette lettre ; son nom seul, déjà célèbre, vous dira qui il est, et combien il est digne de l'intérêt que je sollicite pour lui. Il vous racontera son histoire et ce qui l'a décidé à venir dans votre Basse-Normandie. Tâchez de lui être utile, et comptez toujours sur l'amitié de votre bien dévoué,

Comte de MONTRON.”

— Le comte de Montron est, depuis trente ans, l'un de mes meilleurs amis, dit M. de Villiers, et ceux qui me sont adressés par lui seront toujours bien reçus sous mon toit. D'ailleurs, monsieur, après la façon dont vous vous êtes présenté vous-même, vous n'aviez pas besoin d'autre recommandation.

Philippe Daubray s'inclina modestement.

— Voulez-vous me dire, monsieur, comment je puis vous être utile demanda M. de Villiers.

— Monsieur le baron, répliqua celui-ci, après avoir pris un siège, ce que je vais vous dire va vous surprendre, mais j'espère qu'après m'avoir entendu, vous voudrez bien excuser l'étrangeté de ma démarche. J'ai vingt-cinq ans, je n'ai jamais connu ma famille, et je suis venu vous trouver avec l'espoir que vous m'aidez à la découvrir, en supposant que j'en ai une.

M. de Villiers le regarda avec stupéfaction, et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

— En vérité, murmura-t-il, je ne vois pas... je ne comprends pas comment...

— Ayez, monsieur, la patience, la bonté de m'écouter, et vous aurez la certitude que j'ai bien toute ma raison et que c'est très sérieusement que j'ai l'honneur de faire appel à votre concours.

— Parlez, dit M. de Villiers.

— Aussi loin que je remonte dans le passé, je ne me souviens pas que mon enfance se soit écoulée ailleurs que dans le village de Lottevatz, sur les côtes de la Manche. C'est là que j'ai grandi dans la chaumière d'un pêcheur, avec d'autres enfants de mon âge. Mais, plus tard, tandis que ceux que je regardais comme mes frères restaient à la maison avec leur mère ou accompagnaient leur père à la pêche, je fus placé dans un collège, et, ensuite, envoyé à Paris où, sous la direction de maîtres habiles, je fis quelques progrès dans la peinture.

— Vous êtes modeste, dit M. de Villiers ; car, vous avez conquis, à un âge, où l'on est généralement à peine connu, une haute réputation, et si je ne me trompe, c'est à vous qu'a été décerné le premier prix à la dernière Exposition ?

— C'est un honneur que d'autres méritaient peut-être plus que moi, répliqua le jeune homme. Mais, ajouta-t-il, ce furent justement ces succès qui me déterminèrent à tenter les recherches que je poursuis en ce moment. L'idée que le nom que je portais pouvait ne pas m'appartenir, me faisait souffrir horriblement et je résolus de connaître à tout prix qui j'étais, de pénétrer le mystère qui m'environnait.

— Les personnes qui vous ont élevé doivent savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, il me semble, fit observer M. de Villiers.

— Je le crois, du moins ; cent fois il

m'était arrivé de les interroger, de les questionner, et toujours, je n'avais obtenu que des réponses évasives. Enfin, au mois de septembre dernier, je fus informé que celle que j'avais si longtemps regardé comme ma mère, et que je n'avais jamais cessé d'aimer tendrement, était dangereusement malade : sur-le-champ, je me rendis auprès d'elle, je la priai, la suppliai de me dire ce qu'elle savait de ma naissance, de ne pas emporter ce secret dans sa tombe, et voici ce qu'elle me raconta :

“Un soir qu'elle était sur le seuil de sa porte, attendant le retour de son mari, elle vit venir par la rue du village, un homme ayant un large chapeau rabattu sur les yeux, et portant sous son manteau un paquet assez volumineux. Arrivé près d'elle, cet homme s'arrêta et lui dit : “Etes-vous Mme Heussebrot, la femme du pêcheur de ce nom ? — Sur sa réponse affirmative, il ajouta : “Si vous consentez à vous charger de cet enfant, à en avoir soin comme des vôtres, et obéir aux instructions qui vous seront régulièrement adressées, vous serez largement récompensée. Comme à compte, prenez cette bourse.”

“En même temps, il lui posa entre les bras la bourse et l'enfant, et, avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il s'éloigna et disparut dans l'obscurité. Chaque année, depuis cette époque, une somme relativement considérable fut envoyée à la famille Heussebrot, et des lettres, qui venaient à des intervalles réguliers, contenaient des instructions pour la direction de mes études.”

— Mais, dit M. de Villiers, cet homme qui vous avait ainsi apporté clandestinement...

— On n'a jamais su qui il était; seulement, ce qui paraît certain, c'est qu'il

était richement vêtu, qu'il avait de la distinction et paraissait appartenir à une classe élevée. Comme particularité, il avait aux manches et au devant de sa chemise des boutons de diamant, et au doigt, aussi un gros diamant. Cet homme était-il mon père ? Il est évident, dans tous les cas, qu'il me portait un intérêt dont il reste à connaître la nature.

— Je n'imagine pas en quoi et comment je pourrais y aider, fit observer M. de Villiers.

— Un instant encore, monsieur le baron, et j'aurai fini, dit Philippe Daubray. Les lettres qui avaient été écrites à la famille Heussebrot, et qui m'ont été remises, portent toutes, excepté une, le timbre de Paris. Je compris de quelle inutilité il serait, sans autre fil pour me guider, de faire des recherches dans cette ville immense. Je ne pouvais compter que sur un hasard merveilleux ou sur un miracle. Mais il en est un, parmi les plus récentes, qui a été mise à la poste à Villiers. La population de cet endroit est peu nombreuse, et il sera peut-être possible à quelqu'un qui connaît les diverses familles du pays de découvrir l'auteur de cette lettre.

— Ces lettres, les avez-vous là ? demanda M. de Villiers.

— Oui, monsieur le baron, les voici.

Il tendit le paquet de lettres à M. de Villiers.

Celui-ci les ouvrit et les examina longuement, les unes après les autres. Son visage, d'abord impassible, trahit peu à peu, une émotion visible, et il était évident qu'un soupçon, un doute s'étaient fait jour dans son esprit.

Enfin, il remit les lettres au jeune homme.

— Eh bien ? demanda celui-ci avec anxiété.

— Il se peut que la main qui a tracé les lignes ait dissimulé son écriture, cela est même probable, car, dans quelques-une de ces lettres, il y a des mots entiers qui ne sont pas formés de la même façon. Mais ajouta M. de Villiers, l'écriture m'est inconnue, et je suis tout à fait impuissant à vous fournir le renseignement que vous désirez.

Philippe Daubray pâlit : il était évident qu'il était cruellement trompé dans son espoir.

— Et celle-ci, monsieur le baron, reprit-il, celle-ci, qui porte le timbre de Villiers, et qui semble avoir été écrite avec une très grande précipitation...

Le baron prit la lettre, et à mesure qu'il l'étudia, son agitation fut manifeste.

— Il est certain, dit-il, en rendant la lettre, qu'on a négligé de prendre pour celle-ci les mêmes précautions que pour les autres.

— Et vous connaissez quelqu'un dont l'écriture ressemble à celle de cette lettre ? demanda Philippe Daubray, avec anxiété.

— La chose est trop grave pour qu'on puisse se permettre de former des conjectures sur un indice aussi léger, répondit M. de Villiers. La nature même des recherches auxquelles vous vous livrez exige la plus grande prudence ; car, un seul mot prononcé mal à propos pourrait entraîner des conséquences déplorable. Je le répète, monsieur, et avec regret, je ne vois pas comment je puis vous servir dans la circonstance présente.

— Cependant, fit observer Philippe, j'ai remarqué l'émotion que vous avez manifestée tout à l'heure. Mais, ajouta-t-il, je comprends votre réserve et votre hésitation. C'est déjà beaucoup que j'aie acquis la certitude que je suis sur la voie, per-

mettez-moi d'espérer, monsieur le baron, qu'à l'occasion je pourrai compter sur votre bienveillant concours.

— Tout ce que je pourrai faire convenablement pour vous, monsieur, je le ferai avec plaisir.

Philippe Daubray s'inclina, et se leva pour partir.

Mais à ce moment, Mlle de Villiers, simplement mais élégamment vêtue d'une robe de soie noire, entra dans le salon.

Avec une grâce et une aisance charmantes, elle s'avança vers le jeune homme, et, en lui adressant un sourire de reconnaissance, elle l'invita d'un geste à reprendre son siège.

La conversation s'engagea discrètement d'abord et ne tarda pas à devenir plus vive et plus animée. On parla musique, peinture, et chaque mot prononcé par l'un trouvait un écho dans le cœur des autres. Les mêmes sentiments nobles et généreux étaient communs à tous les trois : aussi quelques heures suffirent-elle pour établir entre eux une sincère cordialité.

Lorsque, à une heure, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi, M. de Villiers se tourna vers Philippe Daubray et l'invita à partager leur repas.

— Acceptez, dit-il, c'est bien le moins que je fasse cela pour celui qui m'est adressé par mon ami le comte de Montrou.

Philippe céda, et passa l'après-midi au château.

M. de Villiers était devenu rêveur, il parlait moins, et, plusieurs fois, Daubray surprit son regard profondément fixé sur lui.

Au moment même tandis que le jeune homme, à l'autre bout du salon, examinait un tableau, il murmura :

— C'est étrange... quelle ressemblan-

ce ! C'est tout le portrait de ce pauvre Henri de Roncey, tel qu'il était il y a vingt-cinq ans. Mais, non, ajouta-t-il il faudrait donc qu'il y eût là un mystère. . . C'est impossible.

Et il secoua la tête comme pour chasser une pensée dont il ne pouvait se défaire.

Au mois de novembre, les jours sont courts, et en voyant que la nuit n'allait pas tarder à venir, Philippe Daubray se disposa à partir.

Mlle de Villiers, occupée des soins de la maison, s'était excusée, et depuis près d'une heure, était remontée dans son appartement.

Philippe s'approcha de M. de Villiers.

— Permettez-moi, monsieur le baron, dit-il, de vous remercier de la bonté que vous m'avez témoignée ; soyez sûr que j'en conserverai le souvenir. Oserai-je vous prier, ajouta-t-il, de présenter mes respectueux hommages à Mlle de Villiers.

— Vous pouvez y compter, répondit le baron. J'espère, monsieur, que nous aurons le plaisir de vous revoir.

— Puisque vous le permettez, monsieur le baron, je profiterai de votre autorisation.

Il se dirigea vers la porte.

M. de Villiers était en proie à une grande hésitation. Au moment où Philippe Daubray allait franchir le seuil, il posa la main sur son bras et le fit rentrer dans le salon.

— Vous m'avez inspiré, dit-il, un intérêt qui peut paraître extraordinaire, puis-que je vous connais depuis quelques heures à peine ; mais je crois vous avoir bien jugé et ne pas me tromper sur votre compte. Ecoutez bien ce que je vais vous dire, Monsieur Daubray. Connaissez-vous le marquis de Roncey ?

— Non, monsieur le baron ; c'est la pre-

mière fois que ce nom frappe mes oreilles.

— Le marquis de Roncey, reprit M. de Villiers, habite au château de Roncey, qui est situé à une lieue d'ici au plus sur la route de Pontarson. C'est un beau vieillard de soixante-quinze ans, d'une santé encore forte et robuste. Allez le voir, Monsieur Daubray. Le marquis a une très belle collection de tableaux ; vous êtes artiste, vous-même, peintre déjà célèbre ; votre visite paraîtra donc toute naturelle, et vous serez parfaitement accueilli.

— Mais... pourquoi ? commença Philippe Daubray, dont le visage exprima un indiscible étonnement.

— Je ne puis m'expliquer davantage, continua M. de Villiers en l'interrompant, seulement, si le marquis entre en conversation avec vous, ce qui est très vraisemblable, soyez habile, perspicace. Parmi ces tableaux, il en est un surtout que je vous recommande de ne pas oublier, c'est un portrait que vous trouverez dans le salon.

Le baron lui tendit la main, et Philippe s'éloigna, réfléchissant à ce qu'on venait de lui dire.

Dans l'avenue du parc, il rencontra deux hommes qui se dirigeaient vers le château. Le premier, qui marchait quelques pas en avant de son compagnon était Constantin Béchard, que Philippe reconnut et à qui il se contenta d'adresser un regard dédaigneux. Mais, quand il arriva près de l'autre, François Béchard, le père de Constantin, il eut un tressaillement ; une exclamation faillit s'échapper de sa bouche, et il s'arrêta l'espace d'une seconde.

François Béchard observa ce mouvement et toisa le jeune homme de la tête aux pieds ; mais voyant que ni sa figu-

re, ni sa personne n'évoquaient en lui aucun souvenir, il continua son chemin.

— C'est singulier ! Je ne me trompe pas, murmura Philippe Daubray, en se retournant, cet homme, c'est bien celui que j'ai vu, une nuit, à l'auberge du "Tournebride", dans le Finistère, il y a trois ans. Oh ! non, ce n'est pas sans motif que Dieu m'a inspiré l'idée de venir dans ce pays. Il faudra que je parle à M. de Villiers... Il le faut absolument.

Pendant que Philippe réfléchissait à la rencontre qu'il venait de faire et aux obligations qu'elle lui imposait, les Béchard se rendaient au château, où nous les précéderons de quelques minutes.

Au moment où M. de Villiers venait reconduire Philippe Daubray, un domestique lui remit un billet...

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. de Villiers.

— Une lettre qui a été apportée par une personne que nous ne connaissons pas et qui a recommandé de vous la faire parvenir sans retard.

— C'est bien, merci.

M. de Villiers monta à son appartement, qui était voisin de celui de sa fille, et ouvrit la lettre, croyant qu'elle était simplement une demande de secours adressée par quelque personne indigente.

Mais à peine eut-il jeté les yeux dessus que son visage exprima la plus extrême surprise.

Il la lut à plusieurs reprises, et passa ensuite dans l'appartement de Mlle de Villiers.

Celle-ci était seule.

— Marguerite, dit-il en lui tendant la lettre, lis cela.

La jeune fille prit la lettre, et ses yeux cherchèrent avant tout la signature.

— De Raoul ! s'écria-t-elle ; une lettre de mon frère !

— Oui, répliqua M. de Villiers ; mais lis.

Marguerite lut la lettre, et son émotion fut si forte qu'elle fut obligée de s'appuyer contre la cheminée.

Voici ce que disait cette lettre :

"Cher père et chère soeur, quoiqu'il arrive d'étrange et d'inexplicable, ne vous étonnez pas ; contre des ennemis aussi habiles que les nôtres, on ne peut lutter que par la ruse, c'est-à-dire avec leurs propres armes. Depuis un an je suis en France, avec un congé régulier... Pendant dix mois, j'ai vécu au milieu de nos ennemis, les servant pour mieux surprendre leurs secrets, et, depuis quelques jours, je suis près de vous, continuant mon oeuvre, que j'espère conduire à bonne fin. Mais pour cela, le secret le plus absolu est indispensable, et je serai privé du plaisir de vous embrasser. Si nous nous rencontrons, je serai un inconnu pour vous, mais vous savez combien il me faudra de force et de volonté pour ne pas me jeter dans vos bras. Quelque pénible que cela soit pour vous, il est indispensable pour le succès de mon entreprise, que vous soyiez, à l'apparence, en bons termes avec les Béchard. Ne découragez donc pas leurs espérances, et courage !

RAOUL."

— Eh bien ? dit M. de Villiers lorsque sa fille eut achevé de lire la lettre...

— Ce cher Raoul ! répliqua Marguerite ; voilà ce qui explique son long silence. Je le connaissais trop bien pour croire possible qu'il nous abandonne au milieu de nos difficultés.

— Tu as vu la recommandation qu'il nous fait ?

— Oui, et vous reconnaissez, mon père, qu'elle est d'accord avec les conseils que

j'ai pris la liberté de vous donner moi-même.

— Et tu auras le courage de jouer ce rôle, mon enfant ?

— Oui, mon père, quoiqu'il m'en coûte. Dieu, d'ailleurs, qui connaît les motifs qui nous guident, nous pardonnera.

On frappa à la porte, et Annette annonça que M. Béchard et son fils demandaient à voir M. le baron.

— Le moment de commencer l'épreuve ne s'est pas fait attendre, dit M. de Villiers.

— Descendez, cher père, et je vous rejoindrai dans un instant.

M. de Villiers embrassa sa fille et sortit.

Il trouva, en bas, M. Béchard et son fils, qu'il invita à entrer dans le salon et qu'il accueillit avec une dignité froide, mais courtoise.

M. Béchard présenta son fils, à qui le baron adressa quelques mots de félicitation sur son arrivée au pays.

— Vous avez eu une visite, tout à l'heure, monsieur le baron, dit soudainement M. Béchard...

M. de Villiers le regarda, et ne parut pas comprendre.

— Nous nous sommes croisés dans l'avenue avec un jeune homme, et nous avons pensé qu'il venait du château, reprit Béchard.

— Ah ! oui, répondit M. de Villiers, un artiste, un peintre, qui a bien voulu trouver quelque mérite à deux ou trois tableaux que je lui ai fait voir.

M. Béchard se trouva rassuré. Ce mot "artiste" équivalait pour lui à "l'homme de rien", un malheureux toujours en lutte contre la misère. Cependant, il demanda, avec une pointe d'inquiétude.

— Ces tableaux dont vous parlez, vous

n'avez pas l'intention de les vendre, monsieur le baron ?

— Du tout, soyez tranquille, répondit celui-ci.

Il y eut un nouveau silence.

M. Béchard fut encore le premier à le rompre.

— Est-ce que nous n'aurions pas le plaisir de voir Mlle de Villiers, dit-il.

— Ma fille sait que vous êtes ici, répondit le baron, et elle va descendre.

M. Béchard s'inclina avec un sourire de satisfaction.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Mlle de Villiers entra.

Il faisait déjà sombre, de sorte qu'on ne voyait pas très clair dans le salon.

Après s'être avancé vers la jeune fille, M. Béchard attira son fils par le bras et dit :

— Permettez-moi, mademoiselle...

Un domestique venait de poser une lampe sur la table, et la lumière éclaira en plein la figure de Constantin Béchard et celle de Mlle de Villiers.

Marguerite demeura calme, et même un sourire dédaigneux passa sur ses lèvres. Mais M. Constantin fut comme foudroyé en reconnaissant en Marguerite, la jeune fille que, le matin, il avait traitée avec un sans-gêne si cavalier. Il hésita, balbutia, et son embarras fut tel que son père fut sérieusement alarmé.

— Constantin, dit-il, qu'as-tu donc et qu'est-ce que cela signifie ? Tu n'as pas, subitement, perdu la raison ?

Mais Constantin ne jugea pas à propos de répondre.

M. de Villiers et Béchard se tournèrent vers la jeune fille, comme pour lui demander l'explication de cette scène.

Celle-ci toujours calme, mais d'un ton qui ne témoignait d'aucun ressentiment, répondit à leur interrogation :

— M. Constantin Bécharde et moi nous sommes déjà rencontrés. Nous ne sommes plus étrangers l'un à l'autre.

— Comment, que dites-vous ? s'écria Bécharde. Tu ne m'avais pas parlé de cela, Constantin ! Mais non, ajouta-t-il, c'est impossible, il est arrivé seulement d'hier soir... Tu ne trouves donc pas une parole à répondre ?

Et il secoua son fils par le bras.

— Après tout, dit-il, le mal n'est pas si grand ; la vérité est que, ce matin j'ai commis une sottise, et je me suis conduit comme un idiot. Je me dirigeais vers le château, avec le désir d'être admis à saluer M. le baron et à présenter mes hommages à Mlle de Villiers, lorsque j'ai rencontré une jeune fille, et ne devinant pas, à cause de la simplicité de sa toilette, qui elle était, je lui adressé quelques compliments.

Le front de M. Bécharde s'était assombri.

— Mais, reprit M. Constantin avec un accent d'humilité bien joué, je reconnais ma faute et j'espère que Mlle de Villiers, que j'honore et respecte, daignera me la pardonner.

M. de Villiers, impassible, ne souffla pas mot.

— Allons, mademoiselle, ajouta M. Bécharde en levant sur la jeune fille un regard suppliant, puisqu'il regrette ce qui est arrivé, ne soyez pas trop sévère. Ecoutez la bonté et la générosité de votre cœur.

— Si M. Constantin Bécharde trouve qu'il a des torts, répliqua Mlle de Villiers, c'est à lui de se conduire, à l'avenir, de façon à les faire oublier.

— Soyez tranquille, mademoiselle, s'écria M. Bécharde, je réponds de lui, j'espère que cet incident ne laissera pas dans votre esprit une trop fâcheuse impres-

sion, car vous savez quels projets nous avons formés...

— Mais, répliqua vivement Mlle de Villiers, vous n'oubliez pas, de votre côté les conditions du contrat...

— Non, mademoiselle, — et elles seront fidèlement exécutées.

La visite se prolongea encore quelque temps, et enfin les Bécharde se levèrent et partirent.

Ce fut un grand soulagement pour Mlle de Villiers qui, dès qu'elle se trouva seule avec son père, se jeta dans ses bras, et eut peine à retenir ses larmes.

— Chère et noble enfant ! murmura M. de Villiers, en la pressant sur son cœur.

IX

LES TROIS PORTRAITS

Philippe Daubray n'avait cessé de réfléchir à ce que lui avait dit le baron de Villiers, et dès le lendemain il se dirigea vers le château de Roncey.

Le temps avait changé durant la nuit ; le vent avait tourné au Nord, et la terre, les arbres étaient couverts d'un givre épais.

Philippe marchait d'un pas rapide, se demandant quel prétexte, il invoquerait pour se présenter ainsi dans une demeure dont les maîtres lui étaient inconnus, et il prépara d'avance son entrée.

Mais, souvent les choses tournent tout autrement qu'on ne les avait prévues. Il y a des jours, des semaines où l'on ne réussit à rien, et d'autre fois, les difficultés disparaissent devant nous comme par enchantement.

Philippe Daubray était dans un de ces jours heureux.

En approchant de sa destination, il avait ralenti le pas, et son assurance pré-

mière avait fait place au doute et à l'hésitation.

Peu à peu le soleil s'était levé, et ses rayons frappaient obliquement sur la terre durcie.

En tournant la route qui conduisait au château de Roncey, Philippe aperçut devant lui un vieillard, à l'air digne et vénérable, qui, s'appuyant sur une canne, paraissait faire une promenade. C'est du moins ce qu'en pensa Daubray, d'après la façon dont il marchait, s'arrêtant fréquemment à examiner les champs, les arbres et jusqu'aux barrières près desquels il passait.

Il y avait certainement dans son examen l'attention et l'intérêt du propriétaire.

Philippe le suivit quelque temps à distance, se demandant si ce vieillard n'était pas le marquis de Roncey lui-même, lorsqu'il le vit, tout à coup, glisser et tomber.

En quelques secondes, il fut près de lui, et l'aïda à se relever.

— Vous n'êtes pas blessé, vous ne vous ne vous êtes pas fait de mal? demanda Philippe.

— J'espère que non, répondit le vieillard, qui parut être étonné de la présence d'un étranger. Mon pied a posé sur un morceau de glace, et, vous le voyez, ajouta-t-il en souriant, je ne suis plus solide sur mes jambes.

Il essaya de marcher, mais il ne put le faire qu'en boitant visiblement.

— Si j'osais, monsieur, dit Philippe avec respect, je prendrais la liberté de vous offrir le secours de mon bras: vous paraissez souffrir.

Le vieillard le regarda avec curiosité, et ses yeux demeurèrent plusieurs secondes fixés sur lui.

Philippe, dans une attitude pleine de di-

gnité et de convenance, attendit sa réponse.

— Merci, monsieur, dit enfin le vieillard; mais qui êtes-vous? comment vous êtes-vous trouvé là, si à point...

— L'explication est très simple, répondit Philippe: je suis artiste peintre; M. le baron de Villiers que j'ai l'honneur de connaître, m'a vanté certains tableaux que possède M. le marquis de Roncey dans sa galerie, et j'allais commettre une indiscretion, c'est-à-dire solliciter de M. le marquis, l'autorisation de voir ces tableaux.

Le vieillard avait écouté avec une sorte d'anxiété, et à mesure que le jeune homme parlait, son visage reflétait, les émotions auxquelles il était en proie. Philippe l'entendit murmurer:

— C'est étrange, cette voix éveille en moi les échos du passé... et ces traits, cette ressemblance...

Puis, secouant la tête, comme pour chasser l'idée qui l'assiégeait, il s'adressa à Philippe:

— Je suis vieux, jeune homme, il faut donc excuser mes distractions. Mon imagination a, parfois, de singulières fantaisies. Mais, continua-t-il, vous disiez que vous vouliez voir les tableaux du marquis de Roncey.

— C'est mon désir, répondit Philippe.

— Il sera satisfait; mais vous serez, je le crains désillusionné, car ces tableaux, à l'exception d'un ou deux, n'ont pas la valeur que vous leur attribuez.

Philippe le regarda avec étonnement.

Le vieillard comprit son interrogation muette et répondit:

— Je suis le marquis de Roncey; venez.

Il prit le bras de Philippe Daubray, et ils se dirigèrent vers le château, dont ils étaient, d'ailleurs, peu éloignés.

En marchant, le marquis ne cessait d'examiner Philippe, et son émotion, son agitation ne faisaient que croître.

Ce fut au point que le jeune homme ne put dissimuler l'étonnement que lui causait l'attention dont il était l'objet.

— Excusez-moi, dit le marquis; mais la nature a des caprices bien étranges : vous me rappelez de la façon la plus vive mon fils aîné, mon cher, mon brave Henri...

Philippe Daubray tressaillit ; et il lui fallut faire un violent effort pour rester calme.

— Il y a de l'émotion, des larmes dans votre voix, monsieur le marquis, dit Philippe ; ce fils que vous paraissez tant aimer...

— Il y a vingt-cinq ans qu'il est mort, répondit M. de Roncey, et depuis vingt-cinq ans je le pleure ; son souvenir, son image ne sont pas sorties de mon cœur. En vous voyant, je me trouve reporté à vingt-cinq ans en arrière, parcourant cette même route, appuyé sur son bras, comme en ce moment je fais avec vous. Vous verrez un portrait dans le salon.

Philippe s'inclina.

— Et, monsieur le marquis, dit-il en hésitant, vous n'avez pas d'autres enfants ?...

— Si, répondit M. de Roncey, j'ai un second fils, Léonard.

Il prononça ces mots d'un ton qui ne permettait pas d'insister et le reste du chemin se fit en silence.

Au lieu d'entrer par la grande porte, ils passèrent derrière les jardins, suivirent une allée bordée de charmilles, et pénétrèrent dans la maison sans que personne se fût aperçu de leur présence.

Le marquis conduisit Philippe à l'entrée d'une galerie qui était éclairée par en haut, et qui était garnie à droite et à

gauche, d'un nombre assez considérable de tableaux.

— Voici ma collection, dit le marquis ; elle est en partie l'œuvre de mon père et mon seul mérite est d'y avoir ajouté quelques toiles de nos peintures modernes, une entre autres, qui est, paraît-il, d'un jeune artiste d'avenir et qui a été décoré à la dernière Exposition. Elle m'a été cédée par un de mes amis qui en avait fait l'achat à Paris. Venez, je vais vous la faire voir.

Philippe suivit le marquis et, quelle ne fut pas son émotion, lorsqu'il se trouva en face de son dernier tableau, celui dans lequel il avait fait passer toute son âme et qui avait définitivement consacré sa réputation.

Cependant, il demeura calme, froid, et, aux éloges enthousiastes du marquis, il répondit par quelques critiques de détails très justes.

— Vous êtes bien sévère, jeune homme, fit observer le marquis ; car tous les connaisseurs sont unanimes à déclarer que cette toile est un chef-d'œuvre !

Philippe sourit et éprouva, malgré lui, un sentiment d'orgueil.

Ne lui en faisons pas un reproche, car il est un exemple de ce que peut le talent quand il est soutenu par une volonté ferme, inébranlable. Philippe avait passé ses premières années dans une chaumière ; plus tard, il n'avait eu ni père ni mère pour charmer son enfance, pour le guider de leurs conseils, pour le relever dans ses moments de défaillance et de découragement. Il avait grandi seul, travaillé seul ; car, malgré toute son affection, la mère Heussebrot, n'était pas de nature à le comprendre, à lui tenir lieu de parents dont il était privé. C'est tandis qu'il passait quelques jours dans la famille d'un de ses amis et en étant témoin de son bon

heur, qu'il avait été saisi au coeur de ce besoin d'aimer, de recevoir les caresses d'une mère qu'il n'avait jamais connue, mais qui existait peut-être encore, et qu'il avait entrepris ces recherches auxquelles nous assistons.

— Je suis obligé de vous quitter, dit le marquis de Roncey à Philippe, mais je vous trouverai dans le salon. Si vous le désirez, je vais vous envoyer l'un des domestiques pour vous guider.

— Merci, monsieur le marquis, je préfère être seul, répondit Philippe.

— Alors, à bientôt ; si, ajoutait-il il y a un de ces tableaux que tente votre pinceau, vous serez parfaitement libre de le copier.

Rsté seul, Philippe Daubray parcourut rapidement la galerie, en ne jetant qu'un regard discret sur les différents tableaux, et se rendit dans le salon.

L'ameublement en était d'un style sévère et datait d'une époque déjà ancienne. Un bon feu brûlait dans la cheminée.

L'attention de Philippe se porta immédiatement sur deux portraits placés à une certaine distance l'un de l'autre, et qui formaient pendant.

Celui de gauche représentait un jeune homme aux traits fins, à l'air noble et distingué ; l'expression de sa figure était souriante, heureuse, et l'on se sentait attiré vers lui par une sympathie irrésistible. Ce jeune homme paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans.

En le contemplant, Philippe Daubray demeura comme fasciné, et fut en proie à d'indicibles émotions ; il y avait entre lui et le portrait une telle ressemblance qu'il était impossible de n'en être pas frappé.

Enfin, secouant le charme qui le retenait immobile, il s'approcha de l'autre tableau.

Celui-ci représentait également un jeune homme. Il existait un certain rapport de famille avec le précédent, mais là s'arrêtait toute similitude. Autant l'âme, la générosité brillaient dans les regards de l'un, autant l'autre était froid et sévère.

Philippe Daubray sentit une répulsion invincible.

Mais tout à coup, il tressaillit ; il avait remarqué au petit doigt de la main gauche une bague ornée d'un gros diamant.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce que cet homme serait mon père ? mais pourquoi m'aurait-il repoussé loin de lui ? qui me donnera la solution de ce mystère ?

Il alla se poser devant l'autre portrait, et son visage reprit peu à peu une expression souriante.

Ses réflexions étaient si profondes qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Le marquis de Roncey, et, un autre homme entrèrent dans le salon.

M. de Roncey fit un signe de la main, et ils s'arrêtèrent sur le seuil, en proie à un véritable saisissement. La lumière du jour éclairait à la fois le portrait et la tête de Philippe Daubray, et l'on aurait juré que l'un n'était qu'une copie de l'autre.

— C'est merveilleux ! s'écria le marquis. Comment expliquer cette ressemblance ?

Au son de cette voix, Philippe se retourna.

— Monsieur, dit M. de Roncey, j'ai parlé à mon fils Léonard de notre rencontre, et il a tenu à vous voir.

Philippe salua.

Mais le fils de M. de Roncey trembla et recula comme si un fantôme se fût dressé devant lui.

Philippe observa cette agitation.

— Monsieur le marquis, dit-il, veuillez excuser ce que mes paroles pourraient

avoir d'indiscret ; mais votre fils, celui que représente ce portrait, — et il indiqua le tableau à gauche, — lorsqu'il est mort, était-il marié ?

Le marquis hésita, se demandant s'il devait répondre sur un sujet qui concernait ses plus chères affections.

— Je vous en supplie, monsieur le marquis, reprit Philippe d'une voix émue, si j'ose vous interroger ainsi, c'est qu'il s'agit pour vous et pour moi d'une question du plus haut intérêt.

— Oui, monsieur, il était marié, répondit M. de Roncey de plus en plus agité.

— Et il avait un fils ? s'écria Philippe.

— Un fils qui a trouvé la mort en même temps que son père.

— Je l'ai vu moi-même disparaître dans les flots, ajouta Léonard, qui, jusqu'alors, avait gardé le silence.

Philippe se tourna vers ce dernier.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il, en le regardant avec hauteur ; cet enfant n'est pas mort.

— Monsieur ! s'écria Léonard de Roncey d'un air menaçant ; qu'est-ce à dire ? Vous osez me donner un démenti ici, dans la maison de mon père ! Vous oubliez à qui vous parlez !

Le marquis s'étant approché vivement.

— Vous venez de prononcer des paroles bien graves, jeune homme, murmura-t-il avec anxiété... Avez-vous réfléchi à ce que vous dites ?...

— Je répète, monsieur le marquis, répliqua Philippe, que l'enfant de votre fils n'a pas péri ainsi qu'on vous l'a raconté.

— En vérité, c'est insensé, et je ne conçois pas, mon père, que vous écoutiez la divagation d'un homme dont nous ne savons même pas le nom ! On n'a jamais vu pareille audace ! Monsieur croit qu'il est permis de s'introduire dans une famille et

de troubler son repos par les mensonges les plus effrontés. Avec votre permission, mon père, je vais montrer à monsieur comment nous traitons les imposteurs.

Il s'avança vers Philippe d'un air menaçant mais le marquis l'arrêta.

— Patience, Léonard, dit-il, je veux parler à monsieur... Mon fils a raison, monsieur, ajouta-t-il, nous ignorons jusqu'à votre nom... Qui êtes-vous ? Comment vous nommez-vous ?

— Ce que je suis, monsieur le marquis, répondit Philippe, je vous l'ai dit : je suis peintre. Quant à mon nom, je n'en ai pas, car celui qu'on m'a attribué n'est assurément pas le mien.

— Mais ce nom sous lequel vous êtes connu, quel est-il ?

— Philippe Daubray.

— Vous seriez l'auteur du tableau que je vous ai montré tout à l'heure ?

— Oui, monsieur le marquis..

M. de Roncey était en proie aux sentiments les plus divers ; il doutait que celui à qui il parlait eût complètement sa raison. Toutefois, il reprit au bout d'un instant de silence :

— Vous disiez que l'enfant de mon fils n'avait pas péri dans les flots... Vous savez donc ce qu'il est devenu ?

— Oui, monsieur ; il fut volé par un homme qui le confia à une pauvre femme, à qui il envoya annuellement une somme pour le prix de ses soins.

— Et cet homme, demanda le marquis, il se fit connaître ?

— Au contraire, il vint en se cachant comme un malfaiteur, déposa l'enfant et s'enfuit. Mais celle à qui il avait remis l'enfant avait eu le temps de faire une observation, c'est qu'il portait au petit doigt de la main gauche une bague ornée d'un gros diamant.

Machinalement, Léonard de Roncey ca-

cha sa main derrière lui.

— Et cet enfant, demanda le marquis, qu'est-il devenu ?

— Il a grandi sous le nom qu'on lui avait prêté, sous le nom de Philippe Daubray.

Il était visible que le marquis souffrait horriblement ; car ce qu'il venait d'entendre réveillait dans son esprit des soupçons, des doutes qu'il avait conçus autrefois et que le temps n'avait jamais complètement dissipés.

Ses regards se portèrent sur son fils et il fut frappé de sa pâleur.

— Ce que vous avez avancé, monsieur, dit-il en s'adressant à Philippe, est bien grave, et si vous êtes réellement le grand artiste qui a signé ses oeuvres "Philippe Daubray," j'imagine que ce n'est pas légèrement que vous avez agi, car il est évident que le motif que vous avez allégué pour vous introduire ici n'était qu'un prétexte...

— J'espère que vous ne pouvez en douter, mon père, fit observer Léonard, cet imposteur...

— Laissez-moi parler, mon fils, reprit le marquis, l'accusation qu'on fait peser sur vous est tellement grave que vous devez avoir à coeur de la mettre à néant.

— Le fait seul de l'entendre n'est-il pas une injure pour moi ! s'écria Léonard.

Sans répliquer à cette observation, le marquis se tournant vers Philippe Daubray continua :

— Vous comprendrez, monsieur, qu'il ne suffit pas d'une ressemblance même aussi frappante que celle que vous avez avec mon fils pour être autorisé à réclamer une place dans notre famille ; il faut en outre, des preuves... en avez-vous ?

— J'ai le témoignage de la femme qui m'a élevé, et qui est prête à certifier que ce que j'ai dit est la vérité...

— Ensuite ?

— J'ai les vêtements dont j'étais enveloppé lorsqu'on m'a abandonné à la pitié d'inconnus. Je les ai conservés avec un soin précieux...

— Est-ce tout ? demanda le marquis.

— Non, monsieur, répondit Philippe avec émotion. Dieu qui, sans doute, avait ses desseins, voulut que mon ennemi oubliât un médaillon qui était suspendu à mon cou.

Léonard de Roncey tressaillit et des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Un médaillon, répéta le marquis avec anxiété.

— Le portrait de ma mère, sans doute, reprit Philippe avec des larmes dans la voix. Une charmante jeune femme, avec des cheveux blonds, des yeux bleus, un sourire angélique sur les lèvres !... Oh ! ma mère ! je la rencontrerais entre mille que mon coeur la reconnaîtrait sur-le-champ et crierait : C'est elle !

— Et ce médaillon, vous l'avez ? demanda le marquis.

— Sur moi, oh ! non. Ceux qui m'ont séparé de ma mère pourraient vouloir me l'enlever, et je l'ai serré précieusement en lieu sûr.

— Suivez-moi, dit le marquis.

Et il conduisit Philippe dans une pièce voisine dont les murs étaient ornés de plusieurs portraits de femmes.

Philippe n'eût pas plutôt promené ses regards autour de lui, qu'il s'avança vivement vers l'un de ces portraits en s'écriant :

— C'est elle, c'est ma mère !

M. de Roncey fut impuissant à cacher son émotion.

— Oh ! monsieur, continua Philippe, au nom du ciel, je vous en conjure, dites-moi si elle vit, si je puis espérer la voir ?...

— Oui, celle que représente cette toile est vivante, répondit le marquis.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme dans un transport de joie. Elle est ici, peut-être ; dans cette maison ?

— Non, elle habite en Bretagne, au manoir de l'Argentaye.

— J'irai l'y trouver, dit Philippe avec enthousiasme. Elle, du moins, ne méconnaîtra pas son fils.

Léonard s'était tenu près du seuil de la porte et n'avait pas perdu un mot de cette dernière scène.

— Jeune homme, dit le marquis lentement et avec un accent de tristesse, soyez prudent ; mais si vous pouvez prouver que ce que vous avez dit est vrai, que vous êtes réellement le fils de celui dont le souvenir est toujours dans mon cœur, revenez, mes bras vous seront ouverts.

— Je reviendrai, monsieur le marquis.

Philippe Daubray salua, passa froidement près de Léonard et sortit.

X

COMMENT PHILIPPE DAUBRAY ACCUEILLIT LES OUVERTURES DE LÉONARD DE RONCEY

Le lendemain de sa visite au château de Roncey, Philippe Daubray était dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel Saint-Jacques, où il était descendu à Saint-James, lorsqu'on lui annonça que quelqu'un demandait à lui parler.

Avant même qu'il eût répondu, un homme poussa la porte et s'avança dans la

C'était Léonard de Roncey.

Sur un signe de Philippe, le domestique se retira.

— Ma présence ici vous étonne, dit Léonard. Cependant, après ce qui s'est pas-

sé hier, vous deviez bien vous attendre à ce que les choses n'en resteraient pas là.

— Veuillez vous expliquer, monsieur, répliqua Philippe, qui s'était levé et placé en face de Léonard.

Celui-ci alla s'assurer qu'il n'y avait personne à portée de les entendre, ferma la porte et revint près de la cheminée.

— Monsieur Daubray, dit-il, je ne veux pas entrer dans la discussion des faits que vous avez avancés en présence de mon père, non plus que du roman que vous avez construit sur une ressemblance extraordinaire, sans doute, mais qui ne prouve rien, du moment où d'autres témoignages, des témoignages irrécusables ne viendront pas l'appuyer.

— Monsieur... commença Philippe.

— Je vous en prie, laissez-moi achever, continua Léonard en l'interrompant, vous répondrez après. Vous êtes jeune, enthousiaste, et à votre âge, on se sent l'énergie et la volonté de renverser tous les obstacles. Mais avez-vous réfléchi aux difficultés de votre situation ? Depuis vingt-cinq ans, un enfant est mort ; sa mère elle-même l'a vu périr presque sous ses yeux, et vous croyez qu'il vous suffira de dire aujourd'hui : "Non, cela n'est pas ; cet enfant que l'on pleure depuis tant d'années existe, et c'est moi. Ce serait insensé, et heureusement, le Code a des lois qui garantissent les familles contre de pareilles impostures.

Philippe frémissait et avait peine à contenir son impatience.

— Eh bien ? monsieur, en admettant ce que vous dites, où voulez-vous en venir ? s'écria-t-il.

— Je désirerais, d'abord, vous bien montrer les dangers de la route dans laquelle vous paraissiez disposé à entrer, répondit Léonard.

— Ce témoignage d'intérêt me touche

peu, répliqua Philippe, et je ne pense pas que ce soit uniquement par bienveillance pour moi que vous avez pris la peine de vous déranger.

Léonard se mordit les lèvres

— Vous êtes sévère, jeune homme, dit-il, et cependant je suis venu vers vous avec des dispositions bienveillantes.

— Voyons ces dispositions, demanda Philippe d'un air ironique.

— A tort ou à raison, reprit Léonard, mon père n'est pas resté indifférent à votre regard, et il serait assurément heureux de tout ce qui contribuerait à l'amélioration de votre situation, de votre avancement dans le monde...

Philippe, en voyant la voie dans laquelle la conversation s'engageait, comprit quels avantages il pourrait en tirer.

— Eh bien, monsieur, dit-il avec calme.

— Il serait disposé, continua Léonard, à faire un sacrifice pour vous, à vous assurer une position indépendante...

— Monsieur ! s'écria Philippe, impuissant à retenir son indignation, pour qui me prenez-vous donc pour que vous osiez m'offrir de l'argent ?

— Encore une fois, je vous en prie, ne vous emportez pas ainsi, ou nous n'arriverons pas à nous entendre, dit Léonard. Mon intention est tout autre que celle que vous m'attribuez...

— Alors, monsieur, parlez clairement et sans détour...

— Vous êtes peintre, artiste de talent, répliqua Léonard, eh bien ! nous vous commanderons des tableaux dont vous fixerez vous-même le prix, et cela jusqu'à ce que vous soyez arrivé à la renommée et à la fortune. D'ailleurs, ajouta-t-il, ces tableaux qui ne seront jamais mis en vente, acquerront une grande valeur, de sorte qu'après tout, nous aurons fait une excellente affaire.

Philippe Daubray eut un sourire de mépris.

— Et, demanda-t-il, en retour de cette... protection que vous m'accorderez, qu'exigez-vous de moi ?

Léonard hésita.

— Vous êtes perspicace, Monsieur Daubray, dit-il avec embarras, et je pense que vous m'avez compris...

— Parfaitement monsieur : il ne me reste plus qu'une question à vous adresser : M. le marquis, votre père, connaît-il la démarche que vous êtes venu faire auprès de moi ?

— Je vous l'ai dit, répondit Léonard ; mon père approuvera toute mesure qui aura pour effet de vous être utile.

— Je vous demande reprit Philippe, si cette proposition de tout à l'heure, vous l'avez faite au nom de M. de Roncey ou en votre nom seul ?

Il fixa son regard sur Léonard et lut dans ses yeux ce qu'il voulait savoir.

— En un mot, monsieur, reprit Philippe d'un ton froid et dédaigneux, vous me demandez, en retour d'avantages que vous me promettez, de renoncer au nom et aux droits qui m'appartiennent et de prendre l'engagement de ne jamais les réclamer ?

Léonard fit un signe d'assentiment.

— Ainsi donc, vous avouez que je suis bien véritablement le fils de Henri de Roncey, votre frère, et que...

Léonard bondit, et son visage se couvrit d'une pâleur livide...

— Je n'ai pas dit cela, s'écria-t-il.

— Si cela n'était pas, répliqua Philippe froidement, pourquoi donc seriez-vous ici ? Croyez-vous donc que je sois dupe de ces sentiments que vous affectiez et que je ne comprenne pas les motifs de votre conduite ? Vous m'avez trouvé résolu à poursuivre le redressement d'un tort, d'un crime dont j'ai été victime : vous

avez mesuré le péril qui vous menace dans votre sécurité et dans vos intérêts ; pour le détourner vous avez fait la part du feu et vous êtes venu m'offrir de l'argent. N'est-ce pas cela ?

— En admettant que les choses soient ainsi, ne serait-il pas plus sage, de votre part, d'accepter des offres raisonnables, que d'engager une lutte dans laquelle vous succomberiez infailliblement.

Philippe se dressa de toute sa hauteur.

— Quelle opinion avez-vous donc de l'humanité ! dit-il que vous puissiez croire qu'un homme qui a, toute sa vie, été privé des caresses d'une mère, dont l'enfance et la jeunesse se sont écoulées dans la tristesse et presque dans la solitude, consente à renoncer, pour de l'argent, à l'espoir unique qui l'a soutenu dans ses heures de désolation, à l'espoir d'embrasser celle dont l'image est gravée dans son cœur !

Non, monsieur, tous les trésors du monde seraient à mes pieds que je vous dirais : Rendez-moi ma mère !

— Ainsi, vous refusez ?

— Avec le plus souverain mépris.

— Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous des conséquences, dit Léonard avec un ton menaçant. Vous devez comprendre qu'après vingt-cinq ans de possession incontestée, je ne me laisserai pas sottement dépouiller, et que, dans l'intérêt même de votre nom, de la considération de notre famille, je ne souffrirai pas qu'on évoque, devant le public, des souvenirs aujourd'hui oubliés.

— Des menaces ne m'arrêteront pas, répondit Philippe. J'irai devant moi d'un pas ferme et assuré.

Léonard de Roncey avait les sourcils froncés, et Philippe lut dans ses regards la rage, la haine auxquelles il était en

proie, et les projets coupables qu'il méditait.

Cet homme est capable de m'assassiner ! se dit-il.

Mais cette pensée n'ébranla pas sa détermination.

— Allez trouver votre mère, dit Léonard avec sarcasme, et tâchez qu'elle reconnaisse en vous le fils dont elle pleure toujours la perte.

Il prit son chapeau, se dirigea vers la porte et sortit.

Cette scène avait été pénible pour Philippe Daubray ; mais elle avait eu cet avantage, qu'elle ne lui avait laissé aucun doute sur son identité.

Après avoir passé quelques jours à Saint-James, il se disposa à retourner à Paris pour préparer l'exécution du plan qu'il avait formé ; mais, auparavant, il se rendit au château de Villiers, où nous le précéderons de quelques heures.

Aucun changement n'était survenu dans la situation des habitants du château. Le baron et Mlle Marguerite avaient continué les recherches commencées dans la tour grise, et sans résultat. Cependant, loin de se laisser abattre, ils étaient pleins de confiance et de courage ; un instinct, qu'il aurait été difficile d'analyser, leur disait que des amis travaillaient en leur faveur, et que le jour de la délivrance approchait.

François Béchard et son fils se montraient empressés ; ils laissaient rarement passer un jour sans aller au château où ils étaient reçus sans empressement, mais avec politesse. Ils avaient donc lieu à l'apparence, de se féliciter de la tournure que prenaient leurs affaires de ce côté. M. de Villiers et Marguerite restaient fidèles à leur programme et, de part et d'autre, on évitait tout sujet irritant.

Un jour que M. de Villiers et sa fille se promenaient dans l'allée du parc, ils aperçurent un homme qui suivait l'avenue et se dirigeait vers eux. Il paraissait être déjà âgé, marchait assez difficilement et ployait sous le poids d'un gros registre.

M. de Villiers s'arrêta à l'examiner.

— Enfin, dit-il, Béchard a cédé à mes insistances et finit par nous envoyer ses registres. Tu vois, Marguerite, que je n'ai pas oublié la recommandation que tu m'avais faite. Tu pourras te plonger dans les chiffres et t'en donner à coeur joie.

— Nous verrons cela, mon père, répliqua la jeune fille. Mais qui donc est cet homme ? ajouta-t-elle, je ne l'avais pas encore rencontré.

— C'est l'employé de M. Béchard, répondit M. de Villiers, celui qu'on lui a envoyé dernièrement de Paris.

Le commis, en les apercevant, quitta l'avenue et s'approcha d'eux.

— Monsieur le baron de Villiers, dit-il en saluant, et Mademoiselle Marguerite de Villiers ?

Il prononça ces paroles d'une voix émue et d'un accent qui fit tressaillir Mlle Marguerite.

M. de Villiers fut également frappé de son émotion, mais, plus calme, il garda le silence et se contenta de faire un signe de tête affirmatif.

— Voici des registres que M. Béchard m'a chargé de mettre à votre disposition, reprit le commis. Voudriez-vous me dire où je dois les porter ?

Par un mouvement soudain, Mlle de Villiers s'avança vers le commis ; mais en rencontrant son regard terne, ce regard qui, tout à l'heure, lui avait paru si brillant, elle s'arrêta, la parole expira sur ses lèvres et elle se serra contre son père.

Son animation fit place à une expression de désappointement.

— Ayez la complaisance de nous accompagner, dit M. de Villiers au commis, vous poserez ces registres dans le salon.

L'employé les suivit, plaça les livres sur la table, et puis courut s'assurer que la porte était bien fermée. Pour plus de sécurité, il tourna la clef dans la serrure.

Le baron et sa fille le regardaient faire avec étonnement.

Puis, sûr qu'ils étaient à l'abri de toute surprise, le commis, d'un geste, enleva sa perruque et sa fausse barbe et s'écria :

— Mon père ! ma soeur ! vous ne m'aviez pas reconnu.

Un cri s'échappa simultanément de la bouche de M. de Villiers et de celle de Marguerite :

— Mon fils ! mon frère !

Après que le premier moment d'effusion de joie fut passé, Raoul de Villiers se dégagea des bras de son père.

— Cette occasion pourrait me pas se représenter, dit-il, ne perdons pas un temps précieux.

— Mais comment se fait-il que tu sois ici, sous un pareil déguisement, lorsque nous te croyions avec ton régiment, sur les bords du Sahara ? demanda le baron.

— Lorsque je reçus, cher père, la lettre par laquelle vous me faisiez part des embarras de votre situation, la première, celle que vous m'écrivîtes il y a un an, des soupçons que j'avais conçus et que je ne vous avais pas communiqués, parce que je ne pouvais les appuyer de rien de positif, me revinrent à l'esprit. J'exposai franchement mes tourments à mon colonel, qui me témoignait une bienveillance particulière. Il m'obtint un congé et par des moyens que je vous ferai connaître plus tard, j'entrai, sous un nom supposé, dans la maison de banque Ravière et Cie.

— Comment ! s'écria M. de Villiers, le

banquier du colonel Montoire... celui qui...

— Oui, mon père, répondit le jeune homme, en baissant la voix. J'avais de sérieux motifs de penser que c'était là qu'avait été préparée et ourdie la machination infernale qui a causé votre ruine...

— Eh bien ! cria le baron avec anxiété.

— Et je ne m'étais pas trompé, continua le jeune homme. Je réussis assez à gagner la confiance de M. Rivière pour pénétrer ses secrets. Peu à peu, je démêlai cette trame dont la justice elle-même n'avait pu suivre les fils. Je ne puis m'expliquer davantage pour le moment, mais l'heure approche où la lumière éclatera. Toutefois, il me manquait, pour assurer le succès de mes démarches, un document et j'avais acquis la certitude qu'il était en la possession de François Béchard.

— Comment, de Béchard ? demanda M. de Villiers, avec étonnement.

— Oui, mon père, de François Béchard, le régisseur de vos propriétés ; mais ne vous étonnez pas encore, car j'aurai de bien autres révélations à vous faire. Béchard a été l'âme et l'exécuteur du vol dont vous avez été victime, lorsque vous portiez au colonel Montoire les valeurs qui vous avaient été remises par la maison Rivière.

— Mais comment cela était-il possible ? Il ignorait jusqu'au premier mot de cette affaire.

— C'est ce qui vous trompe, mon père, et je vous promets un procès émouvant pour le jour où la justice règlera ses comptes. Pour que ce jour vienne, il ne manque plus à la collection de preuves que j'ai réunies, qu'un document, comme je vous disais.

— Et ce document ?...

— Est dans le coffre-fort de Béchard. Il serait nécessaire pour que je puisse me le procurer, que j'aie quelques jours à moi, sans crainte d'être interrompu et surpris dans mes recherches. Pour cela, j'ai imaginé un plan, qui, si vous le voulez, réussira.

— Parle, mon fils, s'écria M. de Villiers. Sois en certain, tout ce qui sera possible, nous le ferons.

— J'ai si bien pris mes mesures, reprit Raoul, que Béchard et son fils sont à cent lieues de soupçonner qui je suis en réalité. J'ai si bien simulé l'indifférence, qu'ils parlent à présent, devant moi, librement. Je connais donc leurs prétentions, leurs espérances, et c'est cette connaissance qui m'a suggéré un moyen certain de les éloigner momentanément.

— Et ce moyen ? demanda M. de Villiers.

— Mon père, reprit Raoul d'un ton ferme, et sans répondre directement à la question du baron, il faut que vous et ma soeur quittiez Villiers pour quelques semaines.

Le baron et Marguerite le regardèrent avec étonnement.

— Vous allez me comprendre, dit Raoul. Nous avons, de l'héritage de ma mère, une petite propriété située dans le Finistère. Elle est inoccupée en ce moment ; il faut que vous vous y rendiez vous et Marguerite, avec l'intention d'y séjourner quelque temps. Béchard ira vous y rejoindre certainement, et j'aurai alors la possibilité d'opérer les recherches que je compte faire.

— Mais comment expliquer notre départ au milieu de l'hiver ? fit observer M. de Villiers.

— Vous donnerez pour motif que vous avez besoin du calme et de la tranquillité que vous ne trouvez pas ici, répondit Ra-

oul. D'ailleurs, je sais que cette détermination causera une vive satisfaction à Béchard, car, lui aussi, désire votre absence, afin d'être plus libre dans les fouilles qu'il fait dans la tour grise.

— Mais dit M. de Villiers, ne serait-il pas imprudent de lui laisser ainsi le champ libre.

— Soyez tranquille, mon père ; je ferai en sorte que votre exil soit de courte durée, et, d'ailleurs, je veillerai si bien que Béchard ne remuera pas une pierre dans la tour grise sans que je sache ce qu'il y a dessous.

Marguerite avait écouté cette conversation en silence, mais avec une profonde attention.

— Mon père, dit-elle, il faut suivre le conseil de Raoul.

— Soit, répliqua le baron. Quand devrons-nous partir ?

— Le plus tôt sera le mieux, répondit le jeune homme. Nous sommes aujourd'hui mardi ; pouvez-vous jeudi ?

— Nous tâcherons que ce soit jeudi, répliqua M. de Villiers.

— Il est temps que je retourne à mon poste, dit Raoul ; mon absence prolongée pourrait créer des soupçons. Quant à ces livres, ajouta-t-il, je vous les laisse ; mais il est inutile d'y rien chercher.

M. de Villiers l'interrogea du regard.

— Ils sont absolument en règle, reprit le jeune homme, et l'expert le plus habile n'y trouverait pas un centime à reprendre. Béchard, continua-t-il en baissant la voix, est trop fin pour se laisser prendre comme un vulgaire faussaire. Ce n'est pas là qu'il faudra chercher le compte de ses vols et de ses infamies.

Un bruit de pas résonna dans le corridor et quelqu'un s'approcha de la porte.

Raoul remit vite sa perruque, sa fausse barbe ; dit un dernier mot à son père et

à sa soeur et reprit son attitude de commis de M. Béchard.

Le baron et Marguerite le reconduisirent jusqu'à l'entrée avec l'indifférence apparente que commandait la présence d'un domestique.

Dans le corridor, ils rencontrèrent Philippe Daubray.

M. de Villiers lui fit signe d'entrer dans le salon, et, après avoir échangé avec Raoul une dernière poignée de main, il vint le rejoindre.

— Eh bien ! demanda-t-il, êtes-vous allé au château de Roncey ?

— Oui, monsieur le baron, répondit Philippe.

— Etes-vous satisfait de votre entrevue avec le marquis ?

— Parfaitement, j'ai acquis la certitude que je suis le fils de M. Henri de Roncey, mort il y a vingt-cinq ans.

— Et vous avez fait partager cette conviction à M. le marquis ?

— Je l'espère, répondit Philippe ; mais il me reste encore beaucoup à faire, et j'aurai de sérieuses difficultés à vaincre. J'aurai à lutter d'abord contre Léonard de Roncey, dont les droits se trouvent lésés.

— Il est vraisemblable que vous aurez en lui un adversaire résolu, fit observer M. de Villiers.

— Il ne me l'a pas dissimulé, répliqua Philippe, et, dès à présent, la guerre entre nous est déclarée.

M. de Villiers leva la tête avec surprise.

Philippe Daubray raconta sa visite au château de Roncey, et celle qu'il avait reçue postérieurement de Léonard.

— Permettez-moi de vous féliciter, monsieur, dit M. de Villiers, lorsqu'il eut achevé son récit. Je ne doute pas que vos titres et vos droits ne soient prompte-

ment reconnus. Que comptez-vous faire ?

— Mon intention est d'aller directement trouver ma mère, Mme de Roncey, qui habite le manoir de l'Argentaye, en Bretagne.

— Voilà une coïncidence étrange, fit observer M. de Villiers : nous partons jeudi prochain, ma fille et moi, pour la Jubandière, une propriété qui appartient à mes enfants et qui est voisine de l'Argentaye.

Cette nouvelle causa à Philippe une joie visible.

— Vous permettez que j'aïlle vous voir ? demanda-t-il.

— Assurément ; nous serons enchantés de vous recevoir et si je puis vous être utile, comptez sur moi.

Philippe Daubray le remercia.

Puis, après un moment de silence, il reprit avec embarras :

— Monsieur le baron, en venant ici aujourd'hui, j'avais un autre motif, un motif grave...

— Parlez, monsieur, dit M. de Villiers, qui remarqua son hésitation.

— Il y a trois ans, reprit Philippe, je me trouvais en Bretagne, un soir, dans une auberge qui portait pour enseigne : "Au Tournebride"...

— Eh bien ! s'écria M. de Villiers avec anxiété.

— Vers huit heures et demie, une voiture arriva dans ce village, l'essieu vint à casser, et, malgré le désir qu'il avait de continuer sa route, le voyageur qui était dans cette voiture fut obligé de coucher à l'auberge.

— Ce voyageur, c'était moi, dit M. de Villiers. Vous me rappelez-là un douloureux souvenir, monsieur, et je me demande pour quel motif.

— Vous allez le savoir, répondit Philippe. Comme je vous l'ai dit, moi aussi

j'étais descendu dans cette auberge. Je copiais un paysage dans les environs, et j'y résidais même pour une semaine entière. Or, vers une heure du matin comme j'étais resté à écrire des lettres pressées, j'entendis marcher dans le corridor. J'entrouvis doucement la porte, et vis un homme pénétrer dans votre chambre. J'eus un soupçon, et me demandai si cet homme n'était pas un voleur. Mais comme le silence le plus complet continua à régner, et que, le lendemain matin, je vous vis partir sans l'ombre d'une préoccupation, je me dis que sans aucun doute, c'était bien à tort que je m'étais alarmé.

— Ensuite, ensuite ? s'écria M. de Villiers : car ce n'est pas tout ?

— Quelques jours après, reprit Philippe Daubray, je partis pour l'Égypte, et ce n'est qu'au bout d'un an que j'eus connaissance du vol dont vous aviez été victime. Alors, je me rappelai cet homme, qui s'était glissé le long du passage, qui s'était introduit dans la chambre où vous dormiez...

— Mais cet homme ! s'écria M. de Villiers avec une énergie fiévreuse, qui était-il, qu'est-il devenu ?

— Cet homme, répliqua Philippe en s'approchant du baron et en baissant la voix, je l'ai rencontré après vous avoir quitté l'autre jour, il montait l'avenue du château et venait ici...

— Ici ! répéta M. de Villiers.

— Oui, ici, reprit le jeune homme. Je le reconnus parfaitement.

— Mais qui... qui était-ce ? demanda M. de Villiers en proie à une extrême agitation.

— Votre régisseur ! dit Philippe Daubray.

— Béchard !

— Lui-même.

— Vous êtes sûr que vous ne vous trom-

pez pas ? Songez combien est grave une pareille accusation.

— Je suis sûr de ce que j'avance ; tellement sûr que mon intention est de vous proposer de venir à Paris et de m'accompagner au parquet où, devant vous, je répéterai et signerai ma déclaration.

— Mais comment Béchard, que j'avais laissé à Villiers, aurait-il pu, d'abord être informé du voyage que je comptais faire, et ensuite, se trouver en même temps que moi dans cette auberge ? demanda M. de Villiers.

— Cela, répliqua Philippe, constitue une partie du mystère dont la justice aura à chercher l'explication.

M. de Villiers réfléchit quelques instants.

— Ce que vous venez de m'apprendre est pour moi d'un prix inestimable, dit-il, mais je vous prie de réserver pour un temps prochain votre bonne volonté. Je m'occupe de réunir certaines preuves qui me manquent encore ; j'espère les avoir bientôt, et alors, je ferai appel à votre concours.

— Il vous est acquis, monsieur le baron.

— En attendant, adieu, je souhaite de tout coeur que vous réussissiez dans vos démarches ; vous avez pour vous le bon droit, la volonté, l'énergie de la jeunesse ; c'est la garantie du succès. Mais, ne manquez pas de venir nous voir quand vous serez à l'Argentaye.

— Je profiterai de votre autorisation monsieur le baron.

M. de Villiers tendit la main à Philippe Daubray, et le reconduisit jusqu'au perron.

Le lendemain, M. de Villiers fit part de son projet à François Béchard. Celui-ci éprouva un vif sentiment de joie en ap-

prenant une décision qui concordait si bien avec ses secrets désirs.

Mais aussitôt un soupçon lui vint à l'esprit.

— Il est extraordinaire, dit-il, que M. le baron entreprenne ce voyage à l'entrée de l'hiver. Est-ce qu'il est motivé par quelque raison particulière ?

— Nous avons eu beaucoup d'ennuis ici depuis quelques mois surtout, répliqua M. de Villiers et ma fille espère trouver à la Jubandière, le repos que réclame son état de santé. D'ailleurs nous comptons bien que vous viendrez vous et votre fils passer quelques jours avec nous.

Ces dernières paroles rassurèrent complètement Béchard qui partit en se frottant les mains de plaisir.

XI

LE VOYAGE — LE GUET-APENS

Le jour du départ, Béchard et Constantin arrivèrent au château avant même qu'il fit jour. Ils se montrèrent empressés, obséquieux même et insistèrent pour accompagner les voyageurs jusqu'à la gare.

— Nous n'oublierons pas votre gracieuse invitation, M. le baron, dit Béchard. Constantin ira vous voir très prochainement, et j'espère que sa présence ne sera pas trop désagréable à Mlle Marguerite.

Mlle de Villiers se contenta de répondre par un sourire un peu forcé, mais son père ajouta :

— Nous comptons aussi sur vous, M. Béchard, ne manquez pas.

Le régisseur ne se sentit plus de joie, et la réalisation de ses espérances lui parut dès lors assurée.

M. de Villiers, Marguerite et Annette, qui les accompagnait, montèrent en che-

min de fer et le voyage se fit sans incident.

Après avoir dépassé Quimper, ils descendirent, et se firent conduire, en voiture, à leur destination.

M. de Villiers avait eu soin d'écrire à la personne à qui était confiée la garde de la Jubandière, de sorte qu'ils étaient attendus.

La nuit était venue, mais le ciel était clair, et des milliers d'étoiles brillaient au firmament.

Ils descendirent devant l'habitation et furent accueillis avec un contentement manifeste, par une femme d'un certain âge, qui s'empressa de leur souhaiter la

— Bonjour, madame Roger, dit Marguerite.

... Comment vous portez-vous ? Et votre fils va-t-il bien ?

— Merci, vous êtes bien bonne, mademoiselle. Grâce à Dieu, nous sommes en bonne santé. Pierre, ajouta-t-elle en s'adressant à un garçon d'une vingtaine d'années qui se tenait, d'un air embarrassé, près de la porte, viens donc prendre les malles de M. le baron, grand paresseux.

Le gars se hâta d'obéir.

M. de Villiers et sa fille furent conduits dans une chambre au premier, où ils eurent le plaisir de trouver un bon feu. Ils s'approchèrent de la cheminée, et promènèrent autour d'eux un regard de satisfaction.

L'appartement n'avait rien de luxueux mais il était convenablement meublé. Dans le fond était un lit entouré de grands rideaux, et qui datait, pour le moins, du seizième siècle. A côté était un grand cabinet, et, à l'extrémité se trouvait une autre pièce communiquant, par une porte avec la chambre où nous venons de pénétrer.

bienvenue.

— Tu coucheras ici, Marguerite, dit M. de Villiers, et Annette dans le cabinet, de sorte que tu ne seras pas seule.

— Et vous, cher père, demanda la jeune fille.

— Dans la pièce qui est là, au bout de cette chambre. Tu sais que c'est toujours celle que je préfère quand nous venons dans cette maison.

Mme Roger survint à ce moment.

— Monsieur le baron, dit-elle, ce n'est que ce matin que j'ai été avertie de votre arrivée. J'ai fait de mon mieux pour que les appartements soient prêts mais je crains que vous n'ayez un pauvre dîner.

— Soyez tranquille, ma bonne Madame Roger, nous ne serons pas difficiles et d'ailleurs nous avons un appétit qui nous fera trouver tout excellent. Où allez-vous nous servir ?

— Le couvert est mis en bas. M. le baron, mais si vous préférez que ce soit ici.

M. de Villiers interrogea sa fille du regard.

— Oui, dit celle-ci, nous serons mieux là, auprès du feu...

La soirée, puis les jours suivants s'écoulèrent dans le calme, jusqu'à l'arrivée de Constantin Béchard, dont la présence apporta du froid et de la contrainte. Mais fidèles à leur politique, M. de Villiers et Marguerite, tout en se montrant réservés, furent polis et convenables à l'égard de leur hôte.

Durant ce temps, Philippe Daubray était retourné à Paris, puis était allé voir la mère Heussebrot à Sottevast, et, après avoir réuni les divers objets qui devaient servir à prouver son identité, il avait pris le chemin de fer de Brest.

Il descendit à la même station que M. le baron de Villiers, de l'autre côté de

Quimper, et se dirigea vers l'auberge qu'on lui indiqua comme étant la meilleure de l'endroit.

La journée était déjà avancée, et il avait décidé de remettre au lendemain sa visite au manoir de l'Argentaye.

Mais Philippe Daubray ne s'était pas aperçu de l'attention dont il était l'objet de la part d'un individu qui avait voyagé dans le même train que lui et l'avait suivi à distance.

Cet autre individu n'était autre que Léonard de Roncey.

— Insensé, qui croit que je vais me laisser jouer comme un enfant ! murmura Léonard en le voyant entrer dans l'auberge. Fais des rêves de bonheur et d'avenir ; je t'attendrai demain sûr le chemin du manoir, et tu ne dépasseras pas le gros chêne, je te le promets ! Tu seras venu expirer presque sous les yeux de ta mère, sans qu'elle sache seulement que tu es son fils.

Philippe était fatigué. Il soupa, se coucha de bonne heure.

Le lendemain, il mit à sa toilette un soin particulier, se fit servir à déjeuner, et s'approcha ensuite de la maîtresse de l'auberge.

— Voudriez-vous me dire, madame, demanda-t-il, si vous connaissez le manoir de l'Argentaye.

— Oui, monsieur, répondit la dame ; il se trouve à environ deux lieues d'ici. On suit la grande route jusqu'à ce qu'on rencontre une croix. Là, on prend le chemin à gauche, et c'est toujours tout droit. On passe à une faible distance de l'abbaye de la Jubandière qui appartient à M. de Villiers.

— C'est une dame, n'est-ce pas, qui habite le manoir.

— Oui, Mme de Roncey. Voilà plus de vingt ans qu'elle est à l'Argentaye, où

elle s'est retirée après la mort de son mari et de son enfant, qui, à ce qu'on raconte, périrent dans un naufrage. C'est une excellente personne qui fait beaucoup de bien ; mais elle mène une existence bien triste et ne reçoit jamais de visite.

— Cependant, fit observer Philippe, le manoir est une propriété considérable, et il doit y avoir des domestiques.

— La ferme est située assez loin de l'habitation ; de sorte que Mme de Roncey n'a pour compagnie qu'un domestique, qui prend soin du jardin, et Mathurine, qui mène la maison.

— Ainsi, vous pensez, dit Philippe, que si je me présentais au manoir, je courrais chance de n'être reçu ?

L'aubergiste le regarda avec une curiosité mêlée d'étonnement.

— Je ne dis pas cela, répondit-elle. Cela dépendrait de la nature de l'affaire qui vous y conduirait. D'ailleurs, si vous avez à parler à Mme de Roncey, c'est aujourd'hui jour de marché, et bien sûr que Mathurine est venue faire ses provisions. Vous pourriez la rencontrer.

— Comment, fit observer Philippe, elle parcourt une aussi longue distance que cela toutes les semaines ?

— Oh ! rassurez-vous, elle ne vient pas à pied ; elle a son cheval et sa petite voiture, qu'elle conduit elle-même. Tout le monde dans le pays la connaît et la respecte.

Philippe paya sa dépense, remercia l'aubergiste et remonta dans sa chambre.

Il serra sur son cœur le médaillon qui renfermait le portrait de sa mère, roula en un petit paquet les vêtements qu'il avait sur lui, le jour où il avait été remis à Mme Heussebrot, et qu'il avait conservés précieusement, plaça un pistolet dans sa poche, par mesure de prudence, et se mit en route.

Après une heure de marche, il rencontra la croix qu'on lui avait indiquée, et là, il prit à gauche.

À mesure qu'il avançait, le terrain devenait marécageux, et il survint un brouillard froid et humide qui lui permettait à peine de voir à vingt pas devant lui.

Il était arrivé à un endroit où le chemin, bordé à droite et à gauche par un bois épais, faisait un coude, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit dans le fourré. Il s'arrêta et prêta l'oreille. Mais, ne distinguant plus rien que le souffle du vent à travers les branches dénudées des arbres, il imagina qu'il s'était trompé.

Il passait en face du gros chêne qui s'étendait sur une partie de la route, lorsqu'il y eut un bruit sec, suivi d'une détonation, et Philippe Daubray tomba frappé d'une balle.

Un chien aboya dans le lointain, et alors, un homme qui était sorti du fourré, s'arrêta, irrésolu.

Mais son hésitation ne dura qu'un instant, et il s'avança vers l'endroit où gisait Philippe Daubray.

Cet homme, c'était Léonard de Roncey.

Il se baissa et il allait plonger les mains dans les poches de Philippe lorsque de nouveaux aboiements le firent tressaillir.

Toutefois, il entr'ouvrit le gilet et la chemise du jeune homme, aperçut le médaillon et l'enleva.

Philippe était étendu sans connaissance.

Léonard allait poursuivre ses recherches quand il vit un gros chien accourir vers lui. En même temps le bruit des roues d'une voiture arriva à ses oreilles.

Ses yeux se portèrent alternativement sur le corps qui était devant lui, et sur le bois qui était à quelques pas de là. ;

son intention était évidemment de traîner le cadavre dans les broussailles pour l'y cacher.

Mais la voiture n'était plus qu'à une faible distance et, par instinct de conservation, il se hâta de fuir.

Un instant après, le chien s'arrêta devant Philippe Daubray, et aboya avec un redoublement d'énergie qui attira l'attention de la personne qui conduisait la voiture.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, à l'air austère, mais dont les yeux avaient une expression de douceur et de bonté.

En apercevant un homme en travers de la route, elle poussa une exclamation, et se hâta de descendre.

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-elle, ce coup de fusil que j'ai entendu, tout à l'heure... il a été assassiné, sans aucun doute. Me voilà assez embarrassée, ... que vais-je faire ?

Elle se baissa, souleva la tête du jeune homme, et puis regarda autour d'elle, comme si elle eut craint de rencontrer le meurtrier.

Léonard de Roncey était là, en effet caché dans les buissons, et ne perdant pas un seul des incidents de cette scène.

La femme écarta les cheveux qui couvraient le front de Philippe.

— Pauvre enfant ! dit-elle, si jeune ! quelle horrible chose que de passer ainsi subitement de la vie à l'éternité, sans avoir seulement le temps de recommander son âme à Dieu.

Elle chercha la blessure, et suivit le chemin tracé par la balle, qui après avoir effleuré l'épaule, avait glissé le long des chairs et était sortie près du cou.

— Ce n'est guère qu'une égratignure, murmura la femme, et pour qu'il soit mort, il faut que le coup ait produit une

commotion au cerveau. Mais, posant la main sur le cœur de Philippe, elle le sentit battre. Alors elle prit de l'eau dans sa main et lui frotta doucement les tempes, puis elle tira une bouteille d'eau-de-vie de la voiture, et lui en versa quelques gouttes dans le gosier.

L'effet fut instantané.

Philippe Daubray ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec étonnement, et chercha à se soulever.

— Allons, je vois qu'il n'y a rien de grave, dit la femme, et bientôt il n'y paraîtra plus.

— Mais, où suis-je ? qu'est-il donc arrivé ? demanda Philippe qui avait peine à se soutenir.

— C'est à vous de me le dire, répondit la femme. Je suivais tranquillement ma route, lorsque j'ai entendu un coup de fusil, et, en arrivant ici, je vous ai trouvé sans connaissance.

— Oui, je me rappelle, dit Philippe, je marchais sans défiance, quand on a tiré sur moi...

— Seigneur Dieu ! il ne manque plus que nos chemins soient infestés de bandits ! s'écria la femme. Mais ajouta-t-elle, vous ne pouvez rester ici, et vous n'êtes pas en état de retourner à la ville. Il faut venir avec moi dans ma voiture, et tantôt ou demain, on vous conduira à Quimper. Vous avez, sans doute, des parents, des amis, qui habitent pas loin d'ici ?

— Oui... Non... c'est-à-dire... murmura Philippe. La femme le regarda avec défiance.

— Où alliez-vous lorsque vous avez été attaqué ? demanda-t-elle.

— Au manoir de l'Argentaye.

— Vous connaissez Mme de Roncey ?

— Je la connais, quoique je ne l'aie jamais vue. J'aurais une communication

importante à lui faire... Je suis peintre, artiste, dit Philippe, qui ne se souciait pas d'avouer le but réel de sa visite.

— Je suis Mathurine, la femme de confiance de Mme de Roncey, reprit la femme, et je crois pouvoir vous dire que nous ne mettrons pas votre talent à contribution. Mais cela n'empêche que madame ne me pardonne pas si je vous abandonnais là, au milieu de la route.

Elle donna le bras à Philippe et l'aida à monter dans la voiture. Elle arrangea de la paille, des sacs, sur lesquels il put s'étendre, et puis fouetta son cheval.

Léonard sortit alors du fourré où il s'était tenu caché.

— Malédiction ! murmura-t-il. Pourquoi cette vieille est-elle arrivée si mal à propos ! C'est à recommencer, mais cette fois, il n'échappera pas.

Nous n'essaierons pas de décrire les sensations qu'éprouvait Philippe Daubray à mesure qu'il approchait de la maison où habitait sa mère. Le pays, tout à l'entour, avait un aspect sauvage. Ils gravirent une colline. Lorsqu'ils furent au sommet, Mathurine dit :

— Tenez, là-bas, c'est le manoir.

Philippe se dressa et regarda dans la direction qui lui était indiquée.

Il aperçut un grand édifice irrégulièrement bâti.

— Comme cette habitation a l'air sombre et triste ! murmura-t-il.

— Elle est à l'unisson de ceux qui l'occupent, répliqua Mathurine.

La voiture s'arrêta devant la porte principale, et Mathurine aida Philippe à descendre.

— Par ici, dit-elle, en lui montrant le chemin. Elle le fit entrer dans le salon et lui dit :

— Veuillez vous asseoir là un instant,

monsieur, je vais aller trouver ma maîtresse et l'informer de ce qui est arrivé.

— Dites-lui bien qu'il faut que je la voie, s'écria Philippe, que cela importe à ses plus chers intérêts !

Mathurine le regarda avec étonnement et puis sortit.

Resté seul, Philippe, en proie à la plus vive émotion, examina l'appartement où il se trouvait, afin de se faire, d'après sa disposition et sa décoration une idée du caractère de la maîtresse de la maison.

Le plancher était couvert d'un très beau tapis, dans le fond était une bibliothèque remplie de livres. Un piano, placé en face des fenêtres était ouvert, et sur une table à ouvrage étaient des bas, des flanelles et autres vêtements destinés, sans doute, à des enfants pauvres. Il y avait, en outre, suspendus aux murs, quelques tableaux bien choisis, et, dans des vases, sur une console, des plantes en fleurs.

On y respirait un air de sérénité et de tranquillité calme.

Un pas résonna dans le corridor.

— Mon Dieu ! c'est elle, c'est ma mère ! se dit Philippe.

Un nuage passa sur ses yeux et il se leva en entendant la porte s'ouvrir.

Une dame entra dans l'appartement.

Philippe sentit son cœur défaillir ; un flot d'émotion inonda son âme, et il fut obligé de s'appuyer contre une chaise pour ne pas tomber.

— Mathurine, ma domestique, m'a raconté l'accident, ou plutôt l'attentat dont vous avez été victime, monsieur, dit une voix pleine d'une tendre pitié. Heureusement, m'a-t-on dit, votre blessure n'est pas grave, mais encore réclame-t-elle des soins...

Philippe passa la main sur ses yeux ;

comme pour écarter le voile qui obscurcissait sa vue.

Il dressa la tête et vit en face de lui une femme de taille moyenne, gracieuse et ayant un air marqué de dignité et de distinction.

Son émotion fut si vive qu'il demeura muet, en contemplation devant elle.

Mme de Roncey — car c'était elle — se sentit embarrassée.

— Monsieur, murmura-t-elle, votre blessure...

— Est peu de chose, madame ; dans quelques jours, elle sera guérie. Mais au nom du ciel, madame, je vous en supplie ! s'écria Philippe avec un tremblement dans la voix, répondez-moi ; vous êtes Mme de Roncey, la femme d'Henri de Roncey ?

Mme de Roncey le regarda avec étonnement et sévérité.

— Pourquoi cette question, monsieur ? de quel droit évoquez-vous un souvenir qui n'appartient qu'à moi ?

Affaibli par le sang qu'il avait perdu et par la souffrance qu'il endurait, Philippe Daubray ne se soutenait qu'à force de volonté.

— Pardonnez-moi, dit-il, si j'ouvre une plaie douloureuse, mais c'est pour la fermer à jamais. Lorsque votre mari périt dans les flots, on vous dit, n'est-ce pas, que votre enfant fut aussi englouti dans l'abîme.

— Monsieur ! monsieur ! murmura Mme de Roncey tremblante.

— Eh bien, reprit Philippe, on vous trompait, car cet enfant n'était pas mort, il vit, il vous aime...

Mme de Roncey poussa un cri et le regarda avec égarement.

— Depuis des années il vous cherche, continua Philippe, et...

Sa voix s'éteignit, il chancela, et, en

murmurant ces mots : Ma mère ! ma mère ! il tomba évanoui.

XII

PLUS DE DOUTE.
L'HOSPITALITE, S'IL VOUS PLAÎT

Mme de Roncey s'était précipitée au secours de Philippe Daubray, et aidée de Mathurine qui était accourue à son appel, elle l'avait couché sur le canapé, la tête appuyée sur un coussin.

— Vite, Mathurine, s'écria-t-elle, des sels, de l'eau fraîche des compresses et des bandes ; sa blessure saigne de nouveau, il faut prévenir une hémorragie.

Mathurine s'empressa d'aller chercher les objets demandés.

Philippe était tourné vers la fenêtre, et la lumière du jour éclairait en plein son visage livide.

— Mon Dieu, murmura Mme de Roncey, c'est l'image de mon pauvre Henri !

Et ce que ce jeune homme disait tout à l'heure, serait-il possible ?

En proie à des sentiments indescriptibles, elle défit le gilet et le col de la chemise de Philippe et lava la blessure avec de l'eau.

Soudain un objet brillant, suspendu à son cou par un cordon, frappa ses regards. Par un mouvement irrésistible, elle le saisit, jeta les yeux dessus et poussa un cri.

— Ce médaillon ! ce portrait !.. C'est moi-même qui l'attachai au cou de mon enfant le matin de la catastrophe ! Mon Dieu, soutenez-moi, ma raison s'égaré, faites que je ne devienne pas folle !

Mathurine la regardait avec effroi, craignant qu'en effet elle n'eût perdu la raison.

Mme de Roncey s'empara d'une paire

de ciseaux et coupa la chemise de Philippe jusqu'au-dessus de l'omoplate.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle avec égarement. Mathurine, c'est mon fils ! Regardez, voilà la Croix Rouge de Saint-André qu'il a apportée en naissant.

Mathurine demeura immobile, ne sachant ce qu'elle devait penser.

— Tu doutes encore, continua Mme de Roncey ; attends, il y a une dernière preuve. Mon enfant avait deux doigts du pied gauche les deux plus proches de l'orteil, unis jusqu'à la dernière phalange... Voyons !

Et, sans hésitation, elle dénoua la bottine de Philippe, l'ôta et tira son bas.

Les deux doigts étaient bien tels qu'elle l'avait dit. Alors dans un élan de reconnaissance, elle tomba à genoux.

— Mon Dieu, dit-elle, vous avez eu pitié des larmes que j'ai versées pendant vingt-cinq ans ! Par un miracle, vous me rendez mon fils, que je croyais mort ! Faites qu'il soit bon, généreux et digne de son père !

Mme de Roncey se releva. Elle était redevenue calme ; mais sa figure était inondée d'une joie ineffable. Elle était transfigurée.

Elle pensa la blessure de Philippe, lui baigna les tempes avec de l'eau, et surveilla avec anxiété son retour à la vie.

Il ne tarda pas à ouvrir les yeux, et son premier sentiment fut une impression de bien-être. Mais son regard rencontra celui de Mme de Roncey, et l'émotion le fit pâlir de nouveau.

— Soyez calme et ne bougez pas, dit Mme de Roncey ; vous avez besoin de repos.

Mais Philippe avait repris toute sa connaissance.

— Non, madame, murmura-t-il, mon âme déborde, et il me serait impossible

d'arrêter les paroles qui se pressent sur mes lèvres. Au nom du ciel ! répondez-moi. Vous avez entendu ce nom sacré qui m'est échappé au moment où je me suis évanoui ?

— Oui, répondit Mme de Roncey.

— Et vous me regardez avec des yeux où brille l'affection, vous me soignez de vos propres mains ! s'écria Philippe avec excitation, c'est donc que...

— Je vous en supplie, ne vous agitez pas ainsi, où je serai obligée de me retirer, dit Mme de Roncey. Vous vous donneriez la fièvre, et c'est ce qu'il faut éviter.

— Non, restez, je ferai ce que vous voudrez, s'écria Philippe. Je vous obéirai comme votre enfant ; mais ne vous éloignez pas.

Mme de Roncey fut tentée de le serrer dans ses bras.

— Alors, parlez doucement, dit-elle, et racontez-moi ce que vous savez de votre histoire passée.

Philippe se dressa sur son séant, et fit le récit que nous connaissons.

Lorsqu'il tira de sa poche la petite robe et les autres vêtements si précieusement conservés, qu'il les plaça devant lui, Mme de Roncey ne put contenir son émotion, et elle éclata en sanglots. Par un mouvement irrésistible elle prit sa tête dans ses mains et couvrit son front de baisers.

— Mon enfant ! mon enfant ! murmura-t-elle les yeux baignés de larmes.

— Ma mère, ma chère mère ! répétait Philippe, je savais bien que votre cœur saurait reconnaître son fils !

Nous n'essaierons pas de peindre le bonheur de ces instants si doux, que les mères seules sont en état d'apprécier. Lorsque les premiers moments d'effusion furent passés, Philippe Daubray, que nous

continuerons à appeler ainsi, reprit son récit.

Lorsqu'il mentionna les lettres reçues par Mme Heussebrot, et qu'il avait montrées à M. de Villiers, Mme de Roncey demanda :

— Ces lettres, les avez-vous ici ?

— Elles sont dans la poche de mon paletot, répondit Philippe.

Mais ils les chercha vainement.

— On me les a volées ! s'écria-t-il, avec agitation. C'était pour s'en emparer et aussi des autres preuves de mon identité que je portais sur moi que Léonard de Roncey a tenté de m'assassiner.

— Que dites-vous ! s'écria sa mère, Léonard de Roncey !

— Oui, répliqua Philippe, c'est lui certainement qui a tiré sur moi ce coup de fusil.

Et il raconta sa visite au château de Roncey, les propositions que Léonard était venu lui faire le lendemain, et les menaces dont il les avait fait suivre. Une expression de crainte assombrit le front de Mme de Roncey.

— Léonard est violent, dit-elle, il est prodigue d'argent et si, pour en avoir, il n'a pas reculé devant un premier crime, il en commettra facilement un autre. Pendant vingt-cinq ans j'ai porté dans mon cœur un soupçon de doute qui était une torture perpétuelle, et c'est ce motif qui m'a empêchée de résider au château de Roncey où je m'étais d'abord fixée. Malgré les affirmations de Léonard, je n'étais pas convaincue que mon enfant eût péri dans les flots, et mon instinct maternel ne me trompait pas.

— Mais comment arriva cet événement ? demanda Philippe.

— Nous revenions d'Amérique, lorsque le bateau sur lequel nous étions fit naufrage, presque en vue des côtes de France.

ce. Au moment où je sautais dans un canot avec mon mari et mon enfant que je tenais dans mes bras, le canot chavira. Que se passa-t-il ensuite, je l'ignore ; mais lorsque je repris connaissance, mon beau-frère Léonard de Roncey m'annonça que j'avais seule survécu.

— Léonard était avec vous sur le bateau ?

— Oui, et il avait vu, disait-il, la mer engloutissant mon mari et mon enfant sans que son dévouement ait pu les sauver.

— Il vous trompait, ma mère, fit observer Philippe ; son but en me faisant disparaître était de s'approprier la part d'héritage qui me serait revenue du titre de mon père.

— Et c'est parce qu'un pareil crime ne l'a pas effrayé que nous devons être sur nos gardes, dit Mme de Roncey.

La journée s'écoula avec une extrême rapidité, car les heures s'envolaient vite quand on est heureux.

Vers le soir, le temps avait changé ; le vent soufflait avec une grande violence, et la neige, qui tombait serrée, formait d'immenses tourbillons à travers lesquels il était impossible de rien distinguer.

En entendant le vent mugir, Philippe et sa mère, assis au coin d'un bon feu, éprouvaient un bien-être et un contentement que le déchaînement des éléments leur faisait apprécier davantage.

— Il fera une nuit bien mauvaise, fit observer Mme de Roncey ; ces pauvres marins sur la mer vont courir de grands dangers. Que Dieu les protège.

Elle se leva pour fermer les volets.

Mathurine entra en ce moment dans le salon et parut hésiter à avancer.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mathurine ? demanda Mme de Roncey.

— C'est, madame, répondit la domesti-

que, un vieillard qui a été surpris par la tempête et qui demande l'hospitalité pour la nuit.

— Il faut le faire entrer, répliqua Mme de Roncey.

— C'est ce que j'ai fait, madame.

— Où est-il ?

— Dans la salle, où il se réchauffe près du poêle.

— Très bien, je vais aller le voir... Vous aurez soin de lui, et lui donnerez à souper.

Mme de Roncey suivit Mathurine et elle le trouva, assis sur une chaise, dans la salle à manger, un vieillard à cheveux blancs, dont les vêtements étaient mouillés, et qui paraissait exténué de fatigue.

Il voulut se lever, en apercevant la maîtresse de la maison.

— Non, restez, restez, lui dit Mme de Roncey, en l'invitant à garder son siège.

— Je vous demande pardon, madame, dit le vieillard, du dérangement que je vous occasionne. Je me rendais à Quimper où j'ai un garçon placé dans une excellente maison. Je me suis senti fatigué, la nuit est venue, et avec elle une tempête de neige effroyable. J'ai pensé que vous voudriez bien me donner asile pour la nuit ?

— Certainement, répondit Mme de Roncey. Comment vous appelez-vous ?

— Paoulec, madame, je suis fermier de l'autre côté de la montagne.

— Eh bien, mon ami, allez à la cuisine avec Mathurine, vous souperez et, ensuite, on vous donnera un lit. Mathurine, ajouta Mme de Roncey, vous préparerez la petite chambre qui est en haut au bout du corridor.

— Oui, madame.

— S'il vous plaît, madame dit Paoulec, je n'ai pas grand faim, et je suis si las,

que je préférerais me coucher tout de suite.

— Comme vous voudrez, mon brave homme.

Une particularité qui échappa à Mme de Roncey, c'est le soin que mettait le vieillard à ne pas exposer son visage à la lumière.

Mme de Roncey alla rejoindre son fils.

Quand vint neuf heures, elle dit à Philippe :

— Mon cher enfant, tu n'es pas fort, il est temps que tu te reposes, viens que je te montre ta chambre... Elle le conduisit au premier étage, dans un appartement meublé simplement, mais avec beaucoup de soin.

— Cette chambre sera la tienne, dit-elle, la mienne est un peu plus loin, la troisième porte dans le corridor. Si tu avais besoin de quelque chose, ou si ta blessure te faisait souffrir, n'hésite pas à m'appeler. N'oublie pas... la troisième porte.

— Oui, ma mère.

Elle embrassa son fils et se retira.

Philippe s'assit dans un fauteuil devant la cheminée, et réfléchit aux événements qui en quelques heures, avaient opéré un si grand changement dans sa situation. Il lui semblait qu'il était le jouet d'un rêve.

Il ôta de sa poche divers objets, entre autres un pistolet chargé, dont il s'était muni à Quimper, et qu'il posa sur la cheminée.

Peu à peu, au milieu de sa rêverie, le sommeil appesantit ses paupières, et il s'endormit.

Il était près de minuit et le plus grand silence régnait dans la maison, quand la porte de la chambre du sieur Paoulec s'ouvrit sans bruit, et celui-ci s'avança avec précaution dans le corridor.

Ses longs cheveux étaient rejetés en arrière, et ses yeux dilatés brillaient dans l'obscurité.

— Allons, se dit-il, il n'y a que deux femmes dans la maison et elles sont plongées dans le sommeil. Personne n'a reconnu Léonard de Roncey sous le déguisement de Paoulec... Je n'ai donc rien à craindre.

Il s'arrêta devant la porte où était Philippe.

— C'est là, murmura-t-il.

Il introduisit une clef dans la serrure ouvrit la porte et entra.

XIII

LE SECRET DE LA TOUR GRISE

Aucun incident de quelque importance ne s'était produit à la Jubandière. Constantin Bécharde était arrivé, ainsi que nous l'avons fait connaître, mais on n'avait pas encore eu de nouvelles de son père. Dans le jour on lisait, on sortait, lorsque le temps le permettait, et le soir on faisait un peu de musique. A la prière de Constantin, Mlle Marguerite avait consenti à chanter une ou deux fois, mais les choses ne pouvaient durer ainsi longtemps, le malaise était visible, et Constantin dégoûté et blessé du peu d'empressement ou plutôt de l'éloignement qu'on lui témoignait songeait sérieusement à s'en aller. Une crise était donc imminente, lorsqu'un soir, tandis que tous étaient réunis au salon, la porte s'ouvrit brusquement, et François Bécharde, en proie à la plus vive agitation, entra comme un fou, ses vêtements étaient souillés de boue, ses cheveux étaient en désordre et sa figure exprimait une extrême anxiété.

Sans adresser la parole à personne, il jeta les yeux autour de l'appartement,

puis s'élança dans le corridor et parcourut successivement les diverses pièces de la maison.

Chacun crut qu'il était devenu fou.

Au bout de plusieurs minutes, il revint au salon.

— Où est-elle ? cria-t-il, où est-elle ?

— Qui ? de qui parlez-vous ? demanda M. de Villiers.

— Marthe ! la vieille Marthe ! Elle s'est enfuie de la tour ! C'est vainement qu'elle se cache... Je sais qu'elle a pris le chemin de fer pour venir ici... Elle n'avait que quelques heures sur moi, il faudra bien que je la retrouve !

Ces paroles prononcées avec volubilité ne firent que corroborer l'idée qu'il avait réellement perdu la raison.

— Nous n'avons pas vu Marthe, dit M. de Villiers. Comment, d'ailleurs, à son âge et faible comme elle est, aurait-elle pu parcourir une si longue distance ? En supposant qu'elle ait quitté la tour, que serait-elle venue faire ici ?

En faisant ces observations, M. de Villiers espérait amener Béchard à s'expliquer.

Mais celui-ci garda le silence.

Au bout de quelques secondes, il s'approcha de son fils et dit :

— Constantin, c'est à toi que je m'adresse ; réponds-moi : l'as-tu vue ?

— J'affirme que Marthe n'est pas ici, répondit le jeune homme ; et j'ajoute que je suis à cent lieues de deviner ce que cela signifie.

Cette réponse parut rassurer Béchard ; son visage perdit son expression d'anxiété, et il reprit avec plus de calme :

— J'ai envoyé ici, au commencement de la semaine, deux hommes avec des bagages, où sont-ils ?

— Peut-être dans la grange, peut-être dans l'écurie ? répondit Constantin, qui

commençait à rougir du sans-gêne et de la conduite de son père.

Mais celui-ci sortit sans paraître remarquer l'inconvenance de sa réponse.

Quand il revint après une courte absence, il avait recouvré son sang-froid.

— J'ai peut-être été un peu brusque, dit-il, et je vous prie de m'excuser, monsieur le baron, et vous, mademoiselle ; mais la vérité est que j'ai passé une cruelle journée. Heureusement que je n'arrive pas trop tard et que le mal peut être réparé.

M. de Villiers, sa fille et Constantin le regardèrent avec étonnement.

— Excusez-moi, si je ne m'explique pas davantage, répliqua Béchard, ce sera pour plus tard. Mademoiselle, ajouta-t-il, je meurs de faim, et je vous serais obligé si vous vouliez bien me faire servir à manger.

Sans répondre, Marguerite se leva et se rendit dans la salle à manger, où M. de Villiers alla la rejoindre.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Constantin s'approcha de son père et lui dit :

— A présent que nous sommes seuls, vas-tu me dire ce que cela signifie ?

Béchard s'assura qu'il n'y avait personne à portée pour l'entendre.

— Tu sais, dit-il, pourquoi je désirais voir le baron et sa fille quitter momentanément Villiers ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

— Leur présence, continua Béchard, gênait les recherches que je faisais dans la tour grise.

— Alors, décidément, tu crois à l'existence du trésor ?

— J'ai la certitude qu'il existe. Ecoute. Depuis le départ de M. de Villiers et de Mlle Marguerite, j'ai passé toutes les nuits à fouiller la terre et les murs. Il y avait une cheminée dont j'avais enlevé

les dalles et les briques, que j'avais posées les uns sur les autres. Je ne sais comment, la pile est tombée ; l'une des briques s'est cassée, et il s'en est échappé un papier tout jauni. Je l'ai saisi, mais mon étonnement était si grand, que je suis demeuré, un moment, comme interdit. J'étais enfin récompensé de mes peines, car ce papier contenait l'indication du bien où est caché le trésor.

— Eh bien ? s'écria Constantin avec anxiété.

— Cela se passait au milieu de la nuit, continua Béchard, soudain, avant que j'ai pu faire un mouvement, un fantôme blanc s'est dressé devant moi, m'a enlevé le papier de la main, a renversé ma lanterne, et a disparu en faisant entendre un rire moqueur.

— Comment, dit Constantin, tu t'es laissé effrayer par un tour aussi grossier !

— J'ai eu un moment de saisissement, mais je n'ai pas eu peur, répliqua Béchard. J'ai cherché partout, j'ai parcouru la tour du haut en bas, et je n'ai rien découvert. L'idée m'est venue que ce pouvait être la vieille Marthe, et je suis allé frapper à la porte de sa chambre.

Au bout de dix minutes, elle est venue ouvrir, à peine vêtue, et a demandé quel malheur était donc arrivé pour qu'on la dérangerait ainsi au milieu de son sommeil. Elle avait un air si étonné et si naturel que j'ai été sa dupe. Mais ce matin, quand je suis retourné à la tour, elle était partie.

— Partie ! répéta Constantin.

— Oui, répliqua Béchard, et j'ai compris combien j'avais été idiot, de me laisser jouer par une vieille femme. Heureusement que j'ai pu trouver sa trace, et m'assurer qu'elle s'est dirigée de ce côté.

Bien certainement qu'elle a eu l'idée d'apporter le papier au baron.

— Mais il ne faut pas qu'elle le lui remette ! s'écria Constantin.

— C'est bien ce que je veux empêcher à tout prix, répliqua Béchard. Evidemment elle ne saurait tarder. Or, j'ai posté deux hommes sur le chemin qu'elle doit suivre, et, de cette façon, elle ne nous échappera pas. Il se mit à marcher avec agitation.

— J'ai hâte d'en avoir fini avec cette vieille sorcière, reprit-il en s'arrêtant, parce que je veux retourner demain à Villiers.

— Pourquoi sitôt ? demanda Constantin.

— Parce que je me défie du commis qu'on m'a envoyé de Paris, et j'ai pour cela des raisons particulières. Je me suis aperçu qu'on a touché à des papiers que personne ne devait voir... Je... enfin je n'ai pas confiance en lui.

— Pourtant, fit observer Constantin, tu étais content de ses services.

— Je te répète que j'ai des motifs de me défier.

Pendant qu'avait lieu cette conversation, M. de Villiers et Marguerite, avon-nous dit, étaient passés dans la salle à manger.

Ils se demandaient quelle pouvait être la cause de l'arrivée subite de Béchard ; et se communiquaient leur appréhension quand un petit coup, frappé contre la fenêtre leur fit tourner la tête.

— Sans doute le bruit du vent, dit Marguerite.

Mais on frappa de nouveau, et, cette fois plus distinctement.

Ils s'approchèrent et aperçurent collée contre la vitre, la figure d'une vieille femme qui leur faisait des signes.

Ils s'empressèrent d'ouvrir, et reconnu-

rent la vieille Marthe, qui posa un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence.

M. de Villiers, prit une chaise, la passa en dehors de la fenêtre, aida Marthe à monter, et ensuite à descendre dans la salle.

Au moment où elle posait le pied par terre, on entendit la voix de Béchard qui venait du côté de la salle.

— C'est lui ! s'écria Marthe. S'il me voit, nous sommes perdus !

Elle regarda autour d'elle et apercevant la porte entr'ouverte d'un cabinet, elle s'y précipita en chancelant aussi vite que ses jambes purent la porter.

A peine la porte s'était-elle refermée sur elle que Béchard entra avec son fils.

— Est-ce que c'est simplement par goût, monsieur le baron, dit-il, que vous laissez cette fenêtre ouverte ? Il fait un froid horrible, et vous ne craignez pas que cela fasse mal à Mlle Marguerite.

M. de Villiers comprit combien il était important de le rassurer.

— Vous avez raison, répondit-il, et, en vérité, je ne sais pas à quoi l'on pense ici. Monsieur Constantin, voulez-vous fermer cette fenêtre.

Le jeune homme s'empressa d'obéir.

— Monsieur Béchard, dit Marguerite, afin de détourner l'attention, Mme Roger a servi ce qu'elle avait de mieux ; cependant, je crains que vous ne fassiez un maigre souper. En revanche, demain vous aurez lieu d'être satisfait.

C'était, de la part de Mlle de Villiers, une attention à laquelle Béchard n'était pas habitué. Aussi répondit-il par un compliment, tout en s'asseyant à table. Lorsqu'il eut achevé son repas, il retourna au salon, où étaient déjà son fils et M. de Villiers.

A peine eut-il quitté la salle, que Marguerite, qui attendait ce moment avec impatience, y entra et courut au cabinet.

Marthe était couchée dans un coin.

Marguerite lui tendit la main et l'aïda à se relever. La pauvre femme avait si grand froid et elle était si engourdie, qu'elle ne pouvait se tenir debout.

— Du courage, Marthe, dit Mlle de Villiers ; donnez-moi le bras, et nous allons monter dans ma chambre où vous trouverez un bon feu.

Marthe gravit péniblement l'escalier.

Lorsqu'elles furent dans l'appartement, Marguerite la conduisit devant la cheminée et la fit asseoir dans un fauteuil.

— Tâchez de vous réchauffer, ma bonne Marthe, dit Marguerite ; je vais vous trouver à manger.

Mlle de Villiers redescendit et rencontra Annette qui était dans un état de grande agitation.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Marguerite.

— J'étais, il y a un instant, dans la cuisine, répondit Annette, lorsque M. Béchard y est venue et a dit à Mathurine que si sa grand'mère arrivait ici, elle eût à le prévenir immédiatement. Qu'est-ce que cela peut signifier, Mademoiselle ? Et comment M. Béchard peut-il imaginer que grand'mère, à son âge, puisse faire le voyage de Villiers à la Jubandière ?

— Calme-toi, Annette, et sois discrète et prudente, Marthe est arrivée.

Annette ouvrit de grands yeux.

— Elle est dans ma chambre, et il ne faut pas qu'on se doute de sa présence. Aussi, n'en ouvre pas la bouche à qui que ce soit. Plus tard, tu sauras davantage.

Annette fit un signe d'assentiment.

— Mais elle est fatiguée, reprit Mar-

guerite, et elle a grand faim, va chercher ce que tu trouveras dans la cuisine, et apporte-le lui, tandis que je vais retourner près d'elle.

— Mais, fit observer Annette, est-ce que Mme Roger ne va pas s'étonner ? Il ne reste plus rien du dîner, et si je lui demande seulement de me faire une omelette, elle va m'adresser des questions. Que lui répondre ?

— Mme Roger nous est fidèle et dévouée, répliqua Marguerite, tu peux avoir confiance en elle.

Mlle de Villiers remonta dans sa chambre.

Elle alla fermer les rideaux des fenêtres, débarrassa Marthe de son châle, lui mit un tabouret sous ses pieds, et attira une table près d'elle.

On frappa discrètement à la porte.

— C'est Annette qui vient, dit Marguerite, ne craignez rien.

Elle alla ouvrir, et Annette entra, apportant sur un plateau du pain, du vin, du sucre, des oeufs, etc. Elle posa le plateau sur la table, embrassa sa grand'mère et dit :

— J'ai parlé à Mme Roger, nous pouvons compter sur elle.

Mlle de Villiers commença par faire boire à Marthe un verre de vin chaud, bien sucré. Cela lui fit du bien, et elle mangea, ensuite de bon appétit.

Près d'une heure s'était écoulée, quand on frappa de nouveau à la porte.

— Ce doit être papa, dit Marguerite en allant ouvrir.

C'était, en effet, M. de Villiers.

Il vint droit à Marthe, et dit, en lui tendant la main.

— J'attendais avec impatience le moment de pouvoir vous parler. Je ne voulais pas quitter Béchard de crainte d'ex-

citer ses soupçons. Eh bien ? ma bonne Marthe, qu'est-ce qui est donc arrivé ?

— Un grand événement, monsieur le baron, un grand événement, répondit la vieille femme. Annette, ajouta-t-elle, va te placer contre la porte, et si tu entends quelqu'un approcher, prévien-nous.

Annette obéit.

Marthe raconta alors ce que Béchard avait dit à son fils. Comment elle avait surveillé le régisseur, pendant qu'il fouillait dans la tour, comme elle l'avait vu tirer un papier d'une brique, et comment, après avoir arraché un drap de son lit et s'en être enveloppée, elle était apparue comme un fantôme, et lui avait enlevé le papier.

— Alors, continua Marthe, je suis rentrée dans ma chambre, et quand Béchard est venu frapper à la porte, j'ai pris un air si étonné, si stupide qu'il s'en est allé en me traitant d'imbécile, d'idiote et autre aménités semblables. Le matin je suis partie par le premier train et Dieu m'a guidée jusqu'ici.

— Mais fit observer M. de Villiers, Béchard a placé des hommes sur la route pour vous arrêter au passage, comment avez-vous fait pour leur échapper ?

— Je me doutais bien que M. Béchard veillerait autour de la maison puisque je savais qu'il m'avait dépassée en route, répondit Marthe. Aussi, ai-je eu soin de descendre de voiture à une certaine distance et de me glisser à travers champs.

— Et le papier, vous l'avez ? demanda M. de Villiers.

— Le voici, monsieur le baron, je vais vous le donner.

Marthe ôta de son corsage une tabatière, de laquelle elle tira un papier, qu'elle déroula, et qui en contenait un autre, épais et jauni par le temps.

Elle le tendit à M. de Villiers, d'une main tremblante. Celui-ci le prit, s'approcha de la lampe, et chercha à les déchiffrer ; mais les caractères étaient à demi effacés, et il n'y put y parvenir.

— **Ma vue n'est déjà plus très bonne,** dit-il ; Marguerite, viens m'aider.

Mlle de Villiers plaça le papier derrière la lampe et, enfin, parvint à lire couramment ce qui suit :

“Marguerite de Villiers à son fils. Mon cher enfant, l'espoir de te serrer encore une fois sur mon cœur m'avait soutenue jusqu'à ce jour ; mais Dieu me refuse ce bonheur, et je dois me soumettre à sa sainte volonté. Mes forces diminuent rapidement et je sens que l'heure est proche où je comparaitrai devant mon Souverain Juge. C'est à ce moment suprême qu'on apprécie la vanité des biens de la terre. Cependant, mon cher fils, j'ai voulu, en te laissant ma bénédiction, te léguer, outre nos biens, les bijoux les pierres précieuses et les diamants dont j'ai hérité de ma mère. Pour soustraire ces richesses aux aventuriers qui pillent et désolent notre malheureux pays, je les ai cachées en un lieu que ma bonne et fidèle Marthe t'indiquera.”

— Oui, fit observer Marthe, ceci prouve que l'intention de ma chère maîtresse était de me confier ce secret ; mais j'étais malade en ce moment, et, plus tard, d'autres soucis survinrent. Ce ne fut qu'au moment de mourir qu'elle me fit appeler et, comme je vous l'ai dit, il était trop tard.

Marguerite reprit la lecture du papier :

“Mais à tout événement, ce papier que je compte remettre en mains sûres, te servira pour guider tes recherches.

Tu suivras exactement les instructions suivantes, et tu seras récompensé : le ché-

ne fourbu, le siège placé entre les deux troncs de l'arbre. Cinq pas vers le sud en partant de l'extrémité du banc, puis trois vers l'est. C'est là. Creuse à six pieds de profondeur, et tu trouveras le trésor que te lègue ta mère. Mais, mon fils, sois l'homme de bien et vis toujours comme si tu devais mourir à la fin de ta journée.

Cette lecture fut faite au milieu du silence le plus profond ; tous avaient le cœur serré, et pouvaient à peine respirer.

Marthe fut la première à prendre la parole.

— Monsieur le baron, dit-elle, à présent je puis mourir, ma mission est accomplie.

— J'espère, au contraire, répliqua M. de Villiers, que vous vivrez encore longtemps, afin que nous puissions vous entourer de nos soins et de notre affection. D'ailleurs sans vous, le mystère me serait pas encore éclairci : le chêne fourbu, dont il est question dans le papier, où est-il ?

— Je le connais ou plutôt je sais où il était, répondit Marthe. Il y a plus de quarante ans qu'il fut frappé de la foudre et qu'on abattit ce qui en restait, sans qu'on se doutât que ses branches abritaient tant de richesses.

— Vous voyez donc bien que nous avons besoin de vous, dit M. de Villiers.

— En ce cas, fit observer Marthe, il faut retourner à Villiers le plus tôt possible.

— Demain ! répliqua M. de Villiers, si vous êtes suffisamment reposée, Marthe.

— En attendant, ce papier, cher père, qui est d'une si grande importance, où le mettre, où le serrer afin qu'il ne tombe pas dans les mains de Béchard ? dit Marguerite.

— Il y eut un moment de silence.

Chacun comprenait, en effet, que François Béchard, pour s'emparer de ce papier, ne reculerait pas devant un crime.

— Que Mlle Marguerite le cache dans son corsage ; il sera là en sûreté, observa la vieille femme.

— Marthe a raison, répliqua M. de Villiers.

Marguerite roula le parchemin et suivit le conseil de Marthe.

— A présent, dit cette dernière, je vais dormir tranquille ; Béchard pourra me déchirer, me mettre en morceaux, je ne le crains plus.

Avant de se retirer, M. de Villiers prit la main de Marthe et lui dit :

— Ma chère Marthe, je chercherais vainement des paroles pour vous exprimer ma reconnaissance. Tant que nous vivrons, mes enfants et moi, votre nom sera sacré pour nous, et nous vous bénirons.

Il embrassa ensuite sa fille, et se dirigea vers la porte. Au moment où il allait en franchir le seuil, il vit devant lui François Béchard et son fils !

Béchard avança la tête dans l'appartement et aperçut Marthe.

— J'en avais l'idée ! s'écria-t-il. Alons, à moi, les enfants !

XIV

L'ATTENTAT. — LE CHATIMENT.

Retourmons au manoir de l'Argentaye que nous avons quitté au moment où Léonard de Roncey, sous le déguisement de Paoulec, pénétrait dans la chambre de Philippe Daubray.

Celui-ci, avons-nous dit, s'était endormi sur un fauteuil dans lequel il disparaissait presque complètement.

Paoulec se dirigea sans bruit vers le lit, où il comptait trouver Philippe.

L'appartement était suffisamment éclairé par la lampe qu'on avait posée sur la table, pour qu'il évitât de se heurter contre les meubles, et de trahir ainsi sa présence.

En voyant que le lit n'était même pas défait, Paoulec eut un mouvement.

— Me serais-je trompé ? se dit-il. Cependant, c'est bien dans cette chambre que je l'ai vu entrer.

Des paroles prononcées à demi-voix frappèrent son oreille et le firent tressaillir.

Il regarda vivement autour de lui et aperçut la tête de Philippe par-dessus le dossier du fauteuil.

— C'est lui ! murmura-t-il ! Il rêve, sans doute, aux richesses, aux joies qui l'attendent, mais qu'il ne connaîtra pas.

Il s'approcha tout doucement et contempla un instant la figure pâle, mais régulière de Philippe.

— Comme il ressemble à son père ! Il est absolument tel qu'était Henri à vingt-cinq ans !

Il y a toujours un moment où la conscience parle, chez celui qui va commettre un crime. Léonard eut comme un remords ; il hésita, et peut-être n'aurait-il fallu, à ce moment, qu'une inspiration salutaire pour l'arrêter sur le bord de l'abîme.

Mais ce fut l'affaire de quelques secondes seulement.

— Non, dit-il, ce serait détruire l'œuvre à laquelle, j'ai travaillé vingt-cinq ans ; ce serait renoncer à cueillir le fruit lorsqu'il est prêt à tomber de l'arbre ; ce serait me condamner à reconnaître le détournement dont je me suis rendu coupable lors de la mort de mon frère ! C'est impossible.

Philippe continuait à prononcer des

mots marticulés ; mais ses pensées avaient changé de cours, car ses traits se crispaient et il paraissait souffrir.

— C'est l'affaire de cinq minutes, murmura Léonard, et après ce sera fini. Mais surtout pas de sang... Je mettrai le cadavre dans un sac dont je me suis muni. Tout le monde dort dans la maison, il me sera facile d'ouvrir la porte et de le porter jusqu'au précipice sans fond qui se trouve à l'entrée du manoir, et où l'on n'aurait pas l'idée d'aller le chercher. D'ailleurs, ajouta-t-il, demain, en ne le voyant plus, Mme de Roncey, sa mère, sera bien obligée de penser qu'elle avait été dupe d'un imposteur, d'un voleur, peut-être ; qui se sentant incapable de jouer plus longtemps son rôle, se sera honteusement enfui... Cette explication ne sera-t-elle pas la plus naturelle ! Et, quant au vieux Paoulec, n'a-t-il pas dit que son intention était de partir dès le lever du jour ! D'ailleurs, on le cherchera, si l'on veut... ne le trouvera pas. Lorsque ma belle-soeur viendra savoir pourquoi son fils ne descend pas, je serai à Paris. Tout en faisant ces réflexions, il avait tiré de sa poche une corde grosse comme le petit doigt et à laquelle il avait fait un noeud coulant.

Il s'approcha tout près de Philippe pour couler ce noeud par-dessus la tête.

A qui n'est-il pas arrivé, étant profondément endormi, de percevoir une ombre passant devant ses yeux, de reconnaître la présence d'une personne glissant sans bruit dans l'appartement ! Ces impressions sont le plus souvent très fugitives, d'autres fois elles suffisent pour vous éveiller.

Dieu, d'ailleurs, ne voulait pas que ce crime monstrueux s'accomplît.

Au moment où Léonard avançait les

bras, Philippe ouvrit les yeux et bondit sur ses pieds.

Léonard recula de quelques pas, et prit dans sa poche un long couteau.

Les deux hommes se mesurèrent du regard, sans prononcer une seule parole.

Léonard eut un mouvement de rage en voyant manquer, en partie, le plan qu'il avait combiné. Mais une expression féroce brillait dans ses yeux et sa détermination était prise.

Il avança lentement vers Philippe, son couteau à la main.

Celui-ci en cherchant à l'éviter, recula. C'est alors qu'il se rappela le pistolet qu'il avait posé sur la cheminée, il le saisit, se retourna vivement au moment où son adversaire allait se jeter sur lui, il fit feu.

Léonard poussa un cri, et son bras gauche tomba inerte le long de son corps.

Le bruit de la détonation avait jeté l'alarme dans la maison, Mme de Roncey, Mathurine et les autres domestiques accoururent à peine vêtus, et tremblants de frayeur.

Mme de Roncey, arrivée la première, trouva Philippe droit, l'air inflexible, et tenant Léonard au bout de son revolver.

— Mon fils, mon enfant ! s'écria-t-elle, en se précipitant vers lui, tu n'es pas blessé ?... Que se passe-t-il donc ?

— Rassurez-vous, chère mère, répondit Philippe, sans changer d'attitude, et en menaçant son adversaire qui cherchait à gagner la porte.

Puis, s'adressant à ce dernier, il ajouta :

— Vous le voyez, j'ai encore cinq balles, jetez votre couteau ou je vous tue.

Léonard vint à l'énergie avec laquelle Philippe prononçait cette menace qu'il était prêt à faire comme il disait. D'ail-

leurs son bras le faisait beaucoup souffrir. Il lança loin de lui son couteau, avec colère, et se laissa tomber.

En une seconde, Philippe, aidé des domestiques, l'eût garotté avec la même corde qui devait servir à l'étrangler.

Puis, se tournant vers Pierre, le domestique, il lui dit :

— Aussitôt qu'il fera jour, vous irez à Quimper, prévenir la justice et chercher les gendarmes.

Ces paroles firent bondir Léonard, qui s'écria vivement :

— Vous ne ferez pas cela, ce serait trop horrible !

Dans l'effort qu'il tenta pour se dresser, la perruque qu'il portait tomba de sur sa tête.

Mme de Roncey s'approcha, muette de stupéfaction.

— Léonard, mon beau-frère ! s'exclama-t-elle.

L'étonnement, la colère et l'indignation se partageaient son âme.

Quant à Philippe, il n'eût pour Léonard qu'un sourire de mépris.

— Vous comprenez maintenant, dit celui-ci, pourquoi vous n'enverrez pas chercher les gendarmes. La honte d'un jugement qui me condamnerait retomberait sur votre nom, et d'ailleurs, mon père qui est votre grand-père, ne résisterait pas à la douleur que lui causerait un pareil repentissement. Cela le tuerait.

Philippe et sa mère furent de cet avis. Leur embarras était grand, car ils tenaient à se mettre à l'abri de nouvelles tentatives de la part de Léonard, qui, en moins de vingt-quatre heures avait deux fois attenté à l'existence de Philippe.

Léonard vit leur hésitation, et l'espoir commença à lui revenir.

Philippe eut bientôt pris un parti.

Il s'approcha de la table sur laquelle était du papier une plume et de l'encre et écrivit ce qui suit, qu'il lut ensuite à haute voix :

“Moi, Léonard de Roncey, déclare et reconnais par ces présentes, avoir il y a vingt-six ans, enlevé à sa mère Mme de Roncey, son fils, Henry de Roncey, et l'avoir confié à une famille de pêcheurs de la commune de Sottevast, — que cet enfant devenu grand, s'étant présenté pour réclamer le nom et les droits qu'il tenait de son père, j'ai cherché, au moyen d'offres pécuniaires, à lui faire renoncer à ses prétentions, et que, comme il persistait dans son refus, j'ai tenté deux fois de l'assassiner, d'abord en me portant sur le bord du chemin par lequel il devait passer, et, ensuite, en m'introduisant sous un déguisement, dans l'habitation de Mme de Roncey, sa mère. J'ajoute que j'ai fait et signé, la présente déclaration, afin, uniquement que mon neveu Henri de Roncey et sa mère, qui m'ont surpris dans la pénétration de mon crime, ne donnent pas suite à leur solution de me livrer à la justice.”

— Voilà, dit Philippe, vous signerez cela, et, à cette condition, vous serez libre de partir.

— Jamais, dit Léonard. Ce serait me condamner, me mettre à votre merci, et je ne le ferai jamais.

— Comme vous voudrez, répliqua Philippe. Je vous offre le moyen d'éviter l'ignominie d'une condamnation et de conserver votre fortune et votre position, puisque je ne garderai ce papier que comme une garantie contre de nouveaux attentats.

— Je ne signerai pas cela, dit Léonard.

— En ce cas, Pierre, s'écria Philippe, vous ferez ce que je vous ai dit, vous irez chercher les gendarmes.

Léonard fut gardé à vue, mais peu à peu le calme succéda chez lui à la rage. Peut-être se dit-il que, s'il recouvrait la liberté, la partie ne serait pas encore perdue pour lui. Dans tous les cas, tout lui parut préférable à la perspective de se voir arrêté et conduit en prison.

Pierre allait partir pour exécuter les instructions de Philippe, lorsqu'il fit signe à celui-ci de le retenir.

— J'accepte, dit-il, je vais signer.

Philippe déploya le papier, lui présenta la plume et il signa.

Philippe ploya ensuite, lentement le papier et le serra dans son portefeuille.

— A présent, monsieur, dit-il, vous êtes libre et pourrez partir quand vous voudrez.

Il alla ramasser le poignard, coupa les cordes et aida Léonard à se mettre sur ses jambes.

— J'ai le bras cassé fit observer Léonard ; votre balle a traversé les chairs et je souffre terriblement.

— Je le regrette, répliqua Philippe. Je souhaite que, du moins, cette leçon vous inspire de meilleurs sentiments.

Léonard lui répondit par un regret farouche. Il tira son mouchoir de sa poche, le passa derrière son cou, noua les deux bouts et posa son bras en écharpe.

Philippe s'était avancé pour lui prêter secours, mais il le repoussa d'un geste, et sortit au milieu du silence le plus complet.

XV

LA SEQUESTRATION

M. de Villiers était demeuré, un instant comme paralysé à la vue de Fran-

çois Béchard ; mais il se remit promptement, et saisi de colère et d'indignation, il leva la main et du doigt montra la porte.

— Sortez, dit-il.

Béchard ne se laissa pas intimider.

— Il est inutile, monsieur le baron, répliqua-t-il, que vous preniez ces grands airs ; la partie qui se joue entre nous ne peut tarder à se décider, au point où sont arrivées les choses. Plutôt que de la perdre, je suis résolu aux dernières extrémités...

— Ces menaces, monsieur, sont inutilitaires...

— Pardon, monsieur le baron, dit Béchard en l'interrompant, Dieu me garde de vous menacer ; soyez persuadé du contraire ; je ne désire rien que la bonne harmonie entre nous, et mon vœu le plus cher est de voir réaliser les projets que vous savez.

— Vous avez une singulière façon de le prouver, fit observer M. de Villiers. Enfin, ajouta-t-il, que signifie cette violence ?... Que voulez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. La vieille Marthe m'a enlevé des mains un papier auquel j'attache une grande importance. Pour le recouvrer, je me suis mis à sa poursuite. Comment a-t-elle fait pour m'échapper ? Comment s'est-elle introduite ici sans que je m'en aperçoive ? Je l'ignore. Dans tous les cas, la voici et il faut qu'elle me restitue ce document.

— Vous oubliez, monsieur, dit M. de Villiers, avec hauteur, que vous êtes ici dans ma maison, et que nul que moi n'a le droit de commander !

— Je serais contrarié de vous désobliger, monsieur le baron, répliqua Béchard ; mais je vous répéterai que je ne reculerai devant aucun moyen pour rentrer en

possession de ce papier. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous voyez que j'ai pris mes précautions ; j'ai amené avec moi quatre gaillards que les questions de délicatesse m'embarrassent guère et qui écouteront ce que je leur dirai.

De plus, cette maison est isolée, loin de tout autre habitation ; vous n'aurez donc de secours à attendre de personne ; car vous devez bien imaginer que nul ne sortira d'ici sans ma permission.

Sur un signe de Béchard, les hommes auxquels il avait fait allusion, et qui s'étaient tenus en arrière, s'avancèrent sur le premier plan.

M. de Villiers voulut leur barrer le passage, mais il fut rejeté en arrière.

— Allons, mes agneaux, cria Béchard, vous voyez la vieille là-bas ; c'est elle qui a le papier ; cent francs à celui qui le trouvera.

M. de Villiers au comble de la rage, fit un dernier effort.

— Monsieur Béchard, cria-t-il, savez-vous de quel nom le Code pénal qualifie l'acte que vous commettez en ce moment ?

— Il ne dépend que de vous, monsieur, répliqua Béchard, que la bonne entente soit immédiatement rétablie entre nous : fixez, vous et Marguerite, l'époque du mariage, et, comme preuve de bonne foi, faites-moi remettre le papier que je réclame. Dès lors vous n'aurez pas de serviteurs plus dévoués que moi et mon fils.

M. de Villiers répondit, par un sourire dédaigneux.

— Allons, vous autres ! cria Béchard qui mesura d'un regard l'étendue du mépris qu'il inspirait, faites votre devoir.

Les hommes hésitèrent.

— N'oubliez pas, cent francs à celui qui trouvera le papier.

Leur irrésolution cessa.

Ils se précipitèrent dans la chambre et portèrent la main sur Marthe.

Celle-ci poussa un cri et tomba.

Les hommes reculèrent indécis.

Marguerite était accourue au secours de Marthe, qu'elle aida à se relever.

Celle-ci tremblante, et s'appuyant avec peine sur son bâton, fit quelques pas vers François Béchard.

— Votre conduite, dit-elle, est celle d'un lâche. J'ai plus de quatre-vingt quinze ans, et vous n'avez pas honte de me faire maltraiter par ces vauriens ! Mais ajouta-t-elle, vous aurez beau faire, je ne vous crains pas, à présent que ma mission est remplie, je puis mourir. Quant au papier que vous réclamez, François Béchard, il appartient au propriétaire de la tour grise, à mon maître... au vôtre !

Béchard avait peine à se contenir.

— N'écoutez pas cette vieille folle ! cria-t-il à ses hommes, et finissons-en.

Ceux-ci s'apprêtaient à saisir de nouveau Marthe et à la fouiller.

— C'est inutile, dit vivement Mlle de Villiers, en s'interposant. Marthe n'a plus le papier que vous cherchez.

Béchard la regarda avec épouvante.

— Je vous répète qu'elle ne l'a plus, vos violences ne seraient donc que des lâchetés inutiles.

Béchard promena les yeux autour de lui, comme s'il eût craint que sa proie lui échappât, et dit-il enfin :

— Alors, où est-il ?

Personne ne répondit.

— Il ne peut être que dans cet appartement, reprit-il, et nous le retrouverons, dussions-nous tout bouleverser. Et il ajouta, au bout d'un moment de silence :

— Si nous ne pouvons mettre la main là-dessus, vous ne serez pas plus riches

pour cela, nous brûlerons la maison. Al-
lons mes enfants à l'oeuvre !

Cette besogne paraissait être davantage
du goût des bandits, qui se disposèrent à
fouiller les meubles.

— Arrêtez, dit Mlle de Villiers, avec
une dignité calme et d'un air résolu, vous
pouvez vous éviter cette peine. Ce que
vous cherchez est sur moi, en ma posses-
sion ; je vous défie de me toucher !

Tous la regardèrent avec étonnement les
uns avec défit, les autres avec admira-
tion.

— Je ne serai pas dupe de ces grands
airs, murmura enfin Béchard, et si vous
pensez que je me laisserai arrêter par le
respect que je vous dois, mademoiselle,
vous vous trompez. Certainement j'au-
rais préféré ne pas en être réduit à ce
moyen extrême, mais vous seule serez à
blâmer.

Droïte et hautaine, Mlle de Villiers
l'accablait de son dédain.

— Eh bien, mes amis, cria Béchard,,
vous savez ce que vous avez à faire !
Deux cents francs à partager entre vous
en plus de ce que je vous ai promis !

Mais nul ne bougea.

Les misérables étaient dominés par l'air
imposant de la jeune fille, et n'osaient
porter la main sur elle.

Béchard ne se possédait plus de colère.

Constantin qui jusqu'alors s'était tenu
à distance, s'approcha de lui.

— Mon père, dit-il, cette scène est indi-
gne de vous et de moi, et je ne souffrirai
pas qu'on oublie à l'égard de Mlle de Vil-
liers le respect qu'elle mérite.

Béchard allait témoigner l'étonnement
que lui causait ces paroles, lorsque son
fils lui serra la main et lui adressa quel-
ques mots à voix basse.

— Mon père, ajouta-t-il, en se tournant

vers M. de Villiers et Marguerite, vous
demande bien pardon, monsieur le baron,
et à vous aussi, mademoiselle. Mais j'es-
père que vous excuserez ce mouvement de
vivacité dont il n'a pas été maître. Croy-
ez, mademoiselle, que c'est par ma soumis-
sion à vos désirs que je veux me rendre
digne de la haute faveur que j'ambition-
ne.

François Béchard, en entendant parler
son fils, le regardait avec orgueil. Il fit
signe à ses hommes qui étaient à l'entrée,
de se retirer, et lui-même s'éloigna en sa-
luant et en murmurant des excuses.

— Je ne crois pas à ces protestations,
et s'ils renoncent à la violence, c'est
qu'ils ont imaginé un plan peut-être plus
dangereux pour nous, fit observer Mlle
de Villiers.

— Cela nous permettra toujours de ga-
gner quelques heures, répliqua M. de
Villiers et nous ne tarderons pas, j'espè-
re, à recevoir du secours.

Le restant de la soirée s'écoula tran-
quille, et enfin M. de Villiers em-
brassa sa fille et se retira dans la cham-
bre qui avait été préparée pour lui et qui
était à proximité de celle où s'était pas-
sée cette scène.

Lorsqu'ils furent redescendus dans le
salon, Béchard et son fils eurent ensem-
ble un long entretien et tombèrent aisé-
ment d'accord.

— Il était aisé de voir que nous ne se-
rions jamais venus à bout de cette jeune
fille, dit Constantin ; elle se ferait tuer
plutôt que de céder. Je suis persuadé
d'ailleurs, qu'elle ne consentira jamais à
être la femme de Constantin Béchard.
J'ai étudié, j'ai observé, et je ne me fais
pas d'illusion à cet égard.

— Alors, tant pis pour elle et pour son
père, s'écria François Béchard ; car je

serai inexorable et sans pitié !

— Je conçois qu'il te sera pénible de perdre des espérances que tu as si longtemps caressées ; mais il faut en prendre son parti. Notre part est déjà assez belle, et si nous pouvions y ajouter le trésor de la tour grise, je me tiendrais pour satisfait.

— Oui, mais pour cela, il nous faut ce papier, qui contient les indications nécessaires pour le trouver...

— Et c'est pour l'obtenir plus sûrement que j'ai imaginé ce moyen que je t'ai exposé, et qui a reçu ton approbation.

— Il faut nous mettre à l'œuvre, il n'y a pas de temps à perdre, car, comme je te l'ai dit, j'ai hâte de retourner à Villiers, répliqua Béchard.

On verra bientôt quel était le plan auquel avait songé Constantin.

Béchard se rendit dans la cuisine, où il trouva Mme Roger qu'il se proposait de surveiller tout particulièrement. Celle-ci n'avait pas été sans s'apercevoir qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, et elle était sur ses gardes.

Béchard, comprenant de quelle importance, il serait de se la concilier, prit un air aimable, lui fit part des projets de mariage qui existaient entre Mlle de Villiers et son fils, lui exposa les avantages qui devaient en résulter pour les deux parties, et se plaignit, avec amertume, de ce que M. de Villiers parût vouloir revenir sur la parole qu'il avait donnée.

— Pourquoi donc Mlle de Villiers refuserait-elle d'épouser M. Constantin ? dit Mme Roger. C'est un jeune homme de bonne éducation, instruit et très bien de sa personne ; je ne me gênerai pas pour lui faire connaître mon sentiment.

Béchard la regarda attentivement, mais

elle tint ses yeux franchement fixés sur les siens.

— Le fait est, dit-il, que vous pourriez nous être très utile pour lui faire entendre raison. Dans tous les cas j'ai des motifs les plus sérieux pour que ni elle, ni son père, ni personne ne sorte d'ici, avant que j'aie donné l'autorisation.

Mme Roger ne dissimula pas son étonnement, mais ne fit pas de réflexions.

— Si vous exécutez fidèlement mes instructions reprit Béchard, vous serez largement récompensée. Autrement je saurais bien vous faire tenir tranquille. Vous savez à présent de quel côté est votre intérêt, à vous de choisir.

— Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres, répliqua Mme Roger, mais du moment qu'il ne s'agit que d'aider à la conclusion d'un mariage qui était convenu je ne refuserai pas mon faible concours.

XVI

L'ÉTAT DE SIÈGE

La nuit parut d'une longueur interminable, Marguerite avait entendu sous ses fenêtres, et dans l'escalier le pas régulier d'hommes qui allaient et venaient comme des sentinelles : elle avait deviné qu'on les retenait prisonniers.

Aussitôt que le jour commença à poindre, elle courut à la fenêtre et plongea son regard au loin dans l'espace.

— Annette s'écria-t-elle, est-ce un nuage que j'aperçois là-bas vers l'ouest ? il se semble que c'est plutôt de la fumée...

Annette regarda dans la direction qui lui était indiquée.

— Vous avez raison, mademoiselle, répondit-elle ; c'est de la fumée, et, si je ne me trompe, elle provient de la chau-

mière du vieux Salomon, qui est située au bord du marais. Mais si vous vous rappelez, c'est un homme de mauvaise réputation, prêt au mal plutôt qu'au bien. Nous n'aurions rien à attendre de lui.

Marguerite soupira et promena les yeux d'un autre côté.

— Le manoir de l'Argentaye ne doit pas être très éloigné d'ici ? dit-elle.

Elle ouvrit doucement la fenêtre.

Aussitôt une voix cria d'en bas.

— Retirez-vous, mademoiselle, et fermez cette fenêtre !

Marguerite ne prit pas garde à cette invitation.

— Je vois les cheminées de l'Argentaye, Annette, murmura-t-elle. Si l'on pouvait informer Mme de Roncey de notre situation, elle nous enverrait du secours !

Elle pensa intérieurement à Philippe Daubray, qui d'après ses calculs, devait être en ce moment au manoir. Après avoir refermé la fenêtre, elle se mit à marcher avec agitation, s'arrêtant de temps à autre, à regarder Marthe qui dormait d'un profond sommeil.

Vers neuf heures, on entendit monter l'escalier, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et Mme Roger entra avec un plateau.

A la vue de sa fidèle domestique, Marguerite se leva pour courir au-devant d'elle.

Mais elle vit dans son regard, dans l'expression de son visage, quelque chose de froid et de sévère qui arrêta son élan.

— Il y a longtemps que je vous attendais, madame Roger, dit-elle.

Celle-ci posa le plateau sur la table.

— Voilà votre déjeuner, dit-elle, mademoiselle : du café, du pain, des oeufs bouillis et du poulet froid.

— C'est bien, madame, répondit Marguerite, je vous remercie. Mais, ajouta-t-elle, mon père, pourquoi n'est-il pas venu encore ?

Mme Roger posa un doigt sur ses lèvres et jeta un regard du côté de la porte.

— Tout cela est bien malheureux, mademoiselle, dit-elle, mais M. le baron est retenu dans sa chambre.

— C'est-à-dire qu'on l'a séquestré, comme nous le sommes ici ! s'écria Marguerite avec indignation.

— Le mot est bien sévère, fit observer Mme Roger ; M. le baron n'aurait qu'une parole à dire pour que la liberté lui soit rendue... Pourquoi, aussi, mademoiselle, ne consentez-vous pas à épouser M. Constantin ? Ce jeune homme est tout à fait bien.

— Il suffit, dit Marguerite avec hauteur. Je vous aurais cru une âme moins vénale. Vous pouvez vous retirer.

Mme Roger salua et sortit.

— Lâche et traîtresse ! s'écria Annette avec mépris. Combien l'ont-ils payée ?

— Mme Roger est aussi honnête qu'elle nous est dévouée, répliqua Marguerite.

— Cependant, Marguerite, vous avez vu...

— Oui, j'ai compris qu'elle était observée par nos ennemis qui se tenaient près de la porte. Elle a dissimulé et joué un rôle pour mieux les tromper.

Marthe s'éveilla, et on l'aïda à venir s'asseoir dans un fauteuil, près du feu.

En levant le couvercle du sucrier, Marguerite aperçut un papier sur lequel elle lut :

« Je suis surveillée, mais ayez confiance. M. le baron est comme vous, retenu prisonnier dans sa chambre. Il m'est impossible de sortir pour aller chercher du secours ; mon fils aussi, est gardé à vue...

Mais ayez confiance et comptez sur mon dévouement. Ne buvez ni ne mangez. M. Béchard a versé d'une certaine liqueur dans le vin et semé d'une poudre blanche sur les mets. Son intention serait de profiter de votre sommeil pour s'emparer du papier que Marthe vous a remis."

Marguerite lut ce billet deux fois, et puis le jeta dans le feu, où il se consuma.

— Pour aujourd'hui, nous nous passerons de manger, dit-elle.

Puis, avec un crayon, elle traça ces mots sur la page d'un livre qu'elle déchira.

"Tâchez de vous échapper, et d'aller à l'Argentaye demander qu'on vienne à notre secours !

Elle plia le billet et le mit à la place de l'autre, dans le sucrier.

Quant au vin, elle le vida tout simplement dans la cheminée. Les viandes furent coupées par petits morceaux et cachées sous les cendres. Au bout d'une heure environ, Mme Roger vint prendre les assiettes, et se retira sans prononcer une parole.

Par la porte entr'ouverte on aperçut la tête de Béchard, qui ne put retenir un sourire de satisfaction en voyant que la bouteille était vide et qu'on semblait avoir fait honneur à son repas.

Les heures s'écoulèrent lentement.

Vers le soir, Marguerite entendit quelqu'un frapper contre la fenêtre, en bas, et une voix qu'elle reconnut être celle de Mme Roger, répondit :

— Tiens, c'est vous, Bertrand, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ne parlez pas si haut, répliqua l'autre. Le patron pourrait nous entendre, et il se fâcherait. Vous n'auriez pas une goutte de liqueur, d'eau-de-vie, à me don-

ner ? Il fait un froid horrible et voilà deux heures que je me promène là en long et en large ; s'il faut que cela continue comme ça toute la nuit, demain je serais mort.

— Pourquoi, aussi, faites-vous un pareil métier ?

— Quand on me paye bien, j'obéis et ne raisonne pas ce qu'on me dit. Mais, voyons, est-ce que vous n'allez pas être généreuse et me passer quelque chose à boire ?

— Vous devez savoir que M. Béchard m'a défendu de vous donner ou de vous laisser prendre quoi que ce soit. Je crois même que c'est à vous qu'il a ordonné de me surveiller et de m'empêcher de sortir de la maison ?...

— C'est la vérité, répondit Bertrand. C'est une mission que je n'aurai pas de peine à remplir, car je ne vois pas trop où vous seriez tentée d'aller par un temps pareil.

— C'est vrai qu'il ne fait pas chaud, dit Mme Roger, et si vous promettez de n'en pas parler, j'ai là une bouteille de Rhum.

— Je vous jure que je serai muet comme le tombeau.

— C'est bon, nous verrons, répliqua Mme Roger.

Elle disparut un instant, et revint avec une bouteille qu'elle passa à Bertrand.

Celui-ci la prit et alla se placer, à l'ombre d'un arbre, où il but copieusement. Marguerite, de l'étage supérieur, n'avait rien perdu de cette scène, et elle avait deviné que le but de Mme Roger était, en procurant à Bertrand le moyen de s'enivrer, de se débarrasser d'une surveillance qui la gênait.

Celui-ci, en effet trouva le rhum tellement de son goût qu'il ne tarda pas à glisser sur l'herbe et à s'y endormir.

Mme Roger était, ensuite, allée prévenir M. Béchard que sa besogne étant achevée elle allait se retirer dans sa chambre.

Mais, au bout d'une demi-heure elle redescendit sans bruit, franchit le seuil de la porte et s'éloigna sans être aperçue.

Quand elle fut dans le jardin elle se retourna, vit à la fenêtre de la chambre Mlle de Villiers qui l'observait, lui fit un signe, comme pour lui dire d'espérer, et s'éloigna.

— Elle va à l'Argentaye, s'écria Marguerite, du courage, et bientôt nous serons sauvés !

Le temps semblait marcher avec une lenteur désespérante.

Soudain, Marguerite posa la main sur le bras d'Annette, et tressaillit.

— As-tu entendu ? demanda-t-elle :

— Oui, répondit celle-ci, là, du côté de la chambre...

On dirait un bruit de pas, puis comme une respiration...

Elles prêtèrent l'oreille.

Le bruit continua plus fort et plus distinct.

Annette était sérieusement alarmée.

— Si c'étaient nos ennemis, fit observer Marguerite, ils ne prendraient pas tant de précautions...

Elle traversa l'appartement, puis, approchant sa bouche du trou de la serrure, elle demanda doucement :

— Qui est là ?

Il se fit un mouvement de l'autre côté de la porte.

— C'est toi, mon enfant, répondit M. de Villiers ; es-tu seule.

— Oui, avec Marthe et Annette.

La surprise de Marguerite égala sa joie.

— Cher père, murmura-t-elle, si vous

pouviez nous rejoindre ? Mme Roger a réussi à tromper leur vigilance et le secours me tardera pas à nous arriver...

— Attends, répondit M. de Villiers.

Et, à l'aide d'un couteau, il essaya de faire sauter la serrure. Durant ce temps, Marguerite, tremblante et anxieuse, tantôt l'encourageait, tantôt allait écouter à la porte de l'escalier.

Annette également inquiète, guettait à la fenêtre.

Enfin, la porte céda sous un dernier effort, et M. de Villiers, en pénétrant dans la chambre, reçut sa fille dans ses bras.

— Mais, cher père, demanda Marguerite, comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ?

Marguerite distingua un bruit de pas dans l'escalier.

— Papa, dit-elle vivement, Béchard a tenté, pour mieux arriver à ses fins, de nous faire prendre un narcotique, et il vient, sans doute, voir comment il a réussi. Tâchons de gagner du temps jusqu'à ce qu'on vienne à notre aide... Là, dans ce cabinet, cher père, vous serez à portée de nous secourir, s'il en était besoin ; mais, pour notre sécurité, il ne faut pas qu'il se doute encore de votre présence...

Le conseil était sage, et M. de Villiers le suivit.

A peine avait-il disparu que la porte s'ouvrit et Béchard entra. Son étonnement fut grand en voyant debout Mlle de Villiers et Annette qu'il s'attendait à voir plongées dans un profond sommeil.

Les regards se portèrent sur le plateau et il parut se rassurer.

— Vous avez bu et mangé ? demanda-t-il.

— Non, répondit fièrement Marguerite.

— Hein ? que dites-vous ? s'écria-t-il.

Mais le vin qui était dans cette bouteille, les mets qui étaient sur ces assiettes ?

Mlle de Villiers montra la cheminée.

Bécharde poussa un cri de rage.

Il aperçut alors la fenêtre qui était restée ouverte.

Il y courut d'un bond et cria de toutes ses forces :

— Bertrand ! Bertrand !

— Le misérable ! murmura Bécharde ; nous aurait-il trahis ?

Son fils, Constantin, arriva à ces cris.

— Où est le drôle que j'avais posté là, sous la fenêtre ? demanda François Bécharde.

— Il dort en serrant dans ses mains une bouteille d'eau-de-vie, répondit Constantin.

Bécharde poussa une imprécation de colère.

— Et ce n'est pas tout, continua Constantin. D'après quelques paroles qu'il a prononcées, j'ai pensé qu'il y avait de la trahison sous jeu ; j'ai monté vite à la chambre de Mme Roger.

— Eh bien ? demanda vivement Bécharde.

— J'ai frappé, j'ai appelé ; mais c'était bien inutile... personne, elle était partie.

La figure de Bécharde prit une expression diabolique.

— Ah ! c'est comme cela, dit-il, on nous a joués ! A présent, la question est simplifiée et le moment des hésitations est passé. Mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Marguerite, voulez-vous me remettre le papier que vous a apporté cette vieille sorcière ?

Marguerite répondit simplement avec une assurance qu'elle ne possédait peut-être pas intérieurement :

— Monsieur, je n'ai rien à vous remettre.

— Réfléchissez, reprit Bécharde et ne nous forcez pas à recourir à la violence. Ce papier, il me le faut à tout prix ; voulez-vous me le donner ?

— Non, répondit Marguerite.

Bécharde la saisit par le bras.

Mais au cri que poussa la jeune fille. M. de Villiers se précipita dans l'appartement, et d'un coup de poing, fit rouler Bécharde sur le plancher.

Mais le premier moment de surprise passé, celui-ci se releva, et lui et son fils se jetèrent sur M. de Villiers. Une lutte irrégale s'ensuivit.

M. de Villiers allait succomber, lorsque des pas résonnèrent dans l'escalier, et, en une seconde un jeune homme fit irruption au milieu de la mêlée.

C'était Philippe Daubray.

— Courage, monsieur le baron, cria-t-il. L'heure de la justice a sonné !

Bécharde père et fils reculèrent épouvantés.

— Lâches ! misérables ! continua Philippe, vous pouvez trembler, car le moment est venu de rendre vos comptes... Ecoutez !...

On entendit dans la cour, et en bas dans le corridor, un cliquetis d'armes.

— Que signifie ? demanda M. de Villiers.

— Ce sont les gendarmes qui viennent arrêter M. François Bécharde, répondit Philippe. Je ne les précédais que de quelques minutes... Ah ! vous étiez loin de soupçonner quel coquin vous aviez à votre service, monsieur le baron, ajouta-t-il.

Bécharde était devenu d'une pâleur livide. Il avait cherché à gagner la porte, mais Philippe lui avait barré le chemin.

Trois gendarmes apparurent sur le seuil.

Ils étaient précédés de M. Lavandier, le commis de M. Béchard.

— Voici l'homme que vous êtes chargés d'arrêter, dit M. Lavandier en désignant François Béchard ; faites votre devoir.

Ce dernier, la figure décomposée par la terreur, regardait alternativement son commis et les gendarmes.

— Il y a là, sans doute, une méprise, murmura-t-il. Je suis un honnête homme, s'il le faut, je fournirai les garanties les plus précieuses. Mon ami, M. Rivière, un riche banquier....

— M. Rivière est, en ce moment, à Mazas, répondit M. Lavandier.

— A Mazas, répéta Béchard, avec anéantissement.

— Oui, continua le commis, la justice a saisi les livres, et les charges les plus terribles pèsent sur lui.

— Mais de quoi est-il donc accusé ? demanda Béchard, qui cherchait à connaître aussi exactement que possible le péril de sa situation.

— Comme si vous ne vous en doutiez pas ! répondit M. Lavandier, comme si vous ignoriez que Rivière n'était autre que le chef des naufrageurs, de ces coquins qui assuraient les navires et les faisaient, ensuite, sombrer en mer, afin de toucher les primes ?

Béchard eut un tremblement par tout le corps.

— Mais, murmura-t-il, en quoi cela peut-il me toucher ?

— Nous avons la preuve de votre affiliation à la société, répondit le commis, et de plus, il est aujourd'hui établi que c'est vous qui, il y a cinq ans, avez, à l'instigation même du banquier, soustrait à M. le baron de Villiers, les valeurs

qu'il s'était chargé de remettre au colonel Montoire, et avez mis à la place cette enveloppe cachetée et préparée d'avance.

Béchard, les yeux dilatés, la bouche grande ouverte, s'approcha du commis.

— Qui donc êtes-vous ? murmura-t-il.

Ce dernier enleva sa perruque et sa fausse barbe, et se dressa devant lui.

— Raoul de Villiers ! s'écria Béchard.

C'était Raoul en effet, qui courut embrasser son père et sa soeur.

Béchard ne prononça plus une parole. Ce dernier coup l'avait terrassé, et il se laissa emmener sans résistance.

Quant à Constantin, il eut toute liberté de se retirer.

L'explication de cet incident est très simple. Philippe Daubray, averti par Mme Roger, s'était hâté d'accourir au secours de M. de Villiers, et, en chemin, il avait fait la rencontre des gendarmes, que Raoul était allé requérir. Celui-ci, en effet, profitant de l'absence de M. Béchard, avait poursuivi ses recherches avec plus de liberté, et avait fini par découvrir dans un double fond du coffre-fort, des livres sur lesquels étaient portés les comptes exacts de ses opérations, et des documents qui ne laissaient aucun doute sur le vol dont M. de Villiers avait été victime, et sur ses auteurs.

Ces documents, Raoul s'était empressé de les remettre entre les mains de la justice, et c'est à la suite d'un examen sommaire de ces pièces que des mandats d'amener avaient été signés contre le banquier Rivière et ses associés, au nombre desquels était François Béchard.

XVII LE TRESOR

La nuit s'était écoulée au milieu des in-

évidents que nous avons racontés. Lorsque le jour parut, il fut convenu que Marthe et sa petite-fille Annette retourneraient immédiatement à Villiers.

Quant à Mlle Marguerite et à son père, leur intention était de partir dès le lendemain.

Mme de Roncey, qui n'avait pu résister à son inquiétude, arriva sur ces entrefaites.

Elle et M. de Villiers étaient d'anciennes connaissances et ils eurent à se féliciter réciproquement sur l'heureuse issue des derniers événements.

Mme de Roncey se montra particulièrement gracieuse à l'égard de Marguerite, dont elle admira le jugement, l'énergie et les rares qualités.

La jeune fille reçut ses éloges avec modestie, mais avec une satisfaction dont elle ne s'expliquait pas alors la cause.

Philippe, lui, ne dissimulait pas son contentement.

— A présent, dit Mme de Roncey, j'ai des devoirs envers mon fils : il faut qu'il prenne la place et le nom qui lui appartiennent.

— Si je ne me trompe pas, répliqua M. de Villiers, M. le marquis de Roncey a été vivement frappé de la ressemblance de M. Philippe avec son fils Henri, il soupçonne déjà qu'un crime a été commis, et il sera facile de faire entrer la conviction dans son âme.

— Je l'espère, dit Mme de Roncey. Je vais lui conduire mon fils : une mère a des paroles, des accents auxquels on ne résiste pas. Cependant ajouta-t-elle, il me répugnerait de me trouver en face de mon beau-frère.

M. de Villiers la regarda avec étonnement.

— Vous m'avez toujours témoigné un

bienveillant intérêt, monsieur le baron, reprit-elle avec un peu d'hésitation. Pour vous prouver le prix que j'y attache, je vais vous parler franchement.

Et elle raconta l'attaque dont Philippe Daubray avait été deux fois l'objet de la part de Léonard.

— Vous comprenez, maintenant, dit-elle en terminant, pourquoi je désirais ne pas me trouver sous le même toit que mon beau-frère ?

— Parfaitement, madame, répondit M. de Villiers. Mais, ajouta-t-il, je vous offre un moyen d'obvier à cette difficulté : le château de Villiers n'est qu'à une courte distance de celui de Roncey, permettez-nous de vous offrir l'hospitalité sous notre toit, jusqu'à ce que votre fils ait été rétabli dans ses droits.

— Merci, monsieur le baron, j'accepte avec reconnaissance, répondit Mme de Roncey.

Il était midi, lorsque, le surlendemain, ils arrivèrent au château.

Le bruit de tous ces événements s'était répandu, et de tous côtés on était accouru pour saluer et acclamer M. de Villiers et sa fille.

Ce fut un véritable triomphe.

Sur les marches du perron était la vieille Marthe, appuyée sur son bâton, et derrière elle étaient respectueusement rangés les domestiques.

Marguerite s'approcha de Marthe et lui serra les mains.

— Le papier, vous l'avez toujours, ma demoiselle, demanda cette dernière.

— Oui, répondit Marguerite, il ne m'a pas quitté.

Marthe se tourna vers M. de Villiers.

— En ce cas, monsieur le baron, dit-elle, ne perdons pas une minute. Je suis

bien vieille les émotions que je viens d'endurer m'ont mise à une cruelle épreuve, et je crains que la vie ne m'abandonne. Allons donc, tout de suite, chercher le trésor.

— Nous avons le temps. Marthe demain nous verrons.

— Non, monsieur le baron, car, à mon âge, on ne peut pas compter sur le lendemain.

— Alors, soit, répondit M. de Villiers. Nous trouverons dans la tour les pelles et les pioches que nous y avons laissées.

— Suivez-moi donc, dit Marthe.

Mme de Roncey et Philippe accompagnèrent leurs amis. Ils traversèrent de nouveau ces appartements que nous avons décrits, et pénétrèrent, dans la tour grise.

Marthe les conduisit à une porte qui ouvrait sur un escalier, et ils descendirent dans un enclos où croissaient de grands arbres.

— Le lieu où nous sommes, dit Marthe, était autrefois le jardin préféré de Mlle de Villiers. Elle y cultivait les fleurs les plus rares et, à cause de son exposition, on l'appelait la Petite-Provence. Ma maîtresse aimait à venir s'asseoir là à l'ombre des arbres, pour travailler ou lire. Elle avait fait placer tout exprès un banc au pied du chêne fourchu.

— Mais ce chêne, vous vous souvenez bien à quel endroit il était ? demanda M. de Villiers.

Marthe monta sur une petite éminence et examina attentivement le terrain autour d'elle.

— Le siège était en ligne droite avec la fenêtre de la tour que voilà en face de nous, dit-elle. Quand je ferme les yeux, il me semble voir l'arbre qui était là !

Elle frappa la terre de son bâton.

— Ma seule crainte, fit observer M. de Villiers, est que le trésor n'ait été découvert et enlevé par les hommes qui furent chargés d'abattre le chêne après qu'il eût été brisé par la foudre.

Marthe ne répondit pas. Elle semblait s'être repliée sur elle-même et remonter le cours des années.

— C'est ici qu'était le chêne fourchu, s'écria-t-elle enfin, en indiquant une cavité. Mademoiselle Marguerite, lisez le parchemin.

Mlle de Villiers lut le papier lentement et à haute voix.

— Monsieur le baron, reprit Marthe, comptez la distance.

M. de Villiers fit sept pas vers le sud, en partant de l'endroit désigné, et puis trois vers l'est.

— A présent, creusez ! dit Marthe.

Des domestiques qu'on avait amenés se mirent à la besogne avec ardeur.

Chacun suivait les travaux avec anxiété, et c'est à peine si l'on échangeait une parole.

Deux heures s'écoulèrent et rien n'annonçait un heureux résultat. L'on était arrivé à près de cinq pieds de profondeur, et le doute commençait à gagner tout le monde.

Marthe seule avait confiance.

Soudain, la pioche résonna sur un objet dur et métallique, et chacun s'approcha avec anxiété.

Encore quelques coups, et l'un des domestiques mit à découvert un coffre en fer d'environ deux pieds carrés, couvert de rouille, et dont le couvercle tenait à peine. On le retira avec précaution, et l'on trouva dans l'intérieur, outre une quantité considérable d'argenterie, des diamants d'une grosseur extraordinaire, des rubis, des perles fines et des saphirs.

Marthe n'avait pas exagéré la valeur du trésor, qu'on transporta précieusement dans le salon du château.

Au milieu de sa joie, M. de Villiers trouva le temps d'envoyer un billet à M. le marquis de Roncey, pour le prier de passer à Villiers, où, disait-il, on lui ferait une communication de la plus haute importance.

Le soir, le salon fut brillamment illuminé, et le château prit un air de fête qui rappelait la prospérité passée.

M. de Villiers et ses enfants, Mme de Roncey et Philippe s'entretenaient des événements des jours derniers et admiraient les décrets impénétrables de la Providence, lorsqu'un domestique annonça M. de Roncey.

M. de Villiers et Marguerite s'avancèrent pour le recevoir. Quant à Mme de Roncey et Philippe, leur coeur leur battit fort.

Cependant, ils s'armèrent promptement de courage.

Aussitôt que les premiers compliments eurent été échangés, M. de Villiers s'empressa de dire :

— Monsieur le marquis, je me suis permis de vous prier de venir ce soir à Villiers, parce que j'ai une grande nouvelle à vous annoncer et que...

Le marquis aperçut alors Mme de Roncey.

— Ma fille ! s'écria-t-il avec étonnement. Comment se fait-il que je la trouve ici et qu'elle ne soit pas venue chez moi ?

Elle prit Philippe par la main et fit un pas vers le marquis.

— Mon père, répondit Mme de Roncey, en s'avancant, la raison de ma conduite vous sera expliquée tout à l'heure. Permettez-moi de vous présenter mon fils.

Celui-ci manifesta le plus grand étonnement.

— M. Daubray ! s'écria-t-il.

— Moi-même, monsieur le marquis, répliqua Philippe. Vous m'avez dit de vous apporter la preuve que je suis le fils d'Henri de Roncey, et que vos bras me seraient ouverts...

— Eh bien ? dit le marquis avec agitation.

— Ces preuves, je vous les apporte... les voici.

Et il présenta le papier que Léonard avait signé et qui contenait le récit des attentats commis par lui.

— Veuillez lire cela, ajouta Philippe.

M. de Roncey prit le papier et le lut lentement. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, une pâleur livide s'étendait sur ses joues, et son front se souvrit d'une sueur froide.

— Le malheureux ! dit-il en se laissant tomber sur une chaise, en cachant sa tête dans ses mains.

— Mon père ! murmura Mme de Roncey en passant son bras autour de son cou, du courage !

— Je comprends pourquoi vous n'êtes pas venus directement au château, reprit M. de Roncey ; mais vous pouvez être tranquilles, vous n'auriez pas rencontré Léonard. Il est parti hier ; il a prétexté un voyage... Il sentait qu'il ne pouvait se trouver en face de vous. Il leva alors la tête, ses yeux se fixèrent sur Philippe, et il ajouta en lui tendant les bras :

— Viens, mon enfant !

M. de Villiers et Marguerite se tenaient à distance, contemplant cette scène avec émotion.

Le marquis insista pour que Mme de Roncey et Philippe l'accompagnassent, le soir même chez lui.

Quelques mois après, Philippe Daubray, devenu Henri de Roncey, épousa Marguerite de Villiers, et le jour du mariage fut l'occasion d'une fête pour les habitants du pays.

Marthe, entourée de soins et d'attentions, dansa à la noce, et, dans sa joie, elle ne trouvait pas d'expression pour remercier le ciel qui lui avait donné de voir un si beau jour.

Il semblait, en effet, que toutes ses forces s'étaient concentrées pour atteindre ce moment, car, dès le lendemain, sa santé déclina et elle ne tarda pas à s'éteindre paisiblement et sans souffrances.

M. le marquis de Roncey, également, ne survécut pas longtemps. La connaissance qu'il avait acquise de la culpabilité de son fils Léonard abrégé sa vie.

François Bécharde et son patron, le banquier Rivière, passèrent en Cour d'assises et furent condamnés aux galères. Leur procès, qui fut un révélateur au sujet des crimes dont on ne soupçonnait pas l'existence excita la plus vive curiosité.

Henri de Roncey continua à illustrer par ses travaux le nom de Philippe Daubray, et il eut pour embellir son existence, la plus noble et la plus digne compagnie.

LA "BOURGUIGNOTTE"

AVEC la guerre actuelle on a vu disparaître, à côté des appareils les plus perfectionnés, les engins les plus primitifs et l'on est même parfois revenu, dans les combats de tranchée, à la catapulte du moyen âge !

L'uniforme lui-même subit les effets de ce retour en arrière et l'armée française porte le casque ; mais pas le casque à pointe !

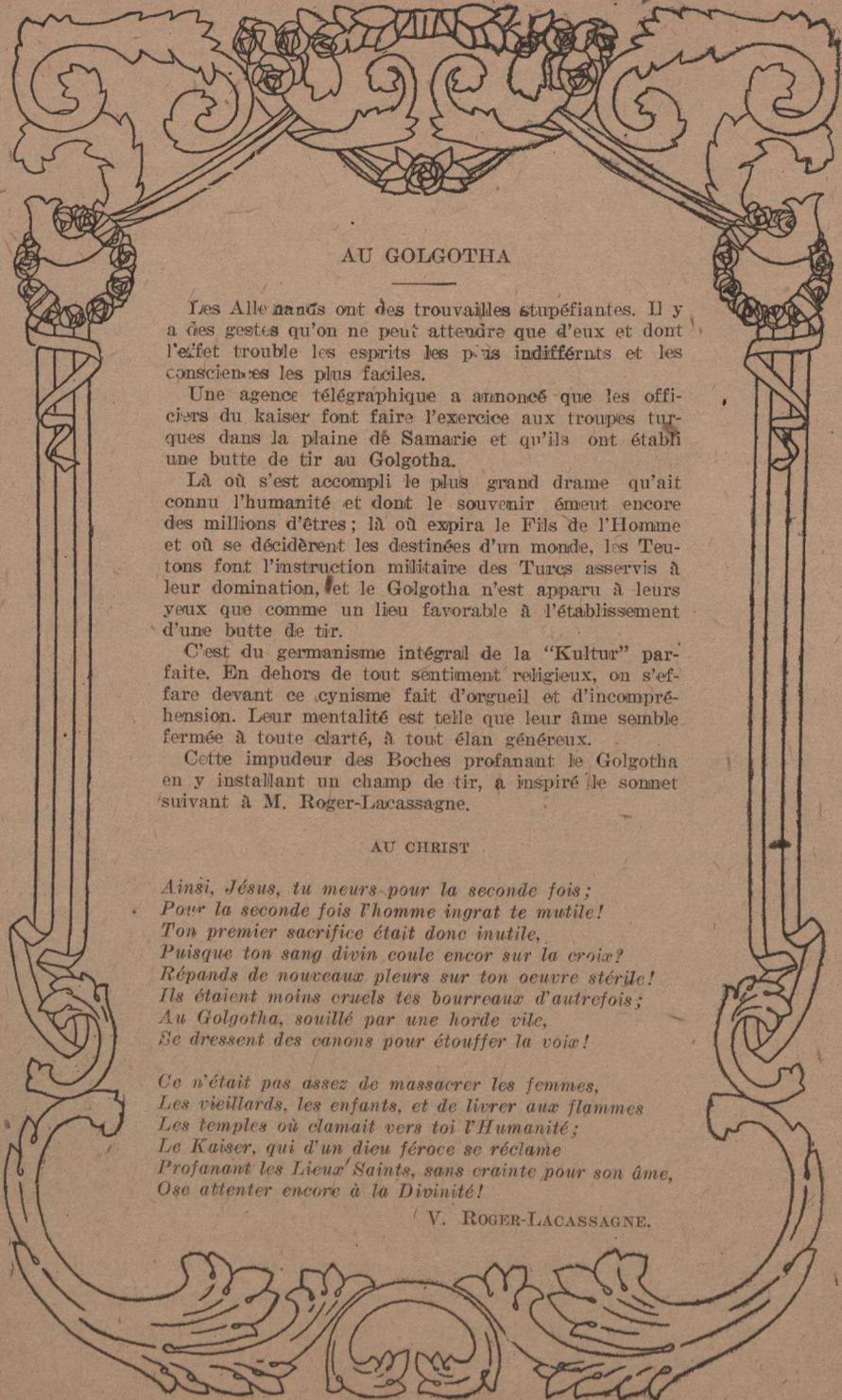
Il rappelle, surtout par son cimier, la bourguignotte de jadis. En tôle d'acier peinte en bleu clair, pour s'harmoniser avec le nouvel uniforme, ce casque protège efficacement le crâne contre les balles de shrapnell et les éclats d'obus. Ses attributs placés sur le devant de la "bombe" sont, pour l'infanterie de ligne, la grenade ; pour les chasseurs à pied, le cor de chasse ; pour l'artillerie, deux ca-

nons croisés ; pour le génie, la cuirasse et le pot en tête.

Ce casque, simple, léger et robuste est désormais la coiffure de campagne des soldats qu'il garantit, mieux que le képi, des



projectiles de toutes sortes qui pleuvent autour d'eux lorsqu'ils sont en première ligne, et leur épargne nombre de blessures.


 AU GOLGOTHA

Les Allemands ont des trouvailles stupéfiantes. Il y a des gestes qu'on ne peut attendre que d'eux et dont l'effet trouble les esprits les plus indifférents et les consciences les plus faciles.

Une agence télégraphique a annoncé que les officiers du kaiser font faire l'exercice aux troupes turques dans la plaine de Samarie et qu'ils ont établi une butte de tir au Golgotha.

Là où s'est accompli le plus grand drame qu'ait connu l'humanité et dont le souvenir émeut encore des millions d'êtres; là où expira le Fils de l'Homme et où se décidèrent les destinées d'un monde, les Teutons font l'instruction militaire des Turcs asservis à leur domination, et le Golgotha n'est apparu à leurs yeux que comme un lieu favorable à l'établissement d'une butte de tir.

C'est du germanisme intégral de la "Kultur" parfaite. En dehors de tout sentiment religieux, on s'effare devant ce cynisme fait d'orgueil et d'incompréhension. Leur mentalité est telle que leur âme semble fermée à toute clarté, à tout élan généreux.

Cette impudeur des Boches profanant le Golgotha en y installant un champ de tir, a inspiré le sonnet suivant à M. Roger-Lacassagne.

AU CHRIST

*Ainsi, Jésus, tu meurs pour la seconde fois;
 Pour la seconde fois l'homme ingrat te mutile!
 Ton premier sacrifice était donc inutile,
 Puisque ton sang divin coule encor sur la croix?
 Répands de nouveaux pleurs sur ton oeuvre stérile!
 Ils étaient moins cruels tes bourreaux d'autrefois;
 Au Golgotha, souillé par une horde vile,
 Se dressent des canons pour étouffer la voix!*

*Ce n'était pas assez de massacrer les femmes,
 Les vieillards, les enfants, et de livrer aux flammes
 Les temples où clamait vers toi l'Humanité;
 Le Kaiser, qui d'un dieu féroce se réclame
 Profanant les Lieux Saints, sans crainte pour son âme,
 Ose attenter encore à la Divinité!*

V. ROGER-LACASSAGNE.



LE SECRET DU BLESSE

PAR PIERRE SALES

I

FRÈRES D'ARMES

Jamais on n'avait vu, au 6e chasseurs, deux cavaliers aussi unis que Firmin Dubreuil et Césaire Parisot. Ils se ressemblaient même à tel point qu'on les eût aisément pris pour deux frères ; ils étaient simplement de Bézu-Saint-Eloi, sur la route de Gisors à Pont-de-l'Arche. Grands et fortis tous les deux, ils représentaient admirablement cette belle race des paysans normands, poussée en pleine terre, au soleil des champs.

Firmin était le plus rude. Quand, aux grandes manoeuvres, il chargeait, sabre au clair, la moustache ébouriffée, les yeux en feu, il avait un air terrible : on eût dit qu'il prenait déjà sa revanche de l'époque où des uhilans occupaient la chaumière de sa famille. Mais, au repos, tout redevenait en lui bon et tranquille ; sa moustache retombait et couvrait sa bouche trop largement fendue, ses yeux bruns s'adouçissaient, ses gestes s'alourdissaient un peu ; et, depuis que le 6e chasseurs,

après les manoeuvres, avait réintégré le quartier de l'Ecole-Militaire, les rousseurs de son visage avaient disparu : on voyait ses veines courir à fleur de peau, ce qui lui donnait une allure réjouie.

Césaire avait tout cela, mais avec plus de délicatesse. Le brun de ses yeux était plus clair, ses cheveux plutôt blonds que roux, sa bouche mignonne ; il avait une jolie moustache, séparée en deux petits rouleaux frisés, et un teint d'une fraîcheur extraordinaire, d'un blanc laiteux à peine teinté de rose.

Depuis leur arrivée au corps, ils avaient fait bande à part. Ils se suffisaient à eux deux, sans pour cela dédaigner les autres : c'était en eux de la timidité autant que de sauvagerie ; au fond, les manières "esbrouffeuses de leurs camarades les ahurissaient. Il y avait bien aussi, dans l'escadron, deux gars de Neauphles-Saint-Martin et un d'Etrépany avec lesquels ils vivaient en bons termes, mais ce n'était pas de l'amitié : et on supposait qu'à leur amitié à eux il devait y avoir de grandes raisons. De très grandes, en effet ! S'ils ne se quittaient jamais au ré-

giment, c'est qu'ils ne s'étaient jamais quittés dans la vie.

Leurs souvenirs les plus anciens leur montraient trois petits êtres inséparables, vêtus à la diable, vagabondant dans la forêt qui s'étend entre Gisors et Bézu-Saint-Eloi, blonds tous les trois de ce blond léger, diaphane des enfants, et paraissant encore plus pâle à cause du hâle de leur teint. C'étaient leurs premières courses, leurs premières aventures dans la vie, que ces promenades faites sous prétexte de ramasser du bois mort, avec les goûters au pied d'un arbre et les bons sommeils à l'ombre, pendant la grande chaleur ; ils s'endormaient, leurs trois têtes réunies, appuyées sur la paume des mains, et leurs corps allongés comme les rayons d'une étoile.

Mais le chef, car une telle bande ne saurait se passer d'un chef, n'était ni Firmin, ni Césaire, mais Marceline, la soeur de Firmin. — Oui, une fille qui menait ces deux gars !... Et ils la considéraient d'autant moins comme une fille que lorsqu'il s'agissait de dénicher des merles ou des chardonnerets, elle grimait aux arbres aussi hardiment qu'eux.

C'est elle qui dirigeait toutes les expéditions, qui leur donna l'audace d'excursionner dans la tour de Neauphles-Saint-Martin en l'absence de garde, qui, plus tard les conduisit à l'assaut du château de Gisors, une fameuse aventure avec des descentes en de noirs souterrains, des pierres jetées au fond de l'immense puits, et le goûter mangé dans le Banneton, au bord de l'Epte, — une fameuse aventure, où Firmin perdait sa casquette et Césaire son ceinturon, et qui se termina par un déluge de taloches et une mise générale au pain sec.

Ensemble ils cueillaient les pommes et jouaient à faire le cidre, et, tout jeunes,

ils avaient coutume de discuter gravement sur la question de savoir si ce serait "de bon cidre" ; et Marceline concluait régulièrement, en ménagère déjà avisée :

"Faudra voir comment qu'il supportera l'eau !"

Ensemble ils avaient souffert pendant l'Année Terrible ; mais ils gardaient aussi la mémoire — oh ! le crâne et joli souvenir ! — d'un bon tour que Marceline joua à messieurs les Prussiens.

C'était au début de l'occupation de la Normandie. Une compagnie de uhlands visitait les villages qui entourait Gisors, où le prince Albrecht s'était installé ; deux sous-officiers, après s'être entendus avec le maire, parcouraient la rue principale de Bézu-Saint-Eloi, formée par la grande route et à la craie, inscrivaient des noms ou des numéros sur les portes des maisons. Quand cette opération fut terminée, on apprit que des Prussiens arriveraient le lendemain et se logeraient suivant les inscriptions. Les parents de Firmin et de Marceline parlèrent de cela toute la soirée, avec une grande tristesse : ils cachèrent leurs rares bijoux, quelques pièces d'or, leur linge, et supputèrent à l'avance ce que l'occupation allait leur coûter. Firmin et sa soeur blottis sous leurs couvertures, entendaient et frémissaient. Lorsque leurs parents se furent couchés, ils se dressèrent à demi, à leur tour, tirèrent conseil. Firmin ne disait pas grand-chose. Il songeait à cette compagnie de francs-tireurs qui s'était fait héberger dans le pays durant deux semaines, et qui devait écraser tous les uhlands. S'ils allaient revenir demain ?... A quelle bataille on assisterait !... Et alors, plus de Prussiens à loger !

Il communiqua son idée à Marceline ; mais, femme et Normande, elle se défiait.

Elle ne crut pas au retour des francs-tireurs. Ils décidèrent d'aller demander son avis à Césaire, se glissèrent doucement hors de la maison, gagnèrent leur jardinet qui touchait à celui des Parisot, passèrent par un trou, ménagé depuis longtemps dans la haie mitoyenne, et allèrent frapper à la fenêtre de Césaire.

Césaire, qui adorait les échappées nocturnes, proposa de parcourir le village pour voir si toutes les maisons avaient été marquées par ces nouveaux anges exterminateurs. Et ils firent leur inspection. D'abord, ils virent des traces de craie sur toutes les portes ; mais arrivés devant celle du maire, ils ne distinguèrent rien, pas plus que sur celles des deux adjoints. Césaire prononça, en haussant les épaules :

“Parbleu ! Les malins... Ils ne s'en sont pas fourrés, eux !”

Et ils s'en retournèrent chez eux, tout pensifs ; mais, comme ils allaient réintégrer leurs logis, Marceline eut une inspiration subite : elle forma de son châle, un tampon et effaça les inscriptions faites à la craie sur leur porte et celle de son ami Césaire. Et elle dit, d'un petit ton ferme.

“On verra bien, demain.”

Le lendemain, on vit ceci, lorsque les Prussiens atteignirent le bout de la ville où étaient situées les maisons Dubreuil et Parisot ; plus de rideaux aux fenêtres, les portes verrouillées, pas la moindre fumée sortant des cheminées ; d'autre part, aucun nom, aucun numéro sur les portes. On en conclut que les habitants avaient déserté le pays. Le maire et les adjoints, éreintés devant ces grands diables arrogants, logèrent chez eux les soldats destinés aux familles Dubreuil et Parisot. Et, dès lors, Marceline fut considérée, par ses parents, et surtout par son frère et son

ami, comme une personne très raisonnable.

Mais, après cela, il en vint tant et tant de ces soldats allemands, des Saxons, des Bavaurois, des Wurtembergeois, que toute ruse fut impossible ; il fallut loger l'ennemi. Et le spectacle de ce malheur public donna à Marceline un grand fond de sérieux, ce qui faisait dire aux parents de Césaire :

“Evidemment, évidemment, ça serait une bonne petite femme plus tard, si seulement elle avait un peu de bien.”

Elle n'en aurait malheureusement pas ; tandis que les Parisot, sans être des riches, commençaient de s'arrondir.

Les garçons aussi durent devenir sérieux. Il fallut supprimer les grandes excursions à travers la forêt, où, presque chaque nuit, des vedettes allemandes trouvaient la mort. Et, après l'affaire d'Etrépagny, où toute la garnison allemande fut égorgée par des soldats venus de Rouen, une lugubre terreur régna par le pays. Car ce fut une affaire terrible : les Français, en approchant d'Etrépagny, avaient sonné le clairon prussien ; les ennemis, surpris, furent tous tués. Vingt-trois officiers y restèrent. On enterra les soldats dans un champ et on ramena les chefs à Gisors, presque tous des colosses, dont les membres débordaient à tel point des cercueils fabriqués en toute hâte, qu'on avait dû attacher les couvercles avec des cordes. Avant d'ensevelir leurs morts, les Allemands de Gisors, avaient brûlé Etrépagny ; et ils menaçaient d'incendier tous les villages environnants.

Aussi, quand, aux manoeuvres, Césaire et Firmin mettaient sabre au clair et chargeaient et que le souvenir des douleurs, des humiliations de leur jeunesse

éclatait en leur esprit, on avait peine à les maintenir dans le rang. Ces paisibles enfants de la terre étaient bien de ceux qui ne parlent pas souvent de la revanche, mais y songent toujours. Et on les considérait comme d'excellents cavaliers, et on croyait généralement, dans l'escadron, qu'il n'attendraient plus longtemps le grade de brigadier.

L'attente fut un peu longue pourtant, parce que personne ne les protégeait ; et, lorsque les galons arrivèrent enfin, au 14 juillet, ce fut une déception pour les deux amis : Firmin seul était nommé brigadier... Pourquoi ?

Les deux amis cherchèrent vainement la cause de cet oubli ; mais Césaire demeurerait simple cavalier ; pour la première fois de leur vie, ils allaient être séparés... Pour la première fois aussi, ils éprouvèrent un peu d'humeur en montant à cheval et trouvèrent le soleil lourd, la route interminable de Paris à Longchamps, et ils ne prirent aucun plaisir à la revue.

Et lorsque, le soir, les chevaux pansés, ils se trouvèrent dans la cour du quartier, ils étaient toujours obsédés par la même torturante pensée :

— "Pourquoi Firmin ?... Et pourquoi pas Césaire ?"

Les nouveaux gradés ne vinrent pas chercher Firmin ; ils savaient que, malgré ses galons, il passerait la soirée avec son compatriote. On les vit, en effet, s'en aller lourdement, toujours droits et beaux, mais sans leur tournure crâne des jours passés. Et ils marchèrent au hasard dans Paris, regardant, d'un oeil terne, les illuminations.

Au bout d'une heure, Césaire disait.

— Où dinons-nous ?

— T'as donc faim, toi ?

— Ah, non !

— Ben, moi non plus.

Vers onze heures, ils étaient de retour dans le quartier de l'École-Militaire, sans bien savoir comment ils y étaient revenus. Ils avaient fait machinalement la promenade des grands boulevards, s'arrêtant à peine, tout silencieux devant les monuments bordés de girandoles de gaz. Firmin parlait d'aller se coucher ; mais Césaire protesta :

— Tu sais... Il faut bien que nous les attrisions tout de même !

Ne serait-ce qu'une bouteille de cidre mousseux !... Et ils descendirent l'avenue Lowendal pour gagner un tranquille petit débit de la rue Blomet où l'on vendait du vrai cidre. C'était le seul cabaret qu'ils connaissent dans le quartier. Ils lui étaient fidèles, autant pour son cidre que pour son enseigne représentant le traditionnel bonhomme, en bonnet de coton, à cheval sur un tonneau. Mais, au moment où ils allaient y pénétrer, un remords traversa la tête de Firmin : si le patron allait le complimenter sur ses galons ?... Cela causerait peut-être une humiliation à Césaire. Il dit :

— Non... allons plus loin, veux-tu ?

Césaire comprit et devint très rouge ; et il sembla que le bonhomme de l'enseigne se moquait de lui.

Ils se replongèrent dans la foule ; et, au bout de quelques instants, ces bals en plein air, cette population grouillante, sous le rouge éclairage d'innombrables lanternes, leur versait une première grisserie. Déjà ils commençaient de rire en voyant des camarades éméchés passer par larges bandes dans les rues vides de voitures. Ce Paris, transformé en une immense salle de fête, les conviait à s'amuser aussi, à prendre leur revanche de la longue vie de sagesse qu'ils y avaient menée. Et la vision de leur village et de

tous ceux qui étaient là-bas, sans cesse jusqu' alors présente à leur esprit, s'effaçait peu à peu ; et, avec cette vision, s'évanouissait la promesse, naïvement faite à Marceline, de demeurer purs de toute corruption parisienne.

Et soudain, ils se trouvèrent attablés devant un litre de vin, dans un des plus vilains cabarets du quartier. Avant le premier verre, ils ne s'appartenaient plus.

Et, à partir de ce moment, ils furent perdus.

Il y avait là, dans un étroit jardin où fleurissait un unique pied de vigne vierge, une centaine d'hommes et de femmes, buvant un vin exécrable et d'atroces liqueurs, en faisant un effrayant tapage. La plupart des hommes étaient des soldats. Parmi eux, Firmin et Césaire aperçurent des camarades du 6e chasseurs ; mais personne ne les reconnût : on était trop occupé à "beugler" un refrain de café-concert, en s'accompagnant à grands coups de verre sur la table. Ni Firmin ni Césaire ne connaissaient ce refrain, et cependant ils chantèrent à l'unisson, dès qu'ils eurent vidé la première bouteille, et ils en demandèrent une seconde...

Césaire se réveilla le lendemain avec une cruelle lassitude par tout le corps et un violent mal de tête.

Il se tourna aussitôt à droite pour envoyer son bonjour habituel à Firmin ; et il demeura tout saisi en constatant que non seulement Firmin n'était pas là, mais que son lit n'avait même pas été défait.

Justement un camarade lui criait :

— Hé ! Parisot !... Qué que t'as donc fait de Dubreuil ?

Ce qu'il en avait fait, lui ?... Et, tout de suite, il lui semblait entendre la dou-

ce voix de Marceline, à leur départ du pays :

"Césaire, je te le confie, comme je te confie à lui !"

Leur compatriote d'Etrépnay, très jaloux de n'avoir pas été nommé brigadier, se mit à ricaner en disant :

— Firmin Dubreuil aura mal cousu ses galons ; je parie qu'ils ne tiennent déjà plus...

— Tais-toi, hein ! fit Césaire avec un geste terrible.

Mais, en y réfléchissant, il songeait, lui aussi, que cela était bien possible.

Oh ! quel déshonneur si une chose pareille survenait, et surtout si on l'apprenait à Bézu-Saint-Eloi !

Il s'habilla très vite, les mains fiévreuses, et fit tomber son porte-monnaie. En le ramassant, il s'aperçut qu'il était vide.

Ils avaient donc dépensé bien de l'argent pour fêter ces galons ?...

Puis il bondit dans la cour du quartier ; et il hésitait, se demandant s'il avait s' renseigner au poste ou s'il courrait tout de suite à la salle de police des brigadiers... lorsqu'il aperçut un gardien de la paix qui se dirigeait vers d'adjudant de service, lequel, de l'air le plus parfaitement désagréable, mâchonnait un bout de cigare.

Instinctivement, Césaire marcha à eux ayant eu, tout de suite, la prescience qu'il allait entendre parler de son ami. Et il distingua ces mots.

— Le commissaire m'envoie vous prévenir que nous avons un de vos hommes chez nous...

— Un cavalier ?

— Non, un brigadier.

— Ivre ?

— Ça, je n'en sais rien. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'on l'a ramassé sur un trottoir, le visage tout en sang...

— Quelque écorchure ?

— Non, non, fit le gardien de la paix avec une moue significative : ça vient d'un rude coup qu'il a à la tête. Le crâne doit être perforé... Et... et il n'a pas l'air d'en mener large...

II

LES REMORDS DE CÉSAIRE

Césaire se trouvait heureusement près d'un mur ; il se cramponna à un de ces anneaux de fer où l'on attache les cheveux ; sans cela il serait tombé.

Le gardien de la paix continuait son rapport à l'adjutant.

— ...Oui, on l'a ramassé sur un trottoir, au petit jour, au coin de la rue Violet et de la rue Tiphaine.

— A-t-il dit son nom, au moins ?

— Le pauvre diable ! Il est bien incapable de dire quoi que ce soit... Vous pensez : avec un trou à la tête !... Le sang dégouline goutte à goutte... Bref, le patron m'envoie vous demander s'il faut l'envoyer à la Place ou le transporter ici, car c'est un du 6e..., ou l'envoyer directement au Gros-Caillou ?

— Parbleu ! s'écria brusquement l'adjutant, qui ne songeait d'abord qu'à sa fonction, c'est Firmin Dubreuil, le seul homme manquant au quartier ce matin.

— Où faut-il le ?...

— Suivez-moi. Le capitaine instructeur vient justement d'arriver. Il décidera.

L'adjutant et le gardien de la paix, s'éloignèrent rapidement, sans avoir remarqué le pauvre Césaire, qui serrait encore d'une main fébrile, l'anneau de fer et fixait un oeil hagard sur le sol, comme s'il avait vu le corps de son ami étendu à ses pieds ; et un très nébuleux souvenir surgissait maintenant, en son esprit,

d'une querelle qui avait éclaté, la veille...

Où ?... Quand ?... Comment ?... Pourquoi ?...

Il ne savait pas, puisqu'il ne se rappelait plus rien, à partir de la première bouteille...

Des sonneries retentirent, pour le passage, la soupe. Il ne serait allé nulle part, si des camarades ne l'avaient entraîné en lui disant :

— Ben quoi ! Ton Dubreuil s'est fourré son plumet, et il est en train de se le faire défriser, mon vieux !

Il ne voulut pas de sa gamelle ; est-ce qu'il aurait pu manger ? Il remonta lourdement à la chambrée et s'assit au pied de son lit ; et, bientôt, les autres le regardaient avec un étonnement mêlé de pitié, car ce bruit du malheur de Firmin se répandait, et on le commentait.

— Moi, disait l'un, je les ai rencontrés dans la rue Blomet.

— Moi, disait un autre, j'ai bu une fine avec eux, avenue Lowendal.

Mais personne ne se souvenait de les avoir aperçus du côté de la rue Tiphaine. Et ce qui surprenait le plus, c'est que les deux amis eussent bu tant de vin, de liqueurs.

— Ils n'y étaient pas accoutumés, c'est ça qui leur aura joué un mauvais tour...

Et ce qui était inexplicable, c'est qu'ils se fussent quittés !... Et comment était-il possible que Césaire fût revenu seul, abandonnant Firmin sur ce trottoir ?...

Il y avait là un mystère qui s'éclaircirait sans doute avant longtemps, mais dont personne ne se serait hasardé à demander l'explication à Césaire : il n'avait pas l'air assez avenant pour cela.

On discutait aussi sur cette étrange blessure, sur ce sang qui dégoulinait goutte à goutte des cheveux, sur le mutisme du blessé. De temps en temps, les plus ou-

rioux descendaient dans la cour ou passaient, comme en filànant, devant le bureau du capitaine instructeur ; ils surprenaient ainsi des détails et revenaient les raconter au milieu d'un grand silence. C'est de cette façon que Césaire était renseigné.

Après avoir méticuleusement écouté le rapport du gardien de la paix et l'avoir commenté en clignant de l'oeil et en tirant sur sa moustache, le capitaine Chemu avait fait appeler l'aide-major qui visitait l'infirmerie du quartier où il était en train de distribuer de nombreuses portions d'ipéca ; et tous les deux étaient partis pour le poste du commissariat de police. Maintenant, on attendait leur retour. Eh, bientôt, on les apercevait, traversant lentement la cour : l'aide-major avait l'air soucieux, et le capitaine Chemu roulait des yeux terribles et mangeait sa moustache, indice inquiétant : la blessure devait être grave.

Quelques instants plus tard Césaire percevait cette phrase, qui le glaça :

— On l'a porté au Gros-Caillou, et paraît qu'il n'a pas dit un mot, qu'il n'a pas seulement ouvert l'oeil.

Alors, dans l'effroi que répandait cette nouvelle, on vit les traits de Césaire se détendre, puis se plisser avec une enfantine expression de douleur ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, et, instinctivement, ses lèvres murmurèrent :

— Ah ! Marceline... Marceline...

Et il lui semblait qu'il entendait encore :

“Césaire, je te le confie, comme je te confie à lui !”

Et il éprouvait un affreux remords...

Oh ! comme il s'était montré indigne, hier, de cette touchante confiance !.. Et si Marceline apprenait, jamais...

Un instant, il se la figura, toute cour-

roucée ses yeux bleus lançant des éclairs comme lorsque, enfant, elle devait servir les Allemands logés dans sa chaumière. Rien ne pouvait l'apprivoiser alors, même la réelle gentillesse de deux pionniers qui avaient fini par remplacer, chez ses parents, les uhlands brutaux du début. C'était de braves gens que ces pionniers, quoique nos ennemis ; ils disaient quelques mots de français et avaient fait comprendre, en étendant la main au-dessus du plancher, que eux aussi avaient des enfants ; et, le soir, en fumant leur pipe de porcelaine, ils prononçaient bonassement :

— Malheur de France... Malheur de Prusse...

Eh bien, Marceline demeurait réfractaire, irréconciliable.

Le souvenir s'était présenté tout de suite à l'esprit de Césaire. Sa petite amie se montrerait-elle aussi sévère avec lui... quand elle saurait ?...

Mais il écartait cette vision inquiétante pour la revoir avec son charmant sourire le jour où le dernier Allemand disparut de Bézu-Saint-Eloi.

Ce jour-là, Césaire proposa de faire une grande partie dans la forêt ; et ce fut une très jolie partie ; mais pas comme celles d'autrefois ; ils couraient moins vite et ne se disputaient guère plus, et Marceline ne parlait plus de monter aux arbres, ni de s'endormir à leur pied. Elle avait grandi et perdu son appétissant aspect de pomme mûre ; sa taille s'était amincie ; elle n'avait plus de mollets. Et comme elle se sentait fatiguée tout à coup, Césaire et Firmin firent la chaise pour la porter, et ils la balançaient, et sa tête tombait tantôt sur l'épaule de Firmin et tantôt sur celle de Césaire, et, par moment, elle rougissait. Une impression nouvelle pénétrait en eux, une sorte de mélancolie qui dominait leurs élans de

jeunesse. Ils demeuraient tristes aussi des malheurs de la patrie.

Ah ! la gentille fille qu'était alors Marceline ! Et si brave à la besogne ! Car l'activité renaissait par les champs : on relevait les fermes brûlées, on labourait les plaines dévastées, et les enfants donnaient un coup de main à leurs parents.

Mais, bientôt, tout travail était interrompu par le grand acte de la jeunesse qui emprunte à la vie simple de la campagne un caractère si particulier de grandeur. L'époque était arrivée de la première communion, pour la fillette et les deux gars. Ils allaient ensemble au catéchisme, très sages sur le petit banc, écoutant bien attentivement les leçons du vieux curé ; et ensemble ils revenaient discutaient sur les miracles et les mystères.

Et, un jour, — cela fit rire Césaire, malgré tout son chagrin, — un jour, le curé les vit, assis sur le bord de la route, les jambes pendantes dans le fossé, la fillette entre les deux garçons. Il les appela vagabonds et leur ordonna de rentrer chez eux bien vite. Il pénétra lui-même chez Marceline et eut une longue conférence avec sa mère... Et, le lendemain, Marceline partait seule pour le catéchisme, et Firmin s'y rendait de son côté avec Césaire. Les deux gars faisaient de grands gestes, ils ne comprenaient pas les motifs de cette séparation. Césaire voulut même s'en expliquer avec sa petite amie, ce qui eut lieu par-dessus la haie qui divisait leurs jardins :

— Enfin, qu'est-ce qu'il a donc raconté à ta mère, not' vieux curé ?

— J'sais pas ! fit Marceline, la voix grosse de larmes ; mais enfin, paraît que les garçons doivent aller avec les garçons et les filles avec les filles... Et maman m'a flanqué une paire de calottes pour

m'entrer ça dans la tête... Mais je t'aime ben tout de même, va !

Elle avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'elle rougissait. Jamais elle n'avait eu besoin de dire à Césaire qu'elle l'aimait, tellement cela était naturel ! Et voilà que cela la troublait, de lui en parler !

Les parents de Marceline auraient pu attendre un an pour lui faire faire sa première communion ; mais ils avaient pressé la chose afin de ne payer qu'une fête, pour le frère et la soeur. Ils n'étaient guère riches ; ils vivaient de leur jardin, de deux champs et d'un pré ; et, à la belle saison, ils se louaient chez les gens cossus de l'endroit. Les parents de Césaire, déjà un peu plus fortunés, s'arrondissaient d'année en année ; et Césaire, étant fils unique, finirait par devenir un beau parti. Aussi les Parisot furent-ils enchantés de voir la grande amitié de leur fils et de cette petite Dubreuil cesser après la première communion.

Marceline ne bougeait plus de chez sa mère, l'aidant aux soins du ménage, bientôt même faisant tout. Quant à Césaire, il lui avait poussé une passion immodérée pour le jardinage : cela avait commencé par la culture des fleurs, puis par l'arrosage des fraisiers, et le jardin avait fini par être son domaine. Et, les parents travaillant aux champs, ainsi que Firmin, Césaire et Marceline demeuraient seuls, séparés seulement par la petite haie.

Ils ne se disaient pas grand'chose. Seulement, ils travaillaient sous les yeux l'un de l'autre. Quand il levait la tête, en même temps que sa bêche, Césaire apercevait au seuil de la maisonnette d'en face, Marceline penchée sur son ouvrage de couture. Ou bien, elle venait chercher une salade près du puits, qui était justement

à côté de la haie. Alors le garçon posait sa bêche.

— Hé ! Te v'là donc, Maline ?

Elle répondait sans cesser de besogner :

— Hé, oui, me v'là !

Souvent, il déterrait un pied de fleurs, le mettait sur la haie.

— Tiens, Maline, c'est un rosier que j'ai élevé pour toi.

Elle penchait sa jolie figure sur l'ar buste, et sa joie était d'y découvrir des boutons qui s'ouvriraient chez elle.

— Oh ! qu'il est gentil !

Ce qui signifiait assez clairement :

— Que t'es gentil, mon Césaire !

Car ils savaient très bien, maintenant pourquoi les filles doivent fuir les garçons. Et Césaire songeait que, lorsqu'il aurait réussi — oh ! très lentement, très doucement — à convaincre ses parents, on abattrait la haie, pour ne faire qu'un jardin ; et ça ferait un crâne jardin. Car il n'aurait pas été Normand s'il n'avait pas aimé le "bien". Mais le trésor, la fleur divine de ce jardin, c'était, ce serait toujours Marceline, c'est-à-dire, la plus jolie fille du pays.

A dix-sept ans, elle était belle comme une madone, avec une figure longue, à peine ossifiée aux pommettes, et si fraîche que Césaire avait toujours envie de l'embrasser. Il n'oserait plus, parce que, même avec lui, elle conservait son petit air grave qui imposait à tout le monde ; et, du reste, ses yeux, d'un admirable bleu de ciel, commandaient le respect.

Elle était si finement bâtie, en même temps que solide, que les durs travaux auxquels elle se livrait n'avaient pas gâté sa taille ; et ses épaules se garnissaient adorablement. Mais ce qui ravissait, par-dessus tout, son amoureux, c'était une chevelure exquise, d'un blond bien sec avec quelques reflets d'or rouge,

une chevelure comme Césaire n'en avait jamais vu, en sa vie, que sur un vitrail de l'église Saint-Gervais, de Gisors, représentant la mère du bon Dieu.

Et il n'avait qu'à songer à ses cheveux pour hausser les épaules lorsque sa mère lui parlait de la fille d'un gros fermier de Tourny ; mais il ne parlait pas de Marceline, lui. A quoi bon engager une lutte tant qu'il ne serait pas revenu du service ?

Après, on venrait bien...

Sans doute, le père de Césaire aurait pu, en réunissant toutes ses économies, donner à son fils les "quinze cents francs" du volontariat. Il ne le fit pas, autant par avarice que dans l'espoir secret que ces quelques années au dehors dégourdiraient son gars et effaceraient les souvenirs amoureux de sa jeunesse. Ce mariage ne lui allait décidément pas. Il ignorait à quel point l'image de sa jolie voisine était gravée dans le coeur de Césaire.

Firmin et Césaire partirent en même temps ; et Marceline, accompagnant son frère, accompagna son amoureux.

Elle eut un moment de fierté quand ils lui avouèrent, avec naïveté, qu'on les avait trouvés superbes au recrutement ; et cela lui donna la force de ne pas pleurer en leur disant adieu. Mais quel chagrin et que de larmes en retournant à Bézu-Saint-Eloi ! et que l'avenir lui paraissait noir !

Elle fit brûler deux cierges à l'autel de la Vierge...

Mais sa plus grande consolation, c'est qu'elle les avait confiés l'un à l'autre, qu'ils veilleraient l'un sur l'autre ; et elle le leur rappelait dans toutes ses lettres.

Et c'est ce qui torturait aujourd'hui le coeur de Césaire tandis qu'il contemplait

la place vide de son ami. Que répondrait-il, quand Marceline de sa douce voix, demanderait :

— Césaire... Césaire... Qué que t'as fait de mon pauvre Firmin ?

En ce moment, une grosse voix retentit :

— Cavalier Parisot, le capitaine instructeur vous demande.

— Hein !... Moi ?...

— Oui... Allons ! Et plus vite que cela !

Et le marchi, qui lui apportait cet ordre, le secoua, Césaire se leva et partit en titubant.

Ils suivirent deux ou trois couloirs, interminables d'habitude, trop courts aujourd'hui ; et ils arrivèrent devant une porte, derrière laquelle grondait la voix terrible du capitaine Chenu.

III

LE CAPITAINE CHENU

— Oui, messieurs, oui ! hurlait-il, il faut le conseil de guerre ! Car les choses ne sauraient durer ainsi. L'autre semaine, un servant du 4e d'artillerie a été assommé, sans qu'on ait retrouvé les coupables. Il y a un mois, un caporal du 26e d'infanterie a été trouvé, la jambe cassée, derrière la caserne Latour-Maubourg ; et encore pas de coupable ! Il y a six semaines, on a ramassé un soldat du train, au milieu du Champ-de-Mars, le crâne horriblement fendu ; l'instruction n'a pas abouti... Or, nous nous trouvons en face de deux hypothèses : ou bien ces incidents proviennent de rixes entre soldats et ouvriers ; ou bien ce sont des soldats qui se battent entre eux, ce qui est plutôt mon avis ; et, si c'est cela, je vous ga-ran-tis bien...

Il appuyait sur chaque syllabe :

—... que le gaillard ne m'échappera pas !

Ces paroles s'adressaient au lieutenant, lequel croyait à des attaques des rôdeurs de nuit, au sous-lieutenant, lequel, frais éclos de Saint-Cyr, ne croyait à rien du tout, au sergent-major et à l'adjudant, lesquels avaient certaines raisons de croire que tout cela se passait entre camarades trop éméchés, qui, le lendemain, regrettent tout, et se font un point d'honneur de ne pas se dénoncer entre eux.

— Oui, répétait le capitaine Chenu, je vous garantis que le gaillard ne m'échap...

Mais le marchi introduisait Césaire ; et, aussitôt le capitaine Chenu modérait sa colère, reprenait son visage de bon père de ses hommes. Et !

— Voyons, Parisot, comment cela s'est-il passé ?... Allons !

Malgré cet "allons" plein de bienveillance, d'encouragement, Césaire ne répondit pas. C'est toujours dangereux de parler trop vite, et ce n'était pas la peine d'avoir la réputation d'un mallin de Normandie pour se laisser tirer les vers du nez par un capitaine Chenu.

— Eh bien, Parisot ?

— Dam, j'sais pas, mon capitaine.

— Qu'est-ce que vous ne savez pas ?

— Hé, mon capitaine, fit-il en le regardant tranquillement, je ne sais pas très bien c'que vous m'demandez.

Le capitaine eut certainement envie de se mettre en colère, mais en même temps la force de se dominer ; et il interrogea sans impatience :

— Voyons... ce qui s'est passé, hier, entre vous et Dubreuil ?

— Dam... mon capitaine, demanda à son tour Césaire, après un instant de réflexion, qu'est-ce que vous voulez qu'il se soit passé entre Dubreuil et moi ?

— Est-ce que vous n'avez pas été ensemble toute la soirée ?

— Ça oui, ça oui, puisque nous sommes allé voir ensemble les illuminations...

— Et après ?

— Après ? Ben, nous sommes revenus.

— Où avez-vous dîné ?

— Nous n'avons pas dîné.

— Pourquoi ?

— Ça ne nous disait pas... avec cette chaleur.

— Mais vous avez bu ?

— Ça, il le fallait bien : on avait la gorge tellement sèche !

— Je vois ça : vous avez roulé de cabaret en cabaret...

— Ça se peut mon capitaine...

— Et qu'est-ce que vous buviez ?

Cette question fournit une excellente réplique à Césaire, il dit, avec un geste emporté :

— Et, voilà... c'est ça qui est cause...

Nous, n'est-ce pas, on n'est habitué qu'au cidre, et nous sommes bien allés au débit où nous en buvons toujours de chez nous ; mais, rapport à la fête, il était plein... Et dans les autres où on est allé, on nous a porté du vin... Et voilà !

— Voilà... quoi ?

— Eh ben voilà ! prononça encore Césaire, comme enchanté de cette conclusion.

Après cela, il ne savait sûrement plus rien.

Le capitaine ne put retenir un mouvement d'humeur ; et, tout en mordillant sa moustache :

— Vous étiez gris ?

— Ça doit avoir été quelque chose comme cela...

— Vous mériteriez huit jours de bloc ! Voilà que vous n'êtes même pas capable de nous renseigner sur le malheur de votre ami !...

Césaire devint très rouge.

— Dubreuil est dans un état pitoyable ! hurlait le capitaine. Morbleu ! Vous devez pourtant bien en savoir quelque chose ?

Césaire ballbutia :

— C'est ce vin... et le soleil de la revue. On ne devrait pas, quand on n'est habitué qu'au cidre...

— Allons ! assez de votre vin et de votre cidre, vieux finaud ! Et dites-nous nettement ce que vous savez sur votre camarade...

— Mais... j'sais pas autre chose que ce qu'on a raconté à la chambrée, qu'on l'avait ramassé la tête tout en sang...

— Eh bien, comment cela a-t-il pu arriver ? Il faut que vous nous mettiez sur la piste. Avez-vous eu une discussion avec des pékins ?

— Ça se pourrait... quoique je ne croie pas...

— Alors avec des camarades ?... Vous en avez bien rencontré, des camarades ?

— Ah, oui, on s'offrait un litre...

— Et je parie bien qu'une querelle a éclaté... au sujet d'une tournée, peut-être ?

Césaire avança le menton.

— Je ne me souviens pas, mon capitaine.

— Mais, sacrebleu ! comment avez-vous pu abandonner Dubreuil, votre pays, votre ami ?

Césaire abonda dans le sens du capitaine.

— Ça, ça, c'est ce que je n'arrive pas à me mettre dans l'idée !... Que moi, moi, j'aie lâché mon ami !... Je ne comprendrai jamais ça.

Durant près d'une heure, le capitaine Chenu, tantôt cramponné à sa table, tantôt se redressant comme un diable qui sort d'une boîte, tantôt venant mettre ses

yeux gris, comme des pointes, dans le naïf regard de Césaire, il l'interrogea, le tourna, le retourna, mais sans en rien tirer.

L'ami de Firmin ne savait rien, ne se souvenait de rien.

Quand à Césaire, il avait tiré, de son interrogatoire, cet enseignement que "personne non plus ne savait rien" ; une seule chose était nettement établie, c'est que Firmin avait reçu une horrible blessure à la tête et que, pour l'instant, l'usage de la paroles lui était enlevé...

Mais que dirait-il, quand il sortirait de son évanouissement ? Et ne se souviendrait-il pas, lui ?...

— Vous me ferez huit jours de bloc ! clama le capitaine Chenu pour clore l'entretien.

Et Césaire, regagna la chambrée où quarante questions l'accueillirent ; mais du ton dont le capitaine Chenu lui avait collé ses huit jours, il répondit qu'on... l'ennuyait et s'abattit sur son lit, horriblement anxieux à la pensée de la lettre à écrire au pays : comment avouer à Marceline, l'"accident" de Firmin ?

Oh ! il chercha... même pendant la manœuvre, ce qui lui procura des distractions, des oublis, et la menace de voir ses huit jours transformés en quinze ; et lorsqu'il revint encore s'asseoir sur son lit, de plus en plus lourd, il n'avait toujours pas trouvé.

Et alors, il se mit à nettoyer son four-niment : c'était leur grande ressource, à Firmin et à lui quand ils ne savaient à quoi employer leur après-midi

Il se mit donc à faire son nettoyage, et avec tant d'acharnement qu'un moment... on le vit tout blême, tremblant, le front couvert de grosses gouttes de sueur ; mais on pensa que cela était provoqué aussi par l'inquiétude que lui causait la blessure de son ami.

C'était vraiment une très grave blessure que celle de Firmin ; et elle intriguait aussi vivement le docteur Derbois, médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillou, que le capitaine Chenu.

De taille moyenne, carré, solide, le visage rude et bon, garni, d'une barbe touffue, les yeux perçants, le docteur Derbois est un des plus audacieux chirurgiens de la nouvelle école. Il opère en riant, en blaguant ses malades, en les bousculant même, mais sans que jamais une goutte de sang aille plus loin que son tablier. Il a été récemment nommé professeur au Val-de-Grâce.

— Drôle de coup ! s'était-il écrié, lorsque les infirmiers eurent étendu Firmin devant lui.

Et, après avoir examiné sommairement la fracture du crâne qui était à gauche, sur la bosse pariétale :

Rasez-moi les cheveux à l'entour, ordonna-t-il à son état-major, et lavez. Je le reverrai après ma visite.

Sa visite terminée, il se lava minutieusement les mains et, comme sa vieille amie et collaboratrice, soeur Olympe, lui tendait respectueusement la serviette, il dit :

— Ma soeur, je crois que nous avons un blessé pour vous.

C'est-à-dire un être qui allait être spécialement confié à cette créature dont le dévouement n'avait pas de limites.

— Allons ! fit-elle, presque joyeuse.

Et elle suivit le docteur Derbois près du lit de Firmin.

Le médecin demeura longtemps penché au-dessus de ce pauvre crâne, sur lequel on distinguait une éraflure plutôt qu'un trou ; mais il suffisait de peser un peu sur cette éraflure pour que de la pulpe cérébrale s'en échappât.

— Hum ! prononça, le docteur, on t'a

joliment arrangé, mon pauvre garçon !

On vint l'aviser, en ce moment, que le capitaine Chenu demandait à voir le blessé.

Il grogna bien dans sa barbe, mais donna tout de même l'ordre d'introduire l'officier ; et lui dit :

— Si c'est pour l'interroger, vous pouvez voir qu'il est incapable de répondre.

— Il reviendra bien à lui, tout à l'heure ?

— Mais je lui défendrai de dire un mot.

— Pourvu que j'entende les premières paroles qui lui échapperont !

Le médecin, de nouveau penché sur le blessé introduisit alors une pince minuscule dans la blessure. Avec des précautions infinies, il retira une esquille, puis une seconde, puis un "débris de fer", qu'il tendit instinctivement au capitaine Chenu, en disant :

— Tenez ! voilà qui vous sera plus utile que tous vos interrogatoires !

— Tonnerre ! s'écria le capitaine instructeur.

Et, ayant examiné ce petit morceau de fer :

— Tonnerre ! répéta-t-il avec l'accent du triomphe ; une pointe de mollette d'éperon ! c'est bien un cavalier qui a fait le coup !

Une pointe de mollette !

Tout s'éclaircissait : Firmin s'était pris de querelle avec un camarade, qui l'avait renversé, puis frappé du talon de sa botte ; et l'éperon avait pénétré, en se brisant, dans la bosse pariétale.

Déjà soulagé, le blessé ouvrait lentement les yeux ; et, d'une voix si faible qu'on eût dit celle d'un enfant, il murmura .

— Césaire... Césaire, mon vieux... Où qu't'es donc, toi ?

— Césaire va bien, lui ! grogna le capi-

taine en s'avançant, Césaire s'en est tiré.

Et il songeait déjà à éveiller de la jalousie dans l'esprit du blessé ; mais, d'un ton résigné, Firmin dit :

— Ah !... Tant mieux... tant mieux.

Et il ferma les yeux, comme épuisé. Du reste, le docteur Derbois intervenait.

— Assez de bavardages pour aujourd'hui.

Et il donnait ses indications à son aide-major, et surtout à soeur Olympe qui valait tous les aides-majors.

Petite, ronde, la figure bonne, réjouie, avec une expression un peu masculine, soeur Olympe avait quarante-cinq ans et soignait les troupiers depuis l'âge de vingt-deux ans ; et elle leur était dévouée au point d'en oublier parfois ses prières. Les soldats disaient d'elle qu'elle était "un bon garçon" et qu'elle n'aurait pas peur d'un régiment.

Elle, les appelait "ses fils".

On conta d'elle des choses sublimes, pendant la guerre : des blessés soignés sous la mitraille, un obus qui avait éclaté près d'elle et lui avait cassé la jambe. Elle boitait un peu, mais courait toujours très vite et déployait une extraordinaire activité, surtout lorsque le docteur Derbois lui avait spécialement confié un malade. Et celui-ci lui avait inspiré tout de suite une grande sympathie.

Elle n'avait eu qu'à l'examiner une minute pour deviner :

— Un gars de chez nous.

Elle aussi était Normande, d'une famille de paysans rapaces qui l'avait incitée à prendre la cornette afin que son frère, qu'on lui préférerait, eût tout le bien. Elle ne s'en plaignait pas, ayant trouvé le bonheur dans sa vie de bonté.

Oh ! oui, elle allait joliment bien le soigner, ce bel enfant de sa terre, si rudement frappé ; et elle ne perdait pas une

des paroles du docteur Derbois : "... pansement phéniqué... laver... laver encore... la plaie suppurerait ; cela provoquerait sans doute l'expulsion d'autres esquilles et d'autres pointes de mollette... s'il y en avait encore aux environs de la plaie... La fièvre était insignifiante ; et, si la fin de la journée n'amenait pas d'augmentation de la température, on pourrait essayer, demain ou après-demain de le faire parler cinq ou six minutes..."

Ceci était pour donner un peu de satisfaction au capitaine Chenu ; mais le capitaine Chenu, tenant très délicatement le débris de mollette entre le pouce et l'index et le portant, à chaque instant à la hauteur de son oeil, souriait béatement. Il n'avait plus besoin de faire parler le blessé, maintenant qu'il possédait une preuve matérielle, qui allait lui livrer le coupable aussi sûrement que si Firmin Dubreuil le lui avait eu dénoncé.

Et il se livrait même, avec le dédain d'un esprit supérieur, à des considérations philosophiques sur la fragilité des destinées d'un individu. Ainsi, le gaillard qui avait frappé Dubreuil, ne se doutait même pas que la mollette de son éperon était endommagée ; et c'était ce petit rien, gros comme la tête d'une épingle, qui allait le faire passer en conseil de guerre !

Quant à lui, capitaine Chenu, il aurait certainement de l'avancement pour l'habileté avec laquelle il aurait conduit cette affaire. Les journaux ne pourraient pas ne pas s'en occuper. Il voyait déjà son portrait dans les publications illustrées, avec une gravure représentant l'éperon, la mollette brisée et le fragment retiré de la plaie du blessé.

Il remercia le docteur Derbois, puis se rendit au mess, parce que les devoirs les plus sacrés ne sauraient empêcher un ca-

pitaine, même instructeur, de déjeuner. Il se donna le plaisir de triompher devant ses collègues. Oh ! Il ne leur conta pas "le détail de la chose" et il se garda bien de livrer la mystérieuse histoire de la pointe de mollette ; mais ce soir...

— Ce soir, messieurs !...

Il frappait un terrible coup de poing sur la table du mess. On l'entendait bien !

Il leur f...ichait sa parole... que ce soir, le coupable coucherait au Cherche-Midi.

Et il commençait son discours du matin sur "l'exemple indispensable..." sur la nécessité de mettre un terme à ces querelles dont, jusqu'à lui, on n'avait jamais connu le fin mot... Mais, cette fois, il faudrait être joliment malin pour échapper au nez du capitaine Chenu.

Il l'avait, en effet, démesurément long ; et c'était à peu près tout son visage que ce nez immense, avec ses petits yeux gris et son énorme moustache jadis noire, aujourd'hui toute mélangée de poils blancs. On le reconnaissait du fond du quartier, dès qu'il approchait de la grille.

Et, cet après-midi, cela courut comme une traînée par toutes les chambrées ;

— V'là la père Pas Commode !

Et tous les hommes qui n'avaient pas bien gardé leur raison, la veille, se mirent à trembler, d'autant plus qu'on vit le capitaine s'arrêter et causer longuement avec l'adjudant ; et ses yeux lançaient des éclairs, et son nez frémissait, et, par moment, il avalait tout un côté de sa moustache.

Puis il s'élança, comme à l'assaut, vers les bâtiments, suivi de l'adjudant ; et, une minute après, ils pénétraient brusquement dans la chambrée de Césaire.

Celui-ci, justement, la figure un peu plus calme, avec même un peu de contentement dans le regard, était en train d'ex-

amener son fourniment, dont il venait d'achever l'astiquage à fond et qui était aussi reluisant, aussi net, aussi chic que s'il avait deviné que l'inépuisable capitaine Chenu allait précisément passer une méticuleuse inspection des effets de tous les hommes.

Oui, une inspection complète !

Les cavaliers du 6e chasseurs ne pouvaient en croire leurs yeux. Deux jours après la revue de Longchamps !

Le capitaine arriva brusquement sur Césaire et lui dit :

— Il n'est pas fameux votre ami !

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du pauvre diable : il les essuya de ses doigts ; et, comme le capitaine Chenu commençait son inspection par lui, il se mit à trembler. Le garçon d'Etrépagny dit à voix basse :

— S'il a du fourbi dans son affaire, pour sûr qu'il ne coupera pas à quinze jours de bloc.

Mais tout était d'un ordre parfait dans le fourniment de Césaire et ses boîtes merveilleusement cirées et ses éperons brillants, à les croire neufs. Du reste, le capitaine et d'adjudant échangèrent un regard d'intelligence : évidemment, ce ne pouvait être lui !

Ils terminèrent leur inspection dans cette chambrée, puis passèrent dans la suivante, puis dans toutes celles qui relevaient de leur juridiction. Ils ne trouvèrent pas un seul éperon dont la melotte ne fût en parfait état.

Le nez du capitaine Chenu s'allongeait ; et, à la dernière chambrée, il mangeait les deux côtés de sa moustache.

Il alla "référer de la chose" aux autorités supérieures, et l'ordre fut donné de procéder à la même inspection dans les autres escadrons et chez les artilleurs et chez les dragons et chez les cuirassiers.

Les hommes n'y comprenaient rien.

— Tonnerre de... tonnerre ! hurla le capitaine Chenu toute la soirée et toute la nuit.

Il n'en avait pas dîné ; il faut dire aussi qu'il éprouvait quelque embarras à reparaître au mess, après ses belles déclarations du matin. Et, quand il s'y montra le lendemain, il s'était fait une contenance et avait arrangé son explication : il "tenait le coupable", mais ne le tenait encore que moralement ; et il était sur la piste des preuves matérielles.

La vérité est qu'il ne comptait plus maintenant que sur les dénonciations qu'il espérait arracher à Dubreuil, dès que le docteur Derbois lui permettrait de l'interroger. Et il se rendit à l'hôpital du Gros-Caillou afin de s'informer.

Une grosse, grosse nouvelle l'y attendait.

Le chirurgien, mécontent de l'état du blessé et craignant que la plaie ne fût pas assez grande pour laisser échapper soit les esquilles, soit les corps étrangers qui pouvaient être dans le crâne, avait décidé de faire, le lendemain, à Dubreuil, l'opération du trépan.

— On l'endormira donc ? demanda le capitaine Chenu à sa sœur Olympe, avec un mouvement de joie, le mouvement du chasseur qui retrouve son lièvre perdu.

— Naturellement, on le chloroformisera...

— Très bien, très bien ! fit le capitaine Chenu, en relevant sa moustache.

Et il s'éloigna en marmottant :

— Très bien, très bien... sommeil chloroformique... plus de volonté... la cervelle va, va... On raconte tous ses petits secrets... Parfaitement... Je tiens mon gaillard...

Et, le lendemain, au moment où le docteur Derbois prenait ses arrangements

pour l'opération, il recevait l'ordre d'autoriser le capitaine Chenu à y assister.

— Mais je ne vous gênerai pas, mon cher docteur... Je me mets dans un coin. Pourvu que je puisse entendre et écrire... Je vous en prie, ne faites pas attention à moi..

Le médecin eut un léger haussement d'épaules, puis s'inclina. Déjà son aide-major plaçait le mouchoir trempé de chloroforme sous le nez de Firmin ; et celui-ci après l'avoir d'abord repoussé puis après avoir éternué, appelait tout d'un coup :

— Hé ! Césaire !

Le capitaine Chenu avait aussitôt fébrilement tracé ce premier appel.

Et il se figurait que la soirée du 14 juillet allait se dérouler dans la cervelle du pauvre diable ; mais ce n'est pas ce souvenir qui se présentait le premier. Car Firmin continua :

— Viens-tu dans la forêt ?.. Viens nous allons ramasser les guignes.. Mais donne-moi une bolée de cidre avant... Ah ! le bon cidre de chez nous... Ah ! qu'il sent la pomme celui-là !... Et puis il n'y a personne comme Marceline pour choisir les espèces... Ma bonne Maline..

Son visage tout joyeux tandis qu'il s'adressait à Césaire, s'était attendri.

Craîns rien, va, not' Maline, puisque j'te dis qu'il t'aime et qu'il t'épousera... Et faudra bien que le vieux consente... Et tu seras une bonne femme.. T'as toujours été une personne avisée. Hein ! la bonne farce que tu leur as jouée, aux Prussiens !... Mais les coquins ont défoncé notre tonneau... Ah ! bandits !.. Ah ! canailles !

Il voulait se lever, soudain, et donnait des coups terribles, de son bras droit, en serrant la main, comme s'il avait tenu son sabre.

Il fallut que soeur Olympe vint en aide

au jeune major et à l'infirmier pour le maintenir sur son lit.

Puis, il eut une accalmie, ses idées vagabondaient d'un autre côté.

— Allons, allons, Maline, dépêche-toi donc ! T'entends pas les cloches de Bernouville ? Tu vas nous mettre en retard pour la fête patronale... oh ! mais c'est qu'elles sonnent tout le temps, ces cloches.. Jamais je ne les avais entendues sonner comme cela...

Maintenant le docteur Derbois était tout penché sur lui et, avec un calme parfait pratiquait, dans sa boîte crânienne, une ouverture grande comme une pièce de vingt sous... Firmin se tut un instant, mais pour éclater aussitôt après, en lamentations :

Oh, la, la, la, la... Oh, qué malheur... ah, mon pauvre Césaire, qué malheur !... oh ! la la... oh, la la la, ma tête ! ma pauvre tête...

Le capitaine Chenu ne perdait pas une de ses paroles ; et il écrivait, il écrivait, essayant de rattacher à son idée fixe les divagations du blessé, attendant, de seconde en seconde, la parole précise, significative, qui éclaircirait tout. Et il dressait surtout l'oreille au nom de Césaire, mais chaque fois que Firmin le prononçait, c'était de la façon la plus confiante la plus affectueuse.

— Ça y est ! s'écria le docteur Derbois.

Il venait de retirer, du crâne, une assez forte esquille et deux pointes de moquette. "Allons, vite, le pansement ! Et, s'il y a autre chose là-dedans, le trou est assez grand pour que cela parte tout seul. Espérons-le du moins !

Le capitaine Chenu eut un rugissement

— C'est donc fini, le chloroforme ?

— Voudriez-vous qu'on le tienne en-

dormi jusqu'à demain matin ? répliqua le médecin.

Au bout de quelques minutes, Firmin, délivré du mouchoir chloroformisé, revenait à lui ; il ouvrit un peu les yeux, avec défiance, puis les referma un moment.

— J'en peux plus !

— Farcœur, dit le chirurgien enchanté de l'opération ; tu voudrais un verre de champagne ?

Non, non ! fit le malade d'un ton décidé, pas de vin... Vois-tu Césaire...

Il n'était pas absolument réveillé.

— C'est le vin, vois-tu... Tu m'apporteras seulement un bon verre de cidre et du cidre de chez nous, celui qu'on trouve rue Blomet.

Et, de son doigt, il appuyait sa recommandation. Après quoi, très facilement, il s'endormit, son visage reprenant une expression réjouie. Soeur Olympe lui arrangeait maternellement son oreiller.

— Enfin, quand pourra-t-on d'interroger utilement ? demanda le capitaine Chenu en froissant rageusement le papier sur lequel il avait écrit les bavardages de Firmin.

— Mais dès qu'il aura la force nécessaire pour supporter votre interrogatoire, répondit le chirurgien avec une mansuétude qui n'était pas dépourvue de malice.

En attendant que le blessé eût repris ses forces, ce qui dura bien une dizaine de jours, le capitaine Chenu, secondé par l'adjutant, poursuivit son enquête avec une fiévreuse opiniâtreté, faisant comparaître devant lui non seulement tous les cavaliers de l'escadron mais tous les hommes du quartier qui étaient rentrés en "possession de leur plumet" du 14 au 15

juillet, se renseignant au dehors, promettant des primes aux gardiens de la paix qui lui apporteraient quelque détail inédit.

Et tout cela absolument en vain.

On retrouvait en vingt endroits les traces des deux amis, déambulant, bras dessus, bras dessous, s'attablant, buvant, chantant comme les autres ; nulle part, on ne découvrait les traces d'une querelle. Le capitaine Chenu commençait de jaunir.

L'autorisation lui fut enfin donnée de faire subir un interrogatoire à Firmin, dont l'état s'était sensiblement amélioré.

Le capitaine s'y prit avec beaucoup de douceur et commença par flatter contre ce point d'honneur du soldat qui ne veut pas dénoncer un camarade. Puis il lui confia que son mutisme obstiné pouvait faire condamner un innocent, car on suivait plusieurs pistes... Or, il était inadmissible qu'il n'eût pas conservé le souvenir de la querelle où il avait failli trouver la mort...

Très tranquille, Firmin déclara :

— C'est pas ma faute... J'me souviens point.

Le capitaine essaya ensuite d'allumer un désir de vengeance dans le coeur du blessé. Il était en voie de guérison, grâce au docteur Derbois, c'était parfait ; mais si l'opération du trépan n'avait pas réussi ? Que seraient devenus ses parents, s'il avait succombé ?...

— Car vous avez vos parents encore ?

— Oui, mon capitaine. Eh ! s'il m'était arrivé malheur, ma soeur leur serait restée ; et comme ma soeur doit épouser Parisot, ça m'aurait fait qu'un gars de moins à la maison. Et d'ailleurs mon capitaine...

Firmin sourit, tout finaud :

— Puisque je me porte bien !

Et il se retourna sur son lit en fermant les yeux.

Soeur Olympe entra, en ce moment, dans la chambre du blessé. Et elle, qui n'aurait pas eu peur de parler au ministre de la guerre, ne se gêna pas pour dire au capitaine Chenu :

— Mais ne le fatiguez donc pas, ce garçon !

Tout semblait donc conspirer pour empêcher l'enquête d'aboutir ; et on constata bientôt que la peau du capitaine devenait d'une nuance aussi inquiétante que s'il avait eu une maladie de foie. Il ne comptait plus désormais que sur le hasard pour lui livrer le coupable et frapper l'esprit des soldats du terrible exemple qu'il avait rêvé.

Et une nouvelle et énorme déception s'abattit sur lui un lundi matin.

Il apprit que, la veille, le docteur Derbois avait subitement autorisé Firmin Dubreuil à recevoir ses camarades. Il bondit au Gros-Caillou pour protester ; il voulait justement empêcher le blessé de causer avec des hommes de son escadron.

Toujours souriant le docteur riposta :

— M'aviez-vous prévenu que vous entendiez le mettre au secret ?... Je l'ai trouvé beaucoup mieux... il m'a demandé à recevoir ses amis quelques minutes, et je l'y ai autorisé. Voilà !

Le capitaine Chenu à partir de ce jour, n'acheva plus un seul de ses cigares ; il les mangeait à moitié. Il était déchiré par un immense remords.

Si ce satané médecin m'avait prévenu ! J'aurais pu me ménager une cachette... Oh ! savoir ce que ces gaillards-là se sont raconté ! Evidemment, étant rien qu'entre eux, ils ont dû se dire...

Ils ne s'étaient pas dit grand'chose, pourtant, ces gaillards-là, c'est-à-dire Fir-

min et Césaire ; car le blessé n'avait reçu que la visite de son compatriote. Et, si le capitaine Chenu avait été dans une cachette, il n'aurait pas entendu autre chose que ceci :

— Hé ! Mon pauvre Firmin !

— Hé ! Mon pauvre Césaire !

— Ah ! qué malheur !

— Oui ; mais qué que tu veux... c'est un malheur, pas ?

— T'as-t'y trouvé le cidre bon ?

— Comment... tu sais ?

Césaire eut son petit rire finaud.

— Je me suis mis bien avec ton infirmier, pour avoir de tes nouvelles ; et le cidre qu'on t'a donné, comme de l'hôpital, c'est moi qui te l'ai fait passer de la rue Blomet.

Cette combinaison amusa beaucoup Firmin ; mais Césaire demandant :

— Enfin, comment que tu te sens ?

— Ah, mon vieux, fit-il vite attristé, le matin, ça va, ça va encore ; mais le soir... il y a des moments, vois-tu, où je crois bien que c'est fini...

Ils se contemplèrent près d'un quart d'heure, très émus, silencieux, avec des larmes bien près des paupières. Puis Firmin dit :

— T'as écrit à Marceline ?

— Je pouvais pas, tant que je t'avais pas vu, balbutia Césaire en rougissant.

— Eh bien ! écris-lui maintenant, prononça Firmin d'un ton ferme, et dis-lui que c'est un malheur, rien qu'un malheur.

Cette idée que ce n'était qu'un malheur bien affirmée par son ami, réconforta Césaire à tel point qu'il était comme ragillard en rentrant au quartier.

Et cependant, lorsqu'il fut en face de sa feuille de papier, son porte-plume à la main il se sentit encore extrêmement embarrassé.

Oh ! qu'elle était difficile à écrire, cette lettre !... Et, pour se donner du courage, il traça d'abord l'adresse sur l'enveloppe :

Mademoiselle Marceline DUBREUIL
chez MM. Dervillers et Cie.

A Bernouville.

IV

MARCELINE

Par les chemins poudreux et les sentiers encore humides de rosée, que le soleil d'août allait bientôt sécher, de toutes parts les ouvrières se pressaient vers la fabrique de Bernouville, dont la haute cheminée se découvre à plusieurs kilomètres. Et, parmi ces ouvrières, la première arrivée à la grande porte de la manufacture était, ainsi que chaque matin, Mlle Marceline Dubreuil.

La première elle était à l'atelier, la première à la besogne, avec le courage, la ténacité que donne une idée fixe ; et une fois son métier mis en train, au milieu des bonjours dits aux camarades, elle songeait, tandis que de petits nuages de coton voltigeaient autour d'elle, elle songeait toute ravie :

— Ma semaine sera encore bonne !

C'est-à-dire que son trésor s'augmenterait, ce trésor qui serait l'argument décisif pour vaincre la mauvaise volonté du vieux Parisot. Et, une fois de plus, elle s'applaudissait de la décision qu'elle avait prise et dont à personne, pas même à son frère, elle n'avait fait connaître le véritable motif. Elle lui avait écrit, simplement, que, l'argent étant rare à la maison, elle s'était placée à la fabrique, pour aider un peu aux parents. La vérité est qu'elle avait surtout fui les raileries et les sourdes menées du vieux Parisot.

Après le départ des deux gars pour le régiment, il s'était d'abord montré assez aimable. Il avait une telle confiance que Paris allait lui "déniaiser" son Césaire et effacer de son esprit l'image de Marceline !...

Mais quand, par la correspondance des deux soldats, il s'aperçut qu'ils avaient emporté leur pays dans leur cœur et que son Césaire demeurait certainement fidèle à l'amitié de sa jeunesse, il commença de tendre ses filets, disant souvent à la jolie fille :

— Sais-tu ben que te v'là une femme ?

Elle souriait alors, aussi heureuse que surprise de cette familiarité. Et, un matin elle devint rouge comme un coquelicot, parce qu'il ajouta :

— Te v'là bentôt bonne à marier, ma fine !

Mais, à peu de temps de là, un dimanche il se découvrit.

— Ma petite, il y a des gens qui disent que t'es la plus jolie fille du pays. Et ils ont raison, ma foi !

— Vous êtes bien bon M. Parisot...

— Faut toujours reconnaître ce qui est vrai ! déclara avec une belle sincérité le paysan ; et le gros Jean, qui va entrer comme premier garçon à la ferme de Dangu, m'a chargé de te dire qu'il te trouvait joliment à sa guise.

Marceline pâlit. Elle avait compris.

— Merci, monsieur Parisot, je ne veux pas me marier pour l'instant.

— C'est-y que le gros Jean te déplaît ? T'as tort, t'as tort ; mais on t'en trouvera ben un autre...

Et il essaya, en effet, avec un cruel acharnement, de lui en trouver d'autres. Et, comme il ne cessait pas de parler à Marceline des maris qu'il lui avait dénichés, elle quittait son jardin dès qu'elle apercevait sa tête chafouine par-dessus la

haie. Alors il s'adressait à ses parents, se proposait comme intermédiaire. Et il amena trois partis, vraiment avantageux, que Marceline refusa avec une inaltérable douceur, ce qui finit par irriter ses parents.

Eux aussi, sentant bien l'opposition du vieux Parisot, auraient désiré qu'elle se mariât. Et ils tâchèrent de lui faire comprendre l'impossibilité de vivre tous dans leur maison lorsque Firmin reviendrait du service : dès que son frère se marierait, elle serait de trop ; ils avaient déjà bien du mal "à arriver" avec ce petit jardin et leurs modestes champs ! Marceline aurait pu répondre que c'était elle qui, par son travail, faisait tant produire au jardin, que c'était elle qui lavait et tenait tout le linge de la maison. Elle avait commencé bien jeune ; car, guère plus haute qu'une botte, elle repassait les chemises de son frère.

Elle préféra échapper à ces reproches incessants, comme aux sarcasmes du vieux Parisot, et elle alla chercher du travail à Bernouville. Elle était souvent passée devant les murs de la fabrique, au milieu de laquelle coule la Bonde avant d'aller se jeter dans la Lelièvre ; et ce grand établissement lui avait toujours un peu fait l'effet d'une prison. Et pourtant, elle connaissait des femmes qui y gagnaient largement leur vie ; les plus habiles parvenaient au chiffre énorme de quatre-vingt-dix francs par mois. Le curé de Bézu la recommanda au directeur de la fabrique ; et elle devint ouvrière.

La vie fut, dès lors, particulièrement dure pour elle. Ses parents admettaient bien qu'elle allât travailler, mais à la condition que sa besogne de la maison n'en souffrit point. Elle se leva deux heures plus tôt, accepta, sans murmurer, ce

supplément de travail ; et le soir, elle veillait.

A la fabrique, elle ne gagna pas grand-chose tout d'abord : elle ne savait rien et devait apprendre comme une gamine de quinze ans. Mais ses progrès furent rapides : le second mois, elle atteignit près de soixante francs ; et il y eut une querelle quand elle rentra chez elle avec sa paye. Ses parents auraient trouvé naturel de tout garder. Elle refusa et fut doucement énergique. Elle donna vingt francs à son père, en envoya autant à Firmin et mit le reste de côté. Et ainsi fut commencé son trésor ; et désormais, l'immense somme de travail qu'elle fournissait lui parut légère.

Elle courait, le matin, regardant, avec attendrissement, la haute cheminée de l'usine émergeant de la verdure, cette usine où son bonheur était enfermé comme en une mine dont elle décrochait, chaque quinzaine, une parcelle. Elle ne s'arrêtait, de temps en temps, que pour revoir des endroits où elle s'était assise avec César ; et son courage en était augmenté. Et, une fois devant son métier, elle était toute à sa tâche, causant à peine avec ses voisines ne se reposant jamais, surveillant avec anxiété le tissu qui se créait sous ses mains ; car, en plus du prix du mètre, les ouvrières recevaient une prime de dix sous lorsqu'elles parvenaient à livrer une pièce sans aucune tare.

Le troisième mois, elle arrivait à quatre-vingts francs et puis, cela varia entre quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-dix. Oh ! Quelle joie lorsqu'elle rentrait à Bézu, les jours de paye, serrant bien son argent au fond de sa poche, faisant les parts de ses parents, de son frère, la sienne. L'avenir ne l'effrayait plus comme autrefois.

Et elle était avare pour elle, n'achetant plus rien, usant ses vieilles robes. Et,

dans la jouissance de voir grossir son trésor, plus rien ne pouvait l'émouvoir, ni les plaisanteries du vieux Parisot, ni les reproches muets de ses parents : car eux n'osaient plus la gronder ouvertement depuis qu'elle gagnait tant d'argent.

Quant à Parisot, il n'avait que le dimanche pour tracasser la courageuse fille. Il enrageait de la voir toujours à la besogne, même ce jour de repos, ne s'échappant que pour venir aux offices et revenant bien vite reprendre ses nettoya-ges ou ses ravaudages.

Tu ne vas donc point te promener avec les jeunes du pays ? lui criait-il.

C'est à peine si elle levait la tête pour répondre qu'elle était bien chez elle. Alors il lui lançait des remarques désobligeantes sur sa toilette.

— Voyons, voyons ! Toi qu'étais si coquette dans le temps !... T'as seulement pas une jolie robe à te mettre... Qué que tu fais donc de l'argent que tu gagnes à la fabrique, si c'est vrai que t'en gagnes.

Coquette ! Oh ! Elle le redeviendrait bien vite, avec le retour de Césaire.

Pour lui seul désormais, elle aurait de jolies toilettes. Plus rien n'existait pour elle, que le souvenir du bien-aimé. Dans la campagne, dans le jardin, rien n'était joli que ses endroits préférés.

Elle soignait avec amour un rosier qu'il lui avait donné, et ce rosier était si beau qu'une fois ses parents trouvèrent à le vendre. Elle arriva de la fabrique, juste comme son père le déterrait, pour le porter à une dame riche des environs ; elle le sauva en donnant à son père les six francs que devait lui payer la dame. Le vieux pensa qu'elle devenait folle. Et le jour de la fête de Césaire, elle fit un beau bouquet de roses et le porta à l'autel de la Vierge, en la suppliait d'écartier tout malheur de la tête de son bien-aimé pen-

dant le temps de service.

Ainsi se déroulait, avec une uniformité dont elle ne se lassait jamais, la vie de Marceline. Les seuls événements qui y apportaient un peu d'animation étaient les lettres de Firmin et de Césaire, des lettres où ils contaient tous les détails de leur existence ; et, comme cette existence paraissait fort sage, le vieux Parisot ne voulait pas admettre qu'ils avouassent tout.

— Les malins ! s'écriait-il, ça serait des petits saints, à les croire ! Mais je vous réponds qu'ils doivent joliment s'amuser là-bas... D'abord, je connais le mien !

Et il clignait méchamment de l'oeil vers Marceline.

Mais, depuis le 14 juillet, pas une lettre n'était parvenue au pays, ni de Firmin, ni de Césaire ; et, comme ils avaient vaguement parlé de leur espérance d'être nommés brigadiers ensemble, Marceline se disait qu'ils avaient eu une déception et n'osaient pas l'annoncer au pays.

Puis le silence continuant, elle s'inquiéta. Et lorsque, ce jour-là, vers midi, on lui remit, à la fabrique, une lettre de l'écriture de Césaire, elle eut un sinistre pressentiment. C'était la première fois qu'une lettre lui était adressée à Bernouville.

Elle glissa la lettre dans le panier où elle apportait son déjeuner et, toute tremblante, gagna le bord de la rivière, pour bien être seule.

“Ma pauvre Marceline,

“Il faut que je dise qu'un grand malheur nous est arrivé, ou plutôt que ce qui est arrivé est un grand malheur. Et, en voyant que c'est moi t'écris, tu devineras tout de suite que c'est Firmin qui est malade, tandis que je suis bien portant, quoi-

que au fond, j'aie tant de chagrin que je vaux pas mieux que lui. Enfin, il faut que je te dise comme ça s'est passé pour que tu n'ignores rien. Donc, au 14 juillet, nous nous attendions, tous les deux, à recevoir les sardines ; mais on a oublié les miennes, on ne nous a envoyé que celles de Firmin, ce qui fait qu'ils ont ri dans l'escadron ; mais ils ont pas ri longtemps rapport que je me l'aurais pas permis, pas plus que Firmin. Et alors, à cette revue qui se passe dans une belle plaine comme chez nous, nous avons eu tellement chaud que le soir, nous en étions malade, et puis aussi de l'idée qu'on ne nous avait pas nommés ensemble.

“Après, nous avons voulu voir les illuminations pour te les raconter. Et peut-être si nous avions dîné, rien ne serait arrivé ; mais nous n'avions pas faim. Et, à onze heures, au moment de rentrer au quartier, nous avons pensé qu'il fallait arroser tout de même les galons de Firmin. Mais tu sauras que tout était contre nous ; il y avait trop de monde dans notre petit débit de la rue Blomet ; et partout ailleurs, on ne servait que du vin, un vin plutôt noir, qui vous racle la gorge. Et voilà l'origine du mal, car, cinq minutes plus tard, nous n'avions quasiment plus la tête à nous. J'y ai attrapé pour la première fois de la consigne et, depuis, Firmin est à l'hôpital du Gros-Caillou, avec une blessure à la tête sur laquelle je ne te dirai rien, quoique l'infirmier, avec qui je me suis mis bien, m'ait expliqué la chose. C'est d'ailleurs des noms que tu ne connais pas plus que moi.

“J'ai pu le voir aujourd'hui, près d'une heure, not' pauvre Firmin : et, rapport à son état, il ne m'a pas conté grand'chose ; mais il m'a bien recommandé de t'écrire que c'était un accident, rien qu'un accident pour que tu n'aïlles

pas t'imaginer que c'est autre chose qu'un accident. Et il a dit aussi qu'il y avait des moments où il se trouvait mieux et d'autres où il croyait que c'était fini. J'en ai le coeur brisé.

“Et maintenant, ma bonne Maline, il faut que je te dise que je suis ben malheureux et ben triste, tout seul dans Paris, et que, si Firmin tombait plus malade, je ne sais pas ce que je deviendrais. Et je t'aime peut-être plus fort qu'avant : et je ne cesse pas de songer à toi. Tu verras ce qu'il faut faire. Je t'embrasse de tout mon coeur.”

Césaire PARISOT.”

“P. S. — Le train le plus commode est celui qui part de Gisors à trois heures et qui arrive à Paris à cinq heures et demie.”

Marceline lut d'abord cette lettre d'un seul trait ; et, à mesure qu'elle avançait ses yeux s'obscureissaient de larmes ; et à la fin elle éclata en sanglots. Elle n'avait pas plus faim que son frère et son ami le soir du 14 juillet ; elle ne toucha pas à son déjeuner. Assise au pied d'un arbre, elle regarda longtemps couler la rivière qui s'échappe en bouillonnant de la fabrique puis elle reprit la lettre et essaya de se reconnaître dans le vague récit de Césaire. Elle finit par se dire : “Ils auront eu une querelle avec de méchantes gens, et Césaire a du remords de n'avoir pas mieux défendu son ami.”

La cloche de l'atelier retentit alors ; il fallait reprendre la tâche. Elle s'achemina lourdement vers son métier, si pâle que ses voisines lui demandèrent si elle était souffrante.

Elle ne répondit, à personne et essaya de mettre une pièce en marche ; mais elle ne pouvait plus travailler : ses yeux,

continuellement, s'emplissaient de larmes, ses mains avaient perdu toute sûreté. Elle s'essuyait bien les yeux ; mais cela n'empêchait pas qu'elle vit au lieu de son métier, une chambre d'hôpital et son frère couché, la tête ensanglantée, et Césaire auprès, pleurant.

Vers trois heures, elle n'y tenait plus ; elle allait prévenir le contremaître qu'elle ne pouvait plus travailler, et, aussitôt, elle s'en retournait, toute chancelante, à Bézu, en murmurant :

— Mon pauvre Firmin !... Mon pauvre frère !...

Heureusement, les champs avaient attiré toute la population ; elle ne rencontra aucun curieux qui l'interrogeât sur les motifs de ce retour subit. Et elle était toute seule, lorsqu'elle pénétra dans sa chambrette.

Elle releva ses draps, mit à nu son matelas et en défit une des coutures : sa cachette était là, de petits morceaux de papier éparpillés dans la laine : chacun d'eux renfermait une pièce d'or. Elle mit cent francs dans son porte-monnaie et plaça le reste dans la ceinture de sa jupe. Puis elle refit son lit et alla s'asseoir dans le jardin pour attendre le retour de ses parents.

Ils revinrent à la nuit, exténués de fatigue. Marceline pensa qu'il valait mieux ne leur rien dire avant le lendemain. La nouvelle de la maladie éclatant en même temps que la décision qu'elle avait prise les abasourdirait, et ils n'oseraient pas lui résister. Elle ne dormit pas ; elle fit ses préparatifs.

Quand, le lendemain, son père vit qu'elle ne partait pas pour la fabrique, il grogna :

- Tu vas être en retard.
- Je ne travaille pas aujourd'hui.
- Hein !... Feignante, maintenant ?

— Firmin est malade ; je vais le soigner.

Les vieux chancelèrent, et la mère se mit à bégayer en pleurant :

— Quoi qu'il lui est arrivé ?

Marceline lut la lettre. Le père dit :

— Cé doit être un coup de pied de cheval.

Et lui aussi eut quelques grosses larmes. Cependant il ne voyait pas la nécessité de ce départ. Est-ce que le gars n'était pas bien soigné là-bas ? Et, s'il venait en convalescence, ne faudrait-il pas de l'argent pour le recevoir, le refaire ?

— Tu choisis ben ton moment pour chômer...

— Oh ! je veux aller à Paris ! déclara Marceline avec sa douce fermeté.

La mère approuva, heureusement, regrettant d'être trop vieille pour pouvoir remplacer sa fille. Et le vieux s'en alla, furieux, aux champs, déplorant "cette semaine perdue".

La pauvre mère n'eut pas le courage de l'imiter. Elle avait tant besoin de s'épancher avec sa fille, de parler de "lui !" Et puis, elle avait une mystérieuse commission à lui donner.

Elle était bien vieille, bien fanée, la modeste créature, et si peu de choses dans cette maison où elle avait toujours travaillé en esclave ! C'était son homme qui avait l'argent, et il ne le lâchait pas facilement. Et cependant, de dessous le marbre d'une commode, elle retira trois pièces de vingt francs, ses économies depuis le départ du fils. Avant, elle les lui donnait pour qu'il pût faire le beau avec Césaire.

Que de fois, pour réunir ces malheureux soixante francs, elle avait dû mentir à son mari ! Elle lui dérobait des sous, elle ne disait pas exactement ce qu'elle gagnait quand elle travaillait au dehors.

Une fois même, elle avait été battue à cause d'une "pièce de quatre francs" qui manquait au compte de l'homme.

Elle les remit en pleurant à Marceline et dit :

— J'voulais faire le billet de cent francs pour lui acheter un beau costume. .

Marceline, quoique bien plus riche que sa mère, n'osa pas refuser. Et les deux femmes s'embrassèrent et parlèrent de lui longuement. Marceline promit de lui remettre l'argent de sa mère le premier. A onze heures et demie, elles partaient pour la gare et la mère eut un redoublement de chagrin.

— Ah ! Embrasse-le ben, ben fort, mon pauv' Firmin !

Et elle s'en retourna aux champs pour ne pas perdre sa demi-journée.

Marceline ne sentit même pas à quel point on aimait égoïstement son frère, l'"homme"; car ni son père ni sa mère ne l'avaient remerciée. Les filles doivent se dévouer aux garçons ! Trop heureuse, de pouvoir le faire !

Elle oubliait presque le but dans lequel elle avait amassé son petit trésor. Elle n'aurait plus d'économies, plus de dot ; mais elle aura rendu service à Firmin et Césaire. Plus elle réfléchissait et plus elle sentait qu'il n'y avait pas seulement cette maladie, mais quelque danger suspendu sur la tête de Césaire aussi bien que sur celle de Firmin, les deux êtres qui étaient toute sa vie. Chez ses parents, l'affection avait été forcément atrophiée par leurs rudes travaux, leur existence de privations. Oh ! qu'il lui tardait d'être à Paris pour connaître et conjurer le malheur qui menaçait ses deux amours !

Elle dut attendre deux heures à Gisors et en profita pour aviser Césaire par dépêche de son arrivée ; puis elle courut à

l'église Saint-Gervais et recommanda à Dieu autant Césaire que Firmin.

Elle repartit enfin et, jusqu'à Paris demeura les yeux fixes, les pommettes en feu avec un peu de fièvre.

Le grand bruit de la gare Saint-Lazare lui fit peur d'abord, et elle se crut perdue dans la foule qui se précipitait des wagons à la porte de sortie. Elle ne voyait pas encore Césaire. Et ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'elle l'aperçut contre un pilier, tout timide, comme honneux. . . .

Il semblait être retenu par la foule, et en réalité n'osait pas s'avancer, comme s'il avait craint de voir Marceline trop tôt. Ils demeurèrent une bonne minute sans se dire une parole ; puis, Césaire s'étant baissé, pour prendre la valise et le petit carton à chapeau de son amie, elle dit :

— On ne s'embrasse donc point, Césaire !

Alors, ils s'embrassèrent, et carrément, Puis ils partirent à pied, après avoir convenu que ce n'était pas la peine de dépenser de l'argent pour une voiture.

Césaire la regardait par côté ; et, comme les passants la regardaient aussi, il pensait que sa beauté faisait sensation et en était fier. Il admirait ses couleurs fortes, ses hanches larges, sa belle poitrine et sa taille si solide dans son élégance ; et il était tout remué lorsqu'elle levait vers lui ses doux yeux bleus. Il jetait un coup d'oeil dédaigneux à toutes les femmes qu'il rencontrait, aux blondes surtout ; aucune n'avait ces cheveux fins d'une nuance à la fois si chaude et si sèche. Il prononça tout à coup :

— Ah ! . . . Je t'aime ben Maline. Mais qué malheur !

Elle voulut l'interroger sur la nature de ce malheur ; il devint cramoisi et ne répondit rien.

— Pourtant s'écria Marceline, tu dois savoir ?...

— C'est un accident... Firmin te le dira... Un accident... et puis la faute du vin.

Elle comprit qu'elle n'en tirerait pas davantage pour l'instant ; et elle resta silencieuse jusqu'à la rue Royale. Elle ne songeait pas à regarder Paris ; mais la place de la Concorde la stupéfia. Césaire lui expliqua ce que c'était que l'obélisque ; puis il lui montra les Champs-Élysées, le Cours-la-Reine.

— Nous passons là, le matin, à cheval, quand les Parisiens dorment encore.

Elle reconnaissait bien les avenues que Firmin lui avait décrites dans ses lettres ; et soudain, elle devina le Champ-de-Mars en face des tours du Toccadéro.

— Oui, c'est bien cela ! dit Césaire ébaubi.

— Et ça... c'est l'esplanade des Invalides ?

— Oui, oui.

Eux, ils avaient mis plusieurs semaines à s'orienter dans le quartier. Elle, était chez elle tout de suite.

Ils traversèrent l'Esplanade en biais, rencontrant des camarades qui les saluaient en goguenardant. Césaire ne s'en fâchait qu'à demi. Ils aboutirent enfin à la rue Saint-Dominique, coupèrent le boulevard Latour-Maubourg ; et au coin de l'avenue Bosquet, Césaire désigna une grande bâtisse, aux murs gris couverts d'ardoise ; mais il n'eut pas besoin de parler.

— Le Gros-Caillou ? balbutiait Marceline.

— Oui... c'est là qu'il est.

Et il se perdit en explications pour lui faire comprendre où était sa chambre.

À chaque instant, des officiers passaient, l'interrompant, parce qu'il fallait

les saluer. Elle aussi, saluait, en ébauchant une révérence.

— Et où tu vas me mener ? demanda-t-elle.

— Tout près, en face.

Mais elle s'arrêta longuement devant la grande porte, surmontée de sculptures, de l'hôpital. Et Césaire dut l'entraîner vers la petite rue de l'Exposition. Elle s'arrêta de nouveau, s'appuyant contre la fontaine élevée à l'entrée de la rue. Elle murmurait :

— Et dire que je peux point le voir.

— Non... dimanche... Viens donc !

Il la conduisit à l'hôtel de l'Arcade, un brave petit hôtel de famille, dont la tournure lui avait convenu et sur la clientèle duquel il s'était méticuleusement renseigné.

— Voici la personne que je vous ai annoncée ! dit-il triomphalement.

On les conduisit au quatrième étage, et on les laissa dans une chambre de huit mètres carrés, bien propre, meublée d'un petit lit, d'une table, d'une table-toilette, d'une commode et deux chaises. La brique du parquet était peinte en rouge et encaustiquée ; les rideaux des fenêtres et du lit étaient vieux mais très bien repassés ; et tous ces modestes meubles reluisaient. Cela fit bonne impression à Marceline.

— Je serai bien, ici, dit-elle.

Césaire qui rangeait ses petits colis, se redressa enchanté. Et il expliqua, à son amie, comme en s'excusant, pourquoi il avait choisi une chambre au quatrième étage : d'abord on avait plus d'air ; et ensuite, on était moins dérangé par les bruits de la rue.

— Tu entendras moins ces tas de bêtises, de chansons qu'on dit en passant... des farceurs ou des ouvriers qui ont bu un verre...

Et, une fois sur ce chapitre, il lui fit beaucoup de recommandations, dont la plus essentielle était qu'elle ne devait pas sortir.

— Tu descendras pour manger avec les gens de la maison et on te montera ce qu'il faudra. Et la nuit, ferme solidement ta porte, et même le jour... Vois, la serrure tient bien... Je reviendrai te trouver dès que je pourrai m'échapper du quartier... Et ne viens pas au-devant de moi, si je n'arrivais pas ; c'est que je serais consigné...

Et il lui décrivit, en termes aussi vagues qu'indignés, les dangers des rues parisiennes. Puis comme le garçon frappait à la porte, il eut un petit rire heureux.

— Pour ce soir, nous dînons ici.

Et Césaire aida le garçon à mettre le couvert, et encore une fois il était fier de l'admiration qu'il lisait dans les yeux du domestique pour Marceline.

Quand ils furent seuls, en face de la soupe fumante, il se mit à bavarder, à bavarder, mais toujours sans dire un mot de Firmin. Marceline ne pouvait pas ne pas remarquer cette insistance à ne pas parler de son frère ; elle commençait à sentir un grand embarras dans les manières de son ami, et elle hésitait à l'interroger.

Elle ne s'y décida qu'à la fin du repas, après avoir répondu aux questions de Césaire sur tout le pays ; elle avait même conté les méchantes plaisanteries du vieux Parisot ; et Césaire avait assuré :

— Il est comme ça, le père ; mais, au fond, il t'aime bien.

Elle lui avait rappelé l'histoire du rossier déjà dite dans une lettre, et cela les avait attendris.

— Allons, fit-il en se levant, faut penser à rentrer au quartier.

Et il vint mettre un long baiser au

front de Marceline. Alors, elle demanda timidement :

— On ne pourra pas le voir avant dimanche ?

— Non. Nous irons ensemble.

— Comment est-elle grande, cette blessure ?

— Je n'ai pas vu, Maline... pas bien grande, assurément, puisque les pointes de l'éperon ne passaient pas et que le major a dû faire un trou grand comme une pièce de vingt sous !

— Un éperon ! murmura Marceline en pâlisant. Un... coup d'éperon ? C'est un coup d'éperon ?

— Et rudement appliqué à ce qu'ils disent !

— C'est donc un camarade qu'il l'a frappé ?

— On ne sait pas si c'est un camarade... mais, pour sûr, un cavalier !

Il y eut un silence. Césaire baissait les yeux, attendant, comme un coupable, la question qu'il devinait sur les lèvres de son amie. Et elle la dit, en effet :

— Tu étais avec lui... à ce moment

— C'est... c'est probable... Mais je n'en ai pas gardé la mémoire...

— Et... on n'a pas retrouvé le coupable ?

— Ah ! je te jure bien que le capitaine Chenin a fait ce qu'il a pu pour cela !

— Et... Firmin n'a rien dit ?

— Il ne sait pas non plus... Il dit que ce n'est qu'un accident...

— Cependant, fit Marceline avec un mouvement de colère, il faut qu'on le retrouve, celui qui nous a mis Firmin dans cet état...

Ce n'était pas un désir de vengeance qui germais en elle ; mais dans sa droiture, elle n'admettait pas les injustices.

— Il doit être puni, celui qui a fait cela !

Mais Césaire la découragea. Il dit avec importance :

— Tu comprends que si le capitaine Chenu n'a rien découvert !... Et puis, d'ailleurs, pourvu que Firmin s'en tire !

Et Césaire s'en fut, la tête basse après avoir recommandé à Marceline de bien verrouiller sa porte.

Elle fit une longue prière et se coucha, extrêmement soucieuse.

Les sonneries des casernes environnantes la réveillèrent de bonne heure, le lendemain. Elle ne se leva pas tout de suite ; elle avait une grande lassitude par tout le corps. Et puis, elle réfléchissait aux paroles de Césaire ; et le mystère lui semblait encore plus obscur que lorsqu'elle avait quitté Bézu. Dès qu'elle se leva, elle alla à sa fenêtre et aperçut l'imposante masse du Gros-Caillou.

— Il faut que Firmin sache que je suis à Paris.

Elle traça rapidement ce petit mot :

“Mon bon Firmin, je suis près de toi, à l'hôtel de l'Arcade. Les parents vont bien. Césaire a été bien gentil pour moi. Que veux-tu que je t'apporte ? Je t'embrasse tout plein.

Ta petite Maline.”

Malgré les recommandations de Césaire, elle osa sortir de l'hôtel et aller remettre cette lettre au concierge du Gros-Caillou.

L'après-midi elle recevait cette réponse :

“Ah ! que t'es gentille, Maline, d'être venue ! Mais je le pensais bien...”

“Je n'ai besoin de rien ; et, tout de même, s'il y avait moyen de s'arranger avec M. major, je mangerais joliment de bon coeur un lapin aux salsifis, comme

tu sais les faire. Mais y aura-t-il moyen ?
Ton petit Firmin.”

Toute tremblante, Marceline contempla l'homme qui lui avait apporté ce petit mot. C'était l'infirmier, ami de Césaire. Par lui n'allait-elle pas en savoir davantage ?

V

LE LAPIN AUX SALSIFIS

— C'est lui-même qui vous a remis cela ? interrogea Marceline, en serrant nerveusement la lettre de son frère.

— Eh ! oui donc, mademoiselle, répondit l'infirmier, d'un ton tout joyeux causé par l'appétissant aspect de cette jeune personne ; eh ! oui donc, puisque c'est moi qui le soigne, avec soeur Olympe. Dès qu'il a eu votre lettre, il a demandé de quoi écrire en disant : C'est ma soeur, ma bonne soeur, qu'est venue pour moi ! Ah ! qu'il avait l'air content !

Marceline laissa bien bavarder l'infirmier ; puis doucement, finement, elle essaya de l'interroger sur cette blessure et surtout sur celui qui avait pu la faire. Mais, presque aussitôt l'infirmier l'arrêtait d'un air goguenard. “Pas la peine de se démolir la tête à chercher, puisque le capitaine Chenu n'avait rien trouvé !” Et Marceline fronçant les sourcils, il ajouta, important, bienveillant.

— Est-ce qu'on ne sait pas, d'ailleurs, comment ça se passe ces histoires-là ? Il n'y a qu'une chose qu'on ne sait jamais : le nom de celui qui a cogné...

— Mais le blessé le sait bien, lui ?

— Tiens, parbleu !... Seulement, est-ce qu'on va dénoncer entre soldats, entre amis ?

— Est-ce qu'un ami ?...

— Eh oui donc ! c'est surtout entre amis que ça arrive !

Et, ravi de l'étonnement peint sur le visage de Marceline, il poursuivait :

— On a un congé... On a des gallons à arroser comme Dubreuil. Chacun paie une tournée... Un jour pareil, qui voudrait être en reste ? Et au bout d'une heure, il n'y en a plus un qui sache ce qu'il fait. On en voit des gais, des tristes, des querelleurs... ça dépend des cerveaux. A preuve ce qui est arrivé à votre frère... C'est pas lui seulement, allez, qu'on a ramassé, cette année, avec un mauvais coup... Qui les a portés, ces coups ? Bernique ! Tous les capitaines Chenu de tous les escadrons de France y perdraient leur théorie... Au mois de janvier il en est mort un d'un coup de sabre, et il a rendu le dernier soupir sans même dire si c'était avec un grand ou un petit qu'il s'était tapé.

— Eh bien !... et le sabre tout ensanglanté ? s'écria Marceline, épouvantée par la placidité de ce récit.

— Le sang... ça se lave, ma bonne demoiselle.

— Mais... un éperon ?

— Ça se jette à la Seine, parbleu !... Oh ! le père Chenu a fait l'inspection de toutes les chambrées, de tous les fournements... Bernique !... puis, pourvu que Dubreuil s'en tîre ! Et moi, je vous tire ma révérence.

— Attendez !

Marceline pensait qu'il fallait récompenser ce dévouement. Et puis, elle avait encore envie d'interroger. L'infirmier lui en avait plus dit, en quelques mots, que Césaire dans toute sa conversation de la veille.

— Ainsi, vous dites que c'est un ami, qui ?...

— Ah ! je ne dis pas cela... Ça peut aussi bien être un jaloux... Et puis, je ne sais rien, au fond...

Marceline relut alors la lettre de son frère ; et un mélancolique sourire vint à ses lèvres : elle comprenait bien le joli sentiment qui se cachait sous cette banale gourmandise d'un lapin aux salsifis. C'est que, chez eux, le simple lapin était un plat de fête ; l'ordinaire se composait de pommes de terres à la croque au sel, de fromage et de beurre de "Sainte-Clairre."

Pauvre Firmin ! Sûrement, elle allait lui préparer son plat favori !

Elle remit deux francs à l'infirmier.

— Monsieur, voulez-vous venir demain matin ici ? Je vous donnerai un plat que me demande mon frère.

L'infirmier commença par glisser les deux francs dans sa poche ; puis il s'écria, d'un ton désespéré :

— Tout ce que vous voudrez mademoiselle ! Est-ce qu'on pourrait refuser quelque chose à une gentille demoiselle ! comme vous ? Mais rien contre le règlement, mademoiselle ! Et sans l'autorisation du patron...

Marceline n'insista pas. Dans la vie militaire, on ne se révolte pas contre les règlements. Elle congédia l'infirmier, puis demeura pensive jusqu'au soir.

Elle ne descendit que pour prendre son repas avec les maîtres de l'hôtel. On la traita très gentiment, et on la fit parler sur son pays. Elle était fort agréablement surprise de l'aisance avec laquelle on s'intéressait à elle, de cette politesse parisienne qui contrastait si heureusement avec les rudes manières de chez elle. Après le dîner, la patronne, Mme Mulet, l'interrogea sur le prix des denrées en Normandie, stupéfaite par le bon marché de certaines choses ; et Marceline, tout naturellement, en arriva à traiter la question du lapin. Le prix d'un beau lapin, quarante-cinq sous en Normandie, trois ou quatre

francs à Paris, fut l'objet d'une longue discussion. Et puis, il y eut une véritable conférence sur la manière de l'apprêter.

— Si nous en faisons un ensemble, demain ? finit par proposer la patronne.

C'était ce que désirait Marceline.

Césaire arriva alors. Marceline l'accueillit affectueusement, mais sans élan de tendresse. Il supposa que cela venait de l'inquiétude que lui causait l'état de Firmin. Elle lui communiqua la lettre de son frère. Il secoua la tête.

— Pas la peine d'y songer ! affirma-t-il. Le docteur Derbois ne permettra jamais...

— On verra, dit-elle sans se troubler.

Et elle parut avoir encore plus de confiance lorsqu'elle se fut fait dire, par Césaire, quelle espèce d'homme c'était que ce major.

Le lendemain, n'éprouvant plus aucune fatigue, elle se levait de très bonne heure, pour aller au marché avec Mme Mullet.

— C'est-il pour aujourd'hui, le lapin ? demanda celle-ci en riant.

— Mais oui, madame, si vous le voulez bien.

Elle suivait son idée avec son doux entêtement, quoique Césaire eût un peu ri, la veille, du caprice de son frère ; mais rien, pour elle, n'était risible, quand il s'agissait de faire plaisir à ceux qu'elle aimait.

L'abondance du marché, les innombrables étalages l'ahurissent d'abord un peu ; cependant elle y était vite habituée et ne craignait pas plus de marchander qu'aux foires de son pays. Après avoir tout examiné, elle se décida, d'accord avec Mme Mullet, pour un magnifique lapin de trois francs cinquante et une toute petite botte de salsifis qu'elle ne se procura que difficilement, car ce n'était pas la saison.

Elle y joignit une livre de groseilles à maquereau, aussi belles que celles de son jardin. Puis elles revinrent à l'hôtel. Et aussitôt, Marceline se mettait à la besogne.

— Comment ! déjà ? s'écria la patronne.

Mais Marceline avait tout payé. Si c'était son idée de s'y prendre de si bonne heure ! A neuf heures et demie, le plat était terminé.

Marceline alla acheter un petit panier, y mit une grosse portion entre deux assiettes, avec des groseilles à maquereau sur un lit de feuilles puis, toute tranquille, elle se dirigea vers l'hôpital. Ce finaud d'infirmier était justement en train de baguenauder à une fenêtre. Et comme il trouvait que Marceline faisait fort bien les choses, il s'empressa d'accourir à la porte.

— Ah ! l'entêtée ! prononça-t-il. Voilà bien les femmes !... Allons ! on va faire de son mieux. Le patron va justement arriver chez Dubreuil... Déposez votre fourbi chez le concierge.

Et il regagna, vite, les parages Dubreuil, afin de s'entendre avec lui pour la carotte à tirer au docteur Derbois.

Quand le médecin arriva, très soucieux, près du blessé, car depuis deux ou trois jours son état était loin de le satisfaire, il comprit, tout de suite qu'il y avait anguille sous roche ; et il demanda, avec sa brusquerie habituelle :

— Quelle baliverne as-tu à me raconter, toi aujourd'hui ?

— Oh !... rien... monsieur le major.

— Et la tête ?...

D'un ton assez incertain, Firmin dit :

— Euh... Ça ne va pas trop mal, ce matin !

Soeur Olympe prononça à voix basse :

— C'est l'après-midi qu'il recommence à battre la campagne.

— Pauvre diable ! fit le chirurgien entre ses dents.

Et, cherchant ce qui pourrait lui être agréable :

— Voyons ! Es-tu content de ton ordinaire ?

— Oui, oui... Seulement...

— Seulement, je vois ça, tu voudrais en changer. Eh bien, soeur Olympe, qu'est-ce qu'on lui donnerait bien à ce gaillard-là ?

— Monsieur le major, on n'aurait pas ici... hasarda Firmin.

— Tu ne vas pas me demander, je pense, de retourner, rue Blomet ?

— Ah, non !... Je vais vous expliquer, monsieur le major. C'est ma soeur qui est à Paris... Elle... elle m'a fait un plat de chez nous, que je crois bien que ça me guérirait...

— Et qu'est-ce que c'est que ce plat ?

— Du lapin aux salsifis !

— Bigre ! tu te mets bien, toi !

Et le chirurgien sortit, laissant le pauvre Firmin dans l'incertitude.

— C'est raté... c'est raté ! murmurait-il avec presque des larmes.

Cependant, le docteur Derbois arrivait dans le vestibule où soeur Olympe, chaque jour, disposait sa cuvette, avec un peu d'eau tiède. C'est là que pendant qu'il se lavait les mains et qu'elle lui tenait la serviette, il repassait tous ses malades en revue et lui donnait ses dernières instructions.

Ce matin-là, il parla de tous, sauf de Firmin ; et il fallut que soeur Olympe, comme il partait, l'interrogeât.

— Et mon pauvre Dubreuil ?

Le chirurgien eut un brusque haussement d'épaule et :

— Dubreuil ! Dubreuil !... Si le bon Dieu veut m'aider !... Mais que voulez-

vous que je fasse, si quelque esquille ou encore une pointe de molette qui n'aurait pas trouvé d'issue, allait se promener dans le serveau ?... Et ça m'a tout l'air d'en prendre le chemin...

Et il s'en alla, furieux contre lui-même ; mais, au moment où il allait franchir le seuil de l'hôpital, soeur Olympe le rejoignait :

— Docteur ! docteur !

Il se retourna avec un demi-sourire, ayant deviné.

— C'est pour le lapin de Dubreuil, hein ? Eh bien, donnez-lui ce plaisir ! Vous savez que je suis partisan de nourrir les blessés à leur guise tant qu'ils n'ont pas trop de fièvre.

Et il partit enfin, sans remarquer qu'une femme le suivait. Et ce fut seulement au coin de l'avenue de la Bourdonnaye que Marceline se décida à l'aborder, oh ! bien respectueusement.

— Merci, merci, monsieur ! c'est moi la soeur de Dubreuil... Merci ! Si vous saviez ce que ça va lui faire plaisir ! J'ai entendu... pour le lapin...

Cela remit le médecin de bonne humeur. Il interrogea gentiment :

— C'était le plat des jours de fête ?

— Oui, monsieur le médecin... et...

Ah ! que c'était difficile à dire ! Mais elle acheva tout de même :

— Je ne suis pas riche... je n'ai que neuf cents francs à la caisse d'épargne... Seulement, pour le sauver, monsieur le docteur !

Il la contempla une minute puis prononça :

— Brave fille !

— Vous le sauvez ?

— On ne négligera rien pour cela ; et vous garderez vos économies. On ne nous paie pas nous. Par exemple, fit-il en

riant, il me faudra un beau lapin de Normandie à moi aussi !

Et il s'éloigna, laissant Marceline tout attendrie, l'âme pleine de reconnaissance.

Elle était rassurée ; et toutes les inquiétudes, que ce seul mot d'hôpital avait jetées dans sa tête, s'évanouissaient. Elle marcha près d'une heure devant les deux façades du Gros-Caillou songeant :

— Il est là, mon Firmin !... Et il est content.

Et, en marchant encore, elle dépassa l'avenue Bosquet, se trouva devant une église et y rentra pour remercier la Vierge de ce que son frère fût si bien soigné. Et elle revint, presque heureuse, à l'hôtel de l'Arcade.

Césaire demeura abasourdi, le soir, quand elle lui conta sa journée ; mais au fond, rien ne devait le surprendre de la part de Marceline, et leur soirée ne fut traversée d'aucune gêne : son amie avait renoncé à lui parler du mauvais camarade qui avait frappé Firmin.

Maintenant, elle attendait patiemment le dimanche, n'osant pas demander la faveur de voir son frère dans la semaine. Elle ne voulait pas abuser. Mais chaque matin, le docteur Derbois la rencontrait quand il allait à la visite elle ne faisait que le saluer alors. Et elle l'aborda à sa sortie de l'hôpital. Elle était, ainsi, très renseignée, ou, du moins, se croyait très renseignée ; car le médecin ne lui disait que de bonnes paroles, quoique l'aspect de la plaie l'inquiétait de plus en plus. Les mauvaises nouvelles arrivent toujours assez vite. Et puis, cette brave fille avait tant de confiance en lui !

Elle avait écrit à ses parents, sans trop les alarmer ; et ils lui avaient répondu que le vieux Parisot s'était assombri tout à coup de savoir Marceline si près de Cé-

saire ; et il fallait cela pour consoler le père Dubreuil de tant de temps et d'argent perdus. Si Firmin était si bien soigné, quelle nécessité d'aller à Paris manger ses économies ?... La mère avait fait une bourriche en cachette ; et suivant la permission du docteur, Firmin recevait de beaux fruits, du beurre salé, des oeufs frais, de fins légumes du jardin. Et, une fois, toute une bourriche s'en alla chez le docteur Derbois ; mais il gronda terriblement, et Marceline n'osa pas recommencer. Ce serait pour plus tard, évidemment, quand Firmin serait hors d'affaire, puisque lui-même avait parlé d'un beau lapin de Normandie !

Et, à part ses sorties matinales et de rares petites promenades avec Césaire, elle vivait en recluse, toute à la pensée de Firmin, n'ayant aucun désir de connaître Paris.

Enfin, le dimanche arriva. De bonne heure, Césaire vint à l'hôtel. Marceline était déjà prête, un peu pâle. Et ils partirent, tout silencieux, pour l'hôpital.

Dès qu'ils furent dans les couloirs, Marceline dut s'arrêter un peu, le coeur tout serré ; elle se sentait, aussi, suffoquée par l'odeur de cuisine, de bouillon, mélangée d'un relent d'acide phénique qui régnait partout. Et, sur la porte de la chambre de Firmin, elle manqua de courage. Césaire dut la pousser.

Firmin s'était dressé tout de suite, assez péniblement.

— Ah ! que ça fait plaisir de se voir, Maline !

Elle eut vite dominé son émotion, comprenant qu'un calme absolu était indispensable. Et, se penchant très doucement, elle l'embrassa.

Soeur Olympe entra presque aussitôt, ayant grande envie de connaître cette brave fille ; et, comme elles se convinrent

tout de suite, elles s'embrassèrent aussi. Et Marceline dit toute sa reconnaissance; mais cela chassa soeur Olympe.

Ensuite, Firmin fit asseoir sa soeur bien près de lui et demanda des nouvelles de tout le pays. Césaire se promenait par la chambre et, de temps en temps, venait s'accouder à la barre du lit. Firmin lui lançait alors une gros rire :

— Hein ! T'en serais-tu jamais douté, Césaire ? Notre Maline à Paris !..

Et elle contaît toujours, et sa vie de là-bas, et son dur labeur à la fabrique. Sûr que jamais elle ne serait venue à Paris sans cet accident...

— Si on savait au moins, qui t'a... ?

Mais, immédiatement, le visage de Firmin se plissa. Et, ayant fait signe à Césaire de s'asseoir à côté de Marceline, il prit leurs mains, les joignit, puis les contempla longuement. Et Césaire, certainement, perdait contenance, et Marceline portait ses regards, avec ahurissement, de son frère à son ami. Firmin restait brave.

— Ecoute, Marceline ! Et toi aussi, Césaire. Je vais vous dire mes dernières volontés.

— Ah, mon pauv' frère ! Qué que tu dis ! s'exclama la paysanne avec un sursaut.

— C'est bien simple, reprit Firmin sans se départir de son calme. Le major me croit peut-être un serin ; mais je comprends, allez, quand il cause à voix basse avec soeur Olympe... Eh bien, ça peut parfaitement arriver qu'on ne me tire pas de là... Je suis un soldat ; je n'ai pas peur de la mort... Or, si je dois claquer, je veux que vous me juriez, tous deux, que cela ne changera jamais rien à votre sentiment.

Toute troublée par la solennité avec laquelle son frère s'exprimait, Marceline, balbutia :

— Mais... mais pourquoi ?

— Ecoute, écoute ! c'est ma volonté que, quoi qu'il arrive, vous vous épousiez ! tu entends bien, Maline, "quoi qu'il arrive !" Jurez tous deux !

Oh ! Césaire ne fit aucune difficulté de jurer ; mais Marceline était une personne trop avisée pour jurer sans avoir pris d'autres informations.

— Eh, Firmin, qu'est-ce donc qui pourrait nous en empêcher ? interrogea-t-elle.

— On ne sait pas, on ne sait jamais, dit Firmin, en pressant la main de sa soeur. Jure !

Elle dit, avec hésitation :

— Je... je le jure, Firmin.

— Là... Je suis plus tranquille.

Il se reposa un peu ; puis :

— Vous allez encore me jurer de ne pas chercher à me venger !

— Ah ! T'es vraiment bon ! balbutia Césaire.

Mais Marceline se révolta.

— Ce serait trop injuste, frère ! Firmin lui pressa encore plus vivement la main.

— Juré, Maline ! c'est notre point d'honneur, à nous autres soldats ! Et celui qui a fait le coup est aussi malheureux que l'autre, va !

— Tu le connais, Firmin ?

— Non... non ! Mais je le connaîtrais que ce serait la même chose : on ne se dénonce pas entre camarades. Seulement, si c'est notre idée, ce n'est pas celle du capitaine Chemu. Et, si vous appreniez jamais quelque chose l'un ou l'autre, n'en parlez jamais à personne, ni l'un à l'autre non plus... On ne sait jamais qui vous écoute...

Et comme Marceline semblait résister encore :

— Songe, Maline, que ce garçon, qui ne s'appartenait évidemment plus à cause

du vin, a de vieux parents... peut-être une amoureuse qui l'attend au pays... Ce serait bien assez si je mourrais, sans faire d'autres malheureux...

Césaire s'était caché le visage sur le lit et pleurait lamentablement.

— Songe ! Maline, que le mariage de l'amoureuse sera peut-être une bonne fortune pour ses vieux parents... Allons, jure !

Elle prononça enfin, bien lentement, la gorge toute serrée :

— C'est juré, Firmin.

Elle connaissait maintenant le secret du blessé, ce qui faisait si lamentablement pleurer Césaire, ce secret que toutes les ruses du capitaine Chenu, n'avaient pu arracher à Firmin, ce secret que le brave garçon avait pu garder, même au milieu de l'ivresse chloroformique. Et les lèvres de Marceline prononçaient, tout doucement, le nom du soldat si activement recherché par la justice militaire... Mais elle n'en devait rien dire, elle n'en devait jamais parler, même Césaire, elle l'avait juré

— Embrassez-vous devant moi ! ordonna Firmin.

Césaire n'osait pas ; mais Marceline l'attira en murmurant :

— Ah ! qué chagrin, mon pauvre ami !

Alors Firmin trouva que c'était assez d'attendrissement ; il voulut rire.

Césaire eut un geste résolu, et :

— Désormais, je saurai bien me faire obéir à la maison !

— Mais doucement, doucement, prononça le blessé ; il ne faut jamais brusquer personne. Et maintenant, vous allez partir bras-dessus, bras-dessous, pour le Champ-de-Mars.

Il fallait qu'on vît sa soeur et Césaire en amoureux, qu'on connût le pourquoi de leur fidèle amitié.

Ils obéirent comme deux enfants, mais, sur le désir de Firmin, attendirent avant de partir, que soeur Olympe les eût vus se donnant le bras.

Soeur Olympe fut enchantée. Et elle approuva, quand Firmin murmura :

— Hein !... Sont-ils gentils ?

Elle dit, avec un bon rire :

— V'là tout de même comme j'étais à vingt ans !

VI

LA CRISE SUPREME

— Faut croire que Dubreuil est hors d'affaire.

Ce fut l'opinion de tous les camarades qui rencontrèrent Césaire Parisot au bras de Marceline. Il était tout redressé, tout fier. Et cependant, son regard, s'en allait à vingt pas devant lui et ne tombait jamais sur le doux visage de son amoureuse, comme s'il avait eu peur de son regard à elle. Ils ne parlèrent pas jusqu'au jardin du Champ-de-Mars ; mais, là, ils rencontrèrent le docteur Derbois qui prenait son heure quotidienne de récréation avec sa femme et ses enfants. Ils saluèrent bien bas, deux ou trois fois. Et Marceline dit :

— Il l'a rudement bien soigné.

Et alors, ils se remirent à parler de lui ne regardant ni la foule, ni les quais, ni la lourde masse du Trocadéro. Marceline eut seulement la curiosité de voir la Seine. Puis, comme ils revenaient à l'hôtel, Césaire dit tout à coup :

— Ah ! j'ai bien souffert, va, Maline !

Et peut-être allait-il raconter ses souffrances ; mais Marceline l'arrêta net, en se pressant contre lui.

— Non, Césaire ! Il ne faut plus en parler, Firmin l'a défendu.

— Ah ! qu't'es bonne, Malime !

Le lendemain, elle reprenait son existence de recluse, ne sortant que pour aider Mme Mulet à faire ses provisions ou pour aller prendre des nouvelles de son frère.

Les patrons de l'hôtel voulurent, un soir, la mener au théâtre. Elle refusa très simplement : elle était venue pour son frère et non pour s'amuser.

— Quand il sera tout à fait guéri, dit-elle.

Mais la guérison ne se décidait pas. Et, le mercredi, le docteur Derbois passa très vite devant elle, en bredouillant à peine son habituel.

— Ça va... ça va...

Le jeudi, elle était très inquiète, marchait d'un pas agité, dépassa la porte de l'hôpital et manqua la sortie du médecin. Quand elle se retourna, le docteur Derbois filait déjà, très vite vers l'avenue de la Boundonnais.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ?

Elle courut mais ralentit son allure au moment de le rejoindre, ayant peur de l'aborder en pleine avenue. Et elle le suivit jusque chez lui et pénétra sous la voûte de sa maison.

— Monsieur le docteur ? fit-elle, suppliante.

— Ah, vous voilà, vous ? dit-il à demi-bourru. Eh bien, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, ma brave fille.

Elle devina.

— Ça ne vaut pas mieux ?

— C'est-à-dire... qu'il y a sans doute encore quelques débris... Et... ça le fait souffrir avant de s'en aller.

— Mais... ça partira ?

— Espérons-le.

Et le docteur gravit rapidement son es- Marceline s'éloignait, toute chancelante.

Il avait dit : "espérons !" il n'avait rien affirmé. Elle erra, tout le jour, autour de l'hôpital, accablée par cette pensée qu'une si petite chose, un débris d'os ou de molette d'éperon, pouvait lui tuer son frère.

Des cavaliers, des officiers passaient à chaque instant, auprès d'elle ; même tout un escadron défila vers onze heures. Elle regardait tous ces hommes aux pieds, essayant de calculer ce qu'il y a de pointes à un molette. Et elle murmurait :

— Dieu ! Dieu ! Si celle-ci était la dernière, au moins !

Oh ! Les trois cruelles journées qui suivirent ! Césaire venait, le soir, partager son angoisse.

A la nouvelle que son ami était plus mal, il avait vite reperdu son allure fière. Il faisait très mal son service, il attrapa un soir de consigne. Et, le samedi, ils eurent une grande crainte : leur permettrait-on de voir Firmin le lendemain ? Si le docteur Derbois allait juger qu'un calme absolu était indispensable !...

On les laissa, cependant, entrer le dimanche, mais en leur recommandant de ne faire qu'une très courte visite au blessé et de lui parler le moins possible. Et, à peine l'infirmier leur avait-il adressé cette recommandation qui, tout de suite, les avait troublés, qu'ils apercevaient Soeur Olympe, la mine toute désolée. Elle secoua la tête.

— Mes pauvres enfants, on m'a pas voulu lui refuser le plaisir de vous voir ; mais je compte sur votre prudence ?

Quand ils pénétrèrent dans la chambre de Firmin, le malheureux n'eut pas la force de se lever. Il bégaya :

— Ah !... Enfin... Les voici !

Et un faible sourire anima un peu son visage. Soeur Olympe dit à voix basse :

— Il est tranquille encore ; mais

quand ses accès de fièvre le prennent...

Ils s'assirent et lui donnèrent leurs mains. Un grand quart d'heure, très silencieux, s'écoula. Soeur Olympe voulut les renvoyer ; mais cela indisposa Firmin : il lança un mauvais regard à la religieuse.

— Ah non, hein !... Qu'ils restent !

Et il suffit de ce mouvement de colère pour donner une expression livide à ses traits.

— Parmoment, dit toujours tout bas, soeur Olympe, sa raison l'abandonne.

Et, juste en cet instant, le blessé eut un soupir rauque, puis quelques hoquets. Et portant fébrilement la main à sa tête, il cria :

— C'est là !... c'est là !...

Puis allongeant le bras, serrant, de ses doigts crispés, les couvertures, il sembla lutter contre la douleur qui envahissait tout son être ; sa face se contractait ; sa peau était tout de suite, devenue brûlante ; de grosses gouttes de sueur perlaient à son front, ses jambes se raidissaient.

— Partez, partez ! supplia soeur Olympe ; voilà que ça le prend !

Mais il ressaisit aussitôt leurs mains, furieux. Il entendait les garder. Et, soudain, il se souleva, les yeux fixes, agité de longs frissons. Et sa voix retentit toute sèche :

— Tonnerre ! qui parle dans le rang ? Et un jour de revue ! Et qui blague mes galons ? Silence, hein !

Puis il se plaignit, d'un ton enfantin :

— Qué chaleur !... que c'est long une revue !

Et il retomba sur son lit, mais pour se redresser.

Et soeur Olympe et Césaire eurent bien du mal à le recoucher et à le maintenir. Il se calmait un peu, pourtant, mais ne cessait plus de bavarder.

— Eh, Césaire, est-ce vert la plaine !... Aussi vert que chez nous !... Mais cette poussière !... Qu'il va faire soif !... Et ces imbéciles qui ne t'ont pas donné les sardines ! Comme si je les méritais mieux que toi !... Sois tranquille, ça viendra... C'est une erreur des bureaux... Aie pas de chagrin, va !

Il s'était mis à sourire, s'adouçissait, consolait son ami ; mais bientôt l'agitation le reprenait.

— Sabre au clair !... on défile... Sabre au clair, en attendant qu'on le fasse travailler pour de bon ! Ah ! ce jour-là, ce qu'on cognera !... Qu'il est long ce défilé !... Mais on ira voir les illuminations, hein, pour les raconter à Marceline ?... Ah, mon vieux Césaire !

Césaire fixait un regard ardemment suppliant sur son ami, comme s'il avait pu arrêter ce flux de paroles. Et Firmin continuait de divaguer, avec une animation grandissante, tandis que soeur Olympe murmurait, les yeux au ciel :

— Protégez-nous, Seigneur !... Ayez pitié de nous...

Et elle expliquait, à Marceline et à Césaire épouvantés :

— Depuis trois jours, le capitaine Chenu ne cesse de rôder par ici !

Il sembla, à Césaire, que la main du capitaine Chenu se posait sur son collet ; et il se retourna instinctivement.

Puis, lui et Marceline adressèrent un regard chargé de reconnaissance à soeur Olympe.

Elle avait donc surpris le secret, elle aussi qu'elle redoutait, à ce point, l'arrivée du capitaine Chenu ? Et elle les avait ainsi protégés, sans leur en rien dire ?... Que c'était bien là le parfait dévouement d'une créature de Dieu !

Et Firmin racontait la lamentable promenade dans Paris.

— Y en a-t-il, y en a-t-il des lumières, des becs de gaz, des lanternes ?... Moi non plus... Ces imbéciles m'ont coupé l'appétit en ne te donnant pas les galons. Oh ! y en a-t-ill sur la Madeleine ! Comment qu'ils peuvent allumer tout ça ?... Hé, attention, dans l'arbre, une lanterne qui flambe !

Les moindres détails revenaient à son esprit. Et ce bavardage glaçait Césaire et Marceline. Il allait tout raconter...

— Mais il faut l'arrêter, dit la paysanne ; il faut prévenir...

— Qui ? interrompit soeur Olympe, qui ? Est-ce que nous avons besoin que d'autres que nous entendent tout ceci ?... Il n'y a que l'aide-major de service à l'hôpital...

— Oh, non ! fit vivement Marceline.

On ne pouvait confier un tel secret à un indifférent ; du reste, la religieuse ajoutait :

— Cette nuit, ça s'est calmé tout seul.

Et, en effet, Firmin parut s'assoupir ; et, dans sa demi-sommolence, il croyait s'asseoir sous la tonnelle du cabaret où avait commencé leur griserie. Il bredouilla un refrain à boire. Mais, soudain, Césaire ayant relâché son étreinte, il sursauta, poussa de grands cris, eut l'air de se débattre, et il gémissait :

— Mais qu'as-tu ? Qu'as-tu, Césaire ? T'es fou ? Je ne t'ai rien fait... Ce n'est pas de ma faute si tu m'as pas les galons. C'est les bureaux... Je te dis ! Ah ! qué coup !... Qué coup tu m'as donné ! Ah ! ma tête !... ma pauvre tête...

Que le capitaine Chenu arrivât en ce moment et Césaire était perdu.

Le malade, maintenant, retombait sur son oreiller ; et plus rien n'existait, en son délire que la douleur qu'il éprouvait au cerveau : il se croyait toujours au mo-

ment précis où son ami venait de le frapper. Il ne faisait plus que gémir.

— Ah ! ma pauvre tête ! Césaire, Césaire, qué coup que tu m'as donné !

C'était comme une mélopée, qui allait en s'affaiblissant mais ne cessait pas. Soeur Olympe se pencha sur lui, l'examina une minute, toucha son pouls, puis prit sa température ; et une grande angoisse se peignit sur son visage.

— Il faut appeler quelqu'un, tout de même ? bégaya Césaire.

— Oui... oui... prononça la soeur toute tremblante ; je ne puis prendre sur moi de ne pas prévenir.

— Eh ben... faites, ma soeur ! dit héroïquement Césaire.

Mais Marceline mit la main sur le bras de soeur Olympe !

— Je vais chercher le docteur Derbois. Je vous promets, je suis certain qu'il viendra !

Elle savait où le trouver : ou bien chez lui, ou bien, avec sa femme et ses enfants, dans le jardin du Champ-de-Mars.

— Allez, dit soeur Olympe, mais bien vite alors ! Et prévenez-le que la température dépasse quarante et un. Il comprendra...

— Oh, merci, ma soeur !

Et Marceline partit en courant ; mais dans le couloir, l'infirmier l'arrêta.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Rien... rien...

— Et où va-t-on comme cela ?

— Soeur Olympe m'envoie chercher quelque chose pour mon frère.

Pour répondre simplement cela, elle avait dû faire un grand effort ; il ne fallait pas que l'infirmier, quoique bon garçon, soupçonnât ce qui se passait. Elle eut le courage de sourire en lui disant au revoir et de sourire encore en passant devant le concierge.

Puis, elle courut comme une folle. Elle se souvenait d'un paysan de Bézu qui était mort ainsi, en divaguant, au milieu de la fièvre ; et elle se souvenait aussi des suprêmes recommandations de Firmin : "Ce serait bien assez si je mourais... sans faire encore d'autres malheureux ! Et elle ne craignait pas de mettre le docteur Derbois dans la confiance de tout. N'était-il pas un ami ?

Au moment où elle arrivait avenue de La Bourdonnais, elle éprouva une secousse épouvantable ; elle dut s'appuyer contre une maison, respirant à peine. Elle avait aperçu le capitaine Chenu qui s'acheminait vers l'hôpital, la figure assombrie, les yeux mauvais, mangeant les deux côtés de sa moustache. Elle faillit retourner sur ses pas, aller aviser soeur Olympe, chercher le moyen d'écarter cet homme, leur plus mortel ennemi ; mais elle réfléchit : à chacun sa part dans cette crise ; son devoir, à elle, était d'aller chercher le docteur Derbois. Soeur Olympe se chargerait bien de défendre la situation menacée. Et elle continua de courir vers la maison du chirurgien.

Soeur Olympe n'avait pas quitté la chambre du malade ; mais, de temps en temps elle allait sur le seuil, pour surveiller le couloir. Elle avait ainsi aperçu l'infirmier et l'avait éloigné. Puis elle revenait au lit, consolait Césaire, dont le désespoir était navrant, essayait de calmer, en lui caressant le front, le blessé qui ne cessait plus de gémir, de bégayer sa phrase accusatrice. Puis elle retournait à la porte.

Et, soudain, elle eut l'impression que l'hôpital s'effondrait sur elle. La silhouette jaune, amaigrie du capitaine Chenu venait de surgir au tournant du couloir.

Après quelques secondes d'affolement, elle dit à Césaire :

— Parlez... Ne cessez pas de parler, vous... assez haut... comme si rien d'anormal ne se passait... Le capitaine...

— Ah ! mon Dieu !

— Allons, allons ! ne perdez pas la tête !

Et elle, sans hésiter, marcha au-devant de l'ennemi ; mais jamais, même au milieu des batailles, elle n'avait été émue à ce point.

Comme elle approchait de l'officier, celui-ci mit un doigt sur sa bouche.

— Chut, ma soeur !

Elle parut être bien d'accord avec lui et dit, elle aussi :

— Chut, mon capitaine.

Puis, l'attirant d'un coup d'oeil, elle passa dans un autre couloir. Et là, elle dit :

— J'ai bien deviné que vous ne vouliez pas qu'on connût votre présence ici ?

— Parbleu, ma soeur ! Ces gaillards-là sont évidemment aux aguets. Et il faut que je surprenne leur conversation...

— Ah ! ce n'est pas pour interroger Dubreuil que vous venez ?

— Puisqu'il ne veut pas répondre !... Non... J'ai vu, ce matin, le docteur Derbois ; à moins que la place ne se débarrasse, d'elle-même, du corps étranger qui doit s'y trouver encore, il considère ce pauvre diable comme perdu... Un homme mort ! La chose devient extrêmement grave. Il est inadmissible que nous ne découvriions pas le coupable... Dubreuil a eu la fièvre, hier, avec un peu de délire... Vous n'avez rien entendu de... suspect ?

Soeur Olympe répondit, en baissant les yeux :

— En ce moment il est bien calme... et si faible !... C'est son ami que bavarde... A peine si lui, dit un mot de temps en temps !

— N'importe, ma soeur ! Il faut que

vous m'aidez ! Un exemple est indispensable... Ne peut-on, de la porte, surprendre ?... Ils doivent bien causer à cœur ouvert, quand vous n'êtes pas là !

— Attendez ! fit la religieuse, en se frappant le front. J'ai une idée !

Un éclair jaillit des yeux du capitaine. La chasse à l'homme rend cruel.

— Voici, mon capitaine : la chambre voisine de celle de Dubreuil est libre. Toutes ces chambres communiquent entre elles par une petite ouverture que ferme un vasistas dans chaque pièce.

— Parfait !... Parfait, ma sœur !

— Je vous mène dans la chambre voisine : vous ouvrez le vasistas qui est de votre côté ; et moi, j'entr'ouvre le vasistas dans la chambre du blessé. Comme le tout est recouvert d'un rideau blanc, ils ne s'apercevront, ne se doubteront de rien. Et s'ils parlent, vous les entendrez forcément... Seulement, n'allez pas faire de tapage, ni monter sur une chaise ; et attendez que je vienne vous chercher.

Une minute plus tard, le capitaine Chemu, tout confiant, était installé au bas de la petite fenêtre, croyant déjà tenir son "terrible exemple".

Sœur Olympe avait regagné la chambre de Firmin. Elle eut bien l'air d'ouvrir son côté ; mais, contre le rideau de calicot blanc, elle plaça un oreiller et une couverture, qui bouchaient à peu près hermétiquement la petite fenêtre. Puis elle tomba à genoux.

— Seigneur, pardonnez-moi d'avoir menti ! Et protégez-nous jusqu'au bout !

Cependant Marceline, le cœur tout désordonné, gravissait les cinq étages du docteur Derbois, sur cette assurance du concierge ;

— Oui, oui, il doit être chez lui. J'ai

vu Madame sortir avec les enfants ; mais lui... il ne sort presque jamais, cet homme-là !

Elle dut sonner plusieurs fois, des coups à démolir le timbre.

Un pas extrêmement léger finit par glisser dans l'antichambre, et Marceline devina qu'on regardait par la serrure. Le docteur Derbois était seul et s'était justement promis une bonne journée de travail pour terminer un grand article du dictionnaire de médecine auquel il collaborait. Il lui fallait ces besognes supplémentaires pour élever ses enfants, et, bien certainement, s'il avait reconnu une figure importune, il n'aurait pas ouvert ; mais les traits éplores de la paysanne le touchèrent profondément.

— Que se passe-t-il donc ? interrogea-t-il en ouvrant.

Elle joignit les mains et ne prononça d'abord que :

— Venez... ou nous sommes perdus !

Puis elle se domina et donna des détails, notamment celui de la température.

— Bigre ! fit le médecin ; je vous suis.

Il s'habilla à la hâte ; et ils descendirent tout silencieux. Et ce ne fut qu'à mi-chemin, en un endroit bien désert, que Marceline osa communiquer au médecin ce qui redoublait son inquiétude :

— Je ne sais ce qu'aura pu faire sœur Olympe, mais j'ai vu le capitaine Chemu se diriger vers l'hôpital.

— Et Dubreuil dit des bêtises, je parie ?

Elle eut un geste désespéré et défaillit une seconde ; mais il la réconforta.

— Si sœur Olympe est pour vous, rien n'est perdu.

Ils arrivèrent à l'hôpital, passèrent en coup de vent, devant le concierge, ahuri de cette visite insolite du médecin. Et

comme ils approchaient de la chambre de Firmin, soeur Olympe apparut. D'un geste fébrile, elle désigna la porte de la chambre voisine, puis mit un doigt sur sa bouche, et ils comprirent que le capitaine était là caché. Et, lorsque, dans la chambre du blessé, ils eurent vu l'oreiller qui fermait la petite ouverture, ils devinèrent le généreux mensonge de soeur Olympe. Marceline en eut les larmes aux yeux, tandis que le médecin souriait.

— Bien joué, ma soeur, dit-il ; c'est affaire entre vous et le bon Dieu.

Déjà Marceline avait refermé la porte et se plaçait contre, toute tassée, bien décidée à défendre le passage, tant que son frère bavarderait.

C'est que Firmin continuait son gémissement, mais avec un ton de résignation maintenant :

— Pour un coup, c'est un fameux coup que tu m'as donné là, Césaire... Seulement, le capitaine Chenu pourra m'interroger tant qu'il voudra, il n'saura rien de rien !... Mais qué coup !... Qué coup, mon pauv' vieux !

— Vas-tu te taire, bavard !

C'était le docteur Derbois qui soudain lui imposait silence, avec toute l'autorité d'un esprit sain et fort sur un cerveau malade. Firmin s'arrêta, pour recommencer au bout d'une minute ; et alors, le médecin lui donna une calotte.

— Et tais-toi, hein !

— Je... je... dis enfin !

— Assez !... Donnez-moi le chloral, soeur Olympe. Et assez bavardé, toi !

— Je n'osais pas lui en faire prendre ; je le voyais si faible ! prononça la soeur.

— Il faut le faire dormir, pourtant, ce gaillard-là ! répliqua le médecin.

Après deux cuillerées de chloral, Firmin se calmait, puis s'assoupissait. Et le chirurgien pouvait examiner tranquille-

ment sa blessure. Il y introduisit une sonde très fine, la dirigeant, avec une extrême délicatesse, dans tous les sens, avançant avec des précautions infinies. Et, bientôt, il avait un petit cri de triomphe :

— J'y suis... j'y touche.

Césaire blêmit. Déjà soeur Olympe donnait au docteur une pince très légère. Il la glissa dans la tête, en suivant la rainure de la sonde ; et, au bout d'une demi-minute, il ramenait une pointe de molette. Firmin soupira, aussitôt soulagé ; il entr'ouvrit les yeux, puis, de nouveau s'assoupit.

— Il est sauvé ? légaya Césaire.

— Ça, mon garçon, répondit le docteur Derbois en lui prenant le nez et en le secouant, je pourrais te répondre, si je savais ce qu'il y a encore dans la caboche de ton ami... Et si, par hasard, tu pouvais, toi, me fixer à ce sujet ?... Comprends-moi bien : il n'y a plus d'esquille, de morceaux d'os, si tu préfères, et la plaie a tendance à se refermer ; et je l'y aiderais, si j'étais certain qu'il ne reste plus là-dedans un seul débris d'acier lequel suffirait à causer abcès sur abcès... Car, si un abcès se produisait, une fois la porte refermée, adieu ton copain... Il faudrait un plus malin que moi pour...

— Vous dites, monsieur le major ?

— Je dis que celui qui a fait le coup doit bien savoir ce qui manquait à son éperon ; il l'aura bien regardé, avant de le subtiliser aux yeux du capitaine Chenu ?

— C'est-il pas la onzième pointe que vous venez de retirer, monsieur le major ?

— En effet...

— Eh bien... eh bien...

Ce fut un grand effort pour Césaire ; mais après avoir contemplé Marceline ; il se décida courageusement.

— Eh bien... monsieur le major... je crois que... que... vous pouvez laisser la chose se refermer... et qu'il n'y a plus rien là-dedans.

Puis il chancela.

En ce moment, le bruit d'une chaise renversée retentit, puis d'un corps qui tombe.

— Bon ! fit le docteur en riant ; notre capitaine s'impatiente et aura essayé de se hisser près de l'ouverture.

— S'il allait venir ! balbutia soeur Olympe.

— Eloignez-vous donc, ma soeur ; une sainte fille comme vous ne doit pas mentir deux fois dans la même journée.

Et il la fit partir, puis il tira l'oreille à Césaire ; et, d'un ton menaçant :

— Et toi... ne crains rien, sacrebleu ! Mais perds-moi cette mine effarée ; et vous tâchez de rire mademoiselle. Et enlevez-moi vite cet oreiller et cette couverture de là-haut !

Puis il sortit et pénétra brusquement dans la chambre voisine, où le capitaine Chenou était en train de se frotter le genou, qu'il avait meurtri contre les barreaux de sa chaise.

— Comment ! c'est vous ! s'écria le docteur Derbois, d'un air parfaitement étonné.

— Chut ! Chut ! fit le capitaine tout mystérieux. N'allez pas signaler ma présence à ces gaillards-là ; je crois que je les tiens ; tout à l'heure, ils commençaient à bavarder à haute voix.

— Mais ils ne disent plus rien, capitaine, Dubreuil vient de s'endormir et il est si faible.

— Vous l'avez donc vu ?

— Oui, je suis revenu à cause de lui... Vous savez que je m'intéresse spécialement à lui. J'ai retiré encore une pointe de molette de son cerveau. Si c'était la

dernière, peut-être le sauverions-nous ? Mais il lui faut le grand calme ; et le bruit de votre chaise à failli le réveiller. Venez donc.

Le capitaine hochait la tête et lançait des coups d'oeil en dessous au docteur, sentant encore "qu'on se payait sa tête". Et ses dents de fauve coupèrent plusieurs poils de sa moustache. Mais, comme pour lui enlever toute défiance le chirurgien rouvrit la chambre du blessé, et apostrophant, à mi-voix très brusquement, Marceline et Césaire :

— Comment ! Vous êtes encore là, vous autres !

— Oui, monsieur le major !

— Voulez-vous filer, et un peu plus vite que ça. Il dort, fichez-lui donc la paix !

Ils eurent bien un peu de mal à s'éloigner, à cause du capitaine Chenou qui demeurerait là ; mais, après tout, ils le laissaient aux prises avec le bon docteur. Ils allèrent se poster, dans la rue, contre la fontaine qui fait face à l'hôpital.

Le capitaine Chenou avait tenu à pénétrer jusqu'au lit du blessé, à s'assurer par lui-même qu'il était bien réellement endormi ; et s'étant penché sur lui, il se promettait de revenir surveiller son sommeil, ses rêves. Mais, comme il se retirait avec le médecin, celui-ci appela soeur Olympe, qui rôdait au bout du couloir, et :

— Savez-vous, ma soeur, que notre gaillard est capable de s'en tirer, maintenant, s'il n'a plus rien dans sa caboche ? Il dort, pour l'instant... Calme absolu, n'est-ce pas ? Et que personne, personne absolument, sauf vous, à qui il est si bien accoutumé, n'entre plus dans sa chambre, jusqu'à ma visite de demain. Allons, capitaine !

Et il entraîna le capitaine Chenou hors de l'hôpital, en lui faisant un intermina-

ble exposé des blessures à la tête. Mais, au bout de quelques mètres, il se retournait vers Marceline et Césaire et leur envoyait un bon sourire d'espérance. Et Césaire serrant les deux mains de son amie, s'écriait :

— Ah ! cré brave homme de médecin tout de même !

VII

LE TRIOMPHE DE MARCELINE

Quel événement pour le village de Bézu-Saint-Eloi, lorsqu'on vit arriver par le train de deux heures, Marceline Dubreuil soutenant son frère, qui venait au pays en congé de convalescence !

Jusqu' alors on n'avait rien su que de très vague au sujet de l'accident de Firmin ; et les faiseurs d'histoire en avaient fabriqué de très fantaisistes à ce propos. Les vieux Dubreuil ne racontaient rien ; seulement, le père bougonnait toujours contre "l'escapade" de sa fille à Paris ; et la mère s'arrêtait assez souvent, au milieu de son travail, pour essuyer des larmes qui coulaient sur sa peau plissée. Quant au vieux Parisot, il ne cessait pas de déblatérer contre ces couveuses qui vont chercher des aventures hors du pays.

Depuis qu'une lettre de Marceline avait annoncé le retour, sa mère ne dormait plus que deux ou trois heures par nuit, travaillant à faire sa chaumière belle, malgré les reproches de son homme ;

— Tu te tues, ici, et tu n'as plus de poigne aux champs.

Elle laissait dire. Est-ce que le premier baiser de Firmin ne la récompenserait pas de tout ? Mais le jour de l'arrivée, le vieux s'emporta vraiment, quand elle quitta l'herbage où ils commençaient de gauler des pommes.

— Où que tu vas donc ?

D'un geste heureux, attendri, elle montra le bâtiment clair de la gare. Il haussa les épaules ; est-ce que lui aussi ne l'aimait pas, son gars ? Mais ne fallait-il pas lui préparer du cidre ?... Et puis, c'était un paysan entier qui ne se croyait le droit de se reposer que la moitié du dimanche.

La mère passa par la chaumière, pour s'assurer que tout était en ordre, bien reluisant, et se faire un peu coquette, elle aussi. Et elle alla se poster, contre la barrière, en avant de la gare, pour voir son fils plus tôt.

Oh ! quelle eut envie de pleurer, lorsqu'elle distingua sa face pâle à la portière ! Mais il souriait si gentiment qu'elle étouffa son chagrin. Et puis, elle était fière de son beau costume, de ses galons, qu'on lui avait laissés malgré sa mésaventure, grâce aux démarches du docteur Derbois.

Elle traversa le village à son bras ; Marceline était de l'autre côté. Des gens venaient sur leurs portes pour les saluer. Et Firmin, très ému, regardait toutes ces demeures si connues, les chemins, les arbres où il avait grimpé enfant, des jeunes filles qu'il avait laissées fillettes. Et, enfin, la chère chaumière apparut, sous son grillage de rosiers grimpants ; et, à la pensée qu'il avait été bien près de ne plus la revoir, il faillit s'évanouir.

Il espérait trouver le père sur le seuil ; mais sa mère lui expliqua que la saison était précoce, qu'on ramassait déjà des pommes. Et, son fils installé, elle retourna aider son homme.

La journée était belle, bonne, avec un soleil bien doré dans un grand ciel bleu. Marceline avait porté des sièges dans le jardin, avec deux oreillers, formant comme une chaise longue pour le convales-

cent. Elle avait bien appris de quelle manière il fallait le soigner.

Quelques instants, ils parlèrent du brave docteur Derbois, de cette bonne soeur Olympe, de vrais amis, pour lesquels ils auraient une reconnaissance infinie, et de ce pauvre Césaire qui avait tant pleuré sur le quai de la gare de Saint-Lazare ; et puis, ils éclataient de rire au souvenir de l'énorme farce jouée au capitaine Chemu. Mais, peu à peu, la parole de Firmin s'alourdissait ; et, sous cette délicieuse chaleur, dans le jardin aimé, il s'endormait à demi, tenant la main de Marceline.

Elle ne bougea plus, sachant combien ces repos au grand air allaient être réparateurs pour cette pauvre tête, si secouée ; seulement, elle lui faisait une ombrelle, avec un journal. Et soudain, une voix trop connue rebentit derrière elle :

— Te v'là donc revenue, not' voisine ? J'te croyais partie du pays !

Elle répliqua, fort digne :

— Vous savez bien, monsieur Parisot, que je n'étais allée à Paris que pour soigner mon frère.

— Oui, oui... Quand une jeunesse a envie de filer à Paris, elle trouve toujours de bons prétextes !

Et il allait continuer de la railler ; mais Firmin s'éveillait en sursaut, et ce fut à lui qu'il s'en prit :

— Comment qu'ils t'ont donné les galons, à toi, et pas à Césaire ? C'est une injustice !

Fort doucement Firmin expliqua qu'on ne savait jamais très bien le pourquoi des choses dans la vie militaire. Et, comme un homme d'équipe apportait la valise de Marceline, la jeune fille entra dans la chaumière.

Alors Firmin se souleva un peu plus ; et, très grave :

— Je ne dormais qu'à moitié, tout à l'heure. Et ce n'est pas gentil ce que vous avez dit à ma soeur... Et... et ça ne me plaît pas, entendez-vous, monsieur Parisot !

Le vieux Parisot n'en put, d'abord, croire ses oreilles. Ce gamin qui osait lui parler si vertement !...

— Ah, ça, petit...

— Il n'y a pas de "ah, ça, petit !" Ça ne me convient plus que vous tourmentiez Marceline ! Et ça ne convient pas davantage à votre fils ! Et que ça soit une affaire finie !

Le vieux paysan s'éloigna de la haie, en grognant, et avec l'espérance que son fils, enfin seul à Paris, allait se dégourdir ; mais il n'osa plus désormais adresser de méchanceté à la jeune fille.

Le père Dubreuil fut, tout de même, rudement secoué quand il trouva son fils étendu sur les trois chaises dans le jardin ; cependant, comme Firmin reprenait déjà un peu meilleure mine, il lui demanda s'il ne pourrait pas bientôt l'aider aux champs. Marceline dut déclarer, avec énergie, que son frère avait besoin des plus grands ménagements ; et, devinant toute la pensée de son père, elle ajouta :

— Mais moi, je retourne, demain à l'usine.

Elle gagnerait bien pour deux. Et le lendemain, en effet, elle était à son métier. Mais la besogne ne lui semblait plus aussi dure ; et, au bout d'une semaine, Firmin venait déjeuner avec elle, sur le bord de la rivière. Et il en fut ainsi trois fois par semaine, l'aidant aux petites choses. Le temps se maintenait au beau, achevant l'oeuvre du docteur Derbois.

Et plus rien, jusqu'à la fin du congé de convalescence, ne semblait devoir troubler la monotonie de leur existence, lorsque Césaire écrivit que lui aussi était tom-

bé malade, qu'il n'avait voulu leur en rien dire d'abord, mais que cela l'avait pris aussitôt après leur départ ; et le docteur Derbois l'avait admis à l'hôpital et, maintenant, décidait de l'envoyer au pays. Il ne pouvait donner le nom de sa maladie, parce que c'était une de ces maladies qui n'ont pas de nom et qui ne se guérissent qu'avec l'air natal.

Lorsque le vieux Parisot vit son fils sans rien de cassé, avec, seulement, le teint plombé, les yeux battus, il pensa que tout cela n'était qu'une frime, un tour joué au médecin du régiment. Si, au moins, son Césaire était arrivé pour la fabrication du cidre !...

La mère Parisot ne discuta pas son bonheur. Et, comme Césaire apportait une longue consultation du docteur Derbois, recommandant, par-dessus tout, de lui éviter des contrariétés, elle dit à son mari :

— Tu sais, toi, surveille ta langue, quand tu parleras de notre voisine !

— Tu te mets avec eux, toi aussi ! répliqua l'âpre paysan, en serrant les poings.

— Je ne veux pas que not' fils ait du chagrin ! répliqua-t-elle simplement.

Deux jours après l'arrivée de Césaire, le vieux Parisot faillit se trouver mal en rentrant chez lui : son fils, aidé par Firmin, était en train d'arracher la haie qui séparait les deux jardins.

— T'es fou ?

— Ça me gênait pour voir Firmin ; et puis, c'était du terrain perdu... Qu'est-ce que nous allons planter là, père ?

— Et... à qui ça sera ?

— Nous aurons un plant chacun, les Dubreuil et nous.

Se sentant irrévocablement battu, le vieux essaya de gagner quelque chose :

— Je consens, dit-il, si les deux plants sont à nous ?

— Soit ! prononça Firmin impatienté et désireux surtout d'en terminer avant le retour de son père à lui.

Le paysan entraîna son fils à l'écart.

— Tu te fiches de moi ! C'est toujours comme ça !

— Père, je veux épouser Marceline, dit Césaire d'un ton fort tranquille.

— Et... mon consentement, morguïenne ?

— Tu le donneras, lui cria sa femme, qui guettait le dénouement de la scène.

Et elle vint lui dire à l'oreille :

— Tu ne sais donc pas que Marceline aura bientôt mille francs à la caisse d'épargne et qu'elle se fait des semaines de quatre-vingts francs à la fabrique ?

Marceline en revenait, justement. Et le vieux Parisot, après avoir tourné une douzaine de fois dans le jardin, lui cria :

— C'est pas Maline, c'est "maligne" qu'on devrait t'appeler.

Mais il se résigna, à cause du livret de caisse d'épargne.

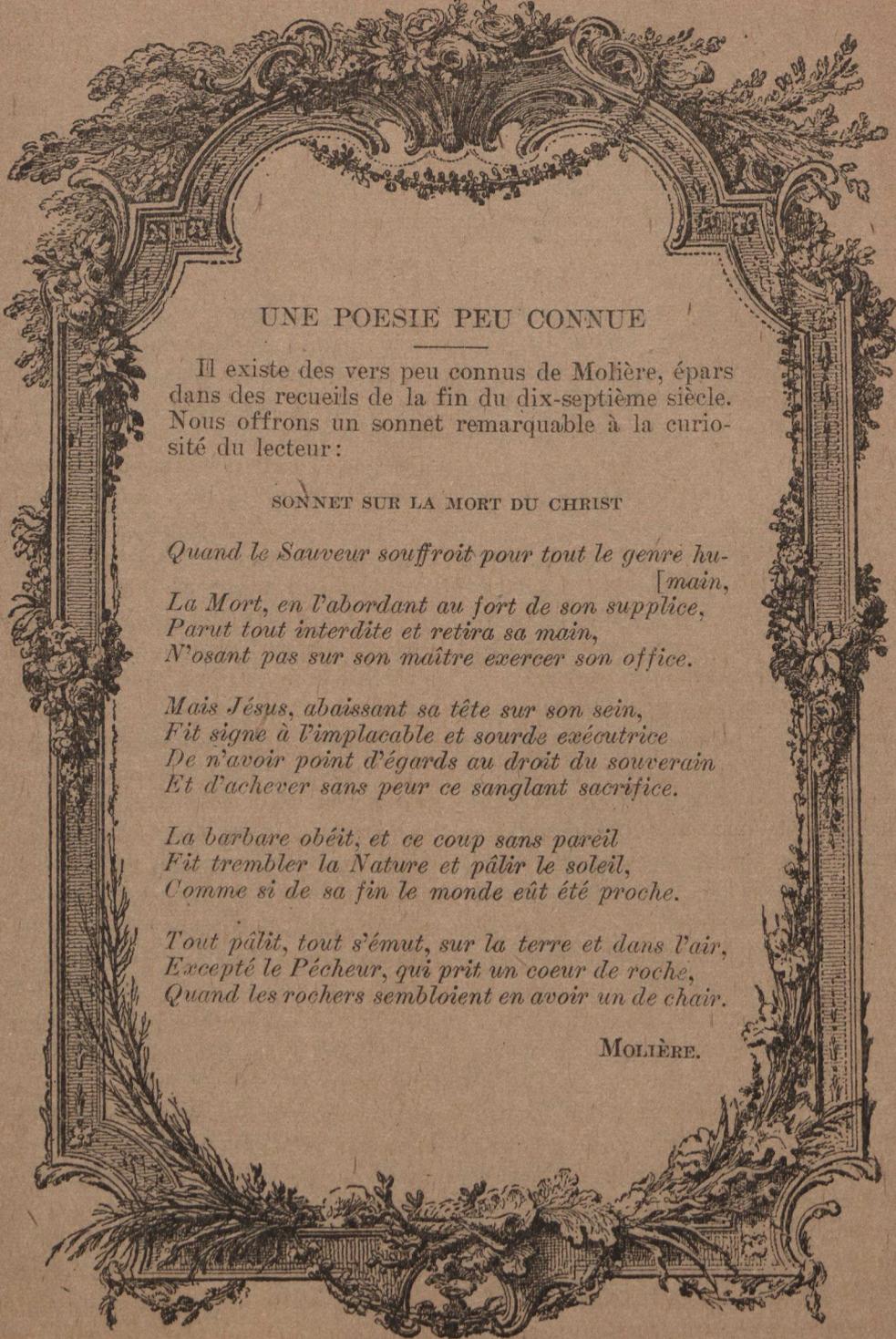
— Allons, embrassons-nous, not' fille !

Le soir les deux mères s'entretenaient et se querellèrent même un peu au sujet du trousseau : et les deux vieux se disputèrent carrément sur les questions d'intérêt. Le père Dubreuil ne pouvait se décider à ratifier la convention de la haie. Mais enfin, vers dix heures, tout s'arrangea ; et le père de Césaire annonça qu'il allait chercher une bouteille de vieux vin et un flacon d'eau-de-vie de cidre pour sceller l'accord.

Césaire l'arrêta. Et, adressant un indéfinissable regard à Firmin, puis à Marceline, qu'il tenait bien serrée contre lui, il prononça lentement :

— Non, père, pas de vin !... Du bon, du nouveau, du cidre doux, du bon cidre de chez nous !

— F I N —



UNE POESIE PEU CONNUE

Il existe des vers peu connus de Molière, éparés dans des recueils de la fin du dix-septième siècle. Nous offrons un sonnet remarquable à la curiosité du lecteur :

SONNET SUR LA MORT DU CHRIST

*Quand le Sauveur souffroit pour tout le genre hu-
[main,
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,
Parut tout interdite et retira sa main,
N'osant pas sur son maître exercer son office.*

*Mais Jésus, abaissant sa tête sur son sein,
Fit signe à l'implacable et sourde exécutrice
De n'avoir point d'égards au droit du souverain
Et d'achever sans peur ce sanglant sacrifice.*

*La barbare obéit, et ce coup sans pareil
Fit trembler la Nature et pâtir le soleil,
Comme si de sa fin le monde eût été proche.*

*Tout pâlit, tout s'émut, sur la terre et dans l'air,
Excepté le Pécheur, qui prit un coeur de roche,
Quand les rochers sembloient en avoir un de chair.*

MOLIÈRE.



Q—Pourquoi ne pouvons-nous pas nous passer de dormir?

R—C'est là une chose bien difficile à expliquer d'une façon absolument certaine, mais voici la raison admise par la majorité des savants.

Pendant que nous sommes éveillés, il se produit dans notre corps quelque chose que le sang transporte au cerveau, et cela le pousse au sommeil, en agissant sur lui tout comme agissent certaines drogues qui nous endorment quand nous les prenons.

La meilleure des drogues qui nous porte au sommeil, ne vaut pas celle que produit notre corps lui-même, dans le but de pousser l'homme au sommeil, le grand restaurateur des forces dépensées en travaillant.

Q—Quel bien le sommeil nous fait-il?

R—Par le sommeil, l'homme répare ses forces épuisées. Quand nous dormons, tout notre corps, le cerveau, le coeur, les poumons, les muscles, l'estomac, etc., se reposent plus ou moins.

Personne ne peut se passer de sommeil, mais les enfants surtout, plus que les grandes personnes ont besoin de beaucoup dormir, car leur corps grandit et c'est surtout pendant le sommeil que la croissance a lieu.

Les enfants que l'on fait trop veiller, qui ne dorment pas assez longtemps cha-

que jour, ne sont jamais en bien bonne santé, et leur croissance elle-même s'en ressent.

Beaucoup de personnes, dont la taille est restée petite, la santé faible et délicate, ou encore l'esprit peu développé, sont des personnes qui n'ont pas assez dormi alors qu'elles étaient enfants.

Autrefois la plupart des parents prenaient grand soin de faire coucher leurs enfants de bonne heure; il est à regretter que, de nos jours, un trop grand nombre de parents négligent cette bonne habitude, et permettent trop volontiers, surtout trop souvent, aux enfants de veiller tard.

Quand les parents font une veillée, ils ne devraient jamais permettre aux jeunes enfants d'y prendre part; leur place, à ces moments, est dans leur lit.

Q—Où allons-nous pendant notre sommeil?

R—En voilà une question embarrassante!... Mais, nous n'allons nulle part. Nous sommes toujours là où nous nous sommes endormi, seulement nous ne sommes pas éveillés, c'est-à-dire que nous sommes devenus étrangers à tout ce qui nous entoure, à tout ce qui se passe autour de nous.

Même pendant notre sommeil, nous faisons toutes sortes de choses, ou, plutôt, nous pensons que nous les faisons; ceci,

chaque fois que nous avons un rêve dont nous nous souvenons à notre réveil.

Il fut un temps où les sauvages croyaient que, pendant le sommeil, l'homme, ou tout au moins son esprit, s'en allait dans quelque lieu secret. Le rêve était la raison pour laquelle ils avaient cette croyance erronée; mais le rêve, au contraire, est la preuve que nous sommes toujours là, que notre esprit aussi est bien en nous pendant notre sommeil, car, s'il n'y était pas, notre corps serait sans vie et nous ne rêverions jamais.

Q—D'où vient que nous faisons des rêves?

R—Un rien peut nous faire rêver. Le vent qui souffle dans la cheminée, le bruit de la pluie qui frappe contre les vitres, le bruit d'une personne qui passe, etc., sont des causes suffisantes pour occasionner un rêve. Souvent aussi le rêve est la reproduction de choses ou d'événements qui ont frappé notre esprit pendant le jour, ou de choses que nous avons lues autrefois.

Ce qui prédispose le plus aux rêves, c'est le mauvais fonctionnement de notre estomac. Si nous mangeons trop avant d'aller nous coucher, ou si nous avons mangé des mets qui ont fatigué notre estomac, notre cerveau est troublé par là même, et s'éveille partiellement, mais non suffisamment pour que nous puissions nous rendre compte que nous sommes là.

Q—Qu'est-ce qui fait que nous nous réveillons le matin?

R—Pour répondre à cette question, il faut d'abord que vous sachiez que nous ne dormons pas d'une façon égale durant tout notre sommeil.

Quand nous venons de nous endormir, nous dormons tout d'abord d'un sommeil profond. C'est toujours notre premier sommeil qui est le meilleur, c'est lui

qui repose le plus notre corps fatigué, qui nous fait paraître le visage reposé en lui redonnant sa fraîcheur et sa beauté.

Tout le monde a remarqué cette action bienfaisante du premier sommeil, c'est pourquoi on a appelé avec justesse le premier sommeil, le *sommeil de la beauté*. Après ce premier sommeil, nous dormons encore, parfois assez longtemps, mais d'un sommeil plus ou moins profond.

Pour vous en rendre compte, vous n'avez qu'à remarquer combien il est difficile, en faisant du bruit, de réveiller une personne qui vient de s'endormir, et comme elle se réveille facilement au moindre bruit quand elle a déjà dormi pendant un temps assez long. Quand une personne a presque assez dormi, il suffit, pour la réveiller, d'un tout petit bruit qu'elle n'aurait pas entendu dans son premier sommeil.

Maintenant, que se passe-t-il pendant notre sommeil? Nous avons vu que notre sommeil, d'abord très profond, est devenu de plus en plus léger; alors, pense-t-on, notre cerveau, complètement reposé est presque réveillé.

A ce moment, dans cet état de notre cerveau, il suffit d'un léger bruit, souvent même d'un simple mouvement que nous faisons en dormant pour que notre cerveau bien reposé et à demi réveillé, se rende compte de ce bruit ou de ce mouvement et s'éveille complètement.

Si nous vivions en plein air, comme les oiseaux dans les solitudes où l'on n'entend aucun bruit, une fois notre corps et notre cerveau reposés, nous nous réveillerions quand même, mais notre réveil serait le plus souvent dans ces circonstances causé par l'apparition de la lumière. C'est elle qui réveille les oiseaux et elle nous réveillerait de la même manière.



LE CORSET



LE corset fut, dit-on, inventé par un boucher de Londres, au treizième siècle; ce boucher voulait, paraît-il, arrêter le bavardage de sa femme en la comprimant entre deux étaux; ce sont ces étaux qui ont

fait fortune, les femmes adoptant par plaisir un instrument de supplice.

En 1770 parut en Angleterre un pamphlet sur la dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps à baleine. Le corset survécut à l'indignation de l'auteur. Même la colère de Napoléon ne l'intimida pas. "Ce vêtement, écrivait l'Empereur à son médecin Corvisart, ce vêtement qui meurtrit les femmes et maltraite leur progéniture, m'annonce des goûts frivoles et me fait pressentir une décadence prochaine".

Plus près de nous, Edouard VII disait à ses familiers: "Il n'était point rare de trouver autrefois à la Cour des Vénus et des Dianes; aujourd'hui, grâce à la mode du corset, on n'y rencontre plus que des mannequins."

L'ARBRE-DYNAMITE

UNE des curiosités végétales du Mexique est fournie par un arbre que l'on rencontre abondamment dans ses forêts.

Ses fruits, de la grosseur d'une pomme,

sont recueillis par les indigènes, qui les emploient... à jouer des farces à leurs amis!

On les dépose secrètement sous un meuble, dans une chambre voisine de la cuisine, et, tôt ou tard, au milieu de la nuit, un souffle tiède venu du foyer les fait éclater avec un bruit terrifiant!

Naturellement, on en est quitte pour la peur, puisque la bombe végétale se réduit en poussières impalpables. Mais on comprend que les Mexicains aient surnommé cette plante "arbol de la dynamite"!

— o —

MANGEONS DU POISSON



Contrairement à l'opinion généralement répandue, la "viande" de poisson est

aussi nourrissante que celle du boeuf. En ces temps où la viande est chère, les habitants des côtes peuvent donc **remplacer** sans inconvénient un steak par le produit de leur pêche.

Le poisson a, en effet, une chair en tout semblable aux viandes de boucherie. Sa richesse en albuminoïdes, caractéristique de la viande dans le régime alimentaire, ne différencie en rien un filet de sole d'avec un aloyau ou une côtelette de mouton. La proportion des matériaux azotés est la même. Quant à la morue salée, elle dépasse toute autre viande en albuminoïdes, elle en contient 80 %.

L'UTILITE DES ARAIGNEES

UNE revue horticole nous apprend que dans une réunion d'arboriculteurs, la question de savoir si l'araignée doit être détruite ou non sur les arbres, a été discutée. A la presque unanimité, les membres de l'assemblée ont été d'avis qu'il fallait bien se garder de détruire cette répugnante bestiole.

La présence des araignées sur les arbres entrave non seulement les incursions des perce-oreilles et autres insectes de ce genre, mais surtout le vol de divers insectes ailés dont les larves rongent les feuilles et les fruits.

M. Armand Leyritz, qui a consacré un chapitre à l'araignée, dans son livre "*les vilaines bêtes*", la classe dans les animaux utiles.

L'araignée doit être conservée avec soin dans les étables, écuries, granges, bergeries, où elle rend de grands services tant aux grains qu'aux animaux.

C'est la réhabilitation qui commence pour la pauvre arachnée, depuis si longtemps honnie et persécutée à cause de son vilain aspect.

UNE PIECE INTERROMPUE



A l'une des premières représentations de *Rodogune*, un soldat en faction sur le théâtre écoutait avec l'attention la plus soutenue. A plusieurs reprises, il avait essayé, par divers signes, de faire comprendre à Antiochus que le meurtrier de son frère était Cléopâtre. Enfin, lorsque le prince s'écrie, en s'adressant à Rodogune :

... Une main qui nous fut chère...

Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma [mère?

Est-ce vous? etc...

le brave fantassin, n'y tenant plus, répondit très haut, en désignant Cléopâtre :

— C'est elle!

Le public se livra à de tels éclats de rire, et les acteurs en scène eurent tant de peine à reprendre leur sérieux, que cet incident faillit compromettre le succès de la pièce, qu'on acheva très difficilement.

LE PAIN DE COTON



C'EST une des dernières inventions américaines.

M. C. Fraps, au Texas, a fabriqué du pain avec de la farine de graine de coton. Ce pain est si riche en protéine et en graisse, qu'il constituerait un merveilleux succédané de la viande, dont il remplacerait une quantité approximativement double.

Pour obtenir le pain le plus savoureux et le plus utile, le mieux est de mélanger cette farine à celle du blé dans les proportions suivantes: un quart de farine de graine de coton et trois quarts de farine de blé.

Le seul inconvénient de cette farine, c'est qu'ainsi que les pyrophosphates, elle peut devenir, dans certains cas, toxique. Mais la chimie peut donner les moyens de prévenir un tel danger et des chimistes recherchent actuellement ces moyens.

Etant donné que ce pain serait pour les allemands infiniment supérieur aux pains k et kk, il convient, plus que jamais, de considérer le coton comme contrebande de guerre.

L'UTILISATION INDUSTRIELLE DE LA TOURBE

CE charbon imparfait qu'est la tourbe n'avait joué jusqu'ici qu'un rôle fort modeste dans notre vie économique. Les habitants pauvres des régions privées de bois ou de charbon s'en servaient bien pour alimenter les foyers de leurs maisons; mais l'industrie lui fermait obstinément ses portes.

L'invention d'un chimiste suédois lui vaut désormais une enviable réhabilitation. Réduite en poudre d'après le procédé Ekelund, la tourbe va devenir pour le charbon un redoutable rival.

Depuis plusieurs mois, les chemins de fer de l'Etat Suédois ont mis en service plusieurs locomotives dont les foyers sont exclusivement alimentés avec le nouveau combustible. Des essais prolongés ont prouvé qu'une tonne et demie de poudre de tourbe a le même pouvoir qu'une tonne de bonne houille.

Cette poudre ne produit ni étincelles, ni flammèches; elle émet moins de fumée que le charbon.

On fait remarquer, en outre, qu'elle diminue considérablement la besogne du chauffeur. Disposée dans un réservoir, elle s'écoule par son propre poids le long d'un tuyau en communication avec le foyer.

LA REVANCHE DU PYTHON

UN jour, un impresario de Vienne (Autriche) avait eu l'idée saugrenue de confier un rôle à... un python de dix pieds de long, dans une féerie qu'il allait offrir au public.

Les fonctions du reptile consistaient à

sortir du creux d'un arbre en papier mâché pour s'enrouler autour de la taille d'une jeune princesse égarée dans la forêt hindoue.

Tout se passa bien durant les répétitions: docile aux coups de sifflet de son dresseur, le reptile faisait son "entrée" d'une façon qui lui valait l'admiration générale.

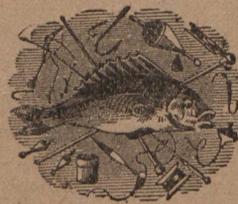
Mais, le soir de la première, il se chargea de transformer l'admiration en effroyable panique!

Il sortit bien du vieux tronc au coup de sifflet, mais pour se précipiter sur l'actrice, enrouler ses anneaux autour d'elle et la déchirer à pleines dents!

Aux cris des acteurs, le public comprit que l'incident n'était pas un jeu de scène prévu par l'auteur, et les spectateurs s'enfuirent en poussant des cris d'effroi, cependant qu'un acteur courageux délivrait l'artiste et assomma le dangereux serpent.

— o —

PECHES MIRACULEUSES



HELAS! les pêches miraculeuses sont rares et les patients pêcheurs qui n'hésitent pas à passer des heures devant un flotteur qui ne plonge jamais, liront ces

quelques lignes avec un intérêt d'où la jalousie et l'envie ne seront peut-être pas tout à fait absentes.

En Arabie, les poissons de l'Eufrate quittent avec le flux le lit principal du fleuve et se réunissent dans les canaux d'irrigation qui réglementent le cours de ce fleuve. Lorsque l'eau se retire avec le

reflux, ils demeurent dans ces petits canaux qui arrosent les plantations de palmiers dattiers.

Les Arabes bouchent l'entrée des canaux et, au moment où les eaux sont tout à fait basses, les pêcheurs s'en vont prendre le poisson de la manière suivante: ils se munissent de paniers en forme de cloche, faits d'osier et munis d'une ouverture supérieure. Ils se mettent à l'eau—il n'y a alors que quelques pouces d'eau—et tous les trois ou quatre verges, ils plongent rapidement ces paniers dans l'eau en les faisant pénétrer dans la vase.

Les poissons sont ainsi capturés dans une sorte de prison, les pêcheurs n'ont plus qu'à les prendre à la main par l'ouverture supérieure.

Naturellement, cette pêche demande un certain savoir-faire. Il ne faut pas pénétrer et marcher dans l'eau avec bruit. Certains Arabes font ainsi des pêches abondantes et peu fatigantes.

— o —

UN BIJOU DANS UNE POMME DE TERRE



BIEN étrange, et à peine croyable, cette anecdote que nous découpons dans un journal mexicain: Un fermier de l'Etat de Chi-

huahua se régalaît d'un plat de pommes de terre provenant de ses champs, quand en coupant un des tubercules, il fut tout surpris d'y trouver une magnifique bague en or ornée d'un saphir!

Il fit part de sa découverte à des voisins, et son récit fut recueilli et publié par un rapporteur.

L'article fut une révélation pour un

planteur de la région qui, l'année précédente, avait perdu cette bague pendant une partie de chasse, durant laquelle il avait traversé précisément les champs du fermier.

Le bijou avait glissé entre deux mottes de terre, et un tubercule en formation l'avait enveloppé, comme le font certains arbres avec les pierres ou autres obstacles qu'ils rencontrent.

N'empêche que cette pomme de terre-record valait bien son poids d'or!

— o —

VETEMENTS POUR BOEUF

DANS la colonie du Cap, les fermiers se sont décidés à donner des vêtements aux boeufs. Ne croyez pas qu'il soit question d'une fantaisie ou du résultat d'une singulière mesure imposée par une ligne combattant la licence de la nudité, point; si l'on prend mesures aux boeufs, c'est par... mesure de précaution.

Nous avons tous connaissance de la mouche "tsé-tsé" dont la piqûre redoutable fait mourir chaque année dans des souffrances effroyables bien des hommes et bien des animaux.

Vers midi, la mouche "tsé-tsé" frôle la terre et, au hasard des rencontres, enfonce son dard meurtrier dans les jarrets des imprudents qu'elle rencontre. Les fermiers du Cap ont donc estimé qu'il était nécessaire de donner à leurs boeufs des pantalons protecteurs.

Avant d'être habillé, le boeuf prend un bain composé d'huile et de résine, ce liquide en séchant, laisse sur l'épiderme une couche assez épaisse, à l'odeur forte, que les parasites peuvent malaisément traverser. Après cette toilette salutaire, le boeuf

est habillé, on lui met ses pantalons. Ces vêtements, faits d'un tissu très résistant, sont aussi au préalable, trempés dans une mixture d'huile et de résine.

Si la mouche, au moment de la grande chaleur, se précipite sur le boeuf, elle ne rencontre que le tissu résistant et elle meurt d'avoir voulu goûter à l'huile et à la résine.

— o —

TROP DORMIR NUIT !



LES naufrages ont souvent des causes étranges. Mais nous ne pensons pas qu'on puisse en trouver une plus extraordinaire que celle d'un naufrage survenu jadis dans la Manche.

Le vapeur de pêche "Vera" avait eu la chance de rencontrer un énorme banc de harengs, et, selon l'usage adopté en pareilles circonstances, l'équipage, qui reçoit une part d'intérêt en outre des salaires, accepta de travailler jour et nuit.

Durant 96 heures, le vapeur fit la navette entre le large et Yarmouth, où il débarqua un total d'un demi-million de harengs.

Mais les officiers et les hommes étaient brisés de fatigue, à bout de forces, et le capitaine, qui tenait la barre, s'abattit comme une masse, au moment où le navire s'approchait du rivage.

Il n'eut même pas la force d'appeler à l'aide! D'ailleurs, il l'aurait fait vainement. Comme l'enquête l'établit après l'accident, tout le monde dormait à bord. Le capitaine en second s'était endormi sur le pont en halant le filet!

Naturellement, le navire vint donner à toute vitesse sur des récifs, qui l'éventrè-

rent. La violence du choc réveilla les dormeurs, mais trop tard!

"Qui trop embrasse, mal étreint!" Les pêcheurs se seraient contentés de leur demi-million de harengs que le "Vera" serait encore à flot.

— o —

CE QUE NOUS DEVONS AU MEXIQUE

IL est juste de reconnaître que la civilisation doit au Mexique deux produits naturels qu'il cultivait depuis un temps immémorial quand les Espagnols de Cortez le conquièrent: le maïs et le coton.

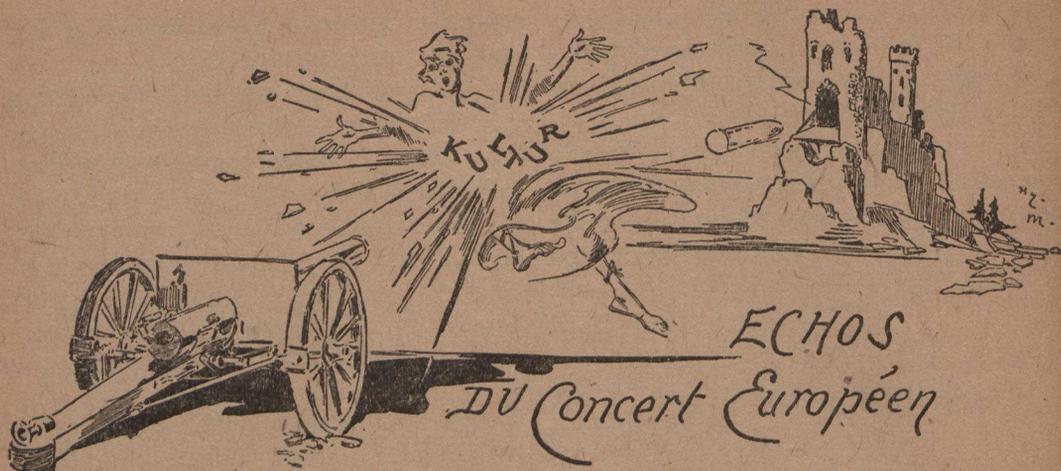
Le maïs formait la principale nourriture des Aztèques, et l'on sait que cette céréale joue maintenant un rôle important dans l'alimentation des régions méditerranéennes.

Quant au coton, les Toltèques le cultivaient depuis la plus haute antiquité. Ils en fabriquaient les pages de leurs livres sacrés, et en tissaient des cuirasses que les pointes des flèches ne pouvaient entamer.

Nous devons encore aux Mexicains le "cacao" et son exquis dérivé le "chocolat", deux mots que les langues européennes leur ont empruntés.

— o —

La famille Myles Kennedy compte plus de cinquante de ses membres plus ou moins éloignés par la parenté, qui sont dans l'armée actuellement, les uns servent dans l'armée de terre, d'autres dans la marine, deux ont été faits prisonniers dont un est parvenu à se sauver en Norvège, l'autre est resté en Allemagne. Deux autres sont morts par suite de blessures.



EN BOCHIE

LE deuil fut longtemps interdit en Allemagne, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin du mois de janvier dernier.

On espérait par cette mesure arbitraire empêcher le moral du public de trop s'affaïsser.

Pour des motifs encore inconnus, on a relevé cette mesure et, au dire d'un neutre, on ne rencontre aujourd'hui dans les villes et dans les villages allemands, que des femmes en noir.

LE SERVICE MEDICAL

D'APRES les statistiques récemment publiées par le gouvernement français, on compte seulement trois et demi pour cent de blessés qui meurent à la suite de leurs blessures.

C'est là un des merveilleux résultats de la compétence de nos services médicaux. Près de 60 % des blessés sont à même de reprendre leur service au sortir de leur convalescence.

TAXES BOCHES

UN journal allemand a fait le calcul qu'il y a actuellement, dans l'empire du kaiser, un peu plus de deux millions de chiens de luxe.

Ces chiens, dit-il, consomment et ne sont d'aucune utilité. Il propose de frapper chaque animal d'une taxe de 10 dollars ou d'abattre tout chien dont le propriétaire ne voudra pas acquitter cette somme élevée.

LES CYCLISTES



L'Angleterre fut le premier pays qui adopta les éclaireurs cyclistes.

La France ne fut pas longue à suivre cet exemple, et le capitaine Gérard forma et commanda la première compagnie de cyclistes qui, cette fois, ne furent plus seulement des éclaireurs, mais surtout des combattants.

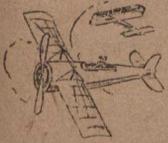
UN MOT D'EMPEREUR

LE grand Frédéric, l'ancêtre de Guillaume, répondant un jour à un de ses grands généraux qui le poussait à la guerre avec la France, lui dit ces paroles mémorables : "Je connais beaucoup de chemins pour entrer en France; je n'en connais pas beaucoup pour en sortir."

Voilà une phrase profonde sur laquelle le Kaiser aurait dû méditer avant de chercher à rentrer en France, car voilà plus de deux ans que ses armées y sont rentrées et qu'elles ne savent comment faire pour en sortir avec honneur. Certes elles en sortiront, mais par le moyen des baïonnettes et des obus, couvertes de honte pour les innombrables crimes que les soldats allemands ont commis contre l'humanité.

— o —

LOOPING-THE-LOOP



VOICI une histoire rapportée par un brave pilote-aviateur français. Nous le laissons parler lui-même :

L'autre matin, à X... je vois arriver un lieutenant qui voudrait essayer de monter dans mon appareil. Il a toute confiance en moi, me dit-il, et veut bien débiter. Mais, ajoute-t-il, soyez prudent, n'est-ce pas... je ne connais pas l'aviation, et je suis père de famille... pas d'imprudences... J'attache mon officier solidement, et nous voilà partis. Très brave sur terre le pauvre officier n'en menait pas large en l'air. Nous faisons une ballade dans les nuages, et je m'aperçois qu'il en a assez. Alors je lui demande :

—Faut-il retourner, mon lieutenant?

—Oui, oui... allez.

—Retourner? Soit!

V'lan... je lui fais faire un looping complet... puis je le ramène à terre délicatement; il était furieux.

—Dame! mon lieutenant! vous m'aviez dit de retourner!

— o —

LA CROIX DE FER

IL serait sans doute exagéré de dire qu'on ne veut plus de la croix de fer chez les Boches, mais il est assez exact d'affirmer qu'elle ne fait plus beaucoup de plaisir.

On l'a trop vue, on l'a trop distribuée.

Le "Témoin Oculaire" des armées britanniques, pas un journaliste, mais un observateur consciencieux, écrivait l'autre jour qu'un prisonnier capturé échangea sa croix de fer contre une croûte de pain et quelques cigares.

Et ce prisonnier expliqua au Tommy étonné, que la fameuse décoration était accordée actuellement aux sergents-majors de tous les régiments, sans qu'ils aient pris part pour la mériter à quelque action d'éclat.

La vérité, c'est que la croix de fer a été distribuée avec une telle générosité aux simples soldats, que l'on ne parviendrait pas à maintenir la discipline si les sous-officiers n'en avaient pas autant.

Pour vous donner un exemple frappant de cette distribution générale, de ce déluge de croix de fer, rappelons seulement qu'on a les preuves les plus authentiques que même avant la prise de Liège, on avait déjà fait, dans l'armée allemande, dans l'espace de ces quelques semaines, environ 30,000 "chevaliers de fer".

Un commerçant norvégien qui fit récemment un séjour assez prolongé en Al-

Allemagne a cité ce fait typique: Lorsque des parents se rencontrent et se demandent des nouvelles de leurs fils soldats, tous s'empressent de dire, avant qu'on ne les questionne: "Mon enfant a gagné la croix de fer, tout au commencement de la guerre."

Ces quelques mots indiquent comment, même aux yeux des parents allemands, la distinction honorifique a été avilie.

Ajoutons que la Croix de Fer n'a pas été créée par l'empereur actuel, mais par son aïeul Frédéric-Guillaume III, il y a plus de cent ans.

— o —

NATALITE MASCULINE EN TEMPS DE GUERRE

VOICI une question réellement curieuse et qui est soulevée par la presse viennoise. Il s'agit de savoir si, en temps de guerre, la nature s'efforce de compenser l'excédent de décès dans la population belligérante mâle d'un pays, par un excédent proportionnel de naissance de petits garçons?

Ce qui a attiré l'attention des savants sur ce problème, c'est la croyance populaire qui veut, en Autriche, que le nombre des naissances de petits garçons l'emporte de beaucoup sur celui des petites filles, toutes les fois que le pays est en état de guerre.

Nous croyons que c'est la première fois que ce problème a été abordé scientifiquement. Voilà pourquoi il est curieux de jeter un coup d'oeil sur les statistiques concernant la natalité en Autriche-Hongrie et déjà fournies depuis l'ouverture des hostilités.

Les statistiques actuellement en mains et qui se rapportent aux familles des clas-

ses les plus pauvres, fugitives de la Bukovine et de la Galicie, montrent que sur 559 enfants, on comptait 314 garçons. La proportion habituelle est de 108 garçons pour 100 filles, tandis que les chiffres fournis donnent une proportion de 128 garçons pour 100 filles.

Une prédominance analogue dans le nombre des naissances de garçons est fournie par la "Société des Parrains de Guerre viennois", qui compte, parmi ses protégés, 140 garçons nés depuis la guerre et seulement 100 filles.

Enfin, on a enregistré une proportion tout à fait inaccoutumée de bébés jumeaux.

— o —

MANGEURS DE FLEURS



UN professeur allemand a écrit que si ses compatriotes manquaient de pain et de légumes ordinaires, ils pourraient, dès le printemps, *manger des fleurs*. Beaucoup de personnes ignorent, sans doute, que les fleurs sont, chez les Chinois, un aliment très recherché. Parmi les fleurs comestibles, il faut citer les bulbes de lis, qui sont mangés après avoir été soumis à une légère ébullition.

Les tubercules de sagittaire à larges feuilles, les jeunes plants d'amaranthe, certaines graines germées et non germées de glycine, de la mousse humide, les graines de nelumbium et de melon sont des plats plus ou moins courants. Comme fleurs, nous connaissions déjà les fleurs de capucine en salade.

— o —

LES PLATS SONT VIDES EN BOCHIE



BEAUCOUP de grands hôtels suisses ont fait faillite au cours de l'été dernier, parce que leur "saison" a été tout à fait manquée. Cependant, la Suisse abonde en Allemands et en Autrichiens qui viennent s'y installer parce que le coût de la vie y est actuellement moins élevé qu'en Allemagne et en Autriche. Pour se débarrasser des "bouches inutiles", c'est-à-dire des non-combattants, le gouvernement allemand a spécialement invité toutes les personnes de la classe aisée qui le pourraient, à émigrer momentanément dans ce pays heureux où l'on ne connaît pas les "cartes de pain".

— o —

POUR LES SOUS-MARINS



IL a été démontré à plusieurs reprises que les Allemands contraignent par la force leurs marins à faire partie de l'équipage des sous-marins pirates.

Dans la marine anglaise, on ne s'est jamais encore départi de l'usage établi dès les débuts de la navigation sous-marine, qui veut que, *seuls*, des *volontaires* fassent partie des équipages de sous-marins.

Le nombre des candidats pour ce poste de choix est, d'ailleurs, si grand, qu'on n'a qu'à choisir parmi les plus qualifiés par leur physique et par leurs aptitudes spéciales.

— o —

LES GEANTS

UN ancêtre du kaiser, l'empereur Frédéric Guillaume, avait la passion des géants.

Il en forma plusieurs régiments, où il avait la prétention d'assembler les hommes les plus grands de son royaume.

Comme la Prusse et l'Allemagne ne suffisaient pas à fournir des colosses en nombre suffisant, l'empereur avait des agents qui parcouraient tous les pays d'Europe, en s'efforçant d'enrôler des géants dans l'armée de leur souverain.

Cette guerre, toutefois, prouve que les véritables géants ne sont pas dans les armées de Guillaume. Etre grand de cœur et de vaillance vaut mieux encore que d'être long de corps et, sous ce rapport, le plus petit soldat des armées alliées est plus géant que le plus long des boches.

— o —

UNE BONNE REPONSE

ON vient de capturer quelques allemands et un brave soldat canadien fait partie des soldats qui escortent les prisonniers vers l'arrière. Durant le trajet un officier boche cherche à lui causer en français plus ou moins grotesque et le Canadien finit par lui dire:



—Tu n'es donc pas bien avec nous?

—Non, che brévererai èdre à Berlin pour foir mon vemme.

—Conso'e-toi, mon vieux, si je ne suis pas tué, j'y serai avant toi, et si tu as une commission à lui faire tu n'as qu'à m'en charger. Nous, tu sais, on n'est pas des assassins de femmes, on les-aime et on les respecte.



L'INVENTION DES OBUS

C'EST aux Parisiens qu'on doit l'invention des obus. M. Jacques Flach, professeur au Collège de France, nous l'a appris récemment en commentant à l'Académie des sciences morales et politiques un vieux livre de Guillaume du Vair, le *Traité de la Constance et Consolation ès calamités publiques*.

Il paraît, d'après cet auteur, qu'en 1590, lorsque Henri IV assiégeait Paris, les arsenaux de la capitale manquaient de boulets. Un Parisien inventif suggéra aux maîtres-artilleurs l'idée de faire de petits paquets où, dans une enveloppe de plomb ayant la forme d'un boulet, on fourrait des morceaux de fer, de cuivre et d'étain.

En quittant le canon, ce projectile improvisé s'échauffait, l'enveloppe de plomb amollie se rompait en arrivant au but et les débris de métal tapaient à droite et à gauche, faisant coup double ou triple.

Evidemment, cela ne valait pas le shrapnell, mais enfin c'était un début.

— o —

OUVRIERES DISTINGUEES

LA veuve du capitaine Scott, le fameux explorateur mort aux alentours du pôle Sud, travaille à faire des munitions de guerre, comme une simple ouvrière, dans la fabrique d'Erith.

Elle a pour camarades d'atelier deux millionnaires, lady Coëbroke et Mrs Grey, dont le mari est colonel du fameux régiment le London Scottish.

Ces dames, qui habitaient leurs châteaux avant la guerre, vivent aujourd'hui dans un modeste hôtel, près de leur usine.

— o —

LES SOUS-MARINS

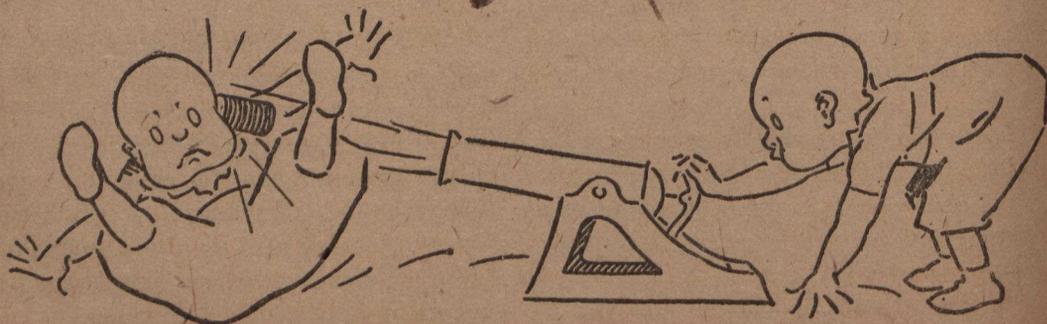


IL ne faut pas croire qu'un sous-marin puisse plonger presque instantanément. Il fallait aux plus anciens des sous-marins presque vingt minutes avant de disparaître complètement sous

l'eau.

Actuellement, les plus perfectionnés nécessitent au moins cinq minutes. Une plongée trop rapide peut compromettre la sûreté du navire qui coulerait au fond de l'eau comme une pierre.

On fait plonger un sous-marin en admettant dans son intérieur une certaine quantité d'eau.



LES OBUS-FUSÉES

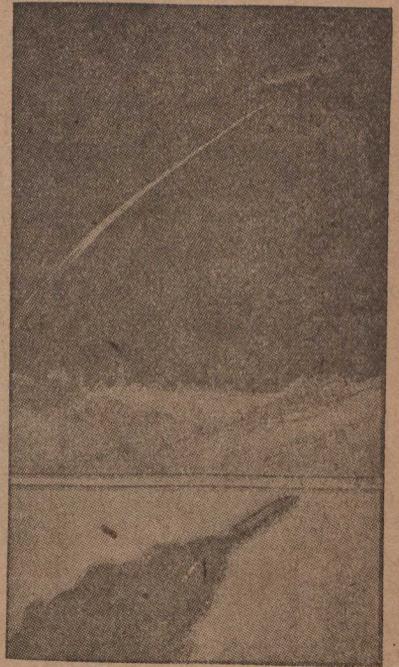
ON a souvent recours, contre les aéroplanes et les dirigeables, à des projectiles spéciaux, dits obus-fusées. Voici pourquoi: il est impossible de suivre des yeux la trajectoire parcourue par un obus ordinaire. On ne peut, par conséquent, voir à quelle distance il passe du but à atteindre. Dans ces conditions, il est très difficile de régler un tir efficace.

Supposez, au contraire, que la course de l'obus soit rendue visible comme celle d'une fusée ou d'une étoile filante, il est clair que le pointeur, en tenant compte de l'écart de ses projectiles, arrivera rapidement à corriger son tir.

On a résolu ce problème en plaçant à la partie inférieure de l'obus une substance inflammable qui répand une lumière éclatante à travers l'espace.

Cette lumière, qui laisse derrière elle un grand sillage, est pleinement visible pendant les tirs de nuit.

En plein jour, au contraire, on munit l'obus d'un dispositif spécial, toujours placé à sa base; ce dispositif est percé de trous à travers lesquels s'échappe un épais nuage de fumée.



UN OISEAU QUI DETEINT SOUS LA PLUIE

ON connaît l'ingénieuse escroquerie d'un individu qui avait imaginé de peindre des pigeons domestiques pour les transformer en oiseaux rares et les vendre aux amateurs, qui s'aperçurent un peu tard que les brillants plumages déteignaient sous la moindre pluie.

Le tour n'est pas inédit, car Dame Nature le pratique sur une assez vaste échelle. Il existe en Afrique Occidentale une espèce fort répandue, celle du turaco, "*Turacus macrorhynchus*", de la grandeur d'un gros pigeon, et dont le plumage pré-

sente une grande variété de nuances (bleu, vert, gris, jaune, cramoisi) aux reflets métalliques.

Les naturalistes ont dûment établi que le pigment cramoisi du turaco est soluble dans l'eau de pluie, et qu'il s'efface sur l'oiseau vivant durant la saison pluvieuse. On avait cru longtemps que la couleur réapparaissait quand les plumes devenaient sèches; mais il est désormais prouvé qu'elles restent fanées jusqu'après la mue.

Ce pigment, que des savants ont réussi à isoler, a reçu le nom de turacine. Son analyse a révélé qu'il contient sept pour cent de cuivre, proportion qui n'a pas d'équivalent dans le règne animal.

LA HARPE ÉOLIENNE

VOUS avez entendu la chanson du vent soufflant sur des fils télégraphiques : la harpe éolienne repose sur le même principe. Elle est seulement beaucoup plus ancienne que le télégraphe, puisque les Grecs la connaissaient déjà.



Certaines de ces harpes ont une forme des plus élémentaires

Rien n'est plus simple que cet instrument de musique auquel une brise légère suffit pour qu'il fasse entendre ses mélodies. Sa forme la plus élémentaire est celle que présente notre illustration. C'est une petite boîte de sapin oblongue, creuse profonde de 4 à 5 pouces. Sur la cloison supérieure, percée de deux trous, sont tendues quelques cordes à boyau ou de laiton, égales en longueur mais d'épaisseur inégale.

Chaque corde est émue plus ou moins, suivant les caprices du vent, et elle rend la note entière, ou seulement une de ses divisions; elle vibre plus ou moins longtemps, suivant la force du courant d'air.

De ces inégalités dans l'intensité et dans la durée des vibrations de chacune des cordes, il résulte souvent des combinaisons de sons d'une beauté inexprimable. Quelquefois, après une pause, la harpe laisse entendre un frémissement à peine perceptible; on dirait un chant lointain. Puis les sons s'approchent; des tons plus

vigoureux percent, par intervalles, parmi les tons les plus doux.

Les cordes résonnent séparément ou ensemble, absolument comme les divers instruments de musique d'un orchestre.

On place généralement la harpe, soit suspendue à une branche d'arbre dans un jardin, soit entre les deux battants d'une porte.

En Angleterre et en Allemagne, beaucoup de personnes ont des harpes éoliennes dans leurs parcs. Certains affectent des formes très différentes de notre dessin; des harpes, de grande taille, font entendre des sons très puissants. Une harpe



Beaucoup de gens les suspendent aux arbres

de ce genre donnait une musique si étrange et si bruyante que, la nuit venue, elle remplissait les gens du voisinage de terreur.

— o —

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYÉ DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

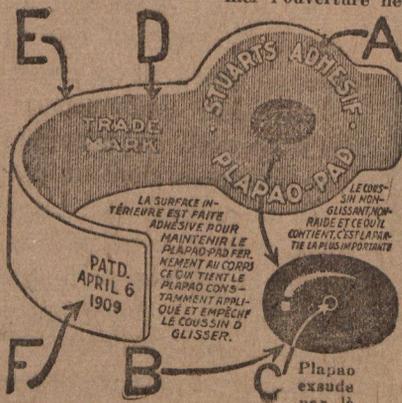
C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les maintient en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, tampon "B" de glisser et de se déplacer,



"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quant les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—

Quant les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quant l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quant vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quant vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Écrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, partez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
 Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.
 Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



LE CHIEN ESPION

L'AUDACE des espions allemands n'a d'égale que leur adresse et nos soldats ont continuellement l'occasion d'en rencontrer des preuves nouvelles.

Des soldats canadiens, blessés et soignés actuellement à Cardiff, ont raconté comment dans leurs lignes, on découvrit un repaire d'espions.

Entre leur cantonnement d'arrière et la ligne de feu se trouvait une auberge habitée par une famille de cinq personnes, dont un petit garçon de huit ans.

En se rendant aux tranchées, les soldats avaient coutume de s'arrêter pour se rafraîchir dans l'auberge,

et les tenanciers, en même temps qu'ils pouvaient se rendre compte de l'importance des forces envoyées aux tranchées, pouvaient glaner parmi les soldats d'intéressants renseignements. Or, on s'aperçut que dans ce secteur, les Allemands étaient tellement bien renseignés sur les mouvements de nos troupes qu'ils devaient avoir un véritable service d'espionnage. Un soldat, un jour, ayant affirmé avoir entendu parler allemand dans l'auberge, on suspecta les aubergistes et une surveillance fut établie.

Celle-ci semblait ne devoir donner aucun résultat, lorsqu'un des Canadiens, parlant fort bien le français, sous l'apparence de jouer avec le gamin, interrogea adroitement celui-ci et, peu à peu, l'amena à dévoiler les manoeuvres criminelles de ses parents.

Ceux-ci possédaient un chien au poil épais, à l'oeil intelligent, qui, familier avec les soldats, rôdait continuellement près des tranchées sans qu'on y fasse attention. C'était de celui-ci que les misérables se servaient.

Dressé à traverser les lignes alliées, il se rendait vers les tranchées ennemies et, entièrement camouflé, il était recouvert de faux poils sous lesquels étaient dissimulées les correspondances destinées aux Boches.

Le chien espion fut pris au moment où il partait accomplir sa mission infâme, et ses maîtres, incapables de nier, eurent le sort que méritent tous les traîtres.

— o —

Les petits villages ont parfois les plus longs noms. Ainsi dans l'Ile de Mull, dans l'Océan Atlantique, il y a un petit hameau peuplé par douze habitants seulement et dont le nom est aussi long que baroque : Drimtaidvickhillichatten (un vrai exercice d'appellation!)

Un taureau, de race bovine anglaise, appartenant à Carlos Querrero et Fils, vient d'avoir le premier prix à l'exposition d'animaux gras qui eut lieu dans une ville de la République Argentine. Ce fameux animal a été vendu pour la somme de 4,350 dollars.

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

MEUBLES ! ! !

NOUS POSSEDONS LE PLUS SPLENDIDE ASSORTIMENT DE
MEUBLES DE TOUS GENRES, DEPUIS LES MOINS
CHERS JUSQU' AUX PLUS COUTEUX

Nous sommes en mesure de vous les offrir à un prix tel que nous défions qui
que ce soit de vous offrir les mêmes articles à meilleur marché que nous. 

CARROSSES de BEBES

NOTRE ASSORTIMENT
MERITE UNE MEN-
TION SPECIALE

Vous y trouverez un choix
varié de carrosse pliant
jusqu'aux voitures
luxueuses tel que
vignette, à

DES PRIX POUR TOUTE
LES BOURSES



LITERIE

Lits en cuivre et en fer aux dessins les plus nouveaux.
Matelas, Sommiers, Oreillers, tous garantis
par le manufacturier.

Nous recevons nos GLACIERES, voyez nos échantillons avant
d'acheter ailleurs.

TAPIS — RUGS — PRELART — RIDEAUX — PORTIERES.

VOTRE CREDIT EST BON

E. GERMAIN, 963, SAINTE-CATHERINE EST.

Téléphone Est 2244

Entre Papineau et Cartier.

CHAUFFAGE DE LUXE

“IL n’y a pas de petites économies” avait coutume de répéter l’empereur romain Vespasien. Sages paroles que viennent confirmer les statistiques en nous apprenant que le gouvernement américain a économisé, au cours de ce dernier hiver, la valeur de deux tonnes de charbon, soit 50 francs, sur le chauffage du ministère des Finances.

L’originalité de cette modique économie consiste en ce qu’elle fut réalisée en brûlant la somme de deux milliards de francs représentée par de vieux billets de banque!...

Lorsqu’un Etat fait une émission de ceux-ci, il procède avec d’infinies précautions, de façon à déjouer les plus habiles faussaires.

Le papier employé est d’abord l’objet d’une fabrication spéciale à cause du filigrane que l’on fait rentrer dans la pâte et qui constitue, par la difficulté que l’on a à obtenir, l’une des meilleures garanties.

L’impression, qui vient ensuite, ne nécessite pas moins de soins, et le choix de l’encre, des caractères, etc., etc., sont autant de choses faites pour déjouer l’adresse des faux-monnayeurs.

Pourtant, au bout de quelques années de circulation constante, les billets se salissent et peu à peu le filigrane s’atténue et l’encre pâlit; c’est pourquoi le trésor est chargé de retirer ceux-ci de la circulation et de les détruire.

Aux Etats-Unis on emploie à cet usage une cuve spéciale dans laquelle les billets de banque, après avoir été lacérés par

une machine *ad hoc*, sont dissous par un liquide corrosif qui les réduit en pâte.

Mais dernièrement les bank-notes à détruire, provenant d’émissions faites pendant la guerre de Sécession, résistèrent au couteau mécanique. Plongées dans les cuves, rien ne put les dissoudre. Que faire? Le ministre des Finances eut une idée de génie: sur son ordre les coriaces bank-notes furent jetées dans les foyers des chau-



Les bank-notes furent jetées dans les foyers des chaudières.

dières servant à chauffer le ministère, sous bonne surveillance, bien entendu.

Et comme la statistique ne perd jamais ses droits, l’ingénieur du ministère calcula que la chaleur produite par ce combustible nouveau était équivalente à celle de deux tonnes de houille. Voilà comment on fait les bonnes maisons!

LA POUDRE A PATE
Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces

15c la demi-livre—10c le quarteron.

Né contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriquée par W. D. McLaren, Limitée,
MONTREAL.

Un Buste Bien Dessiné
FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à	\$3.00
Torchons à plancher, 25c à	50c
Torchons avec manches, 35c à	90c
O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à	\$1.00
Poli à meubles	25c
Epoussettes en plumes, depuis 50c à	\$1.50
Paillassons en acier, le pied carré	65c
Paillassons en cuir, depuis	\$1.75
Paillassons en coco, depuis	\$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER
QUINCAILLIER LIMITEE

52 BOULEVARD ST-LAURENT,

TEL. MAIN 1914

LA FILLE DU REGIMENT

QUOI qu'ils puissent dire, les Allemands n'ont pas fait preuve, vis-à-vis de leurs adversaires, de scrupules humanitaires excessifs, et les atrocités qu'ils ont commises les ont, à tout jamais, placés au ban des nations civilisées.

En Pologne, notamment, ils se sont livrés à tous les excès. Ne pouvant nier des faits prouvés, ils cherchent à s'excuser en prétendant que les cosaques sont plus cruels qu'eux. Malheureusement pour les Boches, les faits se comptent par centaines, qui vont à l'encontre de cette affirmation.

Voici un exemple, du reste, qui témoigne du caractère de ces admirables soldats de l'armée russe :

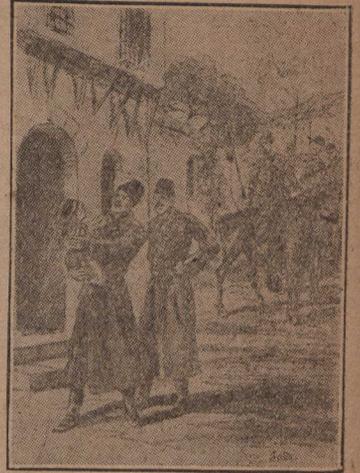
Comme un régiment de cosaques poursuivait les Turcs en fuite, non loin d'Erzeroum, une patrouille pénétrant dans un village ottoman déserté par ses habitants, trouva une petite fille âgée de deux ans, que ses parents avaient abandonnée.

Ces féroces soldats, trouvant l'enfant en pleurs, la soignèrent et lui donnèrent à manger, puis la conduisirent au quartier-général.

Là, les officiers du régiment firent baptiser la petite Turque et, pensant que personne n'en prendrait soin s'ils ne s'en occupaient, l'adoptèrent collectivement s'engageant à verser mensuellement une partie de leur solde, pour faire élever la petite Alexandra Douskaia, la fille du régiment.

Elle sera élevée comme il convient à une jeune fille du même rang social que ses pères adoptifs, et c'est ainsi que les féroces cosaques auront été pour elle les plus miraculeux des bienfaiteurs.

On est loin, avec cet exemple, des Boches massacreurs de femmes et coupeurs de mains d'enfants !



Un enfant moyen, quand il naît, doit peser 6 à 6½ de livres ; au bout de l'année son poids doit être de 18½ livres, c'est-à-dire qu'il doit avoir gagné 12 livres ; à la fin de la deuxième année, il doit avoir 23 livres, ayant profité de 4½ livres. Par ces données, la mère pourra se rendre compte si son enfant profite et est bien portant.

L'oiseau-miel est un des plus curieux qu'il y ait. On le rencontre en Afrique du Sud, il est de la grosseur du moineau de chez nous. Par son cri singulier et perçant, il attire l'attention des indigènes qu'il conduit quelquefois à plusieurs milles de leurs villages aux arbres où les abeilles ont déposé leur miel.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

L'ENLISEMENT

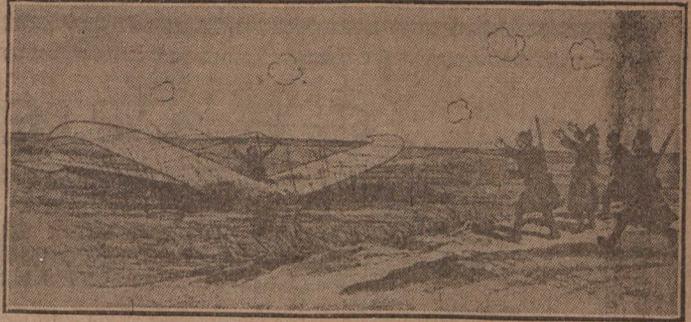
DANS la région marécageuse de l'est de la Pologne, nos vaillants alliés Russes luttent avec une énergie farouche contre les hordes allemandes qui ont envahi la région et s'efforcent de percer leur front.

Dernièrement un détachement de cosaques et un demi-bataillon d'infanterie russe étaient campés aux bords d'un vaste marais dont les eaux les séparaient des lignes allemandes. A l'abri des grands roseaux ils avaient pu arriver jusque là sans mettre l'ennemi en éveil et préparer une attaque que la connaissance des lieux devait leur permettre de déclancher, lorsque le moment serait venu. Mais tout à coup on entendit le ronflement d'un moteur.

Invisible encore dans la brume matinale, un aéroplane approchait, et bientôt au-dessus de leurs têtes, les sentinelles entrevirent un "taube" qui survolait lentement leurs positions.

Le commandant arrêta les sentinelles qui s'apprêtaient à tirer, de crainte qu'elles ne révèlent la présence du détachement, au cas où l'aviateur n'eût pu le repérer de façon certaine. Mais, celui-ci s'attardait au-dessus d'eux, et l'explosion d'une fusée-signal partie de l'avion, les fita bientôt : ils étaient découverts.

Le monoplan Boche vira alors de bord et rapidement on le vit filer vers ses lignes. C'est alors qu'eut lieu une chose poignante. Le pilote ignorant la topographie du terrain et trompé par les vastes nappes vertes du marais, voulut atterrir en avant des retranchements boches, sur un espace semblable à une prairie.



Mais celle-ci recouvrait la tombe liquide du marais et l'avion, happé en quelque sorte par la boue traîtresse, ne put se dégager et en quelques minutes disparut complètement dans le marécage avec son pilote, sous les yeux de ses compagnons impuissants à le secourir et des Russes qui l'apercevaient de loin. L'espion ne put transmettre ses observations et, le soir l'attaque eut lieu, culbutant loin de là les Allemands.

— o —

UN PEU DE STATISTIQUE

LE grand journal américain *The Sun* résume ainsi la vie quotidienne de New-York :

"A chaque seconde, il arrive à New-York quatre étrangers; chaque 42 secondes débarque un émigrant; chaque 52 secondes arrive un train. Chaque 10 minutes on opère une arrestation; chaque 16 minutes naît un enfant; chaque 27 minutes meurt une personne; chaque 30 minutes on célèbre un mariage; chaque 50 minutes part un bateau. Chaque 2 heures on pose la première pierre d'une nouvelle construction; chaque 3 heures éclate un incendie; chaque 2 heures se produit un accident suivi de mort; chaque 8 heures il y a un divorce et chaque 10 heures un suicide".

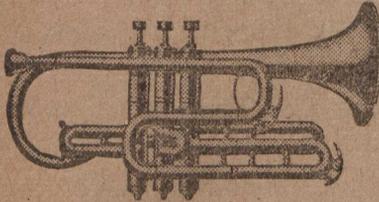
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



NEW YORK LONDON
PARIS

A NOTRE CLIENTELE

NOTRE ASSORTIMENT DE GANTS "PERRIN"
POUR LES FETES DE PAQUES, EST DE
TOUTE BEAUTÉ.

COLLETS DE FANTAISIE

NOUVEAUTÉS REÇUES CHAQUE SEMAINE.

BAS ET CORSETS

NOTRE SPÉCIALITÉ.

Ganterie Royale

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "



REGISTERED TRADE MARK.

est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-
CHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Saumontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

LE PÈRE DE "CRÈME DE MENTHE"

POURQUOI les nouvelles autos blindées anglaises, qui ont fait un début si sensationnel sur la Somme, ont-elles été généralement baptisées du sobriquet aujourd'hui fameux de "Crème de Menthe"? Voilà un mystère qui n'est, sans doute, point à la veille d'être élucidé.

Qu'il nous suffise de constater une fois de plus que Tommy est un impénitent donneur de surnoms.

Dès leur apparition, ces voitures de combat avaient été dénommées *Tanks*, ce qui signifie réservoir. Mais ce mot ne dépeignait pas assez, au gré du soldat britannique, l'allure apocalyptique du véhicule qui saute les murs, franchit les tranchées, brise les arbres comme des allumettes et crache le feu et la mort de tous les côtés à la fois.

Dans ses soubresauts, l'auto blindée a l'air d'une personne en goguette, d'une personne qui a trop bu de crème de menthe.

Tout, au reste, dans cet engin de guerre, dont aucune description détaillée, dont aucune photographie n'a été publiée, est mystère. Mais nous pouvons aujourd'hui révéler à nos lecteurs le nom de son inventeur, le colonel Swinton, bien connu du public français sous son pseudonyme qui fit fortune de "Témoin oculaire". Il signait ainsi des récits officiels des opérations sur le front britannique.

On publiait il y a quelques jours, en Angleterre, que Winston Churchill, l'ex-Lord de l'Amirauté, ex-colonel, ex-journaliste, était à féliciter pour la création de "Crème de Menthe". Il n'en est rien. L'ingénieur Churchill a conçu, c'est bien vrai, un type d'auto blindée, mais sa voiture n'est jamais sortie des cartons du War-Office.

Le lieutenant-colonel E.-D. Swinton a travaillé pendant des mois à la réalisation de l'engin qui est, sans doute, une des plus étourdissantes nouveautés de cette guerre.

Il connaît aujourd'hui la juste récompense de ses efforts: le roi l'a appelé à Buckingham pour le féliciter personnellement.

Pour mettre en pleine lumière le talent multiforme du colonel, il convient d'ajouter qu'il est autre chose qu'ingénieur et journaliste. Il est aussi un auteur à succès et ses romans sont très lus en Angleterre.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

**MANUFACTURIER
ET MARCHAND**

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

— LA —

XXX XXX XXX

Farine préparée de Brodie

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

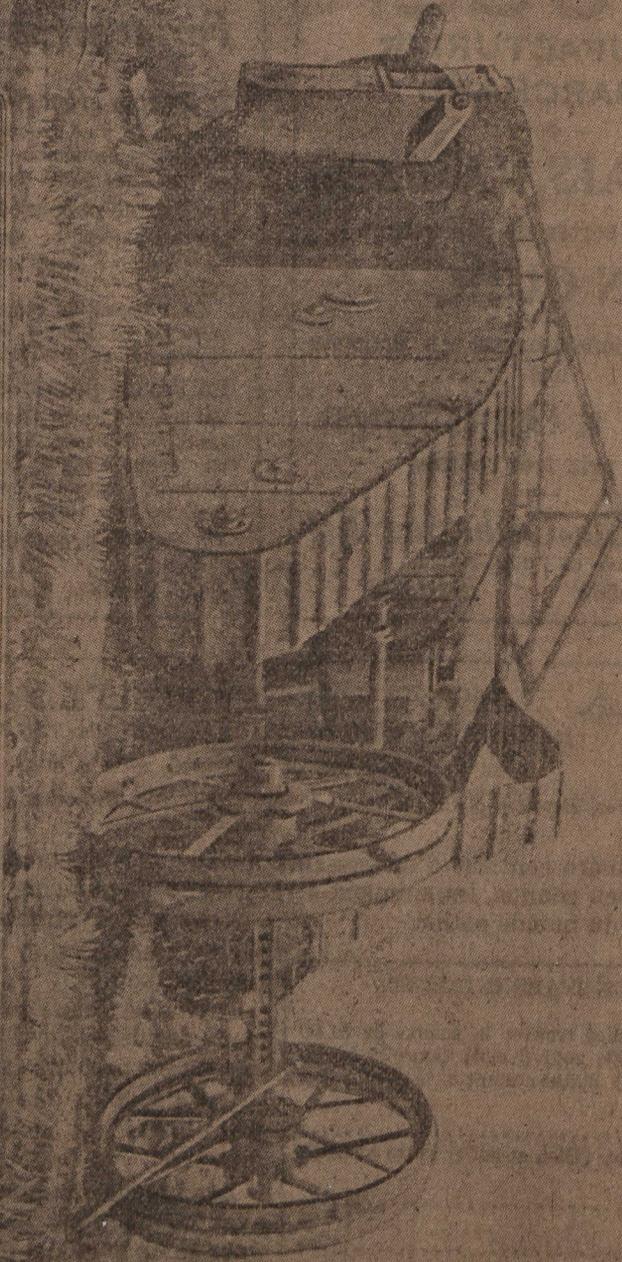
Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

UN MONSTRE D'ACIER QUI EGRASE TOUT SUR SON PASSAGE.

Parmi les plus étranges surprises que nous réservait la guerre européenne, il faut placer en bon rang ces énormes "tanks" d'acier, véritables fortresses mouvantes qui se meurent des roues et vont porter la destruction et le feu dans les rangs ennemis. L'essai en a été commandé; attendons avec confiance leur mise en opération générale.



Séchage et Dessiccation
DU
Tabac Canadien
ROSE QUESNEL



Un Séchoir Moderne.

Le séchage et la dessiccation du tabac se font dans des séchoirs spécialement construits et agencés et munis d'un certain nombre d'ouvertures que l'on peut, au besoin, ouvrir ou fermer à volonté.

Le tabac est suspendu de façon à être constamment dans des courants d'air. Il sèche durant le jour et absorbe l'humidité durant la nuit. Ordinairement les ouvertures sont tenues ouvertes tout le temps, excepté la nuit, quand le temps est humide, durant les vents du nord qui sont défavorables à la dessiccation. Lorsque la température est humide durant plusieurs jours on réduit l'humidité en faisant des feux de bois ou de charbon de bois. Quand les feuilles ont changé de couleur et que la grosse côte reste seule humide, on augmente les courants d'air.

Le séchage opéré dans des conditions normales, permet, non seulement au tabac d'assumer la couleur qui lui est propre, mais contribue aussi à lui apporter la force, l'élasticité, la douceur et la saveur désirables. Le séchage terminé, ce qui prend ordinairement deux mois, on descend le tabac de l'échafaudage, on le dépose sur une table et on procède ensuite à dépouiller les tiges de leurs feuilles. Les feuilles sont alors classées selon la longueur et la qualité et mises en manques. Ces manques sont soumises à la fermentation, après quoi elles sont emballées pour être expédiées.

Durant le triage, les feuilles d'une jolie couleur uniforme, d'une texture fine et souple et d'un arôme excellent nous sont expédiées, par contrat. Ce sont les seules qui entrent dans la fabrication du tabac.

ROSE QUESNEL
Tabac à Fumer
DOUX ET NATUREL

Les autres sont vendues sur le marché et servent à la production de tabacs de qualité inférieure. Voilà pourquoi le tabac *Rose Quesnel* est si différent des autres tabacs Canadiens.



Essayez-en un paquet

5¢

Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "mouillade."

The Rock City Tobacco Co. Limited.

LE PONT

C'ÉTAIT pendant la Grande Retraite, au lendemain de la bataille de Charleroi. Le corps expéditionnaire britannique, placé à l'arrière-garde, se repliait sur Paris, suivi par les hordes envahissantes.



Une section du génie anglais, sous le commandement d'un lieutenant, a pour mission de faire sauter un pont suspendu, après le passage de certains régiments, pour couper la route aux Allemands.

Sans presse, les sapeurs disposent leurs explosifs en deux ou trois points de l'im-mense et gracieuse construction condamnée à périr. Puis, installant un fil électrique, ils se portent à 300 verges, derrière un bouquet d'arbres. C'est de là que la pression d'un bouton produira la "catastrophe" en temps voulu.

Une demi-heure plus tard se présentent des batteries d'artillerie qui franchissent le pont au galop. Ensuite, ce sont des fantassins, couverts de sueur et de poussière, et puis d'autres régiments et d'autres encore. Deux officiers d'état-major crient au lieutenant du génie :

—Il n'y a plus, entre les Allemands et nous, que deux escadrons de cavalerie. Si-tôt que les cavaliers auront franchi le pont, détruisez-le... Et pas de "raté", n'est-ce pas? Les Allemands ne doivent pas franchir le pont.

Maintenant, les cavaliers sont passés. Les sapeurs courent au buisson d'arbustes, poussent le bouton et... le pont ne saute pas. C'est un "raté". Le temps presse, déjà on voit à cent verges, les premiers casques à pointe.

—Restez ici, commande le lieutenant à ses hommes. Alors, il s'élançe en courant jusqu'au milieu du pont, le revolver au poing, juste sous le nez d'un peloton de uhlands qui viennent à sa rencontre. L'Anglais se baisse vers la charge de cordite et fait feu avec son revolver avant que les Prussiens n'aient pu l'abattre.

Une explosion formidable retentit: le pont a sauté avec l'héroïque lieutenant, met-tant les uhlands en bouillie.

— o —

La danse sur corde raide existait du temps des anciens. Ainsi parmi les ré-jouissances et jeux publics donnés en l'honneur de l'Empereur Marc Aurelius, un danseur sur corde raide étant tombé d'une hauteur prodigieuse, se tua; depuis ce moment, l'Empereur ordonna qu'à l'avenir un filet soit tendu au-dessous de la corde par sécurité.

Lorsque la bataille de la Somme a été représentée, pour la dernière fois, en vues animées, au public de Londres, au théâtre de la Scala, ce film avait passé 250 fois sur l'écran. De tous les films, c'est cette vue qui tenait le record comme durée et nombre de représentations. Ce même film a été représenté également, en notre ville de Montréal avec succès.

A Notre Aimable Clientèle

Il y a quelque temps, nous avons fait appel à nos lectrices et lecteurs de la REVUE POPULAIRE, relativement à un peu de propagande qu'il leur serait facile de faire dans leur entourage.

Nous sommes heureux de constater que cet appel a été entendu et nous tenons à remercier nos amis du gracieux concours qu'ils nous ont prêté.

Près de deux mille lecteurs nouveaux nous sont venus et la REVUE POPULAIRE a vu, en conséquence, son tirage s'élever à quatorze mille environ.

En retour de leur bon procédé, nous avons décidé de faire bénéficier nos lectrices et lecteurs d'une amélioration nouvelle à leur magazine favori. Le numéro

D'AVRIL COMPORTERA, EXCEPTIONNELLEMENT

196 PAGES

soit trente-deux de plus qu'à l'ordinaire,

SANS AUGMENTATION DE PRIX.

Nous sommes convaincus que notre clientèle comprendra les sacrifices que nous nous imposons dans le but de lui être agréable et nous lui demandons de continuer à faire preuve de bonne volonté en nous procurant de nouveaux lecteurs.

Cela nous permettra de rendre permanentes les améliorations exceptionnelles que nous apportons à la REVUE et d'en étudier d'autres pour l'avenir.

Que chacun nous amène un lecteur nouveau, chose très facile à faire, et la clientèle sera la première à récolter les fruits de cette propagande.

LA DIRECTION.

LES POIS CHICHES DU JOUR DES RAMEAUX

DANS toute la partie du Sud de la France qui comprend les départements des Alpes-Maritimes et du Var ainsi que dans certaines bourgades des départements limitrophes, une coutume assez bizarre se perpétue de générations en générations et à lieu le dimanche des Rameaux.

Ce jour-là, en revenant des saints offices, portant des branches de buis ou des palmes bénites par le prêtre, les habitants à leurs deux repas du midi et du soir, ne manquent jamais de manger un copieux plat de pois chiches, qui fait assez piètre figure au milieu des autres mets.

La chose, au premier abord, semble d'autant plus curieuse, que ces pois gris n'ont rien en eux qui soit propre à exciter les palais les moins blasés.

Si, toutefois, vous demandez pourquoi ce plat figure sur leur table, vos hôtes vous répondront simplement que c'est là une habitude du pays, les pois chiches du jour des Rameaux.

Bien peu, s'il en est, pourront vous dire l'origine historique de cette coutume ancienne. Elle est intéressante pourtant à mentionner.

Au XIV^e siècle, sous le règne de Philippe V le Long, Nice était la capitale du comté du même nom.

Une épouvantable disette se produisit et les populations en furent réduites non seulement à la plus grande misère, mais encore à une famine qui ravageait les campagnes et les villes.

Pour tromper la faim, les malheureux

habitants en étaient réduits à se nourrir d'herbes et des feuilles de certains arbrisseaux poussés à l'état sauvage.

Antibes, Cannes, Fréjus et Saint-Raphaël furent principalement éprouvés.

Des prières publiques et des pèlerinages de toute sorte avaient été faits aux églises où l'on invoquait les saints du pays.

Tout fut en vain et les premiers mois de l'année 1319 furent aussi mauvais pour le moins que ceux de l'année écoulée.

La semaine sainte commençait et, malgré le beau soleil qui illuminait le jour des Rameaux, c'était d'un air triste et morose que les malheureux s'étaient rendus à l'église, quand, au sortir du service religieux, un grand cri s'éleva parmi les habitants de Fréjus.

Ils venaient d'apercevoir, toutes voiles déployées, deux navires qui venaient dans la direction de la côte.

Ceux d'Antibes, de Cannes et de Saint-Raphaël se joignirent bientôt à eux, ayant également remarqué les deux grands voiliers.

Se pouvait-il qu'ils vissent à leur secours?

Ils en doutaient encore, tant ils se sentaient abandonnés depuis longtemps!...

Leurs doutes finirent pourtant par disparaître quand ils les virent atterrir. Ils déployaient le pavillon du royaume de Sicile et leur étaient envoyés par le roi de ce pays, qui avait été pris de pitié pour eux, dès qu'il eut été mis au courant de leur triste sort.

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

Les navires étaient porteurs de toute une cargaison de pois chiches qui fut distribuée aux habitants.

Grâce à ce secours providentiel, ils purent se nourrir, en attendant des jours meilleurs qui, du reste, ne se firent pas attendre.

C'est en souvenir de ce secours aussi inattendu qu'inespéré, que les habitants de toute cette partie du midi de la France ont conservé la coutume de manger des pois chiches le jour des Rameaux.

— o —

FEMME CHAMPION DE LA NATATION

Mlle Hélène Lee, fille du capitaine P. O. Pat Lee, commandant le *Vernon*, est championne de natation comme femme. Elle fit à la nage 36 milles dans la Thames en 10 heures et 17 minutes.

— o —

Autrefois on se servait des coquilles d'œufs, en médecine. On les faisait réduire dans un feu ardent jusqu'à complète combustion, il restait alors une cendre très blanche, sous forme de carbonate de chaux.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de **LE SPECIALISTE BEAUMIER** Montréal. Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

A L'INSTITUT 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, D'OPTIQUE

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Vos costumes de tous genres, quand tachés ou chiffonnés, peuvent être remis à la même fraîcheur et élégance qu'ils avaient lorsque neufs, si vous voulez profiter de notre service.

Déchaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

Tel. Bell Est 51-52 et 301

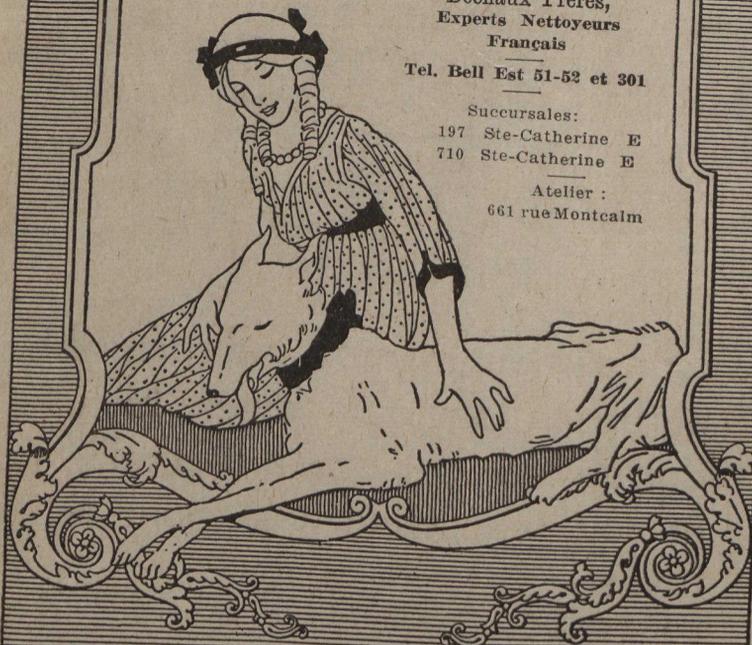
Succursales:

197 Ste-Catherine E

710 Ste-Catherine E

Atelier :

661 rue Montcalm



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal